This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

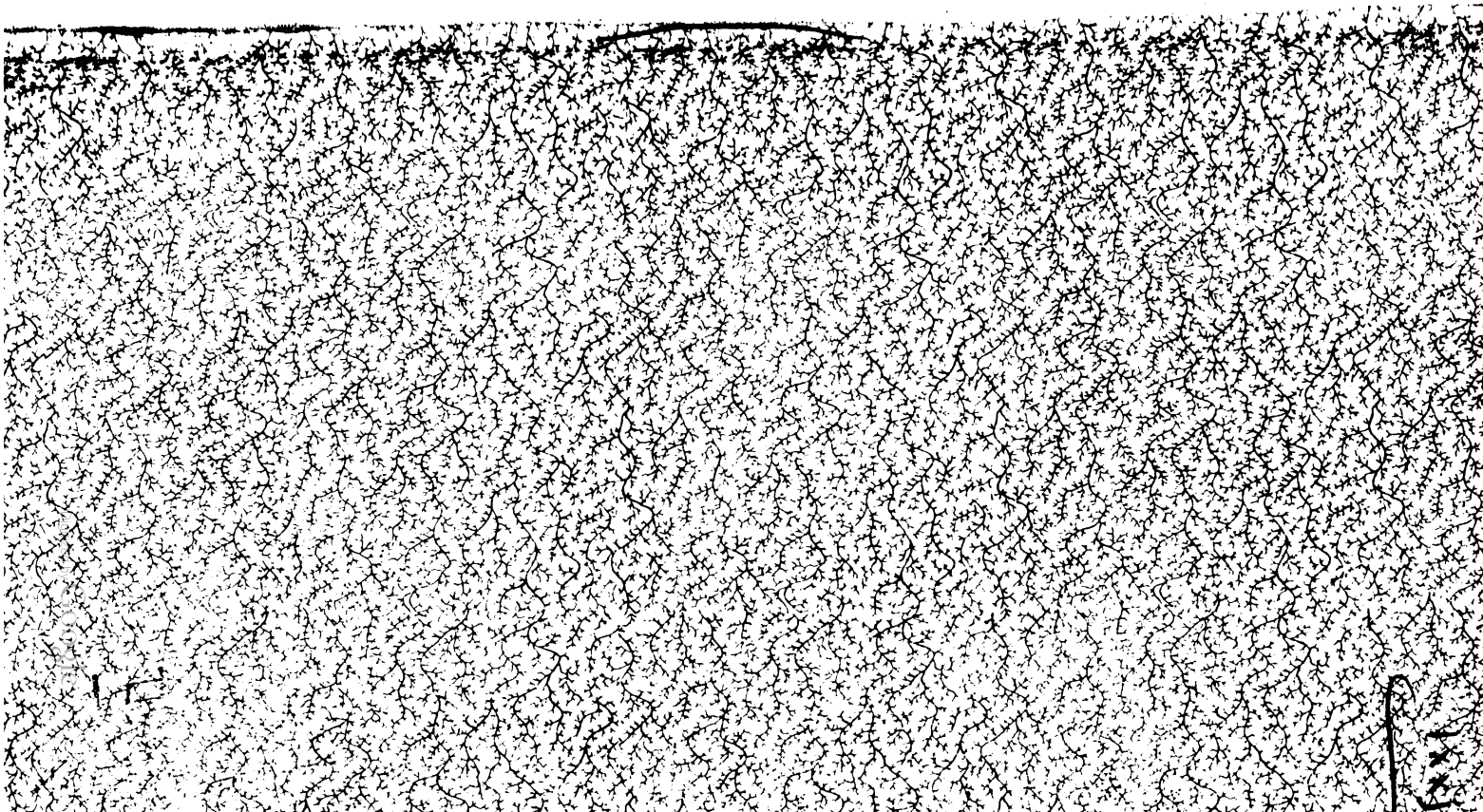
About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 08162032 4

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

L.xxx.

SATIRES

DE

JUVÉNAL.

Digitized by Google

PARIS. — DE L'IMPRIMERIE DE RIGNOUX,
rue des Francs-Bourgeois-St.-Michel, n° 8.

Digitized by Google

SATIRES

DE

JUVÉNAL

TRADUITES

PAR J. DUSAULX

MEMBRE DE L'INSTITUT.

DEUXIÈME ÉDITION

AUGMENTÉE DE NOTES

ET PRÉCÉDÉE DE NOTICES HISTORIQUES SUR LA VIE DE JUVÉNAL

ET SUR CELLE DE DUSAULX.

PAR N. L. ACHAINTRE.

TOME PREMIER.

ASTOR LIBRARY
NEW-YORK.

A PARIS,

CHEZ DALIBON, LIBRAIRE

DE S. A. R. MONSEIGNEUR LE DUC DE NEMOURS,

RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARCS.

M DCCC XXVI.

Digitized by Google

Digitized by Google

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR

SUR CETTE NOUVELLE ÉDITION.

En publiant une nouvelle édition des Satires de Juvénal, traduites par M. Dusaulx, j'ai cru pouvoir hasarder d'offrir au public quelques avantages qui ne se rencontrent pas dans les précédentes, quelque bonnes et estimables qu'elles soient d'ailleurs. Je n'ai pas prétendu rivaliser avec le savant traducteur, mais offrir à sa mémoire un tribut d'estime, soit en ajoutant à ses notes quelques-unes des miennes, soit en donnant plus de développement aux autres. Je n'ai rien changé ni au texte ni à la traduction; et les additions, assez nombreuses, consistent principalement dans de nouvelles observations sur quelques passages contestés, ou sur plusieurs points d'antiquité. Telles sont, par exemple, les dissertations sur l'évaluation des monnoies romaines, tome I; sur Stace et Quintilien, tome II; sur les poids et mesures des Romains, *ibid.*, et les variantes avec des explications qui terminent le second volume. J'ai pris la précaution de séparer mes remarques de celles de M. Dusaulx, tantôt par une étoile, tantôt par la signature qui termine chacune de ces remarques. Cette précaution a pour but d'empêcher qu'on n'impute à ce

Digitized by Google

savant les fautes qui me seroient échappées. J'ai pensé encore que l'on verroit avec plaisir une notice historique sur Juvénal, suivie d'une liste des meilleurs manuscrits et éditions de ce poëte, à l'usage des personnes qui voudroient se livrer, dans la suite, à un nouveau travail. Enfin j'ai ajouté une vie du traducteur, plus ample et plus détaillée que celles qui ont paru jusqu'à présent. Le simple récit des actions d'un homme célèbre m'a toujours paru préférable à tous ces éloges pompeux qui souvent ne précisent rien, et laissent le lecteur dans l'incertitude sur les principales époques de la vie du héros; en un mot, je n'ai rien négligé pour que cette édition ne fût pas inférieure à celle de M. Dusaulx, soit pour la beauté, soit pour l'exactitude.

Digitized by Google

NOTICE

HISTORIQUE

SUR JUVÉNAL,

POËTE SATIRIQUE LATIN

D'APRÈS LES RENSEIGNEMENS LES PLUS PROBABLES

EXTRAITS

DES AUTEURS ANCIENS ET DES MANUSCRITS.

La Vie de Juvénal qui se trouve en tête des satires de ce poëte, et que l'on attribue à Suétone, est très-concise, et n'offre que des faits peu satisfaisans, ou même contradictoires. La savante dissertation de Dodwell, les recherches faites dans les nombreux manuscrits que nous avons eus entre les mains, et le peu de mots que les auteurs anciens ont écrits sur Juvénal, nous ont mis à même de donner, sinon comme certains, du moins comme très-probables, les faits suivans.

Juvénal (Décimus Junius) naquit à Aquin, vers l'an de Rome DCCXCV, de Jésus-Christ le XLIIe, sous l'empire de Tibère Claude Drusus. Le nom de *Junius* qu'il porte nous fait croire qu'il étoit le fils et non le nourrisson d'un affranchi de la famille Junia; car l'usage vouloit que les affranchis portassent le nom de leur patron. Le maître de son père ou de

Digitized by Google

son aïeul pourroit bien avoir été le fameux D. Junius Brutus, préteur, l'un des meurtriers de Jules César. Le prénom de *Decimus*, particulier à cette famille, et l'amour que manifeste sans cesse Juvénal pour la république, nous le font présumer.

Il avoit reçu, à n'en pas douter, une excellente éducation : on prétend même qu'il eut pour maître le célèbre Fronton, dont il est parlé satire I, vers 12. Si Juvénal n'étoit pas riche, au moins n'avoit-il rien à désirer du côté de l'aisance, et il jouissoit de l'heureuse médiocrité du sage. L'ancien auteur de sa vie dit qu'il se livra à la déclamation, plutôt pour se récréer et s'exercer, que pour faire une profession ouverte de cet art.

Nous n'avons aucune donnée sur sa personne. Quant à son caractère, il se peint dans ses écrits. Sans être attaché à aucune secte, il étoit philosophe; ses mœurs furent sévères sans être dures ni sauvages, et il n'étoit pas dépourvu d'humanité, comme l'ont avancé ses détracteurs. Ce beau sentiment se fait apercevoir dans ses satires.

Ce fut vers l'an de Rome DCCCXXXIII, de J.-C. LXXX, sous le règne de Domitien, qu'ayant composé contre le comédien Pâris et le poëte Stace (satire VII, v. 87) quelques vers satiriques applaudis et recherchés dans les sociétés, il se livra tout entier à ce genre de composition; mais la crainte du tyran l'obligea de se borner à un auditoire peu nombreux, et formé de personnes sûres. Sous Nerva, et ensuite sous Trajan, princes doux et amis de la liberté, Juvénal écrivit la plupart de ses satires; cependant il ne paroît pas les avoir publiées encore à cette époque, car Martial, son contemporain et son ami, n'en avoit pas connoissance, puisqu'il parle de Juvénal comme d'un rhéteur qui lui étoit cher (liv. VII, épigr. XCI, et liv. XII,

Digitized by Google

épigr. LXXXVIII), et non comme d'un poëte satirique.

Adrien monta sur le trône l'an de Rome DCCCLXX, de Jésus-Christ CXVII. Ce prince aimoit les lettres et favorisoit les savans; mais il étoit inconstant, et flottoit entre le vice et la vertu; dans la suite il devint soupçonneux, avare, et même cruel. Il donnoit sa confiance à des affranchis et à des comédiens. Ce fut pourtant dans cette circonstance, et à l'âge de soixante-quinze ans, que Juvénal, après avoir ajouté les satires XIII et XIV aux premières, se décida à les publier, c'est-à-dire à en faire des lectures devant un nombreux auditoire, et avec tout l'appareil que l'on donnoit à ces sortes de publications. Ses satires furent reçues avec de grands applaudissemens, et coururent bientôt par toute la ville. Il y avoit alors à la cour un histrion (peut-être Antinoüs lui-même, qui avoit été esclave dans son enfance et comédien ensuite) qui jouissoit de la faveur du prince. Les vers 70-92 de la satire VII parurent dirigés contre lui. Il n'en fallut pas davantage, vu le caractère soupçonneux d'Adrien, pour perdre Juvénal. Sous prétexte de l'honorer, on lui donna le commandement d'une cohorte, et on l'envoya, suivant Suidas, dans la Pentapole, au fond de l'Égypte; suivant d'autres, à Syènes, ou bien à l'Oasis de Libye. Le fait rapporté dans la XVe satire ne laisse guère de doute sur l'endroit où il fut relégué. Enfin, accablé de vieillesse et d'ennui, il mourut dans son exil, après avoir composé les satires XV et XVI, du moins à ce qu'il paroît par le sujet de la première. Ces satires furent vraisemblablement recueillies après sa mort, et ajoutées à ses autres œuvres. Henninius, au contraire, sur la foi du manuscrit de Vossius, rapporte qu'après avoir été exilé sous Domitien, Juvénal revint sous Nerva, et termina sa carrière sous le règne d'Adrien : c'est ce qui n'est ni prouvé ni même probable. La plus ancienne notice que nous

Digitized by Google

ayons sur Juvénal, celle que l'on attribue à Suétone, et qui se trouve avec quelques variantes dans le manuscrit Alexandrin du neuvième siècle, est conforme aux faits nous que venons de rapporter.

N. L. Achaintre.

Digitized by Google

NOTICE

DES PRINCIPAUX MANUSCRITS ET DES MEILLEURES ÉDITIONS

DE JUVÉNAL.

MANUSCRIT dit *Alexandrin*, n° 2029, qui a appartenu à la reine de Suède, ensuite à la Bibliothèque du Vatican. Beau Ms., petit in-folio sur vélin, de 61 feuillets, exécuté vers la fin du neuvième siècle; l'écriture en est régulière, lisible et très-correcte. Il paroît avoir été copié par un savant, sur un bon exemplaire. C'est sur ce Ms. que nous avons donné notre édition de Juvénal en 1810; j'ignore s'il est resté à la Bibliothèque du roi.

MANUSCRIT *Dupuy* (Cod. Puteanus), in-folio, vélin, également écrit dans le neuvième siècle. Il porte 155 feuillets; l'écriture, sans être belle, est très-lisible. Son antiquité, les variantes curieuses qu'il offre, le rendent recommandable. On le trouve à la Bibliothèque du roi, sous le n° 7900 A.

MANUSCRIT *Mazarin*, I, n° 3110, in-folio, vélin, du dixième siècle, consistant en 84 feuillets, élégamment écrit, mais plein de fautes. Bibliothèque royale.

MANUSCRIT *Colbert*, I, n° 7906, in-folio, vélin, du dixième siècle. Il est très-bon, mais il ne renferme

Digitized by Google

que les satires IV, V, VI, VII, et le commencement de la VIIIe. Bibliothèque royale.

MANUSCRIT *de Thou*, I, n° 1807, in-folio, vélin, du dixième siècle, 61 feuillets. Belle écriture, mais beaucoup de fautes. Les trois premières satires manquent. *Ibidem.*

MANUSCRIT *Belgique*, n° 263, in-folio, vélin, du dixième siècle, 76 feuillets, d'une écriture élégante et nette. Bon Ms. et très-exact; j'ignore s'il est actuellement à la Bibliothèque.

MANUSCRIT *Fauchet*, n° 8070, in-folio, vélin, du onzième siècle, 141 feuillets. Élégamment écrit, et par une main exercée. Ce Ms. est digne de fixer l'attention des savans. Bibliothèque royale.

MANUSCRIT *Pithou*, n° 8072, in-folio, vélin, du onzième siècle, 113 feuillets. Écriture belle et nette; la correction approche de la perfection. *Ibidem.*

Les manuscrits en grand nombre des siècles suivans, parmi lesquels il s'en trouve de fort bons, n'étant guère que des copies plus ou moins exactes des anciens, nous nous bornerons à cette indication.

ÉDITIONS DE JUVÉNAL BONNES A CONSULTER.

Première édition, sans indication d'éditeur, de lieu ni d'année, mais imprimée, à ce que l'on pense,

Digitized by Google

en 1479, in-folio. (*Mettaire*, *Annal. typogr.* II, *p.* 296.)

Deuxième édition, également sans nom d'éditeur, de lieu et d'année, mais imprimée avec les mêmes caractères que le livre intitulé *Decor puellarum;* par conséquent attribuée à Nicolas Jenson : elle est in-4°, publiée vers l'an 1470. (*Catal. de la Vallière.*)

Troisième édition, in-folio, portant la date de 1470, publiée à Rome, par Ulric Gallus.

Les autres éditions, très-nombreuses, de ce siècle, sont peu importantes, excepté celle de Venise, Jacob. Rubens, 1475, in-folio; la première, imprimée avec les commentaires de Caldérin.

Dans le seizième siècle, on distingue l'édition d'Alde, de 1501, in-8°; celle de Venise, 1501, in-folio, avec les commentaires de Valla, Merula, Mancinelli, Caldérin; celle de Bresce en Lombardie, publiée in-folio, en 1501, par Angelo et Jacob Britannicus, frères, avec les commentaires de Britannicus.

Les suivantes ne sont que des réimpressions des mêmes commentaires, ou de ceux de Jodocus Badius Ascensius, dont on fait peu de cas. Les Gryphes, les Colines, les Étiennes, les Plantins, ont aussi donné de nombreuses éditions de notre poëte; on peut les consulter. Enfin, la plus précieuse de ce siècle est celle de Pierre Pithou, célèbre jurisconsulte; Paris, Mamert Patisson, 1585, in-8°, avec les notes de l'ancien scholiaste.

Digitized by Google

Le dix-septième siècle nous offre une multitude prodigieuse d'éditions : plusieurs avec les commentaires d'Eilhard Lubin; un plus grand nombre avec ceux de Clavier, de Jos. Lange, de Desgranges (Grangæus), de Curion, de Poelmann; les éditions dites *variorum*, données par Corn. Schrevelius, avec des notes, Leyde 1648, 1658, 1671 et 1684, in-8°. Celle de Henri Christ. Hennin, qui renferme tous les commentaires précédens, entiers pour la plupart, parut sous le format in-4° à Utrecht, en 1685, et fut répétée à Leyde, en 1695. Enfin, l'édition dite *ad usum Delphini*, avec l'interprétation et les notes de Dupré (*Prateus*), Paris, 1682; répétée à Rouen, 1685, à Londres, 1691, 1699, 1708.

Le dix-huitième siècle ne présente qu'un très-petit nombre d'éditions, 34 seulement, presque toutes étrangères, excepté celles du père Tarteron, avec traduction, Paris, 1706, in-12; de Jouvency, avec notes, à l'usage des classes, Rouen, 1709, in-12, répétée plusieurs fois; et la première de Barbou, peu connue, Paris, 1724; la seconde, 1754, in-12, belle et bonne; celle d'André Philippe, Paris 1746, in-12; de Grangé, Paris, 1747. Les plus recherchées parmi les étrangères sont les éditions de Tomson, Londres, 1716, in-12; de Thomas Marshall, Londres, 1723, in-8°; de Glasgow, 1750, in-12; de Baskerville, Birmingham, 1761, in-4°.

Enfin, au commencement de ce siècle, M. G.-Alex.

Digitized by Google

Ruperti publia son édition revue sur plusieurs Mss., et enrichie de commentaires de sa composition. Elle est de Leipsick, 1801, 2 vol. in-8°; ensuite M. Firmin Didot publia la sienne, revue sur les Mss. de la Bibliothèque du roi, avec les commentaires nouveaux de N.-L. Achaintre; elle porte la date de 1801, 2 vol. in-8°.

COMMENTATEURS DE JUVÉNAL BONS A CONSULTER.

Les commentateurs de Juvénal, tant anciens que modernes, sont au nombre de vingt-huit. Voici ceux qui nous ont paru les meilleurs. L'ancien scholiaste, publié par Pierre Pithou, en 1585. Ce recueil de notes est attribué par les uns au grammairien Probus, par les autres à Cornutus. Quel qu'il soit, ce commentateur est véritablement Romain, et son ouvrage très-précieux. Parmi les anciens, on peut citer encore P.-F. Omolloy (*Omnibonus*), moine irlandais du quinzième siècle. Son commentaire, en manuscrit seulement, se trouve à la Bibliothèque du roi; il est assez bon pour le temps, et pourroit être utile encore actuellement. Les meilleurs commentateurs du seizième siècle sont: Domit. Caldérin, de Vérone; Georges Valla, de Plaisance; et Jo.-Angel. Britannicus, qui l'emporte, non-seulement sur ses prédécesseurs, mais encore sur la plupart de ceux qui sont venus après lui. Dans le dix-septième siècle, on distingue Théodore Poelmann (*Pulmannus*), Eilhard Lubin, Thom. Farnabe, Isaac Desgranges (*Grangæus*), Nicolas Rigault, et Louis Dupré (*Prateus*), dont l'ouvrage est un des meilleurs de la collection des classiques, dits *ad usum Delphini*. Je ne parle pas de Schrevelius ni d'Hennin, parce qu'ils sont considérés comme éditeurs, et non comme interprètes; mais leurs éditions sont indispensablement nécessaires à tous ceux qui cultivent les lettres latines. Le dix-

Digitized by Google

huitième siècle ne compte de commentateurs que Thomas Marshall, Jouvency, et les deux frères Valois, dont nous avons inséré l'ouvrage en entier au tome II, p. 113 — 228 de notre édition de Juvénal, Paris 1810. Je n'ai rien à dire sur le commentaire de M. Ruperti, ni sur le mien, publiés tous deux au commencement du siècle présent, parce que le public est le seul juge de deux écrivains contemporains.

Digitized by Google

VIE

DE JEAN DUSAULX,

MEMBRE DE L'INSTITUT.

A la suite de la vie du célèbre satirique latin vient naturellement se placer celle du traducteur qui a le mieux saisi son esprit, et fait passer dans notre langue les beautés de l'original. Je me fais d'autant plus de plaisir d'écrire la vie de M. Dusaulx, que, sans partager ses opinions politiques, je ne puis m'empêcher d'admirer ses belles qualités, son amour pour le bien public, l'élévation de ses sentimens, son humanité, son exacte et sévère probité. Il semble, en effet, que la lecture seule de Juvénal soit capable d'inspirer ces vertus. C'est ce que nous allons voir dans le récit court et simple que nous donnerons de la vie d'un homme de lettres dont toutes les actions furent dirigées vers le bien, et dont toutes les pensées n'eurent pour objet que le bonheur de ses semblables.

Jean Dusaulx, traducteur de Juvénal, naquit à Chartres, le 28 décembre 1728, d'une famille de robe. Il fit ses premières études à la Flèche, et vint

Digitized by Google

les terminer à Paris, aux collèges du Plessis et de Louis-le-Grand. Son père l'avoit destiné à la magistrature; mais son premier penchant le porta vers la carrière militaire. Il obtint une place de commissaire de la gendarmerie, et fit, en cette qualité, les campagnes d'Hanovre, dans la guerre de sept ans, sous le maréchal duc de Richelieu. Rentré dans sa patrie après la paix, il s'arrêta avec son corps à Lunéville, où le roi Stanislas tenoit sa cour en qualité de duc de Lorraine et de Bar. Ce prince généreux, qui aimoit les Lettres et favorisoit les savans, accueillit notre jeune officier avec distinction. Dusaulx avoit été reçu à l'académie de Nancy à l'âge de vingt et un ans, en 1749, sans autre titre que sa traduction de Juvénal, encore en manuscrit. Cette traduction promettoit beaucoup, mais elle n'étoit pas parfaite. Arrivé à Paris, il eut le bon esprit de consulter les savans, et il trouva dans le professeur Guérin, traducteur de Tite-Live, un guide sûr et éclairé, un second maître qui l'obligea de retoucher son ouvrage, et n'en permit en quelque sorte l'impression que lorsqu'il le jugea en état de paroître. Ce fut en 1770 que M. Dusaulx publia, pour la première fois, sa traduction de Juvénal, précédée d'un discours sur les satiriques latins. Cet ouvrage enleva d'abord les suffrages. Juvénal avoit paru, dans les traductions précédentes, inintelligible, ampoulé, et même ridi-

Digitized by Google

cule, comme dans celle du père Tarteron. Ici il se présenta avec toute sa gravité, j'ose dire toute sa majesté, tel enfin qu'il réconcilia le Français, alors bien léger et bien volage, avec un poëte qui, jusqu'au dix-septième siècle, avoit fait les délices de nos ancêtres, et qui étoit encore en grande recommandation chez les étrangers, notamment chez les Anglais. C'est ici que commença la réputation littéraire du traducteur; et en 1776 les portes de l'Académie lui furent ouvertes. Il fut ensuite secrétaire du duc d'Orléans. Ce titre suffisoit seul à une ambition qu'il n'étoit pas difficile de satisfaire : cependant il paroît qu'il sollicita l'honneur d'être précepteur des Enfans de France, et qu'il fit quelques démarches à la cour pour cet objet; mais la cour n'étoit pas son élément. « Il se rend un jour à Versailles, dit l'auteur de son article dans la *Biographie universelle* de M. Michaud, tome XII, page 390, colonne 2e, sur l'invitation du père Menou, jésuite. Une affaire importante l'y appeloit : on devoit lui confier l'éducation de quelques enfans qu'un trône attendoit. Le jésuite lui fait part des intentions de leur père, et ajoute : « Quels sont vos principes?—Ceux de la justice.—Qu'enseignerez-vous?—Le respect des lois et l'amour de l'humanité.» Le père Menou avoit un tact sûr; il réfléchit et reprend la parole : « Quelle est votre demeure?—Rue du Dauphin. — Hé bien, regagnez votre rue du

Digitized by Google

Dauphin : l'air de ce pays ne vous convient pas du tout. » Dusaulx l'entendit et reprit le chemin de Paris, se livrant avec une nouvelle ardeur à son amour pour les lettres. C'est à cette époque qu'il publia son livre intitulé *de la Passion du Jeu depuis les temps anciens jusqu'à nos jours*. Cet ouvrage avoit déjà été précédé d'un autre semblable, intitulé *Lettres et Réflexions sur la fureur du Jeu;* Paris, le Comte, 1775; et d'un mémoire intitulé *Discours sur la passion du Jeu, etc.*, lu à l'Académie, à la séance de Pâque de la même année. Ces trois productions n'en font qu'une et ont le même but. Un malheureux penchant qui s'étoit glissé dans le cœur de notre auteur avoit donné lieu à sa publication, comme il paroît par l'épître dédicatoire de Juvénal. M. Dusaulx, tout vertueux qu'il étoit, se laissa entraîner pendant quelque temps à la passion du jeu, et il y perdit des sommes assez fortes. C'en étoit assez pour le ruiner, quoiqu'il fût riche de son patrimoine; mais les conseils de l'amitié, plus encore la voix de sa conscience, le retirèrent du bord de l'abîme; et, revenu à lui-même, il ne crut pas pouvoir mieux expier cette faute passagère qu'en prémunissant les autres contre les dangers qu'il avoit courus. Cet ouvrage, qui n'est pas sans mérite, et dont l'intention est excellente, ne répond pourtant pas à la réputation de l'auteur; ce qu'il faut attribuer à des défauts essentiels dans la forme et même dans

Digitized by Google

le style; aussi est-il peu recherché actuellement, parce qu'on attendoit mieux du traducteur de Juvénal.

En 1784, M. Dusaulx mit en tête des *Apologues et Contes orientaux* une vie de l'abbé Blanchet, auteur de ce livre. Il s'étoit marié fort jeune, et il avoit épousé une femme peu riche, mais d'une douceur, d'une bonté digne de tout éloge, et qui fit son bonheur pendant cinquante et un ans.

Ici se termine la première période de la vie de M. Dusaulx, période de bonheur pour lui. Honoré et chéri de ses concitoyens, il devoit s'attendre à mourir en paix au sein de sa famille et dans les bras de ses nombreux amis. Il en fut autrement.

M. Dusaulx avoit soixante et un ans lorsque le tocsin de la révolution se fit entendre. Il sonnoit, disoit-on, l'heure de la réforme et de la liberté; le traducteur de Juvénal « n'étoit pas homme à rester en arrière, et il l'a prouvé. » C'est ainsi que s'exprime l'auteur dans sa préface de l'édition de 1796, page IX. M. Dusaulx s'étoit pénétré de la lecture des anciens; il en connoissoit toutes les beautés, et l'on a vu qu'il étoit très-capable de les faire passer dans notre langue. Il n'en étoit pas de même de leur esprit, que peut-être il saisit différemment: aussi le vit-on donner avec ardeur dans les systèmes de la révolution, dont il fut la victime.

Je suis bien éloigné de lui faire un crime d'un enthousiasme qui a été partagé par tant de personnes

Digitized by Google

recommandables, et qui avoit pour cause un objet aussi séduisant que *la liberté*. Je pense qu'il seroit injuste de chercher, pour ce fait seul, à flétrir la mémoire de notre auteur. On ne le pourroit même pas. La fidélité qu'il a montrée dans les différentes fonctions auxquelles il s'est vu appelé, son désintéressement, la modération de ses opinions, qui toutes avoient pour but le bonheur de ses concitoyens; ses efforts constans et généreux pour empêcher le mal et arrêter les effets de la violence, plus encore la haine des méchans qu'il a encourue, la dévastation de ses propriétés, les angoisses d'une longue captivité, le glaive de la mort suspendu sur sa tête pendant plus d'une année, tout doit l'absoudre à nos yeux comme à ceux de la postérité; tout tend à nous reporter vers le point d'où nous sommes partis, c'est-à-dire à le présenter à nos lecteurs comme un citoyen bon, sensible, sincèrement vertueux, et très-attaché à la patrie.

M. Dusaulx fut successivement électeur, officier municipal, et trois fois législateur. D'abord à l'assemblée législative, en 1792 : dans la séance du 22 août, il parla fortement contre la destruction des monumens des arts, et sauva le superbe arc de triomphe de la porte Saint-Denis, que l'on proposoit d'abattre. Le 2 septembre de la même année il fit partie de la députation nommée par le président de l'assemblée pour se porter à la prison de l'Abbaye, et arrêter l'effusion

Digitized by Google

du sang. Cette députation produisit peu d'effet, mais ce ne fut pas sa faute, car il avoit rempli sa mission avec zèle, et même au péril de sa vie. La note de la préface de l'édition de 1796 nous instruit de ses efforts et du danger qu'il courut : sans deux gendarmes il étoit massacré avec les prisonniers. Le lendemain il fut encore l'un des membres nommés par l'assemblée pour calmer l'effervescence de la populace qui menaçoit la prison du Temple, et vouloit égorger les illustres prisonniers. Cette fois il réussit mieux. Le 5 janvier 1793, le département de la Haute-Loire étant violemment attaqué dans la Convention, à cause d'un arrêté qui ordonnoit la formation d'une garde départementale pour protéger la Convention contre l'influence des sections de Paris, il défendit cet arrêté de tout son pouvoir, et l'on passa outre. A la mémorable séance du 15 janvier 1793, il s'exprima en ces termes : « Du fond de ma conscience, je vote l'appel « au peuple. Je crois qu'on peut être très-bon patriote « sans tuer son ennemi par terre. Je demande que le « ci-devant roi soit détenu pendant la guerre, et banni « à la paix. » Le jour suivant, son vote fut aussi pour le sursis : ainsi il remplit le devoir d'un vrai Français en employant les seuls moyens qui fussent en son pouvoir pour sauver l'auguste victime, que, sans doute au fond de son cœur, il reconnoissoit toujours pour son roi légitime. Après le 31 mai, Billaud-

Digitized by Google

Varennes demanda la mise en accusation de Dusaulx : la motion fut rejetée cette fois ; mais le 3 octobre, notre traducteur, cet amant sincère de la liberté, de la justice et de l'humanité, fut arrêté comme opposé au 31 mai, et traîné, comme il le dit lui-même, de cachots en cachots, avec soixante-douze de ses collègues. Sa mort étoit résolue dans le comité de salut public ; et, chose assez étonnante, c'est à Marat qu'il dut son salut. Ce barbare, tendre pour le seul Dusaulx, le fit passer pour un vieux radoteur dont on n'avoit rien à craindre ; en conséquence sa mise en jugement fut différée ; enfin, après avoir souffert une longue et dure captivité, il fut rendu à la liberté vers la fin de 1794. Rappelé, comme à l'improviste, au sein de la Convention, sa première démarche fut, le 6 avril 1795, de monter à la tribune, et de demander qu'il fût élevé un autel expiatoire du sang français injustement répandu. (*Voyez* son Discours imprimé par ordre de la Convention ; et inséré aux pages xxxv et suivantes de l'édition de 1796.)

Cette trop fameuse Convention eut son terme, et céda sa place à deux conseils, celui des Anciens et celui des Cinq-Cents. M. Dusaulx, membre du premier, eut les honneurs de la présidence au mois de juillet 1796. En janvier 1797, il proposa de modifier le serment de haine à la royauté en y ajoutant les mots *en France*. Sa proposition me paroît purement politique. L'objet

Digitized by Google

d'une pareille réserve étoit peut-être de rassurer sur les intentions de la république les rois de l'Europe avec lesquels on avoit à traiter. Dans la Convention on avoit proposé l'abolition des loteries, et elles avoient été abolies, non pas tout-à-fait sur sa demande, mais bientôt après sur celle de Chaumette. Dans le conseil des Anciens il s'opposa, mais en vain, au rétablissement de ces mêmes loteries, proposé en 1797. C'étoit une conséquence naturelle des principes consignés dans son ouvrage *de la Passion du Jeu*. Il sortit du conseil en mai 1798, ayant, dès le 27 avril, pris congé de l'assemblée par un discours dont on ordonna l'impression, et dans lequel on remarque les traits suivans: « Depuis neuf ans, dit-il, que je suis dans les fonctions « publiques, ennemi des factieux, étranger à tous les « partis, je n'ai plaidé qu'en faveur de la justice et des « mœurs... J'ai la douce satisfaction de pouvoir dire « que mes mains sont aussi pures que mon cœur, etc. » Tel fut le terme de sa carrière politique. Il se retira des affaires, en attendant, au sein de l'amitié et près d'une épouse toujours aimable et sensible, l'heure de quitter un monde trompeur dont il avoit, dans sa jeunesse et jusqu'à un âge fort avancé, éprouvé les douceurs; mais qui, sur la fin de sa carrière, remplit son esprit d'images déchirantes, et son cœur d'amertume. Il mourut le 16 mars 1799, après une maladie longue et douloureuse, pénétré de respect pour la

Digitized by Google

religion, et avec la plus haute estime pour la véritable philosophie. « Philosophe religieux, dit M. Villeterque « dans son éloge en tête de la quatrième édition « (Paris, 1803), page xxvij, M. Dusaulx est mort avec « la sécurité de l'espérance, l'immortalité de l'âme. « Ce dogme sublime, l'effroi du crime et la consolation « de la vertu, n'étoit pas un doute pour sa raison, « parce qu'il étoit dans son cœur. »

Outre les ouvrages dont nous avons parlé, M. Dusaulx a publié les suivans : *de l'Insurrection de la Bastille, discours historique, etc.*, Paris, Debure, 1790, in-8° de 285 pages; *Lettres au citoyen Fréron*, 1793, in-8°; *Voyage à Barréges et dans les Hautes-Pyrénées, fait en* 1788, Paris, 1796, 2 vol. in-8°; *de mes Rapports avec Jean-Jacques Rousseau, et de notre correspondance, suivie d'une notice très-essentielle*, Paris, an VI (1798), in-8°. Tous ces ouvrages de circonstance, excepté le *Voyage à Barréges*, sont très-peu recherchés, et portent l'empreinte des temps où ils ont été publiés. Il n'en est pas de même de la traduction de Juvénal, qui durera autant de temps que la langue française conservera sa beauté, sa noblesse et sa pureté.

N. L. Achaintre.

Digitized by Google

A MON AMI

BERTRAND DE COEUVRES.

Je vous dédie cette traduction comme à celui qui a sur mon cœur les droits les plus anciens. Élevés ensemble, vous m'avez appris à chérir la vertu dans un âge où l'on n'en connoît guère que le nom; et depuis cette heureuse époque notre amitié n'a fait que s'augmenter de jour en jour, malgré la distance des lieux que nous habitons.

Il est certain, mon ami; mais vous n'en conviendrez pas, que je dois mes mœurs à vos exemples, mon bonheur à vos conseils. N'est-ce pas vous qui, dès votre plus tendre jeunesse, preniez sur vos plaisirs de quoi soulager secrètement les malheureux? N'est-ce pas vous, car j'aime à le publier, qui, de concert avec un autre moi-même, m'avez retenu sur le bord du précipice, lorsqu'une passion furieuse égaroit mon esprit?

Il est temps de le déclarer : c'est vous qui, déposant votre fortune entre mes mains... entre les mains d'un joueur (1)*! m'écriviez : « Maintenant*

(1) Je n'ai pas joué long-temps; j'ai tâché d'expier ce vice anti-social d'une manière utile à mes semblables. *Voyez* mon livre *de la Passion du Jeu depuis les temps anciens jusqu'à nos jours.*

Digitized by Google

« ruinez-moi si vous l'osez : allez, je serois moins « à plaindre que vous. Mais tout me rassure ; je ne « vous regarde plus désormais que comme un dépo- « sitaire. »

Ceux qui nous connoissent l'un et l'autre ne seront pas surpris du foible hommage que je vous rends ; ils diront que je tâche, autant qu'il est en moi, d'acquitter une dette sacrée ; et, s'ils ont un reproche à me faire, ce sera, n'en doutez point, de m'être privé, par égard pour vous, du plaisir de célébrer tant d'autres vertus, d'autant plus estimables que vous les pratiquez en silence.

Je suis et m'honore d'être votre ami,

DUSAULX.

Digitized by Google

PRÉFACE
DE LA TROISIÈME ÉDITION.

Mes premiers travaux sur Juvénal datent de loin, et par un attrait irrésistible j'y suis souvent revenu. La seule inspection des diverses époques où j'ai publié la traduction de ses Satires suffira pour montrer quelle dut être et quelle fut en effet l'influence de ce principal instituteur de ma jeunesse sur les deux tiers de ma trop longue vie; car il n'y a pas long-temps encore que je me plaignois d'avoir trop vécu. On n'en sera pas surpris, si l'on se rappelle qu'au lieu du bonheur que promettoit la liberté récemment conquise, nous avons vu notre chère patrie affligée de malheurs tels que la postérité refusera de les croire. Que n'est-il aussi facile de les oublier que de se taire! Pour moi, je ne me tairai pas. Cependant ne désespérons de rien, puisque le patriotisme, le courage et la vertu ont enfin triomphé du crime (1).

(1) M. Dusaulx écrivoit cette préface dans les premiers jours de la législature qui a succédé à la Convention.

Digitized by Google

La première édition, annoncée à l'académie de Nancy dès 1757, ne fut publiée que treize ans après. Quelques soins qu'elle m'eût déjà coûté, je ne la regardois que comme un simple essai; et ce n'étoit rien de plus. Cet essai néanmoins fut si favorablement accueilli, que plusieurs sociétés littéraires me firent l'honneur de m'adopter; que des savans, même étrangers, me donnèrent des encouragemens; enfin qu'un ami d'enfance, le favori des muses grecques et latines, l'illustre Brunck, m'ouvrit le trésor de son immense érudition.

Après avoir puisé dans les sources antiques tout ce qui pouvoit contribuer à l'intelligence de mon auteur; après avoir étudié la politique, les mœurs, le costume, le goût de son siècle, et collationné son texte sur de bons manuscrits, je préparai la seconde édition pour acquitter la dette que j'avois contractée : elle parut en 1782. On approuva les corrections de texte, les notes, et surtout le discours sur les satiriques latins, dont je n'avois d'abord présenté que l'esquisse.

Je me reposois de mes travaux au sein des

Digitized by Google

lettres et de l'amitié, lorsqu'à mon retour des Pyrénées, dont j'ai tenté la description, le tocsin de 1789 se fait entendre. Il sonnoit, disoit-on, l'heure de la réforme et de la liberté. Je n'étois pas homme à rester en arrière, et je l'ai prouvé.

Nommé successivement électeur, officier municipal, enfin trois fois législateur, je me livre tout entier à ce qui pouvoit affermir la liberté naissante. Mais après de funestes dissensions, le jour fatal arrive, le 2 septembre 1792, jour d'exécrable mémoire, où je la crus perdue sans ressource, cette précieuse liberté. Des tyrans qui n'avoient que l'audace et la soif du crime mettent la république aux fers. Ils ne durent, ces tyrans subalternes, eux et leurs complices, ce détestable succès qu'à des forfaits si monstrueux qu'il n'étoit pas donné à la prudence humaine de savoir s'en garantir. Et moi aussi j'eus l'honneur, dans cette affreuse catastrophe, d'être traîné de cachots en cachots avec soixante-douze de mes collègues, et n'en sortis que vers la fin de 1794, après y avoir tous langui pendant plus d'une année.

C'est en rentrant dans mes foyers dévastés,

Digitized by Google

que l'on vient me demander cette troisième édition. Presque usé par quarante ans de travaux, et surtout par le malheur, je m'y refusai d'abord. Un ardent ami des lettres et de ceux qui les cultivent relève mes esprits abattus. Éclairé, soutenu par ce savant modeste, d'ailleurs plein de goût et de sagacité, je recommence une lutte inégale, mais attrayante, contre un texte qui a toujours été le désespoir des plus habiles interprètes.

Combien de fois ce travail consolateur n'a-t-il pas été interrompu, troublé par la rage des factions renaissantes? combien de fois la plume ne m'est-elle pas tombée des mains? M'essayant autrefois, dans le tumulte des camps, à traduire Juvénal, je n'en avois que plus de ressort et d'énergie; c'est qu'il ne s'agissoit alors que de combattre les ennemis de l'état, et non d'exterminer des concitoyens.

Dans le cours de nos calamités et de mes propres malheurs, on m'a supposé une âme plus stoïque peut-être que je ne l'avois en effet. Quoique résigné, je pleurois et sur la révolution souillée, et sur le sort de tant de victimes innocentes. Mais où m'emportent

Digitized by Google

ces tristes souvenirs?... Jamais ils ne s'effaceront de ma mémoire : quelque chose que je fasse, que je dise, j'y reviendrai toujours. O vous qui me lirez, ayez de l'indulgence et de la pitié pour un cœur brisé par la douleur! Pardonnez le désordre de cet écrit à celui qui le traçoit d'une main tremblante au sortir des prisons, où il n'attendoit que la mort, moins rigoureuse sans doute que le spectacle déchirant de ceux que, d'heure en heure, on appeloit au supplice, et dont la plupart le conjuroient de recevoir leurs derniers embrassemens.

Et c'est, je le répète, dans ces funèbres conjonctures, que l'on me demandoit de revoir le travail de mes années les plus heureuses, que l'on exigeoit de moi ce qu'il n'est guère possible d'exécuter qu'au sein du repos, du bonheur et de la paix. Mais, j'en conjure, qu'on se représente, s'il est possible, quel dut être mon retour dans une société récemment dissoute et ravagée! quel fut l'état d'un homme qui, dans la plupart des maisons où il alloit chercher et porter peut-être des consolations, n'y trouvoit que des scellés et des orphelins manquant de tout!

Digitized by Google

Ajoutez que le silence de la nuit, plus affligeant encore, ne me rappeloit que des idées sinistres qui, se combinant entre elles, m'offroient le possible en fait de maux, et nul remède.

De là le retour involontaire et continuel sur nos désastres antérieurs. Que dirai-je? les tourmens de ma captivité, adoucie cependant par la présence momentanée et le dévouement héroïque d'un homme vertueux; le fer si long-temps suspendu sur ma tête et celle de mes collègues; la fleur des représentans traînés à l'échafaud; l'honneur de la nation proscrit de jour en jour; les Bailly, La Rochefoucauld, Malesherbes, Angran, Freteau, et des milliers d'autres victimes non moins recommandables; en un mot, le sang des citoyens de toutes les classes, sans égard à l'âge, au sexe, aux vertus, aux talens, mêlé et confondu par les bourreaux fatigués d'exécutions; par des bourreaux aussi prompts que dociles, et dont les tigres qui les faisoient mouvoir accusèrent souvent la lenteur. Cette fureur, ces massacres répétés d'un bout de la France à l'autre, et jusque dans nos îles, par des cannibales gorgés d'or et de

Digitized by Google

sang : la guerre au dehors ; au dedans le brigandage, la famine, l'incendie, le désespoir, et tant de suicides ! les temples profanés, les tombeaux violés, toutes les lois naturelles et sociales enfreintes ; les monumens des arts, tant anciens que modernes, détruits ; et la barbarie levant sa tête hideuse au milieu des ruines ensanglantées. Ce sujet de tous les entretiens, ces horreurs toujours présentes à mon esprit, et d'autres encore que le temps révélera, m'avoient, de secousses en secousses, tellement affecté, tellement anéanti, que, malgré mon retour à ce que les dilapidateurs et les anarchistes appeloient la liberté, je ne vivois plus qu'à mon insu.

Cependant on imprimoit cette troisième édition. Les premières épreuves à corriger me sont apportées. Le croira-t-on ? le texte de Juvénal, reproduit sous mes yeux après six années d'anxiétés, ce texte brûlant m'électrise tout à coup. Le cœur me bat ; les sensations et les idées renaissent. Sorti de ma profonde léthargie, je m'élance à la tribune nationale, veuve, hélas, de ses plus grands orateurs, pour y abjurer la vengeance,

Digitized by Google

adoucir les esprits, ramener l'espérance et la concorde au sein de la Convention si long-temps divisée. J'y remontai bientôt pour jeter quelques fleurs et sur la tombe du généreux Ferraud, assassiné près de moi dans le sénat français, et sur celle de l'auteur du *Voyage d'Anacharsis*, qu'une mort avancée par des traitemens indignes venoit de ravir aux lettres désolées; enfin pour demander que les honneurs du Panthéon fussent accordés à l'illustre Mably. Je propose ensuite un monument impérissable : il s'agissoit d'un autel expiatoire sur lequel on auroit lu, d'un côté : REGRETS DE LA NATION; de l'autre : MISÉRICORDE AUX CITOYENS ÉGARÉS. O Juvénal! ton ombre m'en a su plus de gré que de mon enthousiasme pour tes vers immortels.

A cette époque, des sentimens plus humains renaissoient avec la sécurité. Les fauteurs de l'anarchie faisoient place aux républicains. La constitution, après quelques orages, acceptée aux acclamations de la nation entière, promettoit enfin le retour de l'ordre et le règne des lois. Profitant des premiers momens de calme, j'achève ma

Digitized by Google

tâche commencée, comme on l'a vu, dans des conjonctures telles qu'il importoit peut-être que j'en fisse mention, ne fût-ce que pour éterniser la honte de nos cruels oppresseurs.

Que dirai-je maintenant de ce nouveau travail? Qu'il suffise que j'ai eu l'ambition cette fois, après avoir, autant qu'il étoit en moi, rendu le sens de mon auteur, de faire passer dans notre langue son âme tout entière, sa véhémence, ses mouvemens et même sa couleur. Fidèle jusqu'au scrupule, je n'en ai pas moins tâché de donner à mon style le feu, le naturel et l'originalité de la composition. Je ne parlerai point de mes nombreuses corrections; ce qui peut m'arriver de plus heureux, c'est qu'on ne s'en aperçoive pas. Quant au discours préliminaire, je n'y ai rien changé, du moins d'essentiel, de crainte d'altérer mon titre primordial, celui sur lequel je veux être jugé, si par hasard on cherchoit un jour quels furent avant la révolution française mes véritables sentimens sur les mœurs et la liberté.

N'abusons pas plus long-temps de la pa-

Digitized by Google

tience de nos lecteurs; ne les fatiguons pas gratuitement de nos efforts réitérés. Au reste, dans quelque genre que ce soit, ces efforts ont un terme, passé lequel il est plus facile de faire autrement que de faire mieux. D'ailleurs il est souvent arrivé qu'en voulant se surpasser soi-même on a gâté son propre ouvrage.

Je fais donc ici mes adieux à Juvénal, à ce digne professeur de la morale universelle et de la vraie liberté, de celle qui produit toutes les vertus et les suppose.

Vixi, et, quem dederat cursum fortuna, peregi.

VIRGIL.

Digitized by Google

DISCOURS

SUR

LES SATIRIQUES LATINS *.

PREMIÈRE PARTIE.

C'est dans le cœur humain, beaucoup moins reconnoissant de ce qui le flatte que révolté de ce qui le blesse, qu'il faut chercher le véritable esprit de la satire antique, et telle que nous allons la considérer; esprit qui d'ailleurs est répandu, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, dans toutes les productions littéraires faites pour instruire les hommes ou pour les amuser. Homère n'est-il pas de temps en temps satirique [1]? Le début de Salluste, dans sa *Guerre de Jugurtha*, ne forme-t-il pas, jusqu'au moment où Juvénal prit la plume, la satire la plus véhémente que l'on eût encore faite des progrès de la corruption des Romains? Et le seul nom de Tacite ne sera-t-il pas toujours plus formidable pour les tyrans, que celui de la plupart des sa-

* Les lettres renvoient aux notes qui sont au bas des pages, et les chiffres à celles qui se trouvent à la suite du Discours.

Digitized by Google

tiriques de profession? Mais entrons en matière.

La satire romaine, grossière et licencieuse dans son origine, subit différentes formes successives [2]. Après avoir été épurée par Ennius, Pacuvius, et surtout par le redoutable Lucilius (*a*); après avoir été ensuite perfectionnée par des hommes transcendans, elle devint enfin une école de mœurs et de goût : cependant elle enseignoit moins qu'elle n'encourageoit. Vous avez fait un poëme, disoit Cicéron à Varron, dont l'objet est plutôt d'exciter que d'instruire (*b*).

Afin d'inspirer aux citoyens des goûts et des penchans qui les fissent commercer entre eux de la manière la plus agréable et la plus sûre, elle reprenoit les défauts et les vices, c'est-à-dire ce qui importune et ce qui nuit; ainsi

L'ardeur de se montrer, et non pas de médire,
Arma la Vérité du vers de la satire (*c*).

(*a*) « Lorsque Lucilius, frémissant d'une sainte indignation, s'arme de sa plume, non moins redoutable qu'un glaive étincelant, le criminel, en proie à des frissons internes, rougit, et la sueur des remords dégoutte de son cœur : »

Ensé velut stricto quoties Lucilius ardens
Infremuit, rubet auditor cui frigida mens est
Criminibus, tacita sudant præcordia culpa.
JUVEN., sat. I, v. 165.

(*b*) *Fecisti poema ad impellendum satis, ad docendum parum.*

(*c*) Boileau, *Art poétique*, chant II, v. 145.

Digitized by Google

Dans le premier cas elle étoit enjouée et badine; dans le second elle étoit grave et sentencieuse; mais quand les droits de l'humanité étoient violés, quand la nature étoit publiquement outragée par des alliances monstrueuses (*a*), ne pouvant plus se contenir, elle méconnoissoit les bienséances et les égards. Quelles que fussent néanmoins son indignation et sa colère, elle aimoit mieux offenser que de haïr.

Observons que par le mot *satire* on n'entendoit pas alors, comme aujourd'hui, le honteux effort de la haine ou de l'envie, qui ne cherchent qu'à déprécier le mérite, à ternir les vertus. Il en étoit

(*a*) « O Mars! protecteur de nos murs, quel funeste génie alluma ces feux criminels dans le cœur des pasteurs latins? Qui donc souffla ces ardeurs détestables au sein de tes enfans? Un homme illustre par sa naissance et par ses richesses épouser un autre homme! Dieu de la guerre, tu restes immobile! tu ne frappes pas de ta lance cette indigne contrée! tu n'implores pas la foudre de ton père! etc. » Juvénal ajoute: « Vivons seulement, nous verrons former en public ces exécrables nœuds; nous les verrons légitimer: »

. . . . . O pater urbis!
Unde nefas tantum latiis pastoribus? unde
Hæc tetigit, Gradive, tuos urtica nepotes?
Traditur ecce viro clarus genere atque opibus vir!
Nec galeam quassas, nec terram cuspide pulsas!
Nec quereris patri! etc. . . . . .
. . . . . Liceat modo vivere, fiant,
Fient ista palam, cupient et in acta referri.

Sat. II, v. 126 et seq.

Digitized by Google

de la satire comme de l'histoire : le premier devoir de celle-ci, dit Tacite, est de ne pas laisser languir la vertu dans l'oubli, de faire redouter au vice l'infamie et la postérité (*a*). La louange, quoique moins souvent employée que le blâme, étoit donc du ressort d'un vrai satirique.

Le caractère de celui-ci supposoit toujours assez de générosité pour faire croire qu'il étoit plus sensible aux bonnes qualités que révolté des mauvaises; et dès-lors on le regardoit comme le protecteur des gens de bien, comme l'ennemi déclaré des méchans. Il étoit censé suppléer aux lois, qui ne sauroient tout prévoir, ne doivent pas tout châtier, et qui souvent ont besoin d'être réveillées par les cris d'un sage dénonciateur.

Ce qu'Horace exigeoit de la part du chœur, qui jouoit un rôle passif dans la tragédie des anciens, convient parfaitement à la fonction de satirique telle que je la conçois. « Que le chœur, dit-il, accorde aux gens de bien sa faveur et ses conseils; qu'il tempère la colère, adoucisse la fierté; qu'il célèbre la frugalité, les lois et la justice; que, médiateur entre les dieux et les hommes, il supplie les immortels de secourir ceux qui lan-

(*a*) *Præcipuum munus annalium reor, ne virtutes sileantur, utque pravis dictis factisque ex posteritate et infamia metus sit.* Tacit., *Annal.*, lib. III, § 65.

Digitized by Google

guissent dans l'oppression, et d'humilier le superbe oppresseur (*a*).

La satire, maintenant si décriée, n'étoit donc rien autre chose que la morale et le goût appliqués aux actions, aux discours, aux écrits; ce qui embrasse tous les intérêts de l'humanité, soit qu'elle pense ou qu'elle agisse. Juvénal l'avoit bien senti, puisqu'il déclare que tout ce qui affecte, tout ce qui meut les humains, sera la matière de son livre (*b*). Vaste carrière! mais un seul homme, quel que fût son siècle et son génie, ne pouvoit pas la parcourir en tous sens, parce que la même époque ne sauroit fournir en même temps tous les modèles; que les vicissitudes des gouvernemens changent les mœurs et les inclinations des peuples; que le talent dépend des circonstances, qui influent sur le caractère; enfin parce qu'il est dans chaque écrivain des qualités qui s'excluent réciproquement.

Celui qui est doué, comme Horace, du sang-froid nécessaire pour laisser toujours dans le fourreau le glaive de la satire, et pour n'attaquer

(*a*) . . . . . *Deosque precetur et oret*
Ut redeat miseris, abeat fortuna superbis.

De Art. poet., v. 200.

(*b*) *Quidquid agunt homines, votum, timor, ira, voluptas,*
Gaudia, discursus, nostri est farrago libelli.

Sat. 1, v. 85.

Digitized by Google

qu'indirectement le vice accrédité, n'aura ni ce feu dévorant, ni cette audace généreuse qui font pâlir les tyrans sous le dais. Perse, absorbé dans la recherche du souverain bien, et fortement épris d'une liberté plus que romaine, je veux dire de la liberté stoïque, Perse ne pouvoit avoir ni les grâces d'Horace, ni la véhémence de Juvénal. Quant à celui-ci, dont les premiers et les derniers regards ne virent guère que du sang et des larmes, pouvoit-il faire autrement, avec un caractère tel que le sien, que d'invoquer Némésis et d'écrire sous sa dictée ?

Les Romains, le plus souvent imitateurs, et qui ont presque tout emprunté des Grecs (*a*), se félicitent d'avoir du moins inventé la satire. Mais ce petit poëme, libre dans sa marche, n'a point d'invention proprement dite. Excepté le vers hexamètre, que l'on étoit convenu, à l'exemple de Lucilius, d'employer sans mélange, le reste dépendoit des ressources et de l'intention du poëte, qui étoit son propre législateur. Ainsi, quand je parle du génie d'un satirique, je n'entends point l'art de former une chaîne qui pro-

(*a*) « La Grèce, subjuguée, subjugua ses farouches vainqueurs, et transporta les arts dans l'agreste Italie : »

Græcia capta ferum victorem cepit, et artes
Intulit agresti Latio.

HORAT., lib. II, epist. I, v. 156.

Digitized by Google

longe l'intérêt, et tienne toujours l'attention suspendue sur un même objet. Les satiriques sont en général dispensés de cette marche savante et graduée, si nécessaire au poëte épique ou dramatique, ou même à l'orateur. Mais aussi, quelque genre qu'ils adoptent, le sérieux ou l'enjoué, soit qu'ils caressent ou qu'ils châtient, on ne leur permet rien de foible, rien de commun. Il faut qu'ils dédommagent de l'ordre et de la combinaison par l'abondance, la chaleur, le choix, la promptitude et la variété des idées; il faut surtout qu'ils tiennent ce qu'ils promettent; que toujours conséquens, que l'œil presque toujours fixé sur le mouvement et l'esprit du siècle, ils n'omettent rien de ce qui peut en corriger les mœurs et les faire connoître : à ce prix on peut aussi leur accorder une sorte de génie.

Cette carrière, qui nous paroît aujourd'hui si bornée, parce que nous avons un Molière, étoit d'autant plus vaste à Rome, qu'on n'y avoit point, en quelque sorte, entendu de comédie nationale, et cela parce que Plaute et Térence, qui s'étoient contentés de transporter sur le théâtre les mœurs des Grecs et leur costume, avoient négligé la correction des travers et des vices de leurs concitoyens. La satire n'étoit donc pas alors aussi resserrée qu'elle l'est main-

Digitized by Google

tenant par la comédie ; elle n'en étoit pas le supplément et l'accessoire : tous les matériaux de celle-ci lui appartenoient, et les satiriques, dont il est temps de parler, n'étoient pas prévenus ou supplantés par les poëtes comiques. Boileau n'a peut-être touché si légèrement l'article des mœurs, que parce qu'il n'a pas osé se mesurer avec Molière.

Horace, qui avoit irrévocablement fixé, je ne dis pas le ton, mais les diverses formes de la satire [3], fut suivi de Perse, de Juvénal, et de plusieurs autres satiriques qui florissoient du temps de Quintilien (*a*). Les noms même de ces derniers n'existent plus. Je vais considérer les autres relativement à leur siècle, à leurs moyens, et surtout à leurs intentions, c'est-à-dire aux effets qu'ils ont voulu produire. J'aurai soin de les placer au centre des événemens et des mœurs du temps où ils vécurent, afin que l'on puisse juger de leur pénétration, de l'importance de leurs travaux. Au lieu d'exalter l'un au préjudice de l'autre, à l'exemple de ceux qui ont déjà traité ce sujet, j'insisterai sur ce qui

(*a*) « Il en est aujourd'hui plusieurs de renommés, et dont la postérité parlera : » *Sunt clari hodieque et qui olim nominabuntur.* (Quinct., lib. x, cap. 1.) Ce passage ne sauroit regarder Juvénal. Quintilien avoit depuis long-temps cessé d'écrire lorsque les satires de ce poëte furent lues et publiées.

Digitized by Google

les caractérise le mieux, résolu de n'approuver dans leurs ouvrages que ce qui me paroîtra utile ou agréable. Plusieurs savans ont donné la préférence à celui qu'ils avoient traduit ou commenté (*a*). On ne finiroit pas si l'on vouloit peser tous leurs motifs de prédilection : il est temps de suivre une autre route.

Horace naquit dans les circonstances les plus favorables à la littérature. La langue latine, déjà maniée par de grands maîtres, étoit presque fixée par des chefs-d'œuvre en plus d'un genre (*b*). Le sublime Lucrèce et l'élégant Catulle avoient illustré l'Italie ; Salluste avoit publié le petit volume qui le place à côté de Tite-Live; César n'avoit pas moins charmé ses concitoyens par la pureté de son style, qu'il ne les avoit étonnés par ses talens militaires; enfin Cicéron, qui venoit de porter l'éloquence romaine à son plus haut degré, avoit embelli la prose de toute l'harmonie dont elle est susceptible.

(*a*) Heinsius est tellement épris d'Horace, qu'il semble mépriser Perse et Juvénal. Casaubon s'efforce à chaque page de faire adjuger à Perse la palme de son art. Rigault, non moins exclusif, et combattant pour Juvénal, lui donne le pas sur les deux autres, etc., etc.

(*b*) Cela n'empêcha pas Horace d'enrichir cette langue d'une foule de tours et d'expressions empruntés des Grecs; et c'est pourquoi Bentley, dans ses notes, page 64, l'appelle *magnus novator*.

Digitized by Google

Indépendamment des excellens modèles qui avoient formé le goût d'Horace dans son propre pays, à l'âge de vingt ans il étudia les lettres et la philosophie dans Athènes ; à vingt-six, il fut présenté à Mécène par Virgile et Varius, et peu de temps après à Auguste par Mécène lui-même. L'empereur l'enrichit à deux reprises (*a*); mais il ne put pas lui faire accepter un emploi qui l'auroit attaché immédiatement à sa personne (*b*).

Au sein de la paix récente dont jouissoit enfin l'Italie, Octave et ses complices avoient besoin d'être amusés et célébrés : d'ailleurs il entroit dans leur politique de protéger les arts, et surtout d'encourager les poëtes, plus capables que d'autres de seconder leurs vues, c'est-à-dire de les aider à consommer l'œuvre des proscriptions, à métamorphoser les citoyens en courtisans. La passion des vers succéda bientôt aux intrigues et aux fureurs de la guerre. Tout le monde en fit, les savans et les ignorans (*c*), le peuple et la

(*a*) *Unaque et altera liberalitate locupletavit,* Sueton., *Vita Horat.*

(*b*) Auguste (que l'on avoit d'abord appelé Octave) lui offrit la place de secrétaire du cabinet impérial : *Augustus epistolarum quoque ei officium obtulit.* Idem, *ibid.*

(*c*) *Scribimus indocti doctique poemata passim.*

HORAT., lib. II, epist. I, v. 117.

Digitized by Google

jeunesse; on vit même les pères conscripts, couronnés de fleurs, en dicter pendant leurs repas (*a*).

Le talent et l'urbanité, qui avoient produit Horace auprès des grands [4], ne suffisoient pas pour l'y maintenir. On verra, dans le parallèle que j'annonce, quelles furent à cet égard son adresse et ses ressources; car il fut doué d'une prudence consommée (*b*), la seule vertu peut-être qui reste à pratiquer quand il n'est plus permis d'en exercer d'autres. On y verra le parti qu'il a su tirer de la louange et du blâme, en les combinant ensemble d'une manière vraiment originale; et l'on sera forcé de convenir qu'il paroît sincère, même lorsqu'il flatte aux dépens de quelqu'un. Je ne saurois m'empêcher d'en citer ce trait par anticipation : « Quand je fends la presse, dit-il, un brutal me crie : A qui en veut ce forcené? il renverse tout lorsqu'il s'agit de revoir son Mécène. » — « Que ces injures me plaisent! ajoute-t-il; en vérité, je les trouve aussi douces

(*a*) . . . . . *Populus levis hoc calet uno*
Scribendi studio, pueri patresque severi
Fronde comas vincti, cœnant et carmina dictant.

HORAT., lib. II, epist. I, v. 108.

(*b*) « Prenez garde à ce que vous dites des personnes, et devant qui vous en parlez : »

Quid de quoque viro, et cui dicas, sæpe videto.

Lib. I, epist. XVIII, v. 68.

Digitized by Google

que du miel (*a*).» C'est ainsi qu'il savoit préparer ses éloges; et c'étoit presque toujours avec tant de finesse, tant de séduction, que le commun des hommes en jouit autant aujourd'hui, que si chacun d'eux étoit des puissantes familles qu'il ne cessoit de caresser. Mais je renvoie à un morceau plein de goût, et qu'Horace lui-même n'auroit pas désavoué (*b*).

Quant à ses opinions, il convient qu'il n'en avoit pas de bien arrêtées (*c*); que, guidé par son seul intérêt, il n'épousoit aucune secte, et passoit volontiers d'une école dans une autre : à

(*a*) *Quid vis, insāne, et quas res agis? improbus urget*
Iratis precibus, tu pulses omne quod obstet,
Ad Mœcenatem memori si mente recurras.
Hoc juvat, et melli est, non mentiar. . . . .

Lib. II, sat. VI, v. 29.

(*b*) Personne n'a mieux fait sentir que M. de Nivernois combien les louanges que donnoit Horace étoient délicates et séduisantes. *Voyez* les Mélanges de poésie, de littérature et d'histoire, par l'académie des belles-lettres de Montauban, pour les années 1744, 1745 et 1746.

(*c*) Heinsius veut qu'Horace ait été de la secte des éclectiques, fondée par Potamos d'Alexandrie, contemporain d'Auguste. Ces philosophes différoient des sceptiques, en ce que ceux-ci doutoient de tout; au lieu que les éclectiques choisissoient dans les différens systèmes ce qui leur paroissoit de plus utile et de plus convenable. Bien des gens aujourd'hui en usent de même, et sont éclectiques sans le savoir.

Digitized by Google

l'en croire cependant il n'en étoit pas moins le défenseur le plus zélé de la vertu (*a*).

Quant à son humeur, si quelque chose est capable de prouver que le cœur d'un courtisan, quelque initié qu'il soit dans la philosophie, ne sauroit être pleinement satisfait, ce sont les contrariétés et les chagrins dont il ne cessoit de se plaindre, quoiqu'il fût comblé de gloire et de faveur dans la cour la plus brillante qui ait jamais existé (*b*). Ce poëte avoit, n'en doutons pas, la

(*a*) « Si vous me demandez quelle est ma secte, quel est mon maître, je n'en ai point, et je ne jure d'après personne. Tranquille et résigné, je m'établis partout où me jette la tempête. Tantôt, plein d'activité, je me livre aux affaires; tantôt je me déclare le partisan le plus rigide de l'austère vertu. Quelquefois aussi je rentre furtivement dans l'école d'Aristippe, et je tâche de me soumettre les choses de la vie sans en dépendre : »

Ac ne forte roges quo me duce, quo lare tuter;
Nullius addictus jurare in verba magistri,
Quo me cumque rapit tempestas deferor hospes.
Nunc agilis fio, et mersor civilibus undis,
VIRTUTIS VERÆ CUSTOS, RIGIDUSQUE SATELLES;
Nunc in Aristippi furtim præcepta relabor,
Et mihi res, non me rebus subjungere conor.
Lib. I, epist. I, v. 13.

(*b*) « O ma chère maison de campagne, quand te reverrai-je? quand me sera-t-il permis d'oublier, au sein du repos, et lisant les anciens, une vie, hélas! trop inquiète? »

O rus! quando ego te adspiciam? quandoque licebit
Nunc veterum libris, nunc somno et inertibus horis
Ducere sollicitæ jucunda oblivia vitæ?
Lib. II, sat. VI, v. 60.

Digitized by Google

maladie de ceux qui parviennent trop vite, la satiété; mais, tournant ses dégoûts au profit de son ouvrage, il a pris le parti de les peindre; ce qu'il exécute de manière que l'on diroit que ce fut moins pour intéresser les autres que pour se soulager lui-même. « Malgré mes beaux projets, écrivoit-il à Celsus [5], je ne saurois parvenir à me rendre meilleur et plus heureux, et cela parce que je suis en effet moins sain d'esprit que de corps. Je ne veux rien écouter, rien lire de tout ce qui pourroit me calmer; je me fâche et contre les médecins fidèles qui veulent me guérir, et contre les amis qui cherchent à me tirer de cet état funeste. Enfin je fais, au préjudice de mon bonheur, ce que ma propre raison désavoue. Quand je suis à Tivoli, je voudrois être à Rome; quand je suis à Rome, je voudrois être à Tivoli (*a*). »

Écrivant selon qu'il étoit affecté, il admet souvent les contraires; il a autant de maximes pour les ambitieux que pour ceux qui savent se contenter de leur sort. Tantôt il invite à recher-

(*a*) *Sed quia mente minus validus quam corpore toto,*
Nil audire velim, nil discere quod levet ægrum;
Fidis offendar medicis, irascar amicis,
Cur me funesto properent arcere veterno;
Quæ nocuere sequar, fugiam quæ profore credam;
Romæ Tibur amem, ventosus, Tibure Romam.

Lib. I, epist. XVIII, v. 7.

Digitized by Google

cher la société des grands et des riches; tantôt il avoue que leur commerce, si doux en apparence quand on les voit de loin, est redoutable en effet lorsqu'on les approche de trop près (*a*). Ouvrez son livre au hasard, vous y verrez qu'il exalte tour à tour l'opulence et la médiocrité (*b*), la modération de l'âme et son activité dans la poursuite des honneurs; qu'il vante et la souplesse d'Aristippe (*c*), et l'inflexibilité de Caton (*d*).

(*a*) *Dulcis inexpertis cultura potentis amici,*
Expertus metuit.
Lib. I, epist. XVIII, v. 82.

(*b*) « Le bonheur n'appartient pas exclusivement aux riches; et celui qui, depuis sa naissance jusqu'à sa mort, s'est soustrait aux regards des hommes, n'en a pas été plus à plaindre : »

Nam neque divitibus contingunt gaudia solis;
Nec vixit male, qui natus moriensque fefellit.
Lib. I, epist. XVII, v. 9.

(*c*) « Aristippe, quel que fût son sort, ne s'en plaignoit jamais; il cherchoit le mieux, mais il étoit satisfait du présent : »

Omnis Aristippum decuit color et status et res,
Tentantem majora, fere præsentibus æquum.
Lib. I, epist. XVII, v. 21.

Horace ne pouvoit pas ignorer que ce même Aristippe avoit eu la bassesse de souffrir que Denys lui crachât au visage, et cela pour avoir le privilége de manger du turbot à la table de ce tyran.

(*d*) « Tout l'univers dompté, excepté l'indomptable Caton : »

Et cuncta terrarum subacta,
Præter atrocem animum Catonis.
Lib. II, carmin., od. I, v. 23.

Digitized by Google

Comme si le cœur pouvoit suffire en même temps aux affections les plus contraires, il approuve dans le même ouvrage et la modestie qui se cache, et la vanité qui brûle de se produire au grand jour.

Ce qui lui concilie le plus grand nombre de lecteurs, c'est que la plupart ne le trouvent ni trop vertueux ni trop vicieux; c'est que l'extrême indulgence dont il use à propos montre plutôt un ami qu'un censeur; c'est encore parce que les aveux qu'il fait si fréquemment mettent tout le monde à l'aise; car il déclare qu'il n'avoit pas la force de résister à l'attrait du moment, et que ses principes varioient selon les circonstances. « Quand j'ai peu, disoit-il, je sais m'en contenter et m'en féliciter; mais à la moindre aisance qui me survient, je m'écrie qu'il n'y a de bonheur que pour ceux dont les revenus sont fondés sur de bonnes métairies (*a*).

Si nous le considérons du côté purement littéraire, voici ce qu'il exigeoit des auteurs satiriques, en s'y conformant lui-même : « Il faut de la précision, dit-il, pour que la pensée marche

(*a*) . . . . . *Tutus parvula laudo*
Quum res deficiunt; satis inter vilia fortis :
Verum, ubi contigit melius quid et unctius, idem
Vos sapere et solos aio bene vivere, quorum
Conspicitur nitidis fundata pecunia villis.
Lib. I, epist. XVI, v. 42.

Digitized by Google

rapidement, et qu'elle ne se perde pas dans un dédale de mots qui fatiguent gratuitement l'oreille; il faut un style grave quelquefois, et le plus souvent enjoué; enfin il est nécessaire que l'éloquence, la poésie et la critique se montrent tour à tour, mais avec réserve, et de manière qu'elles sachent se détendre, qu'elles ne déploient pas toutes leurs forces (*a*).

La forme dramatique, jointe au ton de plaisanterie qu'Horace a pris dans la plupart de ses satires, ne laisseroit aucun doute qu'il n'eût imité la vieille comédie, quand il ne l'auroit pas déclaré lui-même. On sent que cette imitation

(*a*) *Est brevitate opus ut currat sententia, neu se*
Impediat verbis lassas onerantibus aures.
Et sermone opus est modo tristi, sæpe jocoso,
Defendente vicem modo rhetoris atque poetæ,
Interdum urbani, parcentis viribus, atque
Extenuantis eas consulto.

Lib. I, sat. X, v. 9.

Heinsius a rejeté du rang des satiriques ceux qui n'ont pas fidèlement suivi ces préceptes; et même il prétend que ce qui ne produit pas le rire ne sauroit entrer dans le petit poëme dont il s'agit. Il prétend encore que la satire n'admet que des portraits, et point de tableaux. *Verbis satira pungit singulos et lacerat, non in genere omnes, quod est præter naturam illius.* (Heins., *de Satir. Horat.*) N'est-ce pas l'avoir trop bornée? La même poétique, en pareil cas, peut-elle convenir en tout temps, en tout lieu, et à des hommes diversement affectés?

Digitized by Google

ne regarde que le style et le dialogue; car la satire n'a point d'action proprement dite; les interlocuteurs y restent toujours dans la même situation, dans le même état (*a*).

L'aisance et la gaieté de ce poëte ingénieux, son savant désordre, la familiarité de son style, et les négligences volontaires que l'on remarque dans ses vers, n'ont pas manqué de censeurs [6]; mais tout atteste que son projet fut de se conformer aux sujets qu'il avoit à traiter; et que ce qui nous paroît dénué de goût ne l'étoit pas pour ses contemporains. On ne sauroit juger les anciens avec trop de circonspection, quand les beautés répandues dans leurs ouvrages l'emportent sur les choses douteuses, et dont aujourd'hui nous ne saurions être juges compétens. Les meilleurs écrivains se permettent des agrémens de convention qui s'affoiblissent à la longue et disparoissent au point que l'on n'en peut plus retrouver la trace; tantôt c'est une manière de parler proverbiale; tantôt l'imitation d'un langage rustique; ou bien ce sont des licences que l'on ne passe qu'aux grands maîtres.

La fonction de satirique, après Horace qui avoit épuisé tout ce qui pouvoit intéresser ses

(*a*) Témoins et le Damasippe et le Catius d'Horace, liv. II, sat. 3 et 4.

Digitized by Google

contemporains, n'auroit été de long-temps exercée si de nouvelles circonstances n'avoient pas amené de nouveaux ridicules, ou plutôt de nouvelles façons de s'avilir.

Les successeurs d'Auguste ne tardèrent point à changer la scène et à justifier les partisans de la liberté, qui, durant le calme du despotisme naissant, avoient présagé les tempêtes prochaines. La politique de Tibère ne ressembloit pas à celle de son prédécesseur (*a*); elle avoit d'autres ressources, pour aller à ses fins, que des vers, des jeux et des spectacles. Ce sombre et farouche empereur, qui se faisoit violence au point de tolérer quelquefois les amusemens publics, témoignoit assez par sa conduite artificieuse qu'il n'avoit d'autre besoin, d'autre ambition que de consommer la servitude du peuple romain (*b*). Il disoit néanmoins que dans une ville libre on devoit penser et parler librement. Loin de se fier à ces belles paroles, chacun convenoit intérieurement, avec le rhéteur Théodore, que ce monstre n'étoit qu'une masse de boue pétrie avec du sang (*c*).

(*a*) *Alia morum via.* Tacit., *Annal.*, lib. 1, § 54.

(*b*) Le coup d'autorité le plus décisif qu'ait frappé Tibère fut de transporter les comices du champ de Mars au sénat. Tacit., *Annal.*, liv. 1, § 15.

(*c*) Sueton., *Tiber.*, § 57.

Digitized by Google

Ce qu'il y eut de plus fatal, c'est que les progrès de toutes les sortes de corruptions furent encore plus rapides que ceux de la tyrannie, et que celle-ci fit, à plusieurs égards, de vains efforts pour s'y opposer. Ce fut alors qu'à la honte des dames romaines, si long-temps révérées, on vit des femmes d'un rang illustre se faire inscrire sur le registre des courtisanes, afin de pouvoir se livrer impunément à la débauche (*a*).

Tout, jusqu'au vice, fut contraint de se dénaturer; la louange même devint une arme offensive (*b*). Des sénateurs furent assez lâches pour épier les passions secrètes du tyran, afin de les satisfaire en paroissant les contredire; aussi les flatteurs les plus abjects affectèrent-ils de la rudesse et de l'inflexibilité (*c*). Cependant

(*a*) *Feminæ famosæ, ut ad evitandas legum pœnas jure ac dignitate matronali exsolverentur, lenocinium profiteri cœperant.* Sueton., *Vita Tiber.*

(*b*) *Pessimum inimicorum genus, laudantes.* Tacit, *Agricol.*, § 41.

(*c*) On délibéroit dans le sénat sur les honneurs qu'il s'agissoit de rendre à la mémoire d'Auguste. Valérius Messala proposoit d'ajouter à ce que l'on avoit déjà résolu, la formule du serment que l'on prêtoit chaque année à Tibère; sur quoi ce prince lui demanda s'il avoit ouvert cet avis par son ordre. « Non, répondit-il; et dans tout ce qui regardera la république je n'aurai jamais, au risque de déplaire,

Digitized by Google

on alloit solennellement au Capitole pour implorer les dieux en faveur de Tibère; on immoloit des victimes, on faisoit fumer l'encens sur les autels : onze villes d'Asie se disputoient l'honneur de lui bâtir un temple.

La fin de ce long règne livra pour quelques années Rome sans défense à un furieux, dont le tribun Chérea ne l'affranchit que pour lui donner un imbécile non moins redoutable; car la destruction d'un tyran n'est presque jamais celle de la tyrannie. Ce n'est pas qu'après le meurtre de Caligula il n'eût été question dans le sénat de rétablir la république; mais les vices des empereurs étoient utiles à trop de monde.

Les treize années de ce Claude, qui fut gouverné par une intrigante et par des affranchis, après l'avoir été par une prostituée, et surtout Néron, adopté au préjudice de Britannicus, achevèrent de dégrader le caractère romain. L'esprit public perdit enfin tout son ressort; excepté les mercenaires, et quelques esclaves ambitieux qui cherchoient à parvenir dans les armées,

« d'autre avis que le mien : » *Neque in iis quæ ad rempublicam pertinerent, consilio, nisi suo, usurum, vel cum periculo offensionis.* C'étoit là le dernier terme de la flatterie : *Ea sola species adulandi supererat.* Tacit., *Annal*, liv. I, § 8.

Digitized by Google

presque tout le reste voyoit la patrie du même œil que ce chevalier romain qui, dès le temps d'Auguste, avoit fait couper les pouces à deux de ses enfans pour les exempter du service militaire (*a*).

Dans ces conjonctures, où chacun craignoit autant de voir le tyran que d'en être vu, on passoit subitement de la crainte à la terreur, et aux plus viles superstitions (*b*), lorsque, après avoir entendu promulguer des lois funestes, on voyoit tout à coup tomber les premières têtes de l'État; lorsqu'on apprenoit que des poëtes, des orateurs et des historiens en étoient aussi les victimes.

De grands hommes, à l'exemple de Labéon, qui n'avoit pas voulu survivre à la liberté de son pays, se donnèrent volontairement la mort; mais il n'en résulta que la terrible et stérile leçon de se résigner à sortir de la vie sans résistance et sans murmures, quand une fois ce

(*a*) *Equitem romanum quod duobus filiis adolescentibus, caussa detrectandi sacramenti pollices amputasset, ipsum bonaque subjecit hastæ, etc.* Suet., *August.*, § 31.

(*b*) Tacite remarque que la crainte perpétue les anciennes erreurs, en produit de nouvelles, et ramène les hommes à la pusillanimité des siècles d'ignorance et de barbarie. Après avoir fait l'énumération d'une foule de prodiges, il ajoute : *Et plura alia, rudibus seculis etiam in pace observata, quæ nunc tantum in metu audiuntur.* Tacit., *Hist.*, lib. 1, § 86.

Digitized by Google

qu'on appeloit le destin, et qui n'étoit en effet que le caprice d'un homme, l'avoit ordonné.

Découragés, consternés ou intimidés, la plupart des personnages les plus illustres et de ceux qui s'étoient distingués par leur caractère ou leurs talens, se réfugièrent dans l'école des sectateurs de Zénon [7], moins pour y apprendre à vivre qu'à mourir : science la plus nécessaire de toutes dans ces temps désastreux, puisqu'il étoit si rare de voir parvenir à la vieillesse un noble (*a*) ou un homme en place, que l'histoire n'a pas dédaigné d'en faire mention. Lorsqu'on trouve dans Tacite ces mots funèbres : « Lucius Pison. quoique pontife et préfet de Rome, mourut, sous Tibère, de mort naturelle (*b*), » on devient triste, rêveur; puis on croit lire sur la tombe d'un seul homme l'épitaphe d'une multitude de patriciens récemment exterminés.

Frappés du même coup, les principes de la philosophie et de la littérature s'altérèrent de plus en plus. La secte stoïque outra toutes les vertus, parce que les oppresseurs avoient franchi toutes les bornes qu'ils ont coutume de se pres-

(*a*) . . . . . *Sed olim*
Prodigia par est cum nobilitate senectus.
IUVEN., sat. IV, v. 96.

(*b*) *Per idem tempus L. Piso pontifex, rarum in tanta claritudine, fato obiit, etc.* Tacit., *Annal.*, lib. VI, § 10.

Digitized by Google

crire à eux-mêmes pour leur propre intérêt; et Quintilien se plaint à diverses reprises de ce que le stoïcisme avoit transporté, dans les matières de goût, les ronces de l'école; de ce qu'il avoit attristé les esprits, tari l'imagination, amaigri le style (*a*). Caligula disoit que celui de Sénèque étoit un ciment sans chaux (*b*).

La corruption du goût ne fut pas seulement occasionée par la sécheresse et l'affectation des stoïciens : l'introduction des étrangers et des hommes les plus vils dans le sénat n'altéra pas moins le génie de la langue latine que les mœurs nationales [8].

Les déclamations que Pline le jeune et Quintilien ont si souvent blâmées, et dont ils paroissent cependant avoir fait trop de cas (*c*),

(*a*) « Les stoïciens ne sauroient disconvenir que la richesse et le lustre de l'éloquence n'aient manqué à la plupart de leurs écrivains : » *Stoici copiam nitoremque eloquentiæ fere præceptoribus suis defuisse concedant necesse est.* Quinct., lib. XII, cap. 2.

(*b*) *Commissiones meras componere, et arenam esse sine calce.* Sueton., in *Calig.*, § 68.

(*c*) Pline loue beaucoup trop l'orateur Isæus de ce qu'il parloit à l'improviste et sur toutes sortes de sujets. Il va jusqu'à préférer au barreau les écoles où l'on ne traitoit que des sujets feints et de pure imagination.

Sénèque (*lib. Declam.*) dit qu'avant Cicéron les exer-

Digitized by Google

concoururent avec les causes précédentes à perdre l'éloquence, et ne furent pas moins nuisibles à la poésie 9.

Les circonstances politiques, morales et littéraires que je viens d'exposer, sont bien plus relatives à Juvénal qu'à l'auteur dont nous allons examiner l'ouvrage, et cela plutôt pour suivre l'ordre des satiriques, que les progrès de la satire telle que nous l'avons considérée. Ce que je dirai de Perse, néanmoins, ne sera pas étranger à mon sujet : il en résultera des observations propres à faire connoître plus particulièrement le genre dont il s'agit. Quelques précautions que je prenne, je risque d'être, dans cet examen, d'autant plus diffus, que Perse est trop succinct : mais j'irai le plus vite qu'il me sera possible, afin de revenir au poëte intéressant dont je n'ai fait, pour ainsi dire, qu'annoncer le caractère.

Si l'on trouve de temps en temps des détracteurs qui n'étudient que pour blâmer, on ren-

cices des rhéteurs ne s'appeloient pas *declamationes*, mais *theses*.

Quintilien atteste que cet art étoit de nouvelle invention. *Quæ quidem declamandi ratio novissime inventa multo est utilissima*; et que de son temps l'on regardoit cet art comme très-propre à former d'excellens orateurs. *Plerisque videtur ad formandam eloquentiam vel sola sufficere.* Quinctilianus, lib. II, cap. 10. *Voyez* Juvénal, sat. VII, note 38.

Digitized by Google

contre aussi des exagérateurs de bonne foi qui, dans leurs têtes actives et fécondes, refont tout ce qu'ils lisent, et s'extasient ensuite sur leurs propres idées. Pour éviter les inconvéniens qu'entraînent ces dispositions si contraires à la saine critique, j'examinerai d'abord ce que, relativement au genre satirique, on peut attendre de l'éducation de Perse, de ses études, de son caractère et de ses liaisons : nous verrons ensuite ce que l'on a pensé de ses satires; et je finirai par un jugement impartial, c'est-à-dire conforme aux impressions que j'en ai reçues, après les avoir bien méditées.

Je contredirai peut-être les opinions de quelques savans que j'aime et que j'estime, mais ce sera de manière qu'ils ne pourront pas m'en savoir mauvais gré. L'honnête Casaubon, lorsqu'il défendit Perse, vivement attaqué par Scaliger, sut allier les égards à la critique, et ne fut pas moins l'admirateur et l'ami de celui qu'il réfutoit (*a*).

(*a*) Jamais deux hommes n'ont été plus opposés dans les jugemens qu'ils ont portés de Perse, que Scaliger et Casaubon; voyez cependant avec quel enthousiasme celui-ci parle de son adversaire : « Quelqu'un, dit-il, n'a pas craint de s'élever contre les éloges qui avoient été donnés à Perse : » *At qui vir? tanti judicii, tantæ eruditionis, tam portentosi acuminis, ut et Persius magnum solatium habeat, quod Æneæ magni*

Digitized by Google

Né sous Tibère, et mort à vingt-huit ans sous Néron, Perse s'attacha, dès l'âge de seize ans, au stoïcien Cornutus, l'un des savans les plus honnêtes et les plus universels de son temps (*a*); car, indépendamment de la philosophie stoïcienne qu'il n'enseignoit pas moins aux Grecs qu'aux Romains, il étoit encore versé dans tous les genres de littérature. C'est à l'école de ce philosophe, et surtout dans son commerce intime, que ce jeune chevalier romain (*b*) puisa cet amour sincère de la secte stoïque qui se manifeste dans la plupart de ses vers. Il consacra dès lors le reste de ses jours, trop promptement terminés, au

dextra cadit; et nos vel bonam causam prodere diu constitutam ac certum habuerimus, potius quam cum illo Hercule in certamen descendere. Casaub., *Proleg. in Pers.*, p. 3.

(*a*) Cornutus, originaire de Leptis, ville d'Afrique, florissoit avant et sous le règne de Néron. Peu s'en fallut, selon Dion-Cassius (in *Neron.*, § 26), que ce prince ne le fît périr; mais il se contenta de l'exiler dans une île, et voici pourquoi. Néron ayant formé le projet d'écrire en vers toute l'histoire romaine, quelqu'un lui dit qu'il devoit la diviser en quatre cents livres; sur quoi Cornutus s'écria que personne ne la liroit, etc. Eusèbe (de la traduction de saint Jérôme, page 162) rapporte seulement que Néron exila le philosophe Cornutus, précepteur de Perse.

(*b*) Quelques commentateurs, par leur manière d'expliquer le prologue des satires de Perse, ont présumé que ce poëte étoit si pauvre qu'il avoit voulu tirer parti de son talent; ce qui répugne à plusieurs passages de cet auteur.

Digitized by Google

culte des Muses et de la philosophie qui furent ses premières et dernières affections.

Si ce qui nous reste de ses ouvrages est peu satisfaisant au gré des plus grands critiques, excepté Casaubon, il faut du moins convenir que nul écrivain, dans les mêmes circonstances, n'a laissé la mémoire d'une vie plus innocente et plus pure que la sienne. Éloge mince! s'il regardoit quelque contemporain de Lælius ou de Scipion. Alors tout fomentoit le génie, et il pouvoit se produire impunément; alors la philosophie et les lettres s'allioient avec l'exercice des fonctions publiques, et les premières ne servoient que de délassement à des hommes d'état qui, dans l'une et l'autre carrière, se sont également illustrés. Mais il est dans l'histoire des époques stériles en vertus, et non moins funestes aux talens; des époques où le zèle est inutile, où les dispositions naturelles étant étouffées par la contrainte et la terreur, les citoyens vertueux ne sont pas responsables du bien qu'ils n'ont pas fait, et où le plus bel éloge pourroit se réduire à ces termes modestes : IL VÉCUT SANS REPROCHES ET MOURUT SANS REMORDS.

Sa vie offre des détails que je ne dois pas omettre, puisqu'ils honorent sa mémoire. Il s'attira, chez Cornutus, l'estime et la bienveillance de tous les hommes célèbres qui fréquentoient

Digitized by Google

cet illustre philosophe; mais ceux-ci, réunis sous le drapeau de leur secte, n'avoient guère avec lui que des rapports qui l'éloignoient de son but au lieu de l'en rapprocher. En qualité de satirique, il avoit besoin de faits, et on ne l'entretenoit que de conjectures. Il avoit besoin d'observer le principe et le jeu des passions, et on lui apprenoit moins à les régler qu'à les anéantir.

Lucain, son condisciple, fut son admirateur et son ami. Il connut tard Sénèque, et n'aima ni sa manière ni son génie, soit qu'il trouvât que la conduite de ce philosophe et son opulence fussent peu conformes à la doctrine du portique, soit que le stoïcisme du précepteur de Néron lui parût trop libre et trop relaché; car on sait qu'il puisoit dans toutes les sectes, et même s'autorisoit d'Épicure (*a*).

N'oublions pas l'une de ses liaisons les plus honorables : le vertueux Pœtus Traséas, qui avoit épousé Arrie sa parente, ne cessa de lui donner, pendant les dix dernières années de sa vie, des marques d'une tendresse toute particulière; ce qui, de la part d'un si grand personnage, forme le plus beau trait de son éloge.

(*a*) « Épicure l'a dit, objecte-t-on à Sénèque : qu'avez-vous de commun avec lui? » Et il répond : « Ce qui est vrai m'appartient partout où je le trouve; » *Quod verum est, meum est.* Senec., epist. XII.

Digitized by Google

Ce qu'on raconte de ses mœurs ne laisse rien à désirer. Il fut chaste, quoiqu'il lui soit échappé des vers obscènes. Fils respectueux et frère sensible, il laissa la plus forte partie de ses biens à sa mère et à ses sœurs. Ami non moins reconnoissant, il légua une somme d'argent, et ses livres qui formoient une bibliothèque de sept cents volumes, à son cher Cornutus. Le philosophe n'accepta que les livres. Les gens de lettres, et même ceux que l'on appelle philosophes, ne se fournissent plus guère aujourd'hui l'occasion de témoigner un pareil désintéressement. La plupart vivent et meurent de manière que l'on diroit qu'il n'ont eu que des rivaux et point d'amis.

L'éducation de Perse, ses études opiniâtres, son caractère et ses liaisons, le rendirent comme étranger dans son propre pays; (*a*) du moins si l'on en juge par sa manière et par les idées consignées dans son ouvrage. Contre le vœu de sa secte, et l'ancien usage de Rome, qui exigeoit des

(*a*) On ne voit pas que Perse ait fait les moindres tentatives pour arriver aux dignités réservées à ses pareils. « Quiconque, dit M. l'abbé de La Bletterie, auroit alors embrassé la profession de philosophe ou d'homme de lettres, eût passé pour Grec plutôt que pour Romain, et probablement il se seroit fermé l'entrée du sénat. » *Remarques sur la Vie d'Agricola*, tome II, page 168.

Digitized by Google

services publics de la part de tous les citoyens, et surtout de la part des nobles, il vécut en contemplateur, et beaucoup plus avec les livres qu'avec les hommes : ce fut ainsi qu'il conserva son innocence au préjudice de son talent.

Avant de s'enfoncer dans les profondeurs de la philosophie, il s'étoit entièrement livré à la littérature, et même il avoit composé différens opuscules que le temps nous a ravis; perte d'autant plus regrettable, qu'elle nous prive de plusieurs pièces de comparaison qui auroient appris de quelle manière et à quel point les opinions stoïques influèrent sur son esprit. Je ne sais, dit Cicéron, si ce sont les poëtes qui ont gâté l'esprit des stoïciens, ou si le mal ne vient pas de ces derniers (*a*).

Ses satires, louées par Quintilien et Martial, ne furent publiées qu'après sa mort; elles firent une telle sensation, dit l'auteur de sa vie, qu'on se les arrachoit (*b*). Il paroît qu'il ne les avoit composées que pour un cercle d'amis dont il n'avoit rien à craindre (*c*); ce qui auroit dû les

(*a*) *Utrum poetæ stoicos depravaverint, an stoici poetis dederint auctoritatem, non facile dixerim : portenta enim et flagitia ab utrisque dicuntur.* De Natur. Deor.

(*b*) *Editum librum continuo homines mirari et diripere cœperunt.* Sueton., *Vita Persii.*

(*c*) *Secreti loquimur.* Pers., satir. v, v. 21.

Digitized by Google

rendre claires, franches et plus hardies (*a*). Quoi qu'il en soit, ces satires, telles qu'elles sont, méritent des considérations particulières, tant par les travaux incroyables que par les jugemens contradictoires qu'elles ont occasionés depuis la renaissance des lettres.

On croyoit qu'une partie du texte de Perse, considéré en lui-même, étoit absolument inintelligible. Que fait Casaubon? Persuadé que lorsqu'un auteur, quel qu'il soit, s'est réservé pour lui seul tous les mots de ses énigmes, chacun est le maître de l'entendre comme il peut, comme il veut; cet habile homme, se repliant sur son immense érudition, interroge tous les anciens, et cherche jusque dans les moindres vestiges de l'antiquité de quoi fortifier ses conjectures. Si ce labyrinthe avoit eu quelques issues, nul n'étoit

(*a*) « Il est évident, dit Bayle, à tous ceux qui lisent Perse avec attention, qu'il est obscur, non par politique, mais par le goût qu'il s'étoit donné, et par le tour qu'il avoit fait prendre à son esprit; car si la crainte de se faire des affaires à la cour l'eût engagé à couvrir sous des nuages épais ses conceptions, il n'auroit pris ce parti que dans les matières qui eussent eu quelque rapport à la vie du tyran. Mais on voit qu'il entortille ses paroles, qu'il recourt à des allusions et à des figures énigmatiques, lors même qu'il ne s'agit que d'insinuer une maxime de morale dont l'explication la plus claire n'eût su fournir à Néron le moindre prétexte de se fâcher. » *Dictionnaire de Bayle*, article *Perse*.

Digitized by Google

plus capable que lui de les trouver et d'en sortir avec honneur [10]. Mais on se contenta de dire qu'*au Perse de Casaubon la sauce valoit mieux que le poisson* (*a*).

Cet énorme et prodigieux commentaire, où les sept cents vers de cet auteur sont ensevelis mot à mot sous des milliers de passages empruntés des Grecs et des Latins, parut plus étonnant que persuasif à ceux qui lisent plutôt en gens de goût qu'en simples érudits; on avoit beau leur dire que *celui qui veut manger la noix doit prendre la peine de la casser* (*b*), la plupart y répugnoient. Quand Perse, répondoient-ils, seroit tel que Casaubon l'a représenté, quel fruit retirer d'un auteur abstrait que chacun entend à sa manière, les uns au propre, les autres au figuré? d'un auteur qui n'a presque jamais sacrifié aux Grâces, quoiqu'il voulût être gracieux, et qu'il faut étudier chaque fois qu'on le relit (*c*)?

(*a*) Ce mot trivial se trouve dans le *Scaligerana*, à l'article *Casaubon*.

(*b*) . . . *Qui nucleum esse vult, necesse est ut frangat nucem.*

(*c*) Je lisois, il y a quelques années, à l'académie des Belles-Lettres, un mémoire sur les satires de Perse; on pria M. l'abbé Batteux, à qui les poëtes latins étoient très-familiers, de s'expliquer sur plusieurs passages contestés, et il répondit avec franchise : Je les entendois l'année dernière; mais celle-ci je ne les entends plus.

Digitized by Google

Plusieurs savans et des plus renommés, pour se venger des heures qu'il leur avoit ravies, n'ont pas épargné les sarcasmes. Saint Jérôme, dit-on, ne pouvant pas comprendre ses satires, les jeta au feu pour les rendre plus claires (*a*). « Puisqu'il s'est si bien enveloppé, dit Scaliger, n'y pensons plus (*b*) : d'ailleurs, ajoute-t-il, je ne lui trouve guère que la marche déréglée d'un fébricitant. » « Ce jeune adepte, dit Heinsius, nous a laissé un livre si triste, si rebutant, que l'on diroit *qu'il n'a vécu que de moutarde*, et qu'il a passé sa vie à rendre des oracles dans l'antre de Trophonius (*c*).» Le père Rapin ne le traite pas mieux (*d*).

(*a*) C'est Vigénaire (*Traité des Chiffres*) qui le premier a prêté cette plaisanterie à saint Jérôme, et plusieurs savans l'ont répétée; mais il n'est pas vraisemblable que ce Père de l'Église se soit exprimé de cette manière, lui qui appelle Perse « le poëte très-disert. » Vigénaire a parodié ce vers d'Ovide :

Emendaturis ignibus ipse dedi.

Trist., lib. IV, eleg. X, v. 62.

et il a mis

Intellecturis ignibus ille dedit.

(*b*) *Missum faciamus eum.* Jul. Scalig., *Poet.*

(*c*) *Persius homo e porticu, quum Horatii festivitatem esset admiratus, etiam in suis professus, tam morosum et triste nobis scriptum reliquit, ut sinapi semper victitasse, aut in antro Trophonii oracula reddidisse videatur.* Heins., *de Sat. Horat.*, pag. 138.

(*d*) « Perse ne dit que tristement ce qu'il y a de plus

Digitized by Google

J'avoue, dit le père Vavasseur, que Perse ne m'a frappé que par son insigne obscurité; et c'est là peut-être ce qui le fait regarder comme un auteur profond (*a*). Bayle, non content de l'appeler le Lycophron des Latins, ajoute que ses satires sont *dévergondées*, remplies d'aigreur et de fiel (*b*); et Colusius disoit : « Puisqu'il n'a pas voulu être entendu, je ne veux pas l'entendre (*c*).»

Je n'oserois décider s'il y a plus de blâme que d'éloge dans ces deux vers de Boileau :

> Perse, en ses vers obscurs, mais serrés et pressans,
> Affecta d'enfermer moins de mots que de sens (*d*).

Comme il y a une certaine majesté dans les

enjoué dans Horace, qu'il veut quelquefois imiter. Son chagrin ne le quitte jamais. C'est toujours avec chaleur qu'il parle des moindres choses, et il ne badine jamais que le plus tristement du monde.» *Réflexions sur l'éloquence, la poétique, etc.*, tome II, § 28.

(*a*) *Nam mihi quidem, ut verum dicam, nihil se offert insignius ipsa obscuritate scriptoris* (*Persii*) *ex quo forte nata est opinio eruditionis et doctrinæ.* F. Vavass., *de Ludicra dictione*, pag. 239 et seq.

(*b*) *Dictionnaire de Bayle*, article *Perse*, tome IV, page 609.

(*c*) Voyez *la Forêt nuptiale*, liv. V, § 34.

(*d*) Le mot *affecta* me paroît désigner la manière de Perse, qui est en général dénuée de naturel. Quant à l'épithète de *pressans*, que Boileau donne aux vers de ce poëte, j'incline, par la place qu'elle occupe, à la regarder comme ayant été

Digitized by Google

tenèbres, et que d'ailleurs le respect croît en proportion de la distance des temps, Perse n'en parut que plus imposant à ceux qui l'entendoient le moins (*a*); à ceux qui étoient plus jaloux des moindres manuscrits, pourvu qu'ils eussent la sanction des siècles, que les nobles ne le sont de leurs titres[11].

A mesure que le goût et la raison se perfectionnèrent, le nombre des partisans de Perse alla toujours en diminuant. Ce n'est pas néanmoins qu'il n'ait toujours conservé des enthousiastes dans les cloîtres, dans les colléges, et parmi quelques stoïciens modernes (*b*). D'autres, qui savoient à

mise pour désigner des vers prompts et brusques qui étonnent l'esprit et l'embarrassent; or il y a bien de la différence entre cette promptitude artificielle et la vivacité d'une âme qui n'a d'autre besoin que de s'épancher. Voyez l'*Art poétique*, chant II, v. 155.

(*a*) « Il en est, dit Lucrèce, qui n'aiment et n'admirent que ce qui est caché sous des termes mystérieux : »

Omnia enim stolidi magis admirantur amantque
Inversis quæ sub verbis latitantia cernunt.

Lib. I, v. 642.

(*b*) Les principaux restaurateurs de la philosophie stoïque ont été Juste-Lipse, Scioppius, Heinsius et Gataker : celui-ci voit souvent Jésus-Christ, saint Paul, les Évangélistes et les Pères de l'Église sous le portique; il ne tient pas à lui qu'on ne les prenne pour des disciples de Zénon. Feu M. Dacier

Digitized by Google

quoi s'en tenir, ont eu la politique d'en porter des jugemens très-équivoques, et qui marquent de leur part plus d'embarras et d'indécision que de véritable estime (*a*).

L'ennui qu'entraînent les études pénibles et infructueuses fit insensiblement mettre l'œuvre de ce poëte au rang des monumens que l'on veut bien admirer sur parole, pourvu que l'on ne soit pas tenu d'en expliquer les hiéroglyphes. Ce fut en vain que des hommes de mérite en publièrent des traductions fidèles et élégantes (*b*), on se

étoit aussi très-dévoué à cette secte, dont les opinions n'ont pas encore manqué de défenseurs, quelquefois trop passionnés.

(*a*) « Perse, dit M. Batteux, a un caractère unique et qui ne sympathise avec personne. Il n'est pas assez aisé pour être mis avec Horace; il est trop sage pour être comparé à Juvénal; trop enveloppé et trop mystérieux pour être joint à Despréaux. Aussi poli que le premier, quelquefois aussi vif que le second, aussi vertueux que le troisième, il semble être plus philosophe qu'aucun des trois. Peu de gens ont le courage de le lire. Cependant la première lecture une fois faite, on trouve de quoi se dédommager de sa peine dans une seconde. Il paroît alors ressembler à ces grands hommes dont le premier abord est froid, mais qui charment par leur entretien quand ils ont tant fait que de se laisser connoître. » *Principes de la Littérature*, tome III, page 373.

(*b*) Depuis la première édition de mon Juvénal, il a paru cinq ou six traductions françaises de Perse; de sorte que l'on en compte maintenant plus de vingt. Celles de MM. Le Monnier

Digitized by Google

contenta de le parcourir vers à vers, comme Heinsius prétend qu'il avoit composé, c'est-à-dire sans verve, sans haleine, et n'achevant que le lendemain le vers qu'il avoit commencé la veille (*a*). Les uns en imitèrent quelques traits hardis et bien terminés; les autres, pour faire croire qu'ils puisoient facilement dans cette source profonde, en tirèrent des citations ou des épigraphes, souvent plus connues et plus estimées par les applications qui ont été faites que par le sens qu'elles offrent dans le texte (*b*).

Qu'il me soit permis de m'expliquer à mon tour, mais en ne donnant mes assertions que pour des conjectures; car je consulte plutôt que je ne décide.

S'il ne nous est pas possible de sentir Perse comme ses contemporains, au moins pouvons-nous en juger par ce qu'il a de clair et de parfai-

et Sélis sont telles, que l'on aura bien de la peine désormais, je ne dis pas à faire autrement, mais à faire mieux.

(*a*) *Iste stoicida pridie versum unum, qui sex pedibus absolveretur, inchoasse, postridie autem perfecisse videtur: tanto molimine rem gerit.* Heins., *de Sat. Horat.*

(*b*) On lit dans Spartien que l'empereur Sévère rapportoit souvent à la corruption des mœurs ces vers qui, dans Perse, ne sont relatifs qu'à une versification molle et efféminée :

Hæc fierent, si testiculi vena ulla paterni
Viveret in nobis?

Sat. 1, v. 103.

Digitized by Google

tement intelligible (*a*). Il m'a toujours semblé qu'il s'étoit livré par méprise ou par hasard au genre qui lui convenoit le moins; qu'il s'y étoit livré avant d'avoir acquis la connoissance claire et distincte des choses et des hommes (*b*), avant d'avoir mûri son goût, et suffisamment médité sur l'expérience journalière, qui seule est plus féconde sans la science que la science sans elle. Horace avoit plus de quarante ans lorsqu'il se mit à composer des satires; et l'on croit que Juvénal a commencé beaucoup plus tard.

Aussi ne voit-on presque rien dans celles de Perse qui soit relatif aux plaisirs ou aux besoins de ses contemporains. Ne sachant ni les amuser, ni les venger, ce poëte ne les entretient que de l'indocilité de la jeunesse, du pédantisme des instituteurs, de la prétention des poëtes, de celle des orateurs, et d'opinions stoïques qui forment son éternel refrain [12]. Observons encore qu'il parle trop souvent aux enfans des hommes faits; tandis que pour être utile et intéressant, c'étoit à ceux-

(*a*) Excepté la satire première et la troisième, où sont les grandes difficultés, on peut juger des autres, qui sont beaucoup moins embarrassées.

(*b*) Ce que Perse appelle

. . . . . *Tenuia rerum*
Officia, atque usum rapidæ. . . . . *vitæ*.

Sat. v, v. 93.

Digitized by Google

ci qu'il falloit adresser ses leçons. Flottant entre les préceptes des rhéteurs et les formules des sophistes, il tourne toujours sur ce double pivot, et ne présente guère, dans sa sphère étroite, que les premières tentatives de l'adolescence qui commence à s'éclairer et brûle de se produire; mais qui, faute d'observations et de faits positifs, est contrainte de se replier sur elle-même, ou de se perdre dans les régions métaphysiques. Si l'on y prend garde, on s'apercevra que le plus grand nombre de ses vers ne forment qu'un colloque secret entre ses premières et dernières années : cette remarque peut du moins servir à leur donner un sens plus arrêté.

Qu'en est-il arrivé? c'est que l'histoire est plus piquante par la simple exposition des faits, que ses satires ne le sont par ceux qu'il y sème crûment et sans art [13]; c'est que celles-ci n'ont rien de caractéristique, car les empereurs et les affranchis y jouent le même rôle, y sont traités de même. Ce n'est pas tout; elles contiennent peu de notions particulières, peu de vraies corrections de mœurs, et ne portent guère que sur des considérations abstraites ou communes. Ajoutez que les sentimens naturels y sont tellement mêlés et confondus avec des principes d'emprunt et des formes scholastiques, que Perse n'a pas même réussi à célébrer naïvement l'amitié qui l'unissoit

Digitized by Google

au stoïcien Cornutus. Puisqu'il aimoit sincèrement ce philosophe, pourquoi prélude-t-il par des grimaces et par des singeries? pourquoi ces protestations, qui d'ailleurs ne sont pas dénuées de sentiment, se trouvent-elles hérissées de métaphores (*a*) que l'on ne doit jamais employer en pareil cas, que pour remplir les places vides, et lorsque le mot propre n'est pas suffisant? enfin pourquoi recourir à des mots techniques, et mettre à contribution la fable et l'astrologie (*b*)?

(*a*) Je serois suspect si je me mêlois de traduire les passages que je vais citer; c'est pourquoi je me servirai désormais de la traduction de M. l'abbé Le Monnier. Perse dit à Cornutus : « Frappez sur ce cœur; la prudence vous fera discerner s'il rend un son pur, et si ma langue est couverte d'un enduit : »

. . . . . *Pulsa, dignoscere cautus*
Quid solidum crepet, et pictæ tectoria linguæ.

Sat. v, v. 21.

(*b*) Ce qui suit regarde toujours Cornutus. « N'en doutez point, un accord constant fait couler nos jours unis; ils sont réglés par le même astre, soit que la Parque, immuable dans ses décrets, ait pesé nos momens dans la juste balance, soit que la constellation des gémeaux, qui voit naître les vrais amis, ait partagé entre nous deux une destinée sympathique, ou que, sous la protection de jupiter, nous ayons ensemble vaincu la maligne influence de saturne : j'ignore laquelle, mais certainement une étoile m'attache à vous : »

Non equidem hoc dubites, amborum fœdere certo
Consentire dies, et ab uno sidere duci :
Nostra vel æquali suspendit tempora libra

Digitized by Google

et cela, pour dire moins en trente vers qu'Horace en un seul (*a*).

On prétend néanmoins qu'il a peint fidèlement le règne de Néron, et surtout les vices de ce prince ; en supposant qu'il l'ait attaqué, ce n'a guère été que relativement à la manie des vers ; ce qui n'est pas fort important dans un pareil sujet. Quand on accorderoit qu'à d'autres égards il en vouloit au tyran, ce qui n'est pas prouvé (*b*), on pourroit lui reprocher qu'il en a trop dit ou pas assez, et qu'il pouvoit manquer de prudence

Parca tenax veri, seu nata fidelibus hora
Dividit in geminos concordia fata duorum :
Saturnumque gravem nostro Jove frangimus una.
Nescio quod, certe est, quod me tibi temperat, astrum.

Sat. v, v. 45.

Est-ce là le ton de l'amitié? est-ce là ce langage simple et familier, *verba togæ*, dont Perse se piquoit? M. Batteux avoit raison de dire que ce poëte ne sympathise avec personne. *Voyez* ci-devant, page lxxi, note *a*.

(*a*) « Tant que je jouirai de ma raison, je ne mettrai rien au-dessus de l'amitié : »

Nil ego contulerim jucundo sanus amico.

Lib. i, sat. v, v. 44.

(*b*) Dans la satire iv il introduit Alcibiade, et sous ce nom il se moque d'un jeune homme qui vouloit gouverner la république. « La plupart des interprètes, dit M. le Monnier, croient que Perse a voulu désigner Néron. Ce point, ajoute-t-il, est assez problématique, et laisse un vaste champ aux conjectures. » *Traduction de Perse*, page 112.

Digitized by Google

ou de clarté. S'il craignoit, il falloit se taire; sinon il falloit parler plus clairement, afin d'être entendu quelque jour.

S'il n'avoit insisté que sur des modes ou des ridicules passagers, on pourroit à certain point lui pardonner son obscurité; mais il a traité des sujets philosophiques avec un style embarrassé et mal assorti. D'ailleurs, malgré sa promptitude artificielle, que de temps il emploie pour embrouiller des questions qu'Horace expose et résout en peu de mots (*a*)! C'est que celui-ci savoit discuter sans effort et réfuter sans pédantisme.

Son plus grand défaut, après l'obscurité, c'est de se donner à chaque instant la torture pour être facétieux en dépit de son humeur. Après avoir parodié ce mot du barbier de Midas : « Qui n'a pas des oreilles d'âne (*b*)? » il s'arrête pour se

(*a*) Pour s'en convaincre il suffira de comparer la cinquième satire de Perse, où il s'agit de prouver qu'il n'y a de vraiment libre que le sage, avec les satires trois et sept du second livre d'Horace.

(*b*) *Auriculas asini quis non habet?*

Sat. I, v. 121.

On dit que Perse avoit d'abord écrit :

Auriculas asini Mida rex habet;

mais que Cornutus lui fit changer ce vers, de crainte que

Digitized by Google

féliciter de sa bonne fortune; puis il ajoute : « Ce mot qui n'est rien, presque rien, ce petit mot enjoué, je ne le donnerois pas pour une Iliade (*b*). » Quand on est naturellement sérieux et préoccupé d'idées philosophiques, pourquoi ne pas leur donner la teinte qui convient? pourquoi recourir, comme il le fait si souvent, à des ironies triviales et plus injurieuses que plaisantes [14].

Avec beaucoup d'esprit et d'érudition, Perse ne se doutoit pas de ce qui constitue la bonne plaisanterie; il ressembloit à ceux qui, n'ayant aucun usage du monde, et voulant y jouer un rôle, disent tout, font tout à contre-sens, et prennent les contorsions pour de belles manières. Un de ses moyens les plus familiers étoit de railler dans les autres ce qu'on avoit coutume de reprocher à ses pareils [15]. Mais toutes ces petites ruses d'un bel-esprit novice répugnent au ton de

Néron ne s'y reconnût. Voici comment Boileau, toujours clair et ingénieux, a imité ce trait :

S'il ne m'est pas permis de le dire au papier,
J'irai creuser la terre, et, comme ce barbier,
Faire dire aux roseaux, par un nouvel organe,
Midas, le roi Midas a des oreilles d'âne.

(*b*) . . . . . *Hoc ego opertum*
Hoc ridere meum tam nil, nulla tibi vendo
Iliade.

Sat. I, v. 123.

Digitized by Google

l'antique urbanité, à celui que Plotius, Varius et Virgile faisoient régner dans leurs écrits ainsi que dans les palais d'Auguste et de Mécène, plus propres à former des poëte souples et déliés que la maison d'un stoïcien.

Il paroît néanmoins avoir été fort content de l'espèce d'urbanité dont le félicitoit Cornutus. Sur la parole de ce maître sévère il se croyoit gai, vif et plaisant; du moins il le dit sans détour (*a*). Casaubon, son plus sincère admirateur, lui demande pardon de n'en rien croire (*b*), et lui sait bon gré de n'avoir pas réussi (*c*).

Il se crut poëte satirique parce qu'il savoit très-bien tourner un vers, parce qu'il avoit aimé de bonne heure les satires de Lucilius, et qu'il croyoit imiter celles d'Horace en les travestis-

(*a*) . . . . . *Sum petulanti splene cachinno.*

Sat. I, v. 12.

(*b*) *Persi nobis ignosce, qui hoc tibi non credimus.* Casaub., *Proleg. in Persium*, v. 10.

(*c*) Casaubon cherchoit principalement à faire valoir cet auteur par des côtés purement philosophiques. Supprimez, dit-il, la mesure des vers de la seconde satire, et vous aurez un traité à la manière de Platon ou de Plutarque. Le même critique préfère la cinquième satire à toutes les autres, et cela parce qu'elle n'est pas satirique : c'en est assez pour faire sentir l'esprit qui l'animoit. Casaubon, *Comment.*, page 169.

Digitized by Google

sant (*a*); mais on ne retrouve dans cette imitation fausse et mécanique, que des mots déguisés, des tournures altérées, et l'esprit du modèle absolument dénaturé. Le sentiment des beautés répandues dans les ouvrages ne prouve pas toujours que l'on soit en état de les reproduire. Quelque modèle que l'on se propose, on n'écrit jamais d'une manière piquante et originale qu'avec son propre caractère; et, pour faire des impressions durables, il faut en avoir un conforme au genre que l'on a choisi. On s'aperçoit bientôt si l'auteur travaille de son propre fonds, ou s'il n'opère que par réminiscence.

Il se crut philosophe, parce qu'on lui avoit appris que toutes les fautes sont égales (*b*); principe faux et démenti par l'évidence. Il se crut philosophe, parce qu'il s'étoit rempli la

(*a*) Casaubon a prouvé que Perse, qui n'a guère laissé que sept cents vers, en a imité plus de deux cents d'Horace. Voyez *Imitat. Persii.*

(*b*) « Ceux qui prétendent que toutes les fautes sont égales ne savent plus où ils en sont quand on les ramène à des principes incontestables : tout répugne à cette opinion, le sentiment, les mœurs, et l'utilité, qui est en quelque sorte la mère de la Justice : »

Queis paria esse fere placuit peccata, laborant
Quum ventum ad verum est : sensus moresque repugnant
Atque utilitas, justi prope mater et æqui.

HORAT., lib. I, sat. III, v. 96.

Digitized by Google

tête de maximes outrées (*a*), et qu'il ne cessoit de soupirer après le souverain bien (*b*); qui étoit alors en morale ce que le grand œuvre est maintenant en chimie. Mais où avoit-il appris à démêler les intrigues humaines? Mais la vie moyenne, celle qui consiste dans l'action, quelle expérience en avoit-il? quel usage en a-t-il fait? et de quel droit demande-t-il à un jeune présomptueux, si la sagesse lui est venue avant la la barbe (*c*)? Où est son indignation contre les monstrueux attentats dont il fut le témoin? Où sont ses regrets sur le sort de l'Italie, récemment courbée sous les fers de l'esclavage le plus honteux? Ne cherchez rien de tel dans l'ouvrage de celui qui n'aspiroit qu'à se rendre

(*a*) Perse dit que ceux qui manquent de raison ne sauroient remuer le doigt sans se rendre coupables :

Nil tibi concessit ratio, digitum exere, peccas.

Sat. v, v. 119.

(*b*) Il parle souvent du souverain bien en termes différens :

Quæ tibi summa boni est? . . .

Sat. iv, v. 17.

O curvæ in terras animæ et cœlestium inanes! etc.

Sat. ii, v. 61.

(*c*) *Silicet ingenium et prudentia velox*
Ante pilos venit, etc.

Sat. iv, v. 4.

Digitized by Google

impassible, qu'à se soumettre aveuglément à la nécessité; de celui qui vouloit pour lecteurs, non des hommes élevés autour du Capitole, dans le champ de Mars ou dans le Forum, mais des savans, frappés comme lui de vapeurs grecques (*a*).

Pour achever de dire ce que j'en pense, j'avoue que Perse, quant à la manière, me paroît plus singulier qu'original; quant au style, plus succint que précis. Il faut distinguer, lorsqu'on écrit, entre ce qui est précis ou succinct : dans le premier cas, on n'a rien d'inutile; dans le second, on n'a pas toujours ce qui est nécessaire. On peut avoir de la précision, et manquer de plusieurs autres qualités non moins essentielles; mais on ne sauroit être succinct sans risquer d'être obscur et de le devenir davantage.

(*a*) « O vous! qui avez respiré le souffle audacieux de Cratinus, qui avez pâli sur le véhément Eupolis et le sublime vieillard Aristophane, lisez ces vers, si vous y trouvez par hasard quelque chose de bien. Je veux un lecteur qui ait l'oreille échauffée de la vapeur des Grecs : »

. . . Audaci quicumque afflate Cratino,
Iratum Eupolidem prægrandi cum sene palles;
Adspice et hæc, si forte aliquid decoctius audis.
Inde vaporata lector mihi ferveat aure.

Sat. 1, v. 123.

On voit par ces vers que Perse croyoit imiter, comme Horace, les poëtes de la vieille comédie.

Digitized by Google

Outre que son style est sec et affamé (*a*), ses figures ne sont pas toujours bien soutenues : elles portent en général beaucoup moins sur les choses que sur les mots, ce qui est aussi ridicule que de vouloir donner une attitude ou un geste à ce qui n'a point de corps. D'ailleurs, chaque figure étant isolée, il n'en résulte que des tropes (*b*) : or ceux-ci, quand ils sont trop multipliés, ne font que surcharger gratuitement le style et l'obscurcir (*c*).

Quoique vicieuse à tant d'égards, sa manière

(*a*) *Aridus atque jejunus.* Quinct., lib. II, cap. 8.

(*b*) Les Tropes, dit M. du Marsais (*Trop.*, art. IV), sont des figures par lesquelles on fait prendre à un mot une signification qui n'est pas précisément la signification de ce mot.

(*c*) Quatre vers de Perse offrent plusieurs tropes dont l'alliance est au moins bizarre; car on n'est point accoutumé à rencontrer dans aucun auteur, tant ancien que moderne, la *farine*, le *vin gâté*, la *peau des serpens*, la *ruse des renards*, l'*art de polir le marbre*, et un *licou*, marchant de compagnie et concourant à former un sens quelconque :

Sin tu, cum fueris nostræ *paulo ante* farinæ,
Pelliculam veterem *retines, et* fronte politus
Astutam vapido *servas sub pectore* vulpem :
Quæ dederam supra repeto funemque *reduco.*

PERS., sat. V, v. 115.

M. l'abbé Le Monnier a eu bien de la peine à rendre toutes ces nuances avec sa fidélité ordinaire, et même il en a supprimé une. Voici comment il traduit : « Si au contraire, après

Digitized by Google

est frappante au premier coup d'œil, par la recherche et la singularité des mots, par la promptitude de l'expression, par l'entassement des figures ; mais si l'on revient sur ses pas, cette froide magie disparoît, et l'on est tout surpris de ne retrouver, à quelques beautés près, que des surfaces au lieu de profondeurs.

Ce qui devoit donner à son style de l'aisance et du naturel, le rend difficile, forcé, et quelquefois inintelligible : je veux parler des interlocuteurs, dont il fait un usage trop fréquent, et qu'il emploie trop souvent mal à propos [16]; car la composition se défigure par l'abus des moyens qui servent à l'embellir.

Quand on me soutiendroit maintenant que Perse avoit pour ses contemporains toutes les qualités littéraires qui me semblent lui manquer aujourd'hui, ce qui n'est pas vraisemblable, puisque tous les bons auteurs anciens, excepté quelques passages défigurés, sont encore généra-

avoir été de la même pâte que nous, vous regardez votre ancienne peau sous un extérieur honnête; si vous conservez dans un cœur gâté l'astuce d'un renard, je reprends ce que je vous avois accordé : je raccourcis votre licou. »

L'élégant traducteur de Berne (Bern., 1765), qui alonge Perse ou le raccourcit à son gré, rend ainsi les quatre vers précédens : « Si le vieux renard est caché sous le manteau du philosophe, je me rétracte. »

Digitized by Google

lement entendus et sentis; quand on me soutiendroit avec Casaubon, que ses satires n'avoient rien d'obscur pour les enfans, comme si les abstractions métaphysiques convenoient à cet âge; tout cela, même en l'accordant, ne me persuaderoit jamais qu'il ait fait un usage convenable de ses études et de son esprit. Nous n'avons pour en juger que le bon sens et le goût; l'un est de tous les siècles; l'autre, dans cette circonstance, n'est que le résultat des observations faites sur les écrits des grands maîtres qui l'avoient précédé: ce sont ces observations positives qui le justifient ou le condamnent. Je persiste donc à croire qu'il n'a le plus souvent qu'un langage factice, étranger à ses modèles; et que la postérité feroit bien à son tour de n'étudier chez ses pareils que ce qu'ils ont de clair, d'utile ou d'agréable.

Quoi! parce que l'antiquité, vénérable à tant d'égards, nous aura transmis quelques essais, quelques pièces incohérentes, il faudra que des hommes courageux, et de la plus grande capacité, recommencent sans cesse, comme les Danaïdes, un travail inutile? Les beautés de Perse, car il en a d'incontestables, sont faciles à saisir. Après tant de vains efforts on peut abandonner le reste, ou n'y recourir que pour apprendre à détester l'affectation et l'obscurité.

Quand on considère de sang-froid tous les

Digitized by Google

travaux entrepris pour éclaircir cet auteur, on ne sauroit s'empêcher de déplorer et cet abus de l'érudition et cet excès de la patience humaine (*a*). Pourquoi les savans, lorsqu'ils font la revue des anciens, n'en useroient-ils pas désormais sur leurs propres domaines comme les géographes figurant le globe de la terre? Les Strabon, les Ptolémée et les d'Anville, après avoir comparé les voyageurs entr'eux, ont soin de tracer les routes les plus droites, les plus sûres; ils marquent sur leurs cartes les sables, les rochers et tous les lieux ingrats qui se refusent à la culture, et n'offrent rien ou peu de chose à nos besoins.

On dira peut-être que j'ai manqué de circonspection en m'expliquant d'une façon trop libre sur un auteur que Quintilien et Martial ont célébré [17]. Mais ces deux écrivains, et surtout le premier, dont je me suis souvent autorisé, ne cessent de reprendre, dans les ouvrages qui ont paru de leur temps, les mêmes défauts que les

(*a*) « Tant de gloses, dit Montaigne, ne font qu'augmenter le doute et l'ignorance, puisqu'il ne se voit aucun livre, soit humain, soit divin, sur qui le monde s'embesogne, duquel l'interprétation fasse tarir la difficulté. Le centième commentaire le renvoie à son suivant, plus épineux et plus scabreux que le premier ne l'avoit trouvé. Quand sera-t-il convenu entre nous, ce livre en a assez, il n'y a plus meshui que dire? » *Essais*, liv. III, chap. 13.

Digitized by Google

plus grands critiques modernes ont reprochés à Perse. En supposant, contre toute apparence, que leurs éloges, non motivés, soient aussi décisifs qu'on le prétend, je n'avois pas promis de renoncer à ma manière de voir et de sentir. Au reste, j'ai donné des raisons, et je suis prêt à me rétracter quand on m'aura prouvé qu'elles sont insuffisantes [18].

Ce que Perse auroit dû faire en qualité de satirique, nous allons voir qu'un autre l'a si bien exécuté, que, depuis Auguste jusqu'à son treizième successeur, la satire romaine est sans lacune.

SECONDE PARTIE.

Je rentre dans mon sujet, que Perse avoit en quelque sorte interrompu, et je vais bientôt faire le parallèle que j'ai promis.

Juvénal, né sous Caligula, et mort plus de quatre-vingts ans après (*a*), passa les trois quarts de sa longue vie à compter scrupuleusement tous les degrés de la servitude et de la corruption de ses contemporains. La violence qu'il s'étoit faite pour garder le silence pendant sa jeunesse ne le rendit que plus impétueux dans un âge avancé;

(*a*) *Voyez* satire VII, note 2, tome II, sur le vers 1.

Digitized by Google

car il composa fort tard les satires fameuses où sont consignées toutes les causes de la grandeur des Romains, et principalement celles de leur décadence, dont il fut en même temps et le peintre et l'oracle (*a*).

Ces satires n'ayant été publiées que sous Adrien, c'est-à-dire après l'extinction des Lettres, nous ignorons comment elles furent accueillies par les gens de bien, et dénigrées par les méchans. On sait seulement que l'auteur les ayant lues dans des séances publiques (*b*), alors fort recherchées, fut exilé dans la Pentapole d'Égypte, où il mourut de vieillesse et de chagrin; qu'il y fut exilé pour avoir, disoit-on, désigné le temps présent sous des noms empruntés, et surtout pour avoir attaqué, sous le nom de Pâris (*c*), un histrion qui faisoit les délices de l'empereur.

Il avoit promis d'épargner les vivans et de ne

(*a*) Après avoir présagé le soulèvement des provinces indignées, Juvénal ajoute : « Ce ne sont pas là de vains propos, mais des oracles aussi sûrs que ceux de la sibylle : »

Quod modo proposui non est sententia ; verum
Credite me vobis folium recitare sibyllæ.

Sat. VIII, v. 125.

(*b*) Sur ces sortes de séances, *voyez* satire VII, note 12, sur le vers 40.

(*c*) *Voyez* satire VI, note 20, sur le v. 87; et satire VII, note 24, sur le v. 90.

Digitized by Google

parler que des morts (*a*) : l'eût-il fait, cela ne suffisoit pas; plusieurs de ceux qui s'étoient déshonorés par des crimes ou des bassesses depuis Auguste jusqu'à Domitien, vivoient encore dans leur postérité.

Uniquement occupé de la perversité de son siècle, il se montre à peine dans le cours de son ouvrage, où tous les mobiles de l'inconstante humanité sont pesés dans une balance rigoureuse, il est vrai, mais juste et irrécusable. On n'y apprend rien autre chose sur sa vie privée, sinon qu'il étoit originaire d'Aquin (*b*), ancienne ville d'Italie, et qu'il fut témoin, dans son exil, de la scène horrible qui se passa sous les murs de Coptos (*c*), entre deux cités rivales et également

(*a*) « Voyons ce que l'on permet contre ceux dont les cendres reposent le long de la voie Latine et de la voie Flaminie : »

. . . . *Experiar quid concedatur in illos*
Quorum Flaminia tegitur cinis atque Latina.

Sat. I, v. 170.

(*b*) Umbritius dit à Juvénal : « Toutes les fois que tu viendras dans Aquin respirer ton air natal, etc.

. . . . . *Quoties te*
Roma tuo *refici properantem reddet* Aquino, etc.

Sat. III, v. 28.

(*c*) C'est Juvénal qui parle : « Je vais rapporter un fait étonnant, mais authentique; et l'horrible scène se passa ré-

Digitized by Google

embrasées des fureurs du fanatisme (*a*). L'auteur de sa vie, quel qu'il soit, dit qu'on ne savoit pas s'il étoit fils ou élève d'affranchi (*b*); ce qui n'importe guère à ceux qui croient que la vraie noblesse ne vient que de la vertu (*c*).

Un écrivain moral (*d*) ne sauroit cacher ses mœurs : il me paroît que Juvénal a voulu peindre les siennes d'une façon plus particulière dans la satire où, sous le nom d'Umbritius, il fait le

cemment près des murs de Coptos, sous le consulat de Junius :

Nos miranda quidem, sed nuper consule Junio
Gesta super calidæ referemus mœnia Copti.

Sat. xv, v. 26.

(*a*) « La fureur de ces deux cités vient de ce que chacune déteste réciproquement les dieux de l'autre, persuadée qu'on ne doit rendre hommage qu'aux seuls objets de son culte : »

. . . . . *Summus utrimque*
Inde furor vulgo, quod numina vicinorum
Odit uterque locus, quum solos credat habendos
Esse deos, quos ipse colit.

Sat. xv, v. 35.

(*b*) *Incertum filius an alumnus.* La vie de Juvénal est communément attribuée à Suétone.

(*c*) *Nobilitas sola est atque unica virtus.*

Sat. viii, v. 20.

(*d*) On voit sur les plus anciens manuscrits que l'on avoit donné à Juvénal le surnom « d'Éthique, » c'est-à-dire moral. *Voyez* Barthius, *Adversar.*, lib. vi, cap. i.

Digitized by Google

tableau des désordres de Rome, où il expose les motifs qui le forcent à s'en éloigner : « Qu'y ferois-je? dit-il, je ne sais pas mentir (*a*). »

Il nous a laissé seize satires, en supposant qu'il soit l'auteur de la dernière; ce qui est au moins douteux (*b*). Elles sont écrites avec chaleur et véhémence. Le ton mâle et libre qui les caractérise n'avoit point eu de modèle, et n'a point encore trouvé d'imitateurs; je doute qu'il en paroisse. Outre que notre gouvernement et nos mœurs exigent de grands égards, le public craint trop la censure, et les poëtes ne redoutent pas moins le public. D'ailleurs, ceux-ci veulent jouir de leurs travaux : or, dans les arts ainsi que dans les mœurs, ce qui n'est pas proportionné à la manière habituelle de voir et de sentir paroît toujours, quelque excellent qu'il soit, plus étrange qu'estimable.

Cependant plusieurs nations voisines de la nôtre sont tellement éprises de Juvénal, que l'on y trouve des savans qui ont osé le mettre au-dessus d'Horace, et le nommer « Prince des satiriques. » Le Français, doux et poli, brillant et léger, n'est pas fait pour hésiter entre ces deux auteurs. Chez nous, comme du temps d'Auguste,

(*a*) *Quid Romæ faciam? mentiri nescio.*
Sat. III, v. 41.

(*b*) *Voyez* satire XVI, note I, sur l'argument.

Digitized by Google

un poëte agréable, élégant, et qui sait flatter à propos, en un mot un poëte de cour, doit l'emporter sur celui dont le plus grand mérite est d'avoir de l'éloquence, du nerf et de la sincérité. Il est à croire néanmoins que Juvénal, dans les circonstances actuelles, auroit aussi des partisans en France si son texte, clair et profond, mais un peu trop rapide, n'étoit pas très-difficile à suivre, et si les traducteurs au lieu d'en rendre l'énergie, ne l'avoient pas totalement énervé.

Mais écoutons le législateur de notre poésie française sur le génie, le ton et la manière d'un auteur si diversement apprécié : le jugement du fameux Despréaux peut tenir lieu de tous les autres (*a*) :

Juvénal, élevé dans les cris de l'école,
Poussa jusqu'à l'excès sa mordante hyperbole.
Ses ouvrages, tout pleins d'affreuses vérités,
Étincellent pourtant de sublimes beautés;
Soit que sur un écrit arrivé de Caprée,
Il brise de Séjan la statue adorée;
Soit qu'il fasse au conseil courir les sénateurs,
D'un tyran soupçonneux pâles adulateurs;
Ou que poussant à bout la luxure latine,
Aux porte-faix de Rome il vende Messaline,
Ses écrits, pleins de feu, partout brillent aux yeux (*b*).

(*a*) On trouvera dans les notes que j'ai mises après chaque satire de Juvénal, plusieurs observations critiques sur le style de cet auteur, etc., etc.

(*b*) Boileau, *Art poétique*, chant II, v. 157.

Digitized by Google

De ces beaux vers, les deux premiers sont devenus proverbe : on cite rarement les autres, tant il est vrai que le sarcasme réussit mieux que les éloges!

On a coutume pour déprimer Juvénal de le comparer avec Horace : je vais donc montrer que ces deux poëtes ayant en quelque sorte partagé le vaste champ de la satire, l'un n'en saisit que l'enjouement, l'autre que la gravité ; que chacun, non moins inspiré par les circonstances que par son caractère particulier, et fidèle au but qu'il se proposoit, a fourni sa carrière avec le même succès, quoique avec des moyens différens, et quelquefois diamétralement opposés. Perse n'entrera que pour très-peu de chose dans ce parallèle, parce que son genre est mixte, et que ce qu'il a de mieux n'est pas original.

Le ton d'Horace, comme il l'a dit lui-même, est emprunté de la vieille comédie; celui de Juvénal tient tantôt du cothurne et tantôt de la tribune. Si l'on me demandoit auquel des deux je donne la préférence, je répondrois que cette question me paroît superflue. Au point où nous en sommes, on ne persuadera jamais à ceux qui vivent dans les cours ou dans les palais des grands, que la force et la gravité de Juvénal sont plus importantes que la finesse et la gaieté d'Horace : quant à ceux qui chérissent les prin-

Digitized by Google

cipes d'une morale invariable, car il en est encore, et qui dans un écrivain ne cherchent qu'un vengeur, ceux-là ne sauroient balancer.

Ne soyons point exclusifs : si ces deux poëtes ont chacun leur caractère spécial et bien prononcé, s'ils visent constamment à leur but, quel qu'il soit, ils ne manqueront jamais de partisans, parce que les intérêts et les passions de ceux qui forment les diverses classes de la société, où l'on a coutume d'admettre le pour et le contre, ne sauroient être les mêmes. Il n'y a, dans la philosophie et dans les lettres, que le vague et le commun que l'on s'accorde à regarder des mêmes yeux ; car le singulier et le bizarre, comme on l'a vu dans l'article précédent, ne déplaisent pas à tout le monde. Au reste, quand un auteur, transporté d'un beau zèle, sort de la route frayée; quand il a le courage d'être lui-même, on peut bien ne goûter ni son genre ni sa manière, mais on n'a pas le droit de le mépriser, parce qu'il est quelquefois, comme Juvénal, trop fort et trop puissant. Pour moi, dit Quintilien, je trouve qu'il n'est point d'homme, pour peu qu'il soit mâle, qui ne soit plus beau que le plus bel eunuque (*a*).

(*a*) *Mihi, naturam intuenti, nemo non vir spadone formosior erit.* Lib v, cap. 12.

Digitized by Google

J'aurai soin, en suivant toujours le plan que j'ai tracé, de rappeler dans quelles circonstances Horace et Juvénal peignirent des mœurs très-différentes. Je tâcherai de faire sentir par des exemples ce qui constitue leur manière de penser et d'écrire. Ce que j'en dirai pourra convenir, à certains égards, aux satiriques modernes, dont le plus grand mérite est d'avoir emprunté de ces grands maîtres la marche, le ton, les mouvemens et les pensées, selon qu'ils avoient à traiter des sujets plaisans ou sérieux.

Le livre d'Horace, comme ce satirique l'a dit de celui de Lucilius, est le tableau fidèle de ses goûts, des affections de son âme, et des vicissitudes de sa vie (*a*). Ce poëte, unique dans son genre, n'aimoit la gloire qu'autant qu'elle s'accordoit soit avec ses inclinations voluptueuses (*b*), soit avec le besoin d'obéir à tous les caprices de son esprit, et surtout au besoin de parler de

(*a*) Horace dit que le livre de Lucilius étoit le confident de ses pensées les plus secrètes; puis il ajoute : « Aussi remarque-t-on qu'il s'y montre tout entier, comme dans un tableau votif : »

. . . . . *Quo fit ut omnis*
Votiva pateat veluti descripta tabella
Vita senis.

Lib. II, sat. I, v. 32.

(*b*) « J'aimerois mieux passer pour un auteur extravagant

Digitized by Google

lui-même (*a*) : aussi se montre-t-il dans ses vers avec autant de soin que Juvénal s'est caché dans les siéns. Ce seroit un défaut s'il n'avoit eu qu'un talent ordinaire, que des rapports communs et des inclinations subalternes. Mais quand un plébéien, quand le fils d'un affranchi, s'échappant du sein de la médiocrité, sait prendre un noble essor; quand il ravit tous les grands d'un vaste empire, et qu'un peuple entier se plaît à réciter ses vers, la postérité lui sait gré d'avoir fait correspondre sa vie à des noms fameux, à de grandes époques. On aimera toujours une foule d'anecdotes et de sentimens relatifs à son

et insipide, pourvu que je fusse content et dans l'illusion, que d'avoir du goût et d'enrager : »

Prætulerim scriptor delirus inersque videri,
Dum mea delectent mala me, vel denique fallant,
Quam sapere et ringi.
Lib. II, epist. II, v. 126.

Il dit ailleurs : « Je renonce volontiers à l'art dramatique, s'il faut que mon embonpoint dépende du succès :

. . . . . *Valeat res ludicra, si me*
Palma negata macrum, donata reducit opimum.
Lib. II, epist. I, v. 180.

(*a*) Horace s'adresse à son livre : « Quand la belle saison rassemblera des auditeurs autour de toi, n'oublie pas de leur dire que je suis né d'un père affranchi ; et que, malgré mon peu de fortune, j'ai pris un vol plus élevé que mon état : par-là tu me rendras en vertus ce que tu ôteras à ma nais-

Digitized by Google

père (*a*), à ses amis, à ses convives, et même à ses esclaves, à sa terre, à son livre. On regretteroit qu'il eût négligé de nous peindre, comme il l'a fait si souvent, ses inclinations et son humeur : c'est

sance. Dis aussi que, soit en paix, soit en guerre, j'ai su plaire aux premiers de Rome; que je suis de petite taille, chauve avant le temps, aimant la chaleur du soleil, et fort enclin à la colère, mais facile à calmer. Si par hasard on s'informe de mon âge, tu diras que j'achevai mon huitième lustre lorsque le consul Lollius prit Lépidus pour collègue : »

Quum tibi sol tepidus plures admoverit aures,
Me libertino natum patre, et in tenui re
Majores pennas nido extendisse loqueris;
Ut, quantum generi demas, virtutibus addas:
Me primis Urbis belli placuisse, domique;
Corporis exigui, præcanum, solibus aptum:
Irasci celerem, tamen ut placabilis essem.
Forte meum si quis te percontabitur ævum,
Me quater undenos sciat implevisse decembres,
Collegam Lepidum quo duxit Lollius anno.

Lib. I, epist. XX, v. 19.

(*a*) Il parle de son père avec tendresse et dévouement, et même il en parle avec courage : « Revenons au fils d'affranchi, c'est-à-dire à moi, car tout le monde m'attaque à cet égard, etc. »

Nunc, ad me redeo libertino patre natum,
Quem rodunt omnes libertino patre natum.

Lib. I, sat. VI, v. 45.

« Si la nature, ajoute-t-il, nous faisoit recommencer une nouvelle vie; si elle nous permettoit de choisir d'autres parens, il n'est personne qui n'en profitât pour satisfaire sa vanité. Content des miens, je n'en irois pas chercher d'autres

Digitized by Google

par-là qu'il vit, pour ainsi dire, parmi nous, et qu'il nous intéresse autant que s'il étoit notre contemporain.

Perse apprend à se rendre impassible ; et Juvénal, à sacrifier tout à ses devoirs, à détester le luxe et la tyrannie (*a*). Horace est alternative-

parmi ceux qui marchent précédés de licteurs et suivis de la chaise curule : »

. . . . . Si natura juberet
A certis annis ævum remeare peractum
Atque alios legere, ad fastum quoscumque parentes
Optaret sibi quisque; meis contentus, honestos
Fascibus ac sellis nollem mihi sumere, etc.

Lib. I, sat. VI, v. 93.

(*a*) Ce n'est pas que Juvénal n'ait quelquefois tourné ses regards du côté des lettres, et qu'il n'ait donné des préceptes à ceux qui les cultivent; mais ce fut moins pour en faire de bons poëtes que d'honnêtes gens, et pour apprendre à ceux qui gouvernent à ne pas laisser languir le génie dans la misère : « Savez vous, dit-il, ce qui forme un poëte original, sublime, et qui ne se permet rien de commun, rien de trivial, dont les vers soient marqués au bon coin ; un poëte tel que je ne saurois le peindre, mais tel que je le sens ? c'est un esprit exempt de toutes sortes d'anxiétés et de contradictions, ne soupirant qu'après le silence des forêts et la fraîcheur des fontaines d'Aonie. La froide pauvreté, que les besoins renaissans assiègent jour et nuit, ne sait point, dans un heureux délire, saisir le thyrse, ni faire retentir les antres piériens, etc. »

Sed vatem egregium, cui non sit publica vena,
Qui nil expositum soleat deducere, nec qui

Digitized by Google

ment poëte moral (*a*) et poëte critique : de cette double fonction, il résulte un code si complet de l'art de vivre et d'écrire, que son seul volume peut, en quelque sorte, tenir lieu de tous les autres. Quoiqu'il affecte d'être plus philosophe que poëte, quoiqu'il recommande d'étudier plutôt l'harmonie de la société que celle des vers (*b*), on s'aperçoit qu'il est plus franc et plus fécond sur la littérature que sur les mœurs; c'est que dix siècles de renommée lui imposoient moins qu'un instant de crédit. On ne sauroit nier que

Communi feriat carmen triviale moneta ;
Hunc qualem nequeo monstrare et sentio tantum,
Anxietate carens animus facit, omnis acerbi
Impatiens, cupidus sylvarum, aptusque bibendis
Fontibus Aonidum, etc.

Sat. VII, v. 53.

(*a*) Quintilien regardoit Horace comme l'un des plus grands peintres de mœurs qui eussent jamais existé : *Ad notandos mores hominum, præcipuus.* (Quinct., lib. X, cap. I.) Voilà ce que j'appelle un éloge motivé, éloge bien différent de celui qu'il donne à Perse. *Voyez*, après le Discours, note 17.

(*b*) « Après tout, le parti le plus sage est de renoncer à ces bagatelles, à ces amusemens frivoles qui conviennent à la jeunesse, et de songer plutôt à régler notre vie qu'à mesurer des vers : »

Nimirum sapere est abjectis utile nugis,
Et tempestivum pueris concedere ludum,
Ac non verba sequi fidibus modulanda latinis,
Sed veræ numerosque modosque ediscere vitæ.

Lib. II, epist. II, v. 141.

Digitized by Google

le satirique du siècle de Louis XIV n'ait, à ce dernier égard, beaucoup de conformité avec Horace.

J'ai dit qu'il étoit prudent : non-seulement il savoit se taire; mais il savoit encore faire parler ses patrons, et en parler lui-même avec assez d'adresse, pour donner le change à ses envieux. « Quand Mécène, leur disoit-il, me reçoit dans sa voiture, il ne m'entretient que de propos sans conséquence, et tels que l'on peut s'en permettre avec les plus indiscrets (*a*). »

Il savoit que le ton dogmatique fatigue sans profit : c'est pourquoi il a soin d'énoncer ses sentimens de manière que le lecteur, en s'éclairant à son insu, préfère ce qui est le plus honnête, et soit flatté de sa propre sagacité. Après avoir exposé à Numidicius les motifs et le but de chaque passion, il finit par s'en rapporter à son discernement : Si vous connoissez, lui dit-il, quelque

(*a*) « Mécène, dit Horace, me demande : Quelle heure est-il? Croyez-vous que Gallina, ce gladiateur de Thrace, puisse le disputer au gladiateur syrien? Le froid du matin commence à se faire sentir à ceux qui n'ont pas pris des précautions, etc. »

Hora quota est? Thrax est Gallina Syro par?
Matutina parum cautos jam frigora mordent,
Et quæ rimosa bene deponuntur in aure.

Lib. II, sat. VI, v. 44.

Digitized by Google

chose de mieux; parlez avec franchise; sinon, faites ce que je dis, et ce que je pratique moi-même (*a*).

Convaincu que la voie de la persuasion est la plus courte et la plus sûre, il conseille plutôt qu'il n'ordonne; ne risquant ses avis que conditionnellement, et toujours en paroissant se défier de lui-même (*b*) : mais on est fâché que celui qui montre tant de modestie, tant de réserve, et trop peut-être, quand il s'agit d'instruire et de reprendre, se vante de n'être qu'un pourceau d'Épicure (*c*), et révèle si volontiers ses foiblesses,

(*a*) . . . . . *Si quid novisti rectius istis,*
Candidus imperti : si non, his utere mecum.
Lib. I, epist. VI, v. 67.

(*b*) On me comprendra si l'on pèse sur tous les mots de ces trois vers :

Disce, docendus adhuc quæ censet amiculus ; ut si
Cæcus iter monstrare velit ; tamen adspice, si quid
Et nos, quod cures proprium fecisse loquamur.
Lib. I, epist. VII, v. 3.

« Apprenez ce que pense votre petit ami, qui lui-même a besoin encore d'être instruit. C'est un aveugle qui montre le chemin. N'importe, s'il m'échappe quelque chose qui puisse tourner à votre usage, faites-en votre profit. »

(*c*) « Quand vous voudrez rire d'un pourceau d'Épicure, venez me voir; vous me trouverez tout brillant d'embonpoint : »

Me pinguem ac nitidum bene curata cute vises,
Quum ridere voles Epicuri de grege porcum.
Lib. I, epist. IV, v. 15.

Digitized by Google

que l'on seroit tenté de croire qu'il y tient plus qu'à ses vertus.

On diroit qu'il écrivoit sans avoir de projet bien arrêté : souvent on ne se tromperoit guère; car il a coutume d'entretenir son lecteur, sans autre dessein que de l'amuser en s'amusant lui-même. Je ne prétends pas néanmoins qu'Horace marche toujours au hasard; j'ai seulement remarqué qu'en général ses idées naissent occasionellement l'une de l'autre; qu'elles s'éloignent obliquement des premières, et que de temps en temps il est difficile d'en sentir la liaison, l'ensemble, et de se rappeler de quel point on est parti (*a*). Malgré ce désordre apparent ou réel, comme tout ce qu'il écrit est sensé, plein de grâce, et paroît toujours neuf, on ne voudroit pas qu'il fût plus méthodique. Au lieu d'un résultat, plusieurs de ses satires en offrent vingt.

(*a*) Horace commence, dans la satire III du livre I, par attaquer, dans la personne de Tigellius, le caprice et l'inégalité de caractère. *Nil æquale homini fuit illi.* Bientôt il abandonne ce sujet, et à l'aide de cette légère transition, *Nullane habes vitia?* il passe à ceux qui reprennent trop sévèrement les défauts de leurs amis. Enfin il en vient à combattre les stoïciens, qui prétendoient que toutes les fautes étoient égales. Heinsius dit à cette occasion : « Voilà la vraie marche de la satire. » Casaubon et Scaliger, trop rigoureux sans doute, n'y voient au contraire que du désordre, de l'incohérence et souvent des contradictions.

Digitized by Google

Plus jaloux de plaire que de dogmatiser comme Perse, ou de tonner comme Juvénal, il aime mieux inventer un apologue (*a*) ou raconter une anecdote, que de citer un trait d'histoire. Quelquefois il se joue autour d'une maxime ou d'un proverbe (*b*), ou bien il a recours à des plaisanteries qu'il croyoit plus décisives que de graves sentences (*c*). Il réussit singulièrement à faire valoir les moindres détails; ce qui constitue l'homme de goût, le vrai poëte.

A ces ressources il joint un artifice qui lui est particulier; tout ce qu'il peut mettre dans la

(*a*) On ne trouve pas un seul apologue dans Perse ni dans Juvénal. Horace en a plusieurs fort heureux; et Quintilien s'est bien gardé de les lui reprocher, quoiqu'il ait prétendu que dans l'art oratoire ces sortes de fables ne convenoient guère qu'aux personnes ignorantes ou grossières : *Illæ fabulæ ducere animos solent, præcipue rusticorum et imperitorum.* Quinct., lib. v, cap. 11.

(*b*) « A quoi tend ce discours? Le voici : Quand les sots veulent éviter un défaut, ils se jettent dans un autre : »

. . . . . *Quo res hæc pertinet? illuc :*
Dum vitant stulti vitia, in contraria currunt.

Lib. 1, sat. 11, v. 23.

(*c*) « Souvent un bon mot tranche mieux les plus grandes difficultés qu'une maxime sérieuse : »

. . . . . *Ridiculum acri*
Fortius ac melius magnas plerumque secat res.

Lib. 1, sat. x, v. 19.

Digitized by Google

bouche d'un autre il ne le dit jamais lui-même (*a*). Soit qu'on parle ou qu'on écrive, c'est là le vrai secret de se faire écouter et lire plus volontiers.

Ce qui jette le plus de variété dans ses compositions, c'est qu'il se ménage la liberté de revenir sur les mêmes sujets, parce qu'il n'en épuise aucun. L'ambition, l'avarice ou la prodigalité, le préjugé de la noblesse, la folie des vœux, et toutes les passions y reparoissent accidentellement et sous divers aspects; c'est pourquoi la plupart de ses satires ne sont pas, comme celles de Juvénal, susceptibles d'un titre positif.

Outre qu'il savoit changer de ton selon le rang et le caractère des personnes, il ne se permettoit qu'une chaleur autorisée par la stricte raison, et n'employoit que des couleurs parfaitement assorties, tant aux circonstances qu'aux effets qu'il avoit dessein de produire. Toujours circonspect et sur ses gardes, il ne disoit, avec une précision méditée, que ce qu'il falloit dire à des hommes vains, impatiens et difficiles; à des hommes personnels, que les protestations et les grands sentimens dont ils ne sont pas les

(*a*) Dans la satire VIII du livre II, c'est Fundanius qui fait la description du repas de Nasidiénus, etc.

Digitized by Google

objets immédiats étourdissent sans fruit et sans plaisirs.

Aussi remarque-t-on que la sensibilité d'Horace ne perce qu'à la dérobée; jamais il ne s'abandonne; il ne va jamais jusqu'au pathétique. S'agit-il de recommander un ami peu fortuné à un homme opulent; il se contente de lui glisser, comme en passant, qu'il est aisé de se faire des amis lorsque les gens de bien sont dans l'indigence (*a*). Il sentoit que le poëte de ceux que le vulgaire appelle heureux, ne doit pas se borner à les combler d'éloges, mais qu'il doit encore leur faire grâce de tout ce qui peut les affecter désagréablement, et qu'il convient de leur épargner l'embarrassante alternative des secours ou des refus. Quand on plaide la cause de l'humanité en présence des grands et des riches, c'est lui qui l'insinue, il faut que les grâces, que l'adresse et l'enjouement sachent assaisonner et déguiser l'expression trop naturelle de la sensibilité, qui, sans cela, risqueroit de leur paroître importune ou d'un ton subalterne (*b*).

(*a*) *Vilis amicorum est annona bonis ubi quid deest.*
Lib. I, epist. XII, v. 24.

(*b*) « Un zèle indiscret blesse ceux que nous aimons, surtout quand il s'agit de vers et de goût : »

Sedulitas autem stulte, quem diligit, urget;
Præcipue quum se numeris commendat et arte.
Lib. II, epist. I, v. 260.

Digitized by Google

Excepté l'une de ses satires, que l'on croit avoir été composée dans sa jeunesse (*a*), aucune n'a vieilli, quoiqu'elles soient pleines d'allusions et d'ironies très-délicates ; c'est là le plus grand éloge que l'on puisse faire d'un genre sujet à des revers, quelques suffrages qu'il ait obtenus d'abord. Il n'en est pas de la finesse et de l'ironie comme de la raison et du sublime : ce qui est agréable et plaisant pour un siècle peut cesser de l'être pour un autre (*b*); au lieu que de grandes vérités ou de grands sentimens rendus à la ma-

(*a*) La satire VII du livre I est la moins estimée ; on y trouve la querelle ridicule qui s'éleva, en présence de Brutus, entre Persicus et Rupilius. Horace n'avoit que vingt-trois ans lorsqu'il fit cette satire, et l'on présume que ce fut son coup d'essai. La satire V du livre I, malgré les beaux vers que l'on y trouve, peut, à quelques égards, être mise au rang des *Juvenilia* de cet auteur. Le repas de Nasidiénus, livre II, satire VIII, n'est pas exempt de reproches. On en peut dire autant de la description d'une multitude de comestibles, faite par l'imbécile Catius, livre II, satire IV.

(*b*) Horace dit à son livre qu'il aura peut-être le malheur d'être envoyé, dans des ballots, à Utique ou bien à Lérida :

Aut fugies Uticam, aut vinctus mitteris, Ilerdam.

Lib. I, epist. XX, v. 13.

Ce vers nous paroîtroit moins plaisant si l'on n'envoyoit pas aujourd'hui dans les colonies du Nouveau-Monde les ouvrages de rebut, comme les Romains les faisoient passer soit en Espagne, soit en Afrique.

Digitized by Google

nière de Juvénal, et souvent même d'Horace (*a*), ne sauroient en aucun temps manquer d'admirateurs : bien plus, c'est qu'on en sait moins gré à l'écrivain dans le temps qu'il les publie, que long-temps après.

On a vu que la louange et le blâme appartenoient essentiellement à la satire (*b*); j'ajoute qu'ils en sont les deux principaux ressorts, et qu'en supprimant l'un ou l'autre, l'esprit et l'intention de ce poëme seroient absolument détruits. Un éloge sans constraste, quelque mérité qu'il fût, paroîtroit à la longue aussi froid, aussi monotone, qu'une liste surchargée de crimes et d'invectives seroit horrible et dégoûtante. Qui pourroit en effet soutenir la lecture de Juvénal, si les tableaux vivans de l'ancienne Rome (*c*) n'y consoloient pas de temps en temps de ceux qu'elle

(*a*) Voici l'un de ces traits que l'on ne cessera jamais de répéter : « Le vrai rempart et le mur d'airain de la probité, c'est de n'avoir rien à se reprocher, de n'avoir à pâlir d'aucun crime : »

. . . . . *Hinc murus aëneus esto*
Nil conscire sibi, nulla pallescere culpa.

Lib. I, epist. I, v. 59.

(*b*) *Voyez* dans la première partie, pages xlij et xlviij.

(*c*) « Une humble fortune conservoit autrefois l'innocence des Latines; de longs travaux, un sommeil court, les mains endurcies à préparer la laine, Annibal aux portes de Rome,

Digitized by Google

présente sous les Tibère, sous les Néron et les Domitien?

Observons que les trois satiriques ont chacun leur manière d'employer la louange et le blâme. Perse en fait usage alternativement et sans détour, selon qu'il est affecté par la considération du bien et du mal : cette manière est la plus simple. Celle de Juvénal est un peu plus composée : il loue presque toujours pour mieux blâmer. On trouve une combinaison de plus chez Horace, car il blâme encore pour louer plus indirectement. Ce dernier moyen, il en faut convenir, est bien plus le triomphe de l'art que celui de la morale; mais il ne faut pas tant presser les poëtes.

Parlons d'abord de la louange. Perse n'a guère loué que son maître Cornutus, ou, ce qui étoit la même chose, la probité. Juvénal, qui plaignoit ses contemporains beaucoup plus qu'il ne les estimoit, les a peu loués; mais il a célébré tous les anciens héros des deux sexes et tous les

et les maris en sentinelle sur la porte Colline, garantissoient leurs cabanes des atteintes du vice : »

Præstabat castas humilis fortuna Latinas
Quondam, nec vitiis contingi parva sinebant
Tecta labor, somnique breves, et vellere tusco
Vexatæ duræque manus, ac proximus urbi
Annibal, et stantes Collina in turre mariti.

Sat. VI, v. 287.

Digitized by Google

vengeurs de la liberté, depuis le Brutus qui chassa Tarquin jusqu'à celui qui punit César d'avoir asservi son pays. Il y revient souvent, et les retours qu'il fait vers leurs ombres vénérables (*a*) sont encore plus fréquens que ceux d'Horace vers ses puissans protecteurs; aussi ses éloges n'ont-ils rien de commun avec ceux que je vais examiner.

Nul ne connut mieux qu'Horace le pouvoir de la louange; nul ne sut l'apprêter plus adroitement: c'est par-là que son livre est devenu le manuel des courtisans et de ceux qui de loin aspirent aux faveurs des cours; car aucun poëte, quoi qu'en ait dit l'abbé Gédoyn, n'obtint plus de lecteurs (*b*).

(*a*) Juvénal, parlant de l'insolence et de l'ingratitude des patrons, dit que Virron se faisoit servir pour lui seul des vins tels qu'en buvoient Helvidius et Thraseas, lorsque, couronnés de fleurs, ils célébroient la naissance de Brutus et de Cassius :

Quale coronati Thrasea Helvidiusque bibebant
Brutorum et Cassî natalibus.

Sat. v, v. 36.

(*b*) On trouve dans les Œuvres diverses de l'abbé Gédoyn un petit ouvrage intitulé *Entretien sur Horace*. Ce titre, fait pour piquer la curiosité, ne tient pas ce qu'il promet. Cette espèce de dissertation n'offre guère que deux phrases remarquables, la première et la dernière. Voici la première : « L'aimable homme qu'Horace, et quel dommage qu'il soit lu si peu! » Voilà la dernière : « L'aimable homme qu'Horace,

Digitized by Google

la plupart séduits par sa fortune, dont il ne dissimule ni la cause ni les moyens, se figurent qu'à force de l'étudier ils auront le même sort; et quelques-uns, sans avoir ses talens, ne se sont pas trompés. La pauvreté, dit-il, me tint lieu d'Apollon (*a*). De tout temps l'indigence active et courageuse a créé de grands hommes; mais avant de les prendre pour modèles on doit examiner s'ils ont été constamment honnêtes, si les moyens qu'ils ont employés pour acquérir de la faveur et de la célébrité peuvent être avoués au tribunal de l'honneur, dont la véritable idée subsistera toujours, quoiqu'on l'ait si souvent mal appliquée.

Abrégeons. Horace vouloit parvenir et il est parvenu : mais comment, et à quel titre? Ce fut en divinisant Auguste, en le traitant de phénomène que l'on n'avoit jamais vu, et que l'on ne reverroit

et quel dommage qu'on le lise si peu! » Le comte Algarotti pense aussi qu'Horace étoit un fort aimable homme; mais il ne se contente pas de le dire, il le prouve. *Voyez* les *Variétés littéraires*, tome III, *Essai sur la vie d'Horace*.

(*a*) . . . . . *Paupertas impulit audax*
Ut versus facerem.
Lib. II, epist. II, v. 51.

La journée de Philippes avoit renversé la fortune d'Horace et détruit ses espérances : dès lors il se vit sans ressources et sans appui.

Digitized by Google

plus (*a*). Rayons la plupart des éloges qu'il lui a prodigués; et si nous ne devons pas les regarder comme un effet de sa cupidité, puisqu'il refusa l'utile emploi de secrétaire du cabinet impérial (*b*), regardons-les du moins comme un tribut que la vanité, jointe à la foiblesse, a payé au pouvoir souverain, qui croit tout lorsqu'on le flatte.

S'il n'avoit pas en mourant institué l'empereur pour héritier (*c*), je ne douterois point qu'il n'eût gémi plus d'une fois de s'être mis dans la nécessité d'aduler sans pudeur cet homme qui n'a jamais rien fait que pour lui-même, cet homme dont la mémoire trop célébrée en impose

(*a*) « Grand prince, nous vous accordons d'avance les honneurs de l'apothéose; nous vous dressons des autels; nous y jurons par votre divinité tutélaire, et nous avouons qu'on n'a jamais rien vu, qu'on ne verra jamais rien qui vous ressemble : »

Præsenti tibi maturos largimur honores,
Jurandasque tuum per numen ponimus aras,
Nil oriturum alias, nihil ortum tale fatentes.

Lib. II, epist. I, v. 15.

(*b*) *Voyez* dans la première partie la note (*b*).

(*c*) « Horace mourut sous le consulat de C. Marcius Censorinus et de C. Asinius Gallus, le 27 novembre, à l'âge de cinquante-neuf ans accomplis, après avoir nommé Auguste pour héritier, en présence de témoins, la violence du mal ne lui ayant pas permis de signer son testament : « *Quum urgente vi valetudinis, non sufficeret ad obsignandas testamenti tabulas.* Sueton., *Vita Horat.*

Digitized by Google

encore aujourd'hui, quoique personne n'ignore qu'il ait été lâche et cruel ; car la dernière moitié de sa vie ne sauroit racheter les atrocités de la première. Quand des princes ambitieux ont versé des flots de sang pour rester sans égaux, comme ils ne sauroient faire autant de bien qu'ils ont fait de mal, je soutiens qu'un honnête homme ne doit jamais appeler vertu ce qui de leur part n'est tout au plus qu'une expiation, toujours insuffisante aux regards de la postérité.

Pour l'honneur d'Horace, je voudrois qu'il ne fût plus question d'Auguste ; mais on va voir le caractère de ce poëte s'ennoblir, et son encens s'épurer à mésure qu'il s'éloignera des autels qu'il lui avoit dressés.

Il se disoit l'ami du favori de l'empereur (*a*). Ne lui contestons pas les motifs de cette liaison ; il suffit qu'elle soit en général marquée au sceau de la décence, et d'une sorte d'égalité qui honore encore plus le protecteur que le protégé. Observez que, par égalité, je n'entends point cette morgue jalouse ni cette superbe et chimérique prétention

(*a*) Horace dit à Mécène : « Si vous le trouvez bon, mon cher ami, votre poëte ne vous reverra qu'au retour des zéphyrs et des hirondelles : »

. . . . . *Te, dulcis amice, reviset*
Cum zephyris, si concedes, et hirundine prima.

, Lib. I, epist. VII, v. 12.

Digitized by Google

qui tendent à bouleverser les rapports nécessaires de la société, mais cette droiture et cette franchise incorruptibles qui font que l'homme d'un rang médiocre, en observant les égards de convention, sait commercer dignement, et du fond de sa conscience, avec ceux qui occupent les places les plus éminentes.

Loin d'avoir été ingrat, comme on l'en a faussement accusé (*a*), il ne cesse de répéter qu'il devoit tout à Mécène, son héros et son génie tutélaire (*b*). Chez les hommes les plus équitables,

(*a*) On a prétendu, contre toute sorte de vraisemblance, qu'Horace, pour faire sa cour à Auguste, qui traitoit en badinant Mécène d'homme efféminé, avoit lancé contre lui ce trait allégorique :

. . . . . *Malthinus tunicis demissis ambulat.*

Lib. I, sat. II, v. 25.

Scaliger (*Poetices*, lib. II, cap. 98), sans examiner si ce vers regarde en effet le favori de l'empereur, ce qui est fort douteux, et si, dans ce cas, ce n'étoit point entre l'un et l'autre une plaisanterie de convention, accuse Horace d'ingratitude, de barbarie et d'abjection : *Ingratus Horatius, atque animo barbaro atque servili, qui ne a Mæcenate quidem abstinere potuit.* On peut soupçonner Horace d'avoir eu le cœur foible et l'esprit malin ; mais il est évident que l'ingratitude répugnoit essentiellement à son caractère.

(*b*) Il est certain que Mécène lui vouloit beaucoup de bien, puisqu'en mourant il eut soin de le recommander à Auguste : *Horatii Flacci, ut mei, esto memor.* Sueton., *Vita Horat.*

Digitized by Google

la reconnoissance se permet souvent un langage qui, s'il est conforme à la justice particulière, ne l'est pas toujours à la justice publique; mais on le permet ce langage, on l'excuse en faveur du motif, et lorsqu'il ne franchit pas certaines bornes. J'en userai de même : je ne relèverai point quelques traits suspects, quelques louanges forcées, et qui marquent trop d'intervalle entre deux amis; car ils s'en donnoient réciproquement le titre (*a*). Je ne puis cependant me refuser à cette réflexion. Horace ne loue pas toujours Mécène, il ne flatte pas toujours les grands; mais qu'on y prenne garde, il est plus près d'eux qu'on ne pense, lorsqu'il en paroît le plus éloigné.

(*a*) « Mon cher Horace, disoit Mécène, si je ne t'aime pas déjà plus que mes entrailles, puisses-tu me voir plus sec et plus décharné que Ninnus ! »

Ni te visceribus meis, Horati,
Plus jam diligo, tuum sodalem
Ninno me videas strigosiorem.
SUETON., *Vita Horat.*

Il paroît que ces vers de Mécène sont corrompus. Oudendorp lit : *Tu tuum sodalem hinnulo videas strigosiorem.* Dans les éditions originales il y a : *Titium sodalem mimo tu videas strigosiorem.* M. Ernesti pense que sous ce mot *Titium* est caché le nom d'un poëte qu'il est impossible maintenant de connoître, d'un poëte dont le mime étoit sec et décharné. Voici la construction : *Me sodalem tuum videas strigosiorem mimo illius.*

Digitized by Google

Ce n'est plus le même homme quand il célèbre ses égaux, Varius, Plotius et Virgile. Avec quelle effusion de cœur il se félicite de les avoir rencontrés à Sinuesse! « Ce sont, dit-il, les plus belles âmes qui aient jamais existé, et personne ne sauroit les aimer autant que je les aime. Quels transports! quels embrassemens! Pour moi, tant que je jouirai de ma raison, je mettrai le plaisir de revoir de pareils amis au rang des plus grands biens (*a*). » L'amitié ne sauroit parler un plus doux langage.

Ce n'est plus le même homme lorsqu'il développe à ses amis les plus intimes, ou bien à leurs enfans, de tous les arts le plus essentiel, l'art de vivre, c'est-à-dire ce qu'il importe le plus de savoir, et dont l'ignorance est si pernicieuse dans quelque rang que le sort nous ait placés (*b*). C'est alors que, tenant un juste milieu entre l'adulation et l'humeur trop véridique, il reprend le caractère libre et décent de la véritable urbanité.

(*a*) *Plotius et Varius Sinuessæ Virgiliusque*
Occurrunt; animæ, quales neque candidiores
Terra tulit, neque queis me sit devinctior alter.
O qui complexus, et gaudia quanta fuerunt!
Nil ego contulerim jucundo sanus amico.

Lib. I, sat. V, v. 40.

(*b*) . . . . . *Quod magis ad nos*
Pertinet, ac nescire malum est, agitamus.

Lib. II, sat. VI, v. 72.

Digitized by Google

« Nous en userons avec vous, dit-il à Celsus, selon que vous userez de votre fortune (*a*). » C'est alors qu'il établit des principes convenables à tous les hommes, et puisés hardiment aux vraies sources de la morale. Que j'aime à lui entendre dire : « Mes amis ! hâtez-vous de régler vos mœurs; ne différez pas; commencez seulement, et vous aurez rempli la moitié de votre tâche (*b*).» Il les avertit encore que s'ils ne savent pas s'occuper, que s'ils n'ont pas l'émulation de saisir quelquefois un bon livre avant le lever du soleil, leurs cœurs, vides et dénués de sentimens honnêtes, seront bientôt en proie aux fureurs de l'envie ou de l'amour (*c*). Tantôt il enseigne au

(*a*) *Ut tu fortunam, sic nos te, Celse, feremus.*
Lib. I, epist. VIII, v. 17.

(*b*) *Dimidium facti, qui cœpit, habet : sapere aude;*
Incipe.
Lib. I, epist. II, v. 40.

(*c*) . . . . . *Ni*
Posces ante diem librum cum lumine, si non
Intendes animum studiis et rebus honestis ;
Invidia vel amore vigil torquebere.
Lib. I, epist. II, v. 34.

Cicéron, Sénèque, et tous les grands auteurs de l'antiquité ont senti l'excellence de ce précepte pythagorique, et en ont recommandé l'observation. Gallien (*Traité de la connoissance et de la cure des maladies de l'âme*) lisoit matin et soir les vers de Pythagore, et les récitoit par cœur. Saint Jérôme a

Digitized by Google

jeune Lollius l'art de se concilier les hommes d'une manière irréprochable. Tout son secret consiste à ne point heurter gratuitement leurs goûts, si l'on veut qu'ils approuvent les nôtres (*a*). Tantôt il tâche d'aguerrir Quinctius contre les séductions du vice : mais comment s'y prend-il? De crainte de le rebuter il commence par intéresser son amour-propre, puis il le flatte lui-même au profit de la vertu : « Vous êtes un homme de bien, lui dit-il, si vos mœurs répondent à ce qu'on en publie (*b*). » Enfin, car je citerois la moitié de son livre, un autre est-il sujet à quelque passion fâcheuse, il se garde bien de peser sur son mal; tel qu'un médecin prudent, au lieu d'employer de violens remèdes, il le met au régime, lui montre de loin, pour l'encourager et le guérir un jour, les doux plaisirs de la convalescence. Au lieu d'invectiver, il s'écrie : « Ah, mon ami! si vous pouviez renoncer aux affections qui vous tourmentent, vous parviendriez, je n'en

dit : *Duorum temporum maxime habendam curam, mane et vespere, id est, eorum quæ acturi simus, et eorum quæ gesserimus.*

(*a*) *Consentire suis studiis qui crediderit te,*
Fautor utrumque tuum laudabit pollice ludum.
Lib. I, epist. XVIII, v. 65.

(*b*) *Tu recte vivis si curas esse quod audis.*
Lib. I, epist. XVI, v. 17.

Digitized by Google

doute pas, jusqu'où la sagesse peut guider un mortel (*a*).» Comme tous ces préceptes ou plutôt ces sentimens sont purs, simples et naturels! comme ils pénètrent doucement! et qu'ils ne ressemblent guère aux égards serviles qu'entraînent presque toujours les commerces inégaux.

Passons au blâme. Perse dit qu'Horace ne touchoit qu'en badinant les défauts de ses amis; qu'il s'insinuoit doucement et se jouoit autour du cœur sans l'entamer (*b*). Quoi qu'il en soit, on peut ajouter, car c'est là le trait le plus caractéristique, qu'il a souvent usé du blâme de manière que l'éloge sortît de la censure (*c*), ou du moins que celle-ci ne pût avoir aucun retour fâcheux contre lui-même. Ainsi, quand il châtie d'une main, il caresse de l'autre. Vous le verrez rare-

(*a*) . . . . . *Quod si*
Frigida curarum fomenta relinquere posses,
Quo te cœlestis sapientia duceret; ires.
Lib. I, epist. III, v. 25.

(*b*) *Omne vafer vitium ridenti Flaccus amico*
Tangit, et admissus circum præcordia, ludit,
Callidus excusso populum suspendere naso.
Sat. I, v. 116.

(*c*) Un parasite lui promet, s'il veut l'introduire chez Mécène, d'en bannir tous ses rivaux, et il répond : « On ne vit pas chez lui comme tu te l'imagines : il n'y a point de maison plus pure que la sienne, et qui soit plus exempte de ces sortes d'intrigues; ceux qui sont plus riches et plus savans

Digitized by Google

ment risquer de s'attirer un ennemi sans avoir pris la précaution de se faire en même temps et par le même moyen un puissant protecteur. Quelquefois, pour décocher un trait, il se cache derrière quelque grand personnage que le ressentiment n'oseroit attaquer ou ne sauroit atteindre.

Ces manœuvres lui paroissoient innocentes, « Parce que, disoit-il, je déteste la calomnie, parce que je ne déchire point mes amis absens, et que je sais garder un secret. » Quelle excuse! Mais que répondre à un plaisant dont les bons mots passoient en proverbe, à un plaisant de profession qui prétendoit ne blesser que par mégarde, et prononçoit fièrement l'anathème contre ceux qui cherchoient à faire rire aux dépens de leurs concitoyens (*a*)? qui tantôt demandoit très-hum-

que moi ne m'y font point ombrage : chacun y tient sa place, etc. : »

. . . . . *Isto non vivitur illic,*
Quo tu rere modo. Domus hac nec purior ulla est,
Nec magis his aliena malis : nil mi officit unquam
Ditior hic, aut est quia doctior : est locus uni
Cuique suus.

Lib. I, sat. IX, v. 48.

(*a*) . . . . . *Absentem qui rodit amicum,*
Qui non defendit alio culpante ; solutos.
Qui captat risus hominum famamque dicacis ;
Fingere qui non visa potest, commissa tacere
Qui nequit, hic niger est : hunc tu, Romane, caveto.

Lib. I, sat. IV, v. 81.

Digitized by Google

blement la permission de railler (*a*), et tantôt se reprochoit avec une feinte naïveté ses ironies les plus sanglantes? C'est par cet art, dont Perse tenta vainement d'imiter la finesse, et que Juvénal a certainement dédaigné, c'est par cet art malin qu'il a pu rire impunément de ses égaux. Il seroit à désirer que ceux qui dispensent le ridicule avec succès eussent autant de droiture que de sagacité; car en morale on ne doit pas user de ce moyen de correction avec moins de prudence qu'on n'emploie les poisons en médecine.

Quant aux favoris de la fortune, ceux-là n'avoient en général rien à craindre de sa muse: plus enjouée que mordante, elle ne s'égayoit qu'aux dépens des citoyens dont il n'attendoit ni plaisir ni célébrité. Que m'importe, disoit-il, d'être applaudi par le peuple (*b*), pourvu que je le sois par les chevaliers (*c*)? Rien ne lui imposoit,

(*a*) « S'il m'arrive quelquefois de m'exprimer trop librement et d'une manière trop ironique, j'espère qu'on voudra bien me le pardonner : »

. . . . . *Liberius si*
Dixero quid, si forte jocosius, hoc mihi juris
Cum venia dabis.
Lib. I, sat. IV, v. 103.

(*b*) *Non ego ventosæ plebis suffragia venor.*
Lib. I, epist. XIX, v. 37.

(*c*) *Satis est equitem mihi plaudere.*
Lib. I, sat. X, v. 76.

Digitized by Google

excepté la naissance et le crédit; quant au reste, il s'en fioit à cette arme puissante qu'il tenoit en réserve : « Si quelqu'un m'attaque, je le noterai, je le chanterai de manière qu'il sera la fable de la ville (*a*) .»

Observons cependant qu'il n'a pas toujours épargné les grands noms; mais il falloit alors ou que la race de ceux qu'il osoit attaquer fût éteinte, ou, s'il en subsistoit encore quelque rejeton, que son ineptie, que son déshonneur fussent bien avérés, et que par conséquent ce fût un homme sans crédit : encore prenoit-il garde dans cette conjoncture de blesser l'orgueil du corps des patriciens. Quand il immole Lévinus, de l'illustre famille des Valérius Publicola, il le sépare des nobles; et l'entoure de victimes subalternes qu'il sacrifie en même temps (*b*), à peu

(*a*) *Qui me commorit (melius non tangere! clamo)*
Flebit, et insignis tota cantabitur urbe.

Lib. II, sat. I, v. 45.

(*b*) Horace dit qu'avant Tullius, qui d'esclave devint roi, on avoit vu des hommes de basse extraction s'élever, par leurs vertus, aux plus hautes dignités, tandis, au contraire, que Valérius Lévinus, descendant de celui qui chassa Tarquin le Superbe, n'auroit pas été estimé quatre deniers si on l'eût mis en vente. C'est du moins, ajoute Horace, le jugement qu'en portoit le peuple, ce peuple que vous connoissez, qui dispense follement les honneurs à ceux qui les méritent le

Digitized by Google

près comme on en usoit aux funérailles des anciens rois de la Scythie (*a*).

Comme il ne s'indigne jamais, il reprend les travers et les vices sans aigreur, sans passion (*b*).

moins, qui n'obéit qu'à l'opinion, et se laisse éblouir par des images et par des titres :

Contra, Levinum, Valeri genus, unde Superbus
Tarquinius regno pulsus fugit, unius assis
Non unquam pretio pluris licuisse, notante
Judice, quo nosti populo; qui stultus honores
Sæpe dat indignis, et famæ servit ineptus,
Qui stupet in titulis et imaginibus.

Lib. I, sat. VI, v. 12.

(*a*) Hérodote, livre IV, § 71 et 72.

(*b*) « La satire d'Horace, dit M. l'abbé Batteux, ne présente guère que les sentimens d'un philosophe poli qui voit avec peine les travers des hommes, et qui quelquefois s'en divertit. Elle n'offre le plus souvent que des portraits généraux de la vie humaine; et si de temps en temps elle donne des détails particuliers, c'est moins pour offenser qui que ce soit, que pour égayer la matière et mettre la morale en action. Les noms sont presque toujours feints; s'il y en a de vrais, ce ne sont jamais que des noms décriés, et de gens qui n'avoient plus de droit à leur réputation. En un mot, le génie qui animoit Horace n'étoit ni méchant ni misanthrope, mais ami délicat du vrai, du bon, prenant les hommes tels qu'ils étoient, et les croyant plus souvent dignes de compassion ou de risée que de haine. »

Il est aisé de voir en quoi, dans l'examen d'Horace, je m'accorde avec M. l'abbé Batteux, et en quoi j'en diffère : ne partant pas des mêmes principes, il est naturel que nous n'ayons pas tiré les mêmes conséquences. *Voyez* les *Principes de Littérature*, tome III, pag. 331.

Digitized by Google

Chez lui tout est de forme, et presque rien de conscience. Tantôt il ne fait que nommer les vicieux pour désigner leurs vices (*a*); tantôt il les met en scène, leur laissant le soin de se décrier eux-mêmes. Juvénal n'a employé ce dernier moyen que dans une seule circonstance : je ne sais s'il vouloit être plaisant, mais son infâme Névolus ne m'a jamais causé que de l'horreur (*b*).

S'il désole les poëtes médiocres, ce n'est pas qu'il les haïsse, c'est par habitude, et parce qu'ils mettent en évidence ses rares talens pour la critique : peut-être aussi vouloit-il écarter des rivaux dont l'encens, quoique grossier, auroit pu l'emporter sur le sien.

Se jouant de toutes les prétentions, de toutes les manies, il a soin, lorsqu'il s'agit des siennes, de prévenir les reproches que d'autres auroient pu lui faire avec plus d'amertume : c'est son esclave qu'il introduit pour se faire accuser de vanité, d'inconstance, et même d'un peu d'hypo-

(*a*) Pour faire entendre qu'il y a un milieu entre l'avarice et la prodigalité, Horace dit qu'il y a bien de la différence entre le caractère de Tanaïs et celui du beau-père de Visellius :

Est inter Tanaïn quiddam socerumque Viselli.

Lib. I, sat. I, v. 105.

(*b*) *Voyez* la satire IX de Juvénal, tome II.

Digitized by Google

crisie, surtout lorsqu'il vantoit l'austérité des mœurs anciennes (*a*). Perse l'a imité à cet égard, mais sans succès : voulant se montrer autre qu'il n'étoit, et ne sachant pas dissimuler sa gravité naturelle, il ne plaît à personne, au lieu qu'Horace ne se faisant reprocher que les vices du siècle, confirmoit sans préjudice son véritable caractère.

Pour déconcerter l'orgueil des stoïciens, pour décrier leurs sophismes, il ne leur oppose que le langage du sens commun: et il affecte avant de les faire déraisonner, de mettre ce langage dans la bouche d'un homme rustique et sans culture (*b*) : moyen vraiment ingénieux, et souvent employé depuis contre les enthousiastes et les illuminés.

(*a*) « Vous ne cessez, mon maître, de vanter la vie et les mœurs des anciens Romains ; mais si quelque dieu vouloit vous y réduire, vous le refuseriez : »

. . . . . *Laudas*
Fortunam ac mores antiquæ plebis ; et idem,
Si quis ad illa deus subito te agat, usque recuses.
Lib. II, sat VII, v. 22.

(*b*) « Ce n'est pas moi qui parle, dit Horace, c'est le rustique Ofellus, qui n'a de philosophie que celle du bon sens : »

Nec meus hic sermo est, sed quæ præcepit Ofellus
Rusticus, abnormis sapiens, crassaque Minerva.
Lib. II, sat. II, v. 2.

Comparez ce que dit Ofellus à ce qu'Horace, dans les satires suivantes, met dans la bouche des stoïciens.

Digitized by Google

Il n'a pas dédaigné de descendre jusqu'à cette espèce d'ironie que nous appelons persiflage, et qui consiste autant à grossir le ridicule qu'à le faire naître, soit en se montrant du même avis que celui que l'on veut railler, ou bien, comme dans le repas de Nasidiénus (*a*), en feignant de compatir à une disgrâce dont on se moque en effet, soit en abusant de la foiblesse de ces hommes crédules à qui, par un jeu plus cruel qu'on ne le pense, on persuade les choses les plus absurdes.

Enfin les idées les plus sombres s'éclaircissent en passant dans sa tête : aucune, quelque sinistre qu'elle soit, n'est capable d'altérer sa constante sérénité. Il a soin d'ailleurs de rassurer tout le monde. « Sulcius et Caprius, dit-il, sont par état la terreur des brigands; mais moi je ne suis ni un Sulcius ni un Caprius; pourquoi me craindre (*b*) ? »

En effet le poison n'allume point sa bille : craignant de contrister son lecteur et de se pénétrer lui-même d'un sentiment qui répugne à sa délicatesse, il aime mieux railler l'empoisonneur, ou

(*a*) *Voyez* le livre II d'Horace, satire VIII.

(*b*) *Ut sis tu similis Cœli Birríque latronum,*
Non ego sim Caprí, neque Sulcí, cur metuas me ?
Lib I. sat. IV, v. 69.

Digitized by Google

lui décocher un sarcasme de loin, que de le combattre de près. « Confiez, dit-il, au débauché Scæva sa mère, qui vit trop long-temps à son gré, la main de ce fils respectueux ne fera pas le crime : je le crois! le loup ne rue point, le bœuf ne mord point; mais un peu de ciguë versée dans du miel débarrassera de la vieille (*a*). » Tel est en pareil cas le ton d'Horace.

Voici celui de Juvénal, lorsqu'il fait dire à Pontia : « Je l'ai fait, je l'avoue ; moi-même je préparai le poison : on me surprit, et j'achevai. — Détestable vipère! donner la mort à deux enfans dans un seul repas! à deux, cruelle! — A sept, si j'eusse été la mère de sept (*b*). » Il s'écrie dans un autre endroit : « Je l'aperçois cette noble matrone qui, pour apaiser la soif de son époux, lui présente un vin dont la douceur perfide recèle le venin d'un reptile; et, plus consommée que Locuste, enseigne à ses parentes novices l'art

(*a*) . . . . . *Scævæ vivacem crede nepoti*
Matrem; nil faciet sceleris pia dextra : mirum!
Ut neque calce lupus quemquam, neque dente petit bos,
Sed mala tollet anum vitiato melle cicuta.

Lib. II, sat. I, v. 53.

(*b*) . . . . . *Sed clamat Pontia : Feci,*
Confiteor, puerisque meis aconita paravi,
Quæ deprensa patent : facinus tamen ipsa peregi.
Tu ne duos una, sævissima vipera, cœna?
Tu ne duos? Septem, si septem forte fuissent.

Sat. VI, v. 638.

Digitized by Google

d'envoyer au bûcher, à travers les rumeurs du peuple, les cadavres livides de leurs maris empoisonnés (*a*). »

Dans ces deux circonstances, Juvénal en veut directement au crime; il le presse, le poursuit; il en est en même temps le témoin, l'accusateur et le juge : au lieu que chez Horace, le fait, c'est-à-dire l'empoisonnement, ne forme que l'accessoire de son idée principale : c'est par hasard qu'il a cité Scæva, car l'orage ne grondoit pas encore sur la tête de ce scélérat; mais la foudre part obliquement et le frappe à l'improviste.

C'en est assez pour faire sentir qu'Horace, de quelque manière qu'il s'y soit pris, avoit plus d'envie de plaire que de corriger (*b*); qu'une fois sorti de la pauvreté (*c*) qui lui avoit dicté ses premiers vers, il ne se proposa plus que d'obtenir

(*a*) *Occurrit matrona potens, quæ molle Calenum*
Porrectura viro miscet sitiente rubetam,
Instituitque rudes, melior Locusta, propinquas
Per famam et populum nigros efferre maritos.

Sat. I, v. 69.

(*b*) « Plaire aux grands n'est pas un médiocre avantage : »

Principibus placuisse viris non ultima laus est.

Lib. I, epist. XVII, v. 35.

(*c*) *Voyez* ci-devant la note (*a*), page cx.

Digitized by Google

la bienveillance de quiconque pouvoit embellir sa vie et contribuer à sa célébrité.

Il est vrai que la sanglante révolution qui venoit d'étouffer les derniers soupirs de la liberté romaine n'avoit pas eu le temps d'avilir absolument les âmes. Au défaut des bonnes mœurs, la tradition en subsistoit encore; et l'on n'étoit pas aussi abject, aussi généralement dépravé qu'on le fut ensuite. D'ailleurs le cruel, mais politique Octave, semoit de fleurs les routes qu'il se frayoit sourdement vers le despotisme (*a*). Les arts de la Grèce, transplantés autour du Capitole, florissoient sous ses auspices. Le souvenir de tant de discordes civiles toujours renaissantes faisoit adorer l'auteur de ce calme si long-temps attendu. On se félicitoit de n'avoir plus à craindre de se trouver à son réveil inscrit sur des tables de proscription; et le Romain en tutèle oublioit, à l'ombre des lauriers

(*a*) Le soin qu'Auguste, qui d'abord avoit porté le nom d'Octave, prenoit de plaire au peuple en lui donnant des jeux et des spectacles, a fait dire qu'il avoit plutôt les qualités d'un édile que celles d'un empereur. Sa fortune a de quoi surprendre, si l'on veut se rappeler qu'il défit Brutus et Cassius avec le bras d'Antoine, et qu'il ne dut la tranquillité de son règne, si fécond en flatteurs, qu'à l'extinction de tous les vrais citoyens qui avoient péri, soit dans les champs de Philippes, soit à la bataille d'Actium, ou pendant le cours des proscriptions.

Digitized by Google

de ses ancêtres, dans les amphithéâtres et dans les cirques, ces droits de citoyen dont ses pères avoient été si jaloux pendant près de huit siècles. Jamais la tyrannie, qui devoit bientôt s'établir sans retour, n'eut des prémices plus séduisantes. L'illusion étoit générale; ou si quelqu'un étoit tenté de demander au petit neveu de César de quel droit il s'érigeoit en maître, un regard de l'usurpateur le réduisoit au silence.

Profitant des conjonctures, et se jugeant incapable de remplir les devoirs d'un vrai républicain, Horace oublia qu'il avoit eu l'honneur de servir sous Brutus (*a*). Aussi bon courtisan qu'il avoit été mauvais soldat (*b*), il sentit jusqu'où

(*a*) « Pendant la guerre de Philippes, Brutus l'attira dans son parti, et le fit tribun des soldats : » *Bello Philippensi excitus a M. Bruto imperatore, tribunus militum meruit.* Sueton., *Vita Horat.*

(*b*) Horace avoue qu'à la bataille de Philippes il jeta son bouclier pour mieux fuir : *relicta non bene parmula.* Il ajoute qu'étant saisi d'effroi, Mercure l'enveloppa d'un nuage épais, et l'enleva du milieu des ennemis :

Sed me per hostes Mercurius celer
Denso paventem sustulit aere.
Carm., lib. II, od. VII.

Observez qu'il ne s'humilie ainsi qu'afin d'exalter l'empereur, et de lui rappeler l'époque décisive de sa fortune. « Si le parti de Brutus et de Cassius, dit-il, que j'embrassai témérairement et sans avoir encore assez d'expérience, succomba,

Digitized by Google

pouvoient l'élever sans effort la finesse, les grâces et la culture de son esprit, qualités peu considérées jusqu'alors chez un peuple inquiet, turbulent, et qui n'avoit médité que des conquêtes ou des révoltes.

Ainsi la politesse, l'éclat et la fatale sécurité de ce règne léthargique, n'avoient rien d'odieux pour un poëte dont toute la morale n'étoit en dernière analyse qu'un calcul de voluptés, quelquefois plus qu'épicuriennes; car, tel que le Janus à double face, il avoit plusieurs visages, celui d'un philosophe et d'un mondain, celui d'un honnête homme et d'un débauché (*a*).

c'est qu'il étoit incapable de résister à la valeur d'Auguste : »

Cæsaris Augusti non responsura lacertis.

Lib. II, epist. II, v. 48.

Cependant l'histoire nous apprend que ce même Auguste se tint caché parmi les bagages de l'armée tant que dura la bataille. Sur mer, il restoit à fond de cale; témoin l'un des combats que Sextus Pompéius lui livra sur cet élément.

(*a*) Horace déclare, dans la satire II du livre I, qu'il y a dans le commerce des courtisanes encore plus à perdre du côté de l'honneur que de celui de la fortune :

. . . . . *Unde*
Fama malum graviusque quam res trahit.

Vers 59.

Bientôt après il fait l'apologie des plaisirs honteux et faciles :

. . . . *Parabilem amo Venerem facilemque.*

Vers 119.

Digitized by Google

Je rougirois de dire de quelle manière obscène Auguste avoit coutume de le désigner en badinant (*a*).

Indifférent sur l'avenir, et n'osant rappeler la mémoire du passé, il ne songeoit qu'à se garantir de tout ce qui pouvoit affecter tristement son esprit et troubler les charmes d'une vie dont il avoit habilement arrangé le système sur l'état présent des choses et sur le crédit actuel des personnes. Aussi de tous ses contemporains, dont quelques-uns avoient encore l'âme grande et forte, n'a-t-il célébré que les amis de son maître, du moins ceux que l'on pouvoit louer impunément et sans se compromettre. Ne cherchez dans ses vers ni le nom d'Ovide, alors flétri par sa disgrâce, ni celui de Cicéron, que Rome encore libre avoit appelé dieu tutélaire et père de la patrie (*b*).

Le faste éblouissant d'une foule d'oppresseurs engraissés de la substance des nations conquises, loin de l'irriter, ne faisoit qu'exciter sa verve par

(*a*) *Sæpe eum, inter alios jocos, putissimum penem, et homuncionem lepidissimum appellat.* SUETON, *Vita Horat.*

(*b*) . . . . . *Roma parentem,*
Roma patrem patriæ Ciceronem libera dixit.
Sat. VIII, v. 243.

Voyez satire VIII, note 51, tome II, sur le v. 237.

Digitized by Google

l'appât des plaisirs. C'est ainsi que de nos jours un poëte fameux a chanté le luxe et la volupté. Mais il y a cette différence entre Voltaire et Horace, c'est que celui-ci jouissoit du moins de ses erreurs, au lieu que l'autre, trop avide de toute sorte de renommée, ne fut que le martyr des siennes.

Utile à l'empereur, dont sa lyre suspendoit les remords, d'autant plus cher à Virgile qu'il l'avoit célébré (*a*), accueilli de tous les grands, et partageant leurs jouissances voluptueuses, il n'affecta point de regretter l'austérité de l'ancien gouvernement, dont les éloges surannés ne passoient plus que pour des lieux communs : c'eût été mal répondre aux vues d'Auguste et de Mécène. Le premier, dit-on, feignit de vouloir abdiquer, le second l'en détourna : il fit bien pour le prince et pour lui-même ; que seroient-ils devenus tous deux, si les fers de la servitude avoient été rompus, l'un avec son caractère artificieux et n'ayant plus de satellites à ses ordres, l'autre réduit à sa mollesse et à son faste (*b*)?

(*a*) « Les Muses champêtres ont accordé à Virgile ce qu'elles ont de plus tendre et de plus gracieux : »

. . . . . *Molle atque facetum*
Virgilio annuerunt gaudentes rure Camenæ.

Lib. I, sat. X, v. 44.

(*b*) La mollesse et le faste de Mécène furent tels, que les

Digitized by Google

Dès lors il fallut se taire ou parler en esclave: les philosophes se turent, mais les poëtes parlèrent. Horace, bien sûr que les nations futures, enchantées de ses vers, affranchiroient son nom, vit qu'il pouvoit hardiment et sans craindre l'avenir, être l'adulateur d'un homme qui régnoit sans obstacles. J'avoue qu'il n'en vint pas là sur le champ; ce ne fut qu'après en avoir été vivement sollicité par Auguste lui-même. Celui-ci lui reprocha d'avoir trop long-temps gardé le silence: « Est-ce que vous appréhendez, lui dit-il, que ma bienveillance

écrivains postérieurs les lui ont souvent reprochés. Juvénal, en parlant d'un faussaire enrichi, dit « que cet homme affectoit, dans sa litière ouverte des deux côtés, et portée par six esclaves, les airs d'un Mécène dédaigneux : »

. . . . . *Quum jam sexta cervice feratur*
Hunc atque inde patens ; ac nuda pene cathedra,
Et multum referens de Mæcenate supino.

Sat. I, v. 65.

Le même auteur, pour exprimer un vêtement efféminé, dit : « Un habit digne de la mollesse de nos Mécènes : »

. . . . . *Vestem*
Purpuream teneris quoque Mæcenatibus aptam.

Sat. II, v. 38.

Sénèque reproche à Mécène d'avoir été moins homme que les eunuques qui l'escortoient : *Spadone magis tamen viri quam ipse.* Senec., epist. 114.

Digitized by Google

et mon commerce ne vous couvrent d'infamie chez la postérité (*a*). »

Par ces diverses considérations, qui font connoître Horace relativement à son siècle, à ses talens et à l'usage qu'il en a fait, mon dessein n'a été ni de décrier ce philosophe aimable qui dictoit avec une égale aisance les préceptes de la vie et ceux des arts, ni de flétrir les lauriers de ce poëte de tous les temps, de toutes les heures; de ce poëte à qui, jusque dans ses écarts, on ne sauroit s'empêcher de sourire et de faire grâce: car, s'il est des écrivains chez qui les vertus sont sans agrément, et Perse en fournit l'exemple, il en est d'autres aussi chez qui les vices même ne déplaisent pas. J'ai voulu montrer seulement que ce Protée, qui compta pour amis ou pour admirateurs ceux même dont il critiquoit les opinions ou la conduite, aimoit mieux capituler que de combattre; qu'il attachoit peu d'importance à ses leçons, et ne tenoit que conditionnellement à ses principes. Au reste, il n'a guère insisté que sur les vertus domestiques et sur les vices populaires (*b*), les seuls que l'on pût alors célébrer ou censurer impunément: mais l'abus du pouvoir et l'excès

(*a*) *An vereris ne apud posteros infame tibi sit quod videaris familiaris nobis esse?* SUETON., *Vita Horat.*

(*b*) Il en a excepté le jeu, parce qu'Auguste étoit joueur.

Digitized by Google

du malheur devoient enfin produire l'indignation; de la satire privée devoit naître la satire publique, qui est le dernier terme du genre dont il s'agit, et dont le troisième satirique va nous exposer les fonctions généreuses.

Juvénal, aussi véridique que l'histoire, et quelquefois plus indulgent (*a*), commença sa carrière satirique où l'autre avoit fini la sienne; c'est-à-dire qu'il fit pour les mœurs et pour la liberté ce qu'Horace avait fait pour le goût et la décence, laquelle, comme on le sait, ne suppose pas toujours que l'on se respecte soi-même en respectant les autres. Celui-ci venoit d'apprendre à supporter le joug d'un maître, et de préparer des apothéoses aux tyrans les plus vils. Juvénal, dédaignant toutes sortes d'artifices, et supérieur aux lois d'une vaine urbanité, non content d'avoir châtié du même fouet et les nobles qui se prostituoient sur le théâtre, et le peuple qui avoit l'impudence d'assister à leurs farces (*b*), réclama hautement contre un pouvoir usurpé. Il ne cessa de rappeler les beaux jours de la république à ces Romains asservis qui

(*a*) On trouve dans Tacite les noms de plusieurs Romains que Juvénal a traités avec beaucoup plus de douceur que cet historien. *Voyez* satire x, note 98 sur le v. 331, tome II.

(*b*) « Le peuple est encore plus impudent que tous ces patriciens, d'avoir le front d'assister à leurs farces, d'écouter

Digitized by Google

avoient substitué le suicide à leur ancien courage; à ces Romains dégénérés qui, depuis Auguste jusqu'à Domitien, ne s'étoient guère vengés de l'oppression que par des bons mots, et qui devoient bientôt se jeter dans l'anarchie pour échapper au despotisme.

Le caractère de ce dernier fut la force, la verve et l'indignation (*a*): on remarque néanmoins qu'il est quelquefois plus affligé qu'indigné. Son but fut uniquement de consterner les vicieux, et d'abolir, s'il eût été possible, le vice presque légitimé. Courageuse entreprise! Mais il écrivoit dans un siècle détestable, où les lois de la nature étoient

les inepties des Fabius, et de rire des soufflets que les Mamercus reçoivent en public :

. . . . . Populi frons durior hujus,
Qui sepet, et spectat triscurria patriciorum.
Planipedes audit Fabios, ridere potest qui
Mamercorum alapas.

Sat. VIII, v. 189.

Néron et Domitien forçoient les nobles à se prostituer sur l'arène et sur le théâtre. Maintenant on ne force personne; mais cela n'empêche pas que l'on ne voie tous les jours figurer dans nos *comédies bourgeoises* de très-nobles acteurs.

(*a*) « Faute de talent naturel, l'indignation dicte des vers quels qu'ils soient, des vers tels que nous en faisons Cluviénus et moi : »

Si natura negat, facit indignatio versum,
Qualemcumque potest, quales ego vel Cluvienus.

Sat. I, v. 79.

Digitized by Google

publiquement violées, où l'amour de la patrie étoit tellement éteint dans le cœur de presque tous ses concitoyens, que cette race, abrutie par la servitude et la volupté (*a*), par le luxe et tous les crimes qu'il a coutume de traîner à sa suite, méritoit plutôt des bourreaux qu'un censeur.

Cependant l'empire, ébranlé jusque dans ses fondemens, alloit bientôt s'écrouler sur lui-même (*b*). On consacroit le despotisme par des sénatus-consultes. La liberté, dont quelques esclaves avoient encore le sentiment, n'étoit plus qu'un mot pour la plupart des citoyens; et ce mot, personne n'osoit le proférer en public. De grands hommes périrent pour avoir célébré leurs pareils. Nous avons vu, dit Tacite, traiter comme criminels d'état Rusticus, pour avoir fait l'éloge de Thraséas; Sénécion, pour avoir fait celui d'Helvidius (*c*). Des historiens furent mis en croix. La philosophie fut proscrite, et les philosophes

(*a*) « Plus cruel que le glaive, le torrent des voluptés submerge notre empire et venge l'univers asservi : »

. . . . . *Sævior armis*
Luxuria incubuit, victumque ulciscitur orbem.

Sat. VI, v. 292.

(*b*) *Ardebant cuncta, et fracta compage ruebant.*

Sat. VI, v. 618.

(*c*) Tacit., *Vita Agricol.*, § 11.

Digitized by Google

bannis. Chacun n'étoit sensible qu'à son propre malheur, et ne le conjuroit souvent que par la délation. Il est certain que des enfans dénoncèrent leurs propres pères, et servirent contre eux de témoins. Parens, amis, tout, jusqu'aux êtres inanimés, devenoit d'autant plus suspect (*a*), qu'un délateur en titre étoit dès lors une personne sacrée. Il n'étoit pas permis de pleurer les proscrits, on punissoit les larmes; et lorsque le tyran, quel qu'il fût, avoit condamné quelqu'un à l'exil ou à la mort, le sénat ordonnoit qu'il en fût remercié comme d'une faveur singulière. Pendant les grandes exécutions, et lorsque la ville étoit inondée de sang humain, le Capitole fumoit de celui des victimes immolées pour le salut de l'empereur. Finissons; car, excepté quelques instans de relâche dont notre satirique avoit appris à se défier, l'histoire de ces temps désastreux n'est qu'une liste de perfidies, d'empoisonnemens et d'assassinats.

Dans ces conjonctures, Juvénal, qui savoit que l'alliance du plaisant et de l'odieux est incompatible, méprise l'arme légère du ridicule, si familière à son devancier : il saisit le glaive de la satire, ou plutôt il en fabrique un lui-même et d'une trempe nouvelle; puis, courant du trône à la ta-

(*a*) *Etiam muta atque inanima, tectum et parietes circumspectabantur.* Tacit., *Annal.*, lib. IV, § 69.

Digitized by Google

verne, et des portes de Rome jusqu'aux bornes de l'empire, il punit les hypocrites, les adultères, les exacteurs; il frappe indistinctement quiconque s'est écarté des voies de la nature (*a*) ou du sentier de l'honneur. Ce n'est plus, comme Horace, un poëte variable, souple, et trop enclin à cette indifférence faussement appelée philosophique (*b*), qui s'amuse à persifler le vice, ou à reprendre quelques travers de peu de conséquence, et dont le style, voisin du langage ordinaire, coule au gré d'un instinct voluptueux; c'est un censeur incorruptible qui dit ce qu'il sent, ce qu'il pense,

(*a*) Les deux sexes alors outrageoient également la nature; et l'on vit des femmes, parmi les Romaines les plus illustres, donner le signal d'une débauche monstrueuse. Juvénal n'a pas craint de nommer les coupables. *Voyez* satire VI, v. 310, tome II.

(*b*) « Ne s'affeoter de rien, c'est peut-être, Numicius, le seul et unique moyen de vivre constamment heureux : »

Nil admirari prope res et una, Numici,
Solaque, quæ possit facere et servare beatum.

Lib. I, epist. VI, v. 1.

Ce précepte, très-philosophique à bien des égards, souffre beaucoup d'exceptions. C'est la sensibilité, c'est le zèle et le courage qui produisent presque toutes les vertus et les rendent utiles.

Digitized by Google

et qui le dit surtout à la postérité (*a*); c'est un poëte ardent, et qui s'élève quelquefois avec son sujet jusqu'au ton de la tragédie (*b*).

Rien ne rend un écrivain plus imposant que l'opinion qu'il sait inspirer de ses mœurs et de sa probité. Que ce dernier des satiriques latins doit donc nous paroître vénérable! Toujours conséquent à des principes non d'emprunt ni de mode (*c*), mais nés dans son propre cœur, et

(*a*) « La postérité n'ajoutera rien à la dépravation de nos mœurs : je défie nos neveux de surpasser leurs pères : »

Non erit ulterius, quod nostris moribus addat
Posteritas; eadem cupient facientque minores.
Sat. I, v. 147.

(*b*) « On me dira peut-être qu'usurpant le cothurne, qu'affectant l'emphase de Sophocle, et violant les lois des satiriques mes devanciers, je viens d'inventer ces horreurs chimériques : »

Fingimus hæc, altum satira sumente cothurnum
Scilicet; et, finem egressi legemque priorum,
Grande Sophocleo carmen bacchamur hiatu,
Montibus ignotum Rutulis cœloque latino.
Sat. VI, v. 644.

(*c*) Juvénal déclare qu'il n'a jamais étudié les dogmes cyniques, ni ceux des stoïciens, et qu'il n'est point épris de la doctrine d'Épicure :

Et qui nec cynicos, nec stoïca dogmata legit
A cynicis tunica distantia, non Epicurum
Suspicit exigui lætum plantaribus horti.
Sat. XIII, v. 121.

Voyez la note 30 sur cette même satire, tome II, sur le même vers.

Digitized by Google

fortifiés par la méditation, chez lui tout est réel, tout est grave et utile, sans être néanmoins dénué du charme de la diction et de l'harmonie du vers. Il ne s'agit partout que de la folie et de la sagesse, de la licence et du devoir, de la servitude et de la liberté.

S'il reprend les ridicules, ce n'est qu'autant qu'ils tiennent au vice ou qu'ils y mènent; et, lorsqu'il rit, son rire est encore plus formidable que sa colère. Quand il sévit, quand il immole, on n'est jamais tenté de plaindre ses victimes, tant elles sont odieuses et difformes (*a*) : que dis-je! l'homme de bien qu'il console encore aujourd'hui, et qu'il venge après tant de siècles, l'en remercie et se figure qu'il ne songeoit qu'à lui.

Son plus beau triomphe, comme poëte, c'est d'avoir mis la vérité avant les convenances (*b*);

(*a*) Après avoir fait le portrait du délateur Crispinus, dont les vices n'étoient rachetés par aucune vertu, Juvénal s'écrie : « Que faire? que dire d'un homme dont la personne est plus difforme que le crime? »

. . . . . *Quid agas, quum dira et fœdior omni*
Crimine persona est?

Sat. IV, v. 14.

(*b*) *Vitam impendere vero.* Ces belles paroles sont de Juvénal, sat. IV, v. 91, tome I. J.-J. Rousseau les prit pour épigraphe.

De ce beau dévoûment Rousseau fut le modèle :
A sa noble devise il expira fidèle.

Les Mois, t. II, in-4°, p. 261.

M. Roucher, auteur du poëme que je viens de citer, a célébré

Digitized by Google

c'est d'avoir eu le courage, au risque de déplaire, et même en étant sûr, de lui sacrifier tant de bienséances équivoques, tant d'égards politiques, si chers à ceux dont toute la morale ne consiste qu'en apparences : mais sa conscience lui crioit que l'avenir en seroit reconnoissant; elle ne l'a pas trompé, puisque les gens de bien, du temps d'Ammien-Marcellin, lisoient son livre de préférence à tous les autres (*a*).

tous les grands hommes de son temps, et encouragé les autres avec un enthousiasme dont il y a peu d'exemples : il mérite d'être encouragé à son tour; car il a déployé dans cet ouvrage, qui est le fruit de sa jeunesse, le plus beau caractère et un talent incontestable.

Qui m'auroit dit, lorsque j'écrivois cette note, que la tête du malheureux Roucher tomberoit un jour avec celles des Bailly, Condorcet, Lavoisier, et de tant d'autres écrivains distingués !

. . . . . *Quæque ipse miserrima vidi,*
Et quorum pars magna fui.

VIRG., *Æneid.*, lib. II, v. 5.

(*a*) Voici le passage de cet historien; peu de gens l'ont bien entendu : *Quidam detestantes ut venena doctrinas, Juvenalem et Marium Maximum curatiore studio legunt, nulla volumina præter hæc, in profundo otio contrectantes.* (Amm. Marcell., *Histor.*, lib. XXVIII.) Il ne faut pas se figurer qu'Ammien ait voulu mettre les satires de Juvénal et le livre de Marius Maximus au rang des ouvrages corrupteurs, comme l'ont cru quelques savans : c'est tout le contraire. Les lecteurs dont il parle préféroient les maximes de ces deux auteurs à la doc-

Digitized by Google

Tout ce qui pouvoit nuire aux hommes l'indignoit (*a*). Nous devons à cette noble passion des vérités d'un ordre supérieur, des vérités qui peut-être n'auroient jamais été risquées dans les siècles suivans, où les âmes, de plus en plus avilies, perdirent jusqu'à la tradition du véritable honneur.

Non content d'avoir combattu les vices les plus odieux, et généralement reconnus pour tels, il comprit qu'il falloit encore remonter à la source du mal, et dissipér les prestiges de l'opinion; « Car il faut, dit Montaigne, ôter le masque aussi bien des choses que des personnes. » De là ces satires, ou plutôt ces belles harangues (*b*) contre nos vains préjugés, plus forts et bien autrement accrédités que la saine raison.

Ne dissimulons point qu'il a mérité de justes reproches, non pas pour avoir dénoncé de grands

trine empoisonnée que l'on débitoit alors; c'est ce que signifie *detestantes ut venena doctrinas*.

Marius Maximus avoit publié un livre intitulé *Semaines historiques*, dans lequel il parloit des Césars avec beaucoup de chaleur et de liberté.

(*a*) Les stoïciens n'approuvoient pas cette disposition de l'âme; et Thraséas disoit que celui qui hait les vices hait les hommes : *Qui vitia homines odit.* (Pline, lib. VIII, epist. XXII.) Le contraire de cette maxime me paroît beaucoup plus vrai.

(*b*) *La Noblesse*, satire VIII; *les Vœux*, satire X; *le Dépôt*, satire XIII; *l'Exemple*, satire XIV; *la Superstition*, satire XV.

Digitized by Google

noms déshonorés, non pas pour avoir employé le blâme avec autant d'art qu'Horace avait employé la louange (*a*), mais pour avoir alarmé la pudeur dans plusieurs circonstances, et surtout quand il parle de ce crime abominable dont les Germains avoient coutume d'étouffer les auteurs sous une claie, après les avoir plongés dans un bourbier (*b*). Quoique je n'aie pas dessein de l'en justifier, j'observerai cependant que Sénèque et Perse lui-même se sont permis plusieurs détails de la dernière obscénité. J'observerai que les plus grands hommes de ce temps et les mieux intentionnés n'avoient pas toujours, selon Pline le jeune, cette retenue qui empêche de nommer de certaines choses par leurs noms (*c*).

(*a*) *Voyez* le Turbot, satire IV, tome I. Cette satire, considérée relativement à l'art de blâmer et d'avilir encore plus ce qui est infiniment méprisable, me paroît dans son genre être le chef-d'œuvre de tous les satiriques. La marche en est simple, ingénieuse, et même attachante : c'est la marche du poëme épique. Le coup de génie, c'est d'y avoir fait habilement contraster les satellites et les adulateurs de Domitien avec les honnêtes sénateurs que ce tyran avoit fait convoquer à un conseil extraordinaire, conseil le plus burlesque et le plus ridicule qu'il fût possible d'imaginer.

(*b*) *Corpore infames, cœno ac palude, injecta insuper crate, mergunt.* Tacit., *German.*, § XII.

(*c*) *Si nonnulla tibi paulo petulantiora videbuntur, erit eruditionis tuæ cogitare summos illos et gravissimos viros, qui*

Digitized by Google

Rien ne sauroit excuser la licence d'Horace, parce qu'il peint le nu avec des couleurs séduisantes, et qu'alors il n'est que libertin; mais, en peignant des horreurs dont frémit la nature, on voit qu'il entroit dans le plan de Juvénal de montrer à quel point l'homme peut s'abrutir quand il n'a plus d'autres guides que la mollesse et la volupté. D'ailleurs, ce qu'il a d'obscène est écrit de manière que le vice lui-même ne sauroit l'envisager sans dégoût et sans horreur. Saint Chrysostôme comparoit ces sortes d'écrivains que nous trouvons aujourd'hui trop licencieux, quoique nous ne soyons pas exempts des turpitudes qu'ils décrivoient, il les comparoit à ceux qui ne craignent pas de souiller leurs mains lorsqu'il s'agit de panser des ulcères (*a*).

Sans ces taches, qui sont du siècle et non de l'auteur, on ne trouveroit rien à reprendre dans ses écrits, du moins pour ce qui regarde les mœurs (*b*). La pudeur, qu'il recommande si sou-

talia scripserunt, non modo lascivia rerum, sed ne verbis quidem nudis abstinuisse. Plin., lib. IV, epist. XIV.

(*a*) Joann. Chrysostomi, humilia III, in *Epist. ad Corinth.*

(*b*) Je ne prétends pas que Juvénal soit toujours un modèle de goût, ni que l'on puisse à cet égard le comparer à Horace. Il a trop de parenthèses, et il lui arrive quelquefois de surcharger ses tableaux. On remarque encore que lorsqu'il veut se rapprocher du style des anciens satiriques, il emploie des

Digitized by Google

vent, n'y est blessée que par des traits échappés dans les accès d'une verve fougueuse, et qu'il désavoue lorsqu'il est de sang froid. « Que jamais, dit-il, un mot obscène, une action déshonnête ne blesse les yeux ou les oreilles dans la demeure d'un enfant. Loin de cette maison, loin de cet asile vénérable, et les courtisanes et les chants nocturnes d'un parasite enivré. Un enfant, grands dieux! en peut-on jamais assez respecter l'innocence (*a*) ? »

On lui reproche encore d'avoir été trop avare de louanges lorsqu'il s'agissoit de ses contemporains: mais dans quelque siècle que ce soit, quand on ne veut ni se faire illusion à soi-même, ni tromper les autres, en peut-on donner beaucoup ? Le éloges ne sont le plus souvent accordés qu'en échange : il méprisoit ce trafic (*b*), et c'est pour-

expressions qui bigarrent le sien, au point qu'il ne seroit pas possible de le faire lire dans notre langue, si l'on se piquoit de le traduire avec une fidélité trop scrupuleuse. J'ai déjà prévenu que je le suivrai pas à pas dans les notes que l'on trouvera à la fin de chaque satire. J'aurai soin d'avertir de ce qui m'a paru froid ou exagéré.

(*a*) *Nil dictu fœdum, visuque hæc limina tangat,*
Intra quæ puer est. Procul hinc, procul inde puellæ.
Lenonum, et cantus pernoctantis parasiti.
MAXIMA DEBETUR PUERO REVERENTIA.

Sat. XIV, v. 44.

(*b*) On en peut juger par le silence qu'il a gardé sur Martial. Cet adulateur effronté a cité plusieurs fois Juvénal ; mais celui-

Digitized by Google

quoi il aimoit mieux célébrer les morts que les vivans. S'il n'a pas loué ceux-ci davantage, c'est qu'il ne savoit pas, comme les beaux-esprits de cour, et Tacite lui-même, trouver des vertus où il n'y avoit plus que de la patience.

Sachons-lui gré cependant de la manière dont il a traité ceux qui se taisoient ou se cachoient, ceux qui anéantissoient, pour ainsi dire, leur existence, afin qu'on ne pût pas les accuser d'avoir été fauteurs ou instrumens de la tyrannie. Sachons-lui gré d'avoir compati à la servitude involontaire de quelques citoyens secrètement vertueux, mais qui voyoient bien qu'il étoit inutile désormais de s'opposer au torrent. « Qui méritoit mieux, dit-il, que Vibius Crispus, d'aider de ses conseils un maître de l'univers, s'il eût été permis sous Domitien d'ouvrir un avis généreux et de blâmer la cruauté (*a*) ? »

Juvénal, réplique-t-on, n'a célébré qu'un seul des bons empereurs; encore ne le loue-t-il que d'avoir favorisé les lettres (*b*). « Juvénal étoit-il

ci ne l'a point payé de retour, parce que vraisemblablement il ne l'estimoit pas.

(*a*) . . . . *Maria ac terras populosque regenti*
Quis comes utilior, si clade et peste sub illa
Sævitiam damnare, et honestum afferre liceret
Consilium ?

Sat. IV, v. 83.

(*b*) *Voyez* satire VII, note 2, tome II, sur le v. 1.

Digitized by Google

fait pour caresser même les tyrans débonnaires ? » Quoiqu'ils se fussent accoutumés au nom de maîtres, il ne les en croyoit pas moins soumis aux lois républicaines, et par conséquent justiciables de la nation, dès que celle-ci auroit le courage de faire revivre des droits que les plus grands hommes avoient regardés comme imprescriptibles. Ce digne et dernier professeur de la liberté romaine (*a*), qui, sous le quatorzième empereur, persistoit à ne reconnoître que l'autorité du sénat (*b*), n'avoit que trop appris que les vertus des usurpateurs fournissent tôt ou tard de nouveaux moyens d'oppression à ceux qui les remplacent (*c*). C'est ainsi qu'en avoient jugé plusieurs grands personnages, les Helvidius, les Thraséas, et, quelque temps avant eux, ce fameux Arruntius qui,

(*a*) *Acer et indomitus, libertatisque magister.*

Sat. II, v. 77.

(*b*) « Considère ce que les lois prescrivent, ce qu'ordonne le sénat; quelles récompenses il accorde aux gens de bien; quelles foudres légitimes il lança contre Numitor et Capiton, ces pirates des pirates de la Cilicie : »

Respice quid moneant leges, quid curia mandet;
Præmia quanta bonos maneant; quam fulmine justo
Et Capito et Numitor ruerint, damnante senatu,
Piratæ Cilicum.

Sat. VIII, v. 91.

(*c*) Tacite croyoit au contraire que le règne de Trajan étoit le gage certain d'un avenir heureux. Tacit., *Vita Agricol.*, § V.

Digitized by Google

prêt à se donner la mort, disoit : « J'échapperois sans doute à Tibère, qui dans peu de jours ne sera plus : mais comment échapper à la jeunesse de son successeur ? Comme je prévois, ajouta-t-il, un esclavage plus rigoureux, je fuis en même temps et le passé que je déteste, et l'avenir que je redoute (*a*) ».

Je ne dissimule pas les défauts de Juvénal, quoique la plupart tiennent à de grandes beautés. L'impétuosité de cet ardent satirique, et la séduction de son art, l'ont quelquefois emporté trop loin ; mais la droiture de ses intentions, la pureté de ses sentimens et la sublimité de ses maximes l'excusent presque toujours. S'il fut outré, ce qui n'est pas aussi fréquent qu'on le dit, ce fut un vice de tête et non de cœur ; s'il fut sévère, il fut juste. Que les méchans le craignent, les bons doivent l'aimer.

Il est aisé maintenant de sentir pourquoi Horace a plus de partisans que Juvénal. On sait que depuis long-temps la vertu sans alliage n'a plus de cours ; que ceux qui la professent dans toute sa pureté ont toujours plus d'adversaires que de disciples (*b*), et qu'ils révoltent plus sou-

(*a*) *Prospectare jam se acrius servitium, eoque fugere simul acta et instantia.* Tacit., *Annal.*, lib. VI, § XVIII.

(*b*) *Obsequium amicos, veritas odium parit.*
TERENT.

Digitized by Google

vent qu'ils ne persuadent (*a*). Supposez donc que les mêmes causes, et de plus funestes encore que celles qui perdirent tant de grands empires, tant de républiques florissantes, vinssent à redoubler subitement chez nous tous les maux que produisent l'égoïsme et la cupidité (*b*); supposez que les grands et les riches fussent sans pudeur et sans pitié quand il s'agit de devenir encore plus riches; que l'or et les denrées, au lieu de circuler librement et de porter la vie dans tous les membres de l'état, fussent détournés frauduleusement de leurs canaux naturels, et ne servissent plus qu'à fomenter le luxe insolent des agioteurs, des parvenus et des courtisanes nobles ou roturières : quel seroit, je vous prie, le sort de deux orateurs, dont l'un plaideroit la cause du superflu et l'autre celle du nécessaire (*c*)? Il

(*a*) « Qui a ses mœurs, dit Montaigne, établies en réglement au-dessus de son siècle, ou qu'il torde et émousse ses règles, ou, ce que je lui conseille plutôt, qu'il se retire à quartier, et ne se mêle point de nous : qu'y gagneroit-il ? » *Essais*, liv. III, chap. 9.

(*b*) Je veux parler surtout des rentes viagères, des loteries et des autres jeux de hasard diversement combinés. Mais on travaille enfin à réformer cet abus. Le parlement, toutes les chambres assemblées le 20 mars 1781, les princes et pairs y séant, a délibéré contre les jeux anciennement prohibés, et le roi les a supprimés de nouveau.

(*c*) Sous le règne de Tibère, la cause du luxe fut débattue

Digitized by Google

est évident que le premier triompheroit auprès de nos Crésus qu'il en obtiendroit à moins de frais que le client de Mécène (*a*), des repas et des pensions. Mais le second ?... N'ayant pour amis que les infortunés, je tremblerois pour lui.

Le grand talent d'un écrivain chez les peuples arrivés à ce déclin des mœurs que l'on appelle l'exquise politesse, est moins de dire ce qui sert que ce qui plaît. Si cette réflexion est juste et fondée, on m'accordera que ceux qui flottent au gré de l'opinion, n'ont que trop d'intérêt de préférer à l'âpreté de Juvénal, la mollesse d'un poëte versatile, qui, non content d'excuser leurs caprices et de colorer les objets de leurs goûts,

en plein sénat : celui qui la défendoit l'emporta, parce que, dit Tacite, le plus grand nombre des sénateurs ne voulut point prononcer contre lui-même. Cette question ne fut agitée dans le sénat de Rome que relativement aux mœurs. On convient assez unanimement aujourd'hui que le luxe est moralement pernicieux; mais de grands écrivains se sont efforcés de prouver que, dans un gouvernement tel que le nôtre, il est politiquement utile. L'avenir en décidera.

(*a*) J'ai le droit de nommer Horace client, quand Auguste l'appelle parasite : « Je souhaite, écrivoit-il à Mécène, que vous m'ameniez Horace; il passera de votre table, où il n'est que parasite, à cette table royale, et il m'aidera à faire mes lettres : » *Veniet ab ista parasitica mensa ad hanc regiam, et nos in epistolis scribendis adjuvabit.* Sueton., *Vita Horat.*

Digitized by Google

de quelque nature qu'ils soient, sait encore autoriser par son exemple les vices les plus honteux.

S'il est vrai que l'humanité s'affoiblit et s'altère à mesure qu'elle se polit (*a*), on doit aujourd'hui donner la préférence à la double doctrine de celui qui sait le mieux amuser l'esprit, endormir la conscience et flatter l'indolence du cœur, sans paroître toutefois déroger formellement aux qualités qui constituent l'honnêteté. C'est principalement à ces titres qu'Horace ne peut jamais cesser d'être, d'âge en âge, le confident ou le conseil d'une postérité que de nouveaux arts, et par conséquent des besoins nouveaux, éloigneront de plus en plus de la simplicité naturelle, c'est-à-dire de ce terme où l'homme, suffisamment perfectionné, ne sait pas s'arrêter : terme heureux! si le bonheur est fait pour nous, et que tant de peuples célèbres ont regretté trop tard. Mais l'homme, s'il en existe encore, celui qui s'est, bien libre, persuadé que le bonheur dont nous sommes susceptibles ne dépend que de nous-mêmes; qu'excepté les relations de devoir, de bienveillance et d'humanité, toutes les autres sont chimériques ou pernicieuses; celui qui s'est

(*a*) « L'affinement des esprits, dit Montaigne, n'en est pas l'assagissement. » *Essais*, chap. IX.

Digitized by Google

fait des principes constans, et qui ne connoît qu'une chose à désirer, le bien; qu'une chose à fuir, le mal; et qui se dévoueroit à l'opprobre et à la mort plutôt que de trahir sa conscience, dont le témoignage lui suffit; celui-là, n'en doutez pas, préfèrera la rigueur d'une morale salutaire à tous les palliatifs d'un auteur complaisant. Ainsi Juvénal seroit le premier des satiriques, si la vertu étoit le premier besoin des hommes; mais, comme il l'a dit lui-même, on vante la probité tandis qu'elle se morfond (*a*).

De toutes ces considérations il résulte qu'Horace écrivit en courtisan habile, Juvénal en vrai citoyen; que l'un ne laisse rien à désirer à un esprit cultivé, délicat et voluptueux; que l'autre satisfait pleinement une âme forte et rigide; il en résulte encore que les circonstances propres à former de grands satiriques s'opposent aux réformes qu'ils voudroient introduire. En effet, quand les mœurs viennent à manquer chez un peuple, et que le sentiment moral y est absolument éteint, quelque chose qu'ils fassent ils ne peuvent remédier à rien, parce qu'ils n'opèrent plus alors que sur des cadavres.

Il me reste à montrer que le poëte dont je

(*a*) . . . . . *Probitas laudatur, et alget.*
Sat. 1, v. 74.

Digitized by Google

présente la traduction ne nourrissoit point secrètement dans son cœur, comme on l'a prétendu, un levain qui tenoit plus de l'envie et de la haine que du projet réfléchi d'être utile au genre humain. Voilà, lorsqu'on affecte trop de sagacité, comment on dénature les meilleures intentions.

Un académicien connu par des ouvrages élégans et solides, M. l'abbé Batteux, me paroît n'avoir pas assez distingué le caractère de mon auteur, de celui de plusieurs satiriques mal inspirés qu'il définit ainsi : «Je crois, dit-il, premièrement, qu'il y a dans le caractère du satirique *un certain germe de cruauté enveloppé*, qui se couvre de l'intérêt de la vertu pour avoir le plaisir de déchirer au moins le vice ; secondement, que si par hasard les satires rendoient les hommes meilleurs, tout ce que pourroit faire alors le satirique, *ce seroit de n'en être pas fâché* (*a*). »

Quant au premier article, si M. l'abbé Batteux avoit en vue celui qui fit ces deux vers et quelques autres non moins répréhensibles :

> Tandis que Colletet, crotté jusqu'à l'échine,
> S'en va chercher son pain de cuisine en cuisine (*b*), etc.

je suis de son avis ; et même je ne trouve rien

(*a*) *Principes de littérature*, tome III, page 326.

(*b*) Boileau, satire I, v. 77.

Digitized by Google

d'*enveloppé* dans ce reproche encore plus barbare que trivial. Mais ce n'étoit pas sur ce ton que Juvénal censuroit les poëtes de son temps : en blâmant l'abjection volontaire, il respectoit l'indigence, et le malheur consacroit l'homme. Gardons-nous, disoit-il, d'insulter au poëte que son talent nourrit (*a*). Aussi, quelque ridicules qu'ils fussent, n'avoit-il pas la force de prolonger ses ironies lorsqu'ils étoient dans la détresse ; et j'en vais citer un exemple frappant : « Codrus, dit-il, avoit un grabat plus court que sa petite épousé; six coupes mesquines, au-dessous desquelles étoit un petit vase, décoroient son buffet soutenu par la statue couchée du centaure Chiron : de plus, un vieux coffre délabré contenoit des poésies grecques que des rats ignorans rongeoient sans égard à leur sublimité (*b*). » Ici Juvénal s'arrête, et se fait objecter que Codrus n'avoit rien. « Je l'avoue, répond-il ; mais ce rien, la flamme le lui ravit tout entier (*c*). » Dès lors il ne sait plus que

(*a*) *Haud tamen invideas vati quem pulpita pascunt.*

Sat. VII, v. 93.

(*b*) *Lectus erat Codro Procula minor, etc.*

Sat. III, v. 203.

(*c*) *Nil habuit Codrus : quis enim negat ? et tamen illud*
Perdidit infelix totum nihil.

Sat. III, v. 208.

Ces deux vers me paroissent dignes de La Fontaine.

Digitized by Google

gémir sur l'infortune de ce poëte réduit à mendier un asile et du pain qu'il n'obtiendra de personne.

Quand il décrit la misère des parasites et le silence qu'ils gardoient à la table de leurs patrons, la compassion le gagne; il s'écrie: « Que de paroles sont étouffées sous un mauvais habit (*a*) ! » D'ailleurs il en vouloit bien plus à l'insolence des riches qu'à l'abjection de leurs clients.

Dans mille autres endroits on entend, au plus fort de son indignation, percer le cri d'un bon naturel, comme on voit couler les larmes d'un juge sensible, et contraint de prononcer pour la première fois l'arrêt du pâle criminel assis sur la sellette. Lorsque de pareils caractères s'attendrissent au milieu de leurs fulminantes diatribes, ils touchent bien plus que ne sauroient le faire tous les courtisans lettrés avec leurs ressources purement artificielles.

Puisqu'il s'agit de prouver qu'il ne fut pas cruel, n'oublions point qu'il a plaidé la cause de tous les malheureux (*b*) et celle des es-

(*a*) . . . . . *Plurima sunt quæ*
Non audent homines pertusa dicere læna.

Sat. v, v. 130.

(*b*) « Quels que soient le courage et la vertu, il est bien

Digitized by Google

claves (*a*) : c'est qu'il ne concevoit pas que l'on pût regarder comme étrangers les maux de ses semblables. N'oublions pas qu'il a chanté les larmes (*b*), et qu'on lui doit un tableau de la pitié (*c*), tel que Platon, Sénèque, tous les orateurs et tous les poëtes, tant anciens que modernes, n'en ont jamais tracé de plus pathétique.

difficile de prendre l'essor quand on a sans cesse à lutter contre les besoins domestiques : »

Haud facile emergunt, quorum virtutibus obstat
Res angusta domi.

Sat. III, v. 164.

(*a*) « Croit-on que l'exemple d'un père cruel soit fait pour adoucir les mœurs de ses enfans, leur apprendre à pardonner des fautes légères, leur persuader que l'esclave et le maître ont une âme pareille et sont pétris du même limon ? »

Mitem animum et mores modicis erroribus æquos
Præcipit, atque animas servorum et corpora nostra
Materia constare putat paribusque elementis ?

Sat. XIV, v. 15.

(*b*) « La nature, en nous donnant des larmes, témoigne assez qu'elle nous a doués d'un cœur compatissant ; et c'est le plus beau présent qu'elle ait fait au genre humain : »

. . . . . *Mollissima corda*
Humano generi dare se natura fatetur
Quæ lacrymas dedit : hæc nostri pars optima sensus.

Sat. XV, v. 131.

(*c*) « C'est la pitié qui nous distingue des animaux stupides, et c'est pour obéir à sa voix que nous seuls reçûmes des célestes demeures une âme capable de commercer avec les dieux,

Digitized by Google

Quelles que soient et la promptitude et l'adresse de l'esprit, on ne sait point inventer ces mouvemens rapides et puissans que l'âme seule peut inspirer à notre insu. Un homme cruel peut être disert, il ne sauroit être éloquent; or Juvénal l'est d'autant plus, quoique brusque, et même un peu farouche, qu'il a moins d'art que de caractère, et qu'avec beaucoup d'esprit il ne puise que dans son cœur. Je prie ceux qui croient qu'un malhonnête homme peut dignement parler de la vertu, de le bien écouter; j'ose dire qu'ils sentiront bientôt quelle différence il y a entre le rhéteur le plus habile, quand il n'est que rhéteur, et l'homme intègre qui n'exprime que ses sentimens habituels.

Quant au second article, je ne saurois me figurer que l'auteur de tant de belles sentences dignes d'être écrites en lettres d'or sur la porte

d'enfanter et de perfectionner les arts; bienfaits dont est privée la brute aux regards fixés contre la terre, etc : »

. . . . . *Separat hoc nos*
A grege mutorum : atque ideo venerabile soli
Sortiti ingenium, divinorumque capaces,
Atque exercendis capiendisque artibus apti.
Sensum a cœlesti demissum traximus arce,
Cujus egent prona et terram spectantia, etc.

Sat. xv, v. 142.

Digitized by Google

de nos tribunaux (*a*), sur le frontispice de notre école militaire (*b*), et dans l'intérieur de nos maisons (*c*); je ne saurois me figurer que son plus grand effort se fût réduit *à n'être point fâché* de la réforme des mœurs, s'il avoit eu le bonheur d'y contribuer et d'en être témoin; mais j'en appelle à son texte, dont l'intention générale et tous les motifs particuliers apprendront qu'il faut bien se garder de le confondre avec ces satiriques plus fameux par leur malignité qu'estimables par leur zèle.

D'autres, avant M. l'abbé Batteux, non contens de lui refuser toute sorte de mérite littéraire (*d*), ont encore tenté de rendre sa pro-

(*a*) « Quand il s'agit de condamner un homme, on ne sauroit trop différer : »

Nulla unquam de morte hominis cunctatio longa est.

Sat. VI, v. 221.

(*b*) « Regarde comme un grand crime de préférer l'existence à l'honneur, et de perdre, pour conserver ta vie, les plus beaux motifs que nous ayons de vivre : »

Summum crede nefas animam præferre pudori,
Et propter vitam vivendi perdere causas.

Sat. VIII, v. 83.

(*c*) « Le règne des passions déshonnêtes doit être court ! »

. . . . . *Breve sit quod turpiter audes.*

Sat. VIII, v. 165.

(*d*) Ce ne sont pas les gens du monde qui ont le plus durement attaqué Juvénal; ce sont ceux qui, n'en étant pas,

Digitized by Google

bité suspecte; et c'est sur la foi de ces doctes personnages que bien des gens ont cru que Juvénal avoit été mauvais poëte et méchant homme (*a*).

Par quelle fatalité les sages qui nous éclairent

vouloient se donner pour tels, et montrer qu'ils avoient beaucoup d'urbanité. Le P. Vavasseur, *de Ludicra dictione*, dit que Juvénal n'a que des crudités, et que, dans son indignation continuelle, il ne sait que vomir : *Juvenalem quasi crudum et nauseantem indignari omnia.* Ce savant avoit-il oublié que notre auteur n'est pas toujours en colère, et qu'il a des beautés de tous les genres? qu'il a des vers si doux, si faciles, qu'on les croiroit de Virgile ou d'Horace ?

Virgile auroit-il mieux peint la mélancolie d'un jeune esclave qui soupire après sa mère qu'il n'a point vue depuis long-temps, et qui regrette encore ses troupeaux et sa cabane ?

Suspirat longo non visam tempore matrem ;
Et casulam, et notos tristis desiderat hædos.

Sat. XI, v. 152.

Horace auroit-il assigné avec plus de précision les limites des sensations agréables que Juvénal ne l'a fait, en disant que le plaisir n'est plaisir qu'autant qu'on en jouit rarement?

. . . . . *Voluptates commendat rarior usus.*

Sat. XI, v. 208.

(*a*) « Ce poëte, dit le P. Rapin, avec tout son sérieux, a bien de la peine à réussir; car ces violentes manières de déclamation qu'il met partout en usage ont souvent très-peu d'effet. Il ne persuade presque rien, parce qu'il est toujours en colère, et qu'il ne parle point de sang-froid. Il est vrai

Digitized by Google

et nous vengent ne sont-ils le plus souvent payés que d'ingratitude, et cela par ceux même dont ils se déclarent gratuitement les protecteurs? Seroit-ce parce que trop de lumière blesse les yeux de la multitude, gouvernée par la coutume? ou plutôt parce que ceux qui donnent le ton se hâtent de proscrire des vérités capables de détruire la stupide adoration qui les met au-dessus des lois et les dispense d'avoir des mœurs? Quoi qu'il en soit, l'apologiste du courage, de la tempérance, de la fidélité conjugale, et de toutes les vertus dont l'absence annonce la chute des empires; le censeur du parjure, de l'hypocrisie, du fanatisme, des tyrans et des satellites de la tyrannie; ce censeur équitable ne fut ni fourbe ni méchant, comme l'ont insinué quelques fauteurs du despotisme. Ceux qui le répètent, ou n'ont pas lu ses vers ou ne les ont pas sentis.

S'il s'élevoit un satirique intègre, impartial,

qu'il a des lieux communs de morale capables d'éblouir les petits esprits. Mais avec toutes ces expressions fortes, ces termes énergiques et ces grands traits d'éloquence, il fait peu d'impression, parce qu'il n'a rien de délicat ni de naturel. Ce n'est point un véritable zèle qui le fait parler contre les déréglemens de son siècle : c'est un esprit de vanité et d'ostentation; c'est par tempérament plus que par raison qu'il fait le critique. » *Réflexions sur l'éloquence, la poétique, etc.*, tome II, § XXVIII.

Digitized by Google

et dont le zèle, mûri par l'expérience, fût capable de suppléer au silence des lois, qui d'entre nous oseroit le taxer de fourberie et de méchanceté, parce qu'il fouilleroit dans les sépulcres où gisent pompeusement, mais sans honneur, ceux qui pouvant bien mériter de la patrie n'en furent que les fléaux; parce qu'il dévoueroit aux furies quelques-uns de ses contemporains en butte à l'exécration publique pour avoir corrompu le cœur des rois, et par conséquent les peuples qui les imitent? pour avoir opprimé le foible ou dévoré la substance du pauvre, afin d'étaler un luxe scandaleux et d'afficher des jouissances exclusives? Confondus par l'évidence, les détracteurs se tairoient; et les coupables, pressés par le remords, tâcheroient d'étouffer en silence l'auteur et son ouvrage. Mais je présume trop bien du caractère général de l'humanité, quelle que fût la dépravation, pour craindre qu'un tel athlète, s'il venoit à succomber, n'emportât pas l'estime et les regrets du plus grand nombre de ses compatriotes. Je n'ai fait que peindre ce qu'osa Juvénal.

Si la satire en France n'a pas été plus imposante, c'est la faute de ceux qui d'abord l'ont traitée, et parce que de nos jours on la vit dégénérer en libelle. Régnier, qui le premier depuis la renaissance des lettres s'exerça dans ce genre, et même

Digitized by Google

avec succès, manqua de mœurs encore plus que de goût (*a*).

Le satirique du siècle passé fut trop sec, trop timide sur l'article des mœurs. Au lieu d'aller au fait, il ne songea guère qu'à désoler quelques pauvres écrivains, dont sans lui l'oubli faisoit justice; et c'est pourquoi le duc de Montausier, en lui accordant le titre de grand poëte, vouloit qu'on l'envoyât aux galères couronné de lauriers. Cependant un de ses contemporains, Molière, triomphant de la cabale et des entraves d'un art bien plus difficile à tous égards, osoit en plein théâtre démasquer l'hypocrisie.

Quel dommage qu'avec tant de lettres, de goût et de talent, Boileau n'ait pas été doué d'un cœur plus sensible, d'un esprit plus philosophique, qu'il se soit à peu près contenté d'apprécier les écrits, de guider les auteurs! qu'il n'ait puisé dans Horace que l'art de louer les grands, afin de pouvoir aussi chagriner impunément ses rivaux! Quel dommage que Juvénal, qu'il ne cessa d'étudier, n'ait pas agrandi la sphère de ses idées, ne lui ait pas inspiré ce goût moral qui, seul, est capable

(*a*) Heureux si ses discours, craints du chaste lecteur,
Ne se sentoient des lieux que fréquentoit l'auteur;
Et si du son hardi de ses rimes cyniques
Il n'alarmoit souvent les oreilles pudiques!

BOILEAU, *Art poétique*, chant II.

Digitized by Google

de produire des beautés du premier genre, des beautés dont l'effet est universel et durable! N'importe, respectons la mémoire de ce fameux critique : s'il est contraint de céder à ses devanciers la palme de la satire, ils ne sauroient lui rien opposer de plus parfait que l'Art poétique et le Lutrin.

Ce seroit ici l'occasion de parler des talens et des qualités nécessaires à quiconque, profitant du long silence de la comédie (*a*), voudroit aujourd'hui rallumer le flambeau de la satire. Comme il me faudroit souvent recourir à l'auteur que j'ai traduit, je supprime ce détail, afin de ne point retarder une lecture plus intéressante, et qui malheureusement n'est que trop relative aux mœurs de notre siècle.

Si quelqu'un néanmoins se sentoit assez de courage et de puissance pour s'ériger en réformateur, je lui conseille de renoncer à la satire personnelle pour ne se livrer qu'à la satire publique; qu'il ne se permette point de sacrifices

(*a*) *Revoyez*, page xlj de ce Discours, ce que j'ai dit de la comédie relativement à la satire. Au reste, on sait que les farces italiennes et les parades des boulevards ont triomphé de la scène françoise :

Hæc fierent, si testiculi vena ulla paterni
Viweret in nobis?

JUVEN., sat. I, v. 103.

Digitized by Google

inutiles; que ses ironies, son mépris et son indignation ne servent que la justice, jamais ses passions; qu'il fasse rougir les coupables sans les réduire au désespoir; autrement son livre ne seroit plus qu'un libelle odieux, et lui-même un assassin.

Mais à qui, dans les circonstances actuelles, abandonner cette fonction si délicate? Peut-être qu'à cette époque d'engouement ou de dénigrement, d'avidité, de cabales et d'intrigues, il est plus sûr de renoncer à la satire que de s'exposer à ses abus; d'ailleurs, quand cette espèce de magistrature volontaire seroit dignement exercée, elle est trop libre, trop franche et trop indépendante pour être supportée dans la plupart des gouvernemens modernes. Au reste, Juvénal a dit aux hommes de tous les temps, de tous les lieux, et surtout aux nations corrompues, ce qu'on pouvoit leur dire de plus utile et de plus sage.

Cependant le silence des satiriques de profession n'empêchera pas l'esprit de la satire, tel que nous l'avons considéré (*a*), de régner éternellement sur la terre et d'y former l'opinion générale. La vraie satire du présent et la leçon des siècles à venir, c'est l'histoire. Les tableaux

(*a*) *Revoyez* le début de ce Discours.

Digitized by Google

qu'elle transmet d'âge en âge contiennent tous les portraits de la postérité : que chacun y cherche le sien. Que les princes et leurs premiers sujets, à qui nos bienséances modernes défendent d'adresser toutes sortes de vérités dès qu'elles contredisent leurs goûts et leurs penchans, aient le courage de consulter ces fastes véridiques où sont appréciés tous les mobiles de leurs actions; où leurs injustices et leurs turpitudes secrètes sont déjà, sous d'autres noms, consignées et vouées à d'éternels opprobres : s'ils sont encore susceptibles de pudeur et de remords, qu'ils rougissent et se corrigent.

Après avoir considéré les satiriques latins par les côtés qui m'ont semblé les plus intéressans, qu'il me soit permis de parler un moment et de mon travail sur Juvénal, et des idées que je me suis faites de l'art de traduire (*a*).

Les traductions, tant en prose qu'en vers, que Chaline, Marolles, Martignac, la Valterie, Silvecane, Tarteron et quelques autres (*b*) nous ont laissées de cet auteur sont telles, que j'ai cru

(*a*) Quelques-unes des réflexions suivantes sont empruntées d'un discours que j'ai prononcé à l'académie de Nancy, et qui a été imprimé dans la même ville en 1757.

(*b*) Il a paru depuis ma première édition une traduction française des satires de Juvénal, par M. M***; à Paris, de l'imprimerie de Monsieur, 1779.

Digitized by Google

pouvoir, sans trop de témérité, courir la même carrière. Je l'ai trouvée si épineuse, que je me garderai bien d'insister sur les défauts de mes prédécesseurs. Quelques-uns écrivoient avant que l'on eût de bonnes éditions, de bons commentaires, et lorsque la langue n'étoit pas encore fixée. Dans le temps on leur sut gré de leurs efforts : je n'aspire qu'à la même indulgence. On ne les lit plus : je m'attends au même sort.

Quelles pourroient être en effet les prétentions d'un traducteur ? L'avenir, ce patrimoine du génie, et dont tout homme qui compose ne sauroit s'empêcher d'anticiper la jouissance, ne présage aux meilleurs interprètes que l'oubli de leurs noms et de leurs veilles, tandis que les siècles ne font, pour ainsi dire, que rajeunir et consacrer de plus en plus les textes brillans dont la seule intelligence leur avoit coûté tant de peines.

Ce coup d'œil seroit trop décourageant si l'émulation d'un traducteur n'étoit pas soutenue, si ses dégoûts n'étoient pas rachetés par d'autres considérations ; mais on sait que la plupart des citoyens n'ont que la voie des traductions pour commercer avec les anciens, et par-là remonter à la source de toutes les opinions, de toutes les connoissances. Ces motifs suffisent quand on chérit les lettres pour elles-mêmes. J'en pourrois

Digitized by Google

opposer d'autres à ces esprits impatiens qui s'épuisent à viser au sublime avant d'avoir appris à le connoître, et prouver qu'il entre dans le plan d'une étude bien ordonnée de dessiner de temps en temps d'après les maîtres, lorsqu'on veut à son tour exécuter de grands tableaux.

Observons cependant que s'il est difficile de composer, c'est-à-dire de tirer de son propre fonds de nouvelles idées, de découvrir de nouveaux rapports, il ne l'est guère moins de traduire, ou plutôt de ressusciter les anciens poëtes; car il faut alors concilier des langues dont on sait que le génie et le mécanisme ne sauroient être les mêmes. N'eût-on que l'esprit de Juvénal à rendre, l'entreprise seroit effrayante. Que sera-ce si l'on considère les différens obstacles qui retardent souvent l'intelligence de son texte, quelquefois inextricable?

Indépendamment de l'altération des manuscrits, ce sont tantôt des allusions ou des manières de parler proverbiales, tantôt des mœurs ou des usages dont la trace est presque effacée. Quand on est de bonne foi, que promettre en pareil cas, sinon des conjectures et des équivalens? sinon de donner sa propre mesure plutôt que celle de l'auteur qu'il falloit représenter? Trop heureux ensuite si l'on n'a pas tout-à-fait mérité le reproche que madame de Sévigné faisoit aux tra-

Digitized by Google

ducteurs : « La plupart, disoit-elle, ressemblent à ces valets grossiers qui font dire à leurs maîtres le contraire de ce qu'ils ont voulu dire. »

Sans les illusions qui m'ont soutenu dans le cours de mon travail, j'aurois abandonné vingt fois la tâche pénible et non moins ingrate que je m'étois imposée avant d'en connoître toutes les difficultés. Ne faisant que traduire, je croyois inventer, et je m'applaudissois à chaque instant d'un mérite qui m'étoit étranger. L'oreille montée par l'harmonie d'un style qui n'étoit pas le mien, l'imagination tout empreinte des plus riches couleurs, je me figurois avoir transporté dans ma prose la magie des plus beaux vers. Le prestige ne duroit guère : je n'avois pas plutôt laissé refroidir ma tête, que je voyois s'évanouir l'imposture qui m'avoit séduit ; comme on voit l'éclat du fer ardent s'amortir à mesure qu'il s'éloigne du fourneau.

J'ai souvent recommencé ; mais il est un terme où l'on doit s'arrêter. Fatigué de cette lutte inégale, je sens que je ne puis sans aide rendre ma traduction plus supportable. Si je la livre au public, ce n'est que pour apprendre à marcher plus sûrement entre ces deux écueils également redoutables aux traducteurs, la servitude et la licence.

De tous les tourmens de la traduction, je n'en sache point de plus cruel que d'hésiter sans cesse

Digitized by Google

entre la lettre et le sens, que de risquer à chaque instant d'être barbare ou infidèle. Cicéron et Horace ne veulent pas qu'un interprète soit scrupuleux, ni qu'il s'épuise à combiner des mots (*a*): en nous délivrant de cette gêne ont-ils rendu l'art plus facile? je n'en crois rien. Ils exigeoient, on n'en sauroit douter, qu'un traducteur ne fût pas dénué de la plupart des qualités nécessaires à la composition, et même qu'il fût doué d'une certaine audace voisine du génie dont il avoit à rendre le caractère et l'expression.

Qu'attendre en effet de ces timides esprits qui n'osent envisager leur modèle que le compas à la main, qui le calquent servilement, et dont tous les efforts se bornent à lever un plan froid et sans vie des morceaux les plus chauds, les plus animés?

Poëtes divins, grands orateurs, et vous qui sûtes marquer vos écrits au sceau de l'immortalité, ce

(*a*) *Nec verbo verbum curabis reddere fidus Interpres.*

Ars poetica, v. 133.

Cicéron avoit déjà dit la même chose à peu près dans les mêmes termes : *Nec tamen exprimi verbum e verbo necesse erit, ut interpretes indiserti solent* (Cicer., *de Finib.*) Observons cependant que le précepte d'Horace ne regardoit que les imitateurs, c'est-à-dire ceux qui vouloient s'approprier un sujet déjà traité dans une langue étrangère; mais ce précepte ne convient pas moins aux simples traducteurs.

Digitized by Google

n'est qu'en éprouvant vos transports, qu'en brûlant de votre feu qu'un traducteur bien pénétré de vos sujets fera passer dans sa langue quelques-unes des beautés dont étincèlent vos ouvrages. Indépendamment du rapport des caractères et des mêmes études, il faut encore une âme vaste pour contenir votre âme, un esprit souple et hardi pour se plier au vôtre et l'atteindre; il vous faudroit vous-mêmes, et peut-être éprouveriez-vous les douleurs d'un second enfantement.

FIN DU DISCOURS.

Digitized by Google

NOTES SUR LE DISCOURS.

[1] *Homère n'est-il pas de temps en temps satirique?* page xxxv.] Aristote soutenoit que toutes les semences des productions dont l'esprit humain est capable, étoient éparses dans les poëmes divins de ce père de la poésie. Horace prétendoit aussi que l'on y trouve des modèles de tout ce qu'il y a de beau, d'honnête, de honteux, d'utile et de nuisible :

> *Qui, quid sit pulchrum, quid turpe, quid utile, quid non,*
> *Plenius ac melius Chrysippo et Crantore dicit.*
>
> Lib. I, epist. II, v. 3.

M. de Rochefort a supérieurement développé ces idées dans plusieurs mémoires qu'il a lus à l'Académie des belles-lettres.

Observons qu'Homère avoit fait un poëme très-mordant, intitulé *Margites*, contre un homme de ce nom; et que ce poëme, qui n'est pas venu jusqu'à nous, étoit fort estimé des anciens. Comme ce n'étoit qu'une satire personnelle, on ne doit pas la regretter.

[2] *La satire romaine, grossière et licencieuse dans son origine, subit différentes formes successives*, page xxxvj.] On doit à Casaubon les premières recherches, faites avec succès, tant sur la poésie satirique des Grecs que sur la satire des Romains. (Is. Casaub., *de Satiric. græc. poes. satir.*

Feu M. Dacier, qui a si bien mérité des Lettres, profitant des travaux de ce grand critique, en a formé une espèce de système. (*Mém. de l'Acad. des Inscript.*, tome II, page 187.)

Digitized by Google

d'où il résulte que la satire, comme l'a dit Quintilien (liv. x, chap. 1), appartient en propre aux Romains. Horace dit aussi que les Grecs ne s'étoient point essayés dans ce genre; et voici ce qu'on lit dans une de ses satires : « Que Lucilius soit poli, plein d'urbanité, qu'il soit plus châtié qu'Ennius, qui le premier a ébauché ce poëme, *dont les Grecs n'avoient pas la moindre connoissance, etc.* : »

> . . . . . *Fuerit Lucilius, inquam,*
> *Comis et urbanus; fuerit limatior idem*
> *Quam rudis* Græcis intacti carminis *auctor, etc.*
>
> Lib. I, sat. x, v. 64.

Le mot *Satura* fut à Rome indistinctement appliqué à toutes sortes de mélanges; aux mets composés de différentes choses, aux fruits confusément entassés dans des corbeilles, aux lois qui contenoient plusieurs chefs ou plusieurs titres, et que l'on appeloit en conséquence *leges saturæ* ou *per saturam*. C'est de là, dit-on, que les satires de Lucilius et d'Horace ont emprunté leur nom. Ce nom avoit été déjà donné à plusieurs sortes de compositions dont je vais parler sommairement.

Les premiers poëtes latins, si l'on peut appeler poëtes des hommes rustiques et sans culture, enfantèrent, dans les jours de fête et après la récolte, les vers nommés *saturniens* ou *fescennins*. D'abord ces impromptus ne blessèrent personne; mais ils dégénérèrent en invectives, menacèrent les plus honnêtes maisons, et se firent tellement redouter, que ceux qui avoient été épargnés sentirent qu'il s'agissoit de l'intérêt commun :

> *Fescennina per hunc invecta licentia morem,*
> *Versibus alternis opprobria rustica fudit;*
> *Libertasque recurrentes accepta per annos*
> *Lusit amabiliter : donec jam sævus apertam*
> *In rabiem cœpit verti jocus, et per honestas*
> *Ire domos impune minax. Doluere cruento*
> *Dente lacessiti : fuit intactis quoque cura*
> *Conditione super communi.*
>
> Horat., lib. II, epist. I, v. 145.

Digitized by Google

La loi des Douze Tables réprima la licence des vers *fescennins*, l'an de Rome 302. Cette ville ayant été ravagée par la peste, en 390 et 391, on eut recours aux jeux *scéniques* pour fléchir les dieux. Ce fut alors que l'on appela des Toscans dont tout le mérite consistoit à danser au son de la flûte, à faire des mouvemens et des gestes à la manière de leur pays. (Tit. Liv., lib. VII, § 2.) La jeunesse romaine imita ces histrions; elle mêla ses vers *fescennins* à leurs jeux, et il en résulta un spectacle moins grossier. Insensiblement on renonça aux vers *fescennins*, que l'on avoit coutume de produire sur le champ, et l'on y substitua des pièces un peu moins irrégulières, qui prirent le nom de satires.

Ces drames informes durèrent jusqu'à l'an 514, où Livius Andronicus, Grec d'origine, fit jouer sa première pièce, et jeta un peu de sel attique sur la scène romaine. (Cicer., Tuscul., *Quæst.*, lib. I, § 1.) Ce poëte, dit Valère-Maxime (liv. II, chap. IV, §. 4), sut occuper l'esprit des spectateurs par des sujets suivis et combinés : *A satiris primus omnium poeta Livius, ad fabularum argumenta spectantium animos transtulit.*

Le nouveau spectacle fit oublier l'ancien, du moins pour quelque temps. Les satires bannies de la scène s'y reproduisirent d'abord dans les intermèdes et à la place du chœur; ensuite on les joignit surtout aux pièces Atellanes, et leur nom fut changé en celui d'Exodes, *Exodia*, qui signifie issue ou fin. Horace, dans un âge avancé, se plaignoit d'y retrouver des traces de l'ancienne rusticité :

Manserunt hodieque manent vestigia ruris.

Lib. II., epist. I, v. 160.

On prouve, par des passages de Suétone ou de Juvénal, que ces satires ou exodes étoient encore représentées plus d'un siècle après la mort d'Horace, et que par conséquent elles

Digitized by Google

l'avoient été pendant l'espace d'environ cinq cent cinquante ans. Au reste, Tibère, Néron, Galba et plusieurs autres empereurs y furent souvent désignés avec mépris.

Deux autres sortes de satires naquirent de celle-ci, ou simplement lui succédèrent. Ennius, né dans le cours de l'année qui suivit la représentation de la première pièce de Livius Andronicus, c'est-à-dire l'an de Rome 515 (Aulu-Gell., lib. XVII, cap. 21), composa des discours ou satires qui ne différoient de celles qu'Horace publia ensuite que par le mélange des vers. Pacuvius ne fut guère que l'imitateur de son oncle Ennius. Quant à Lucilius, s'aidant de la vieille comédie et des poésies satiriques grecques, il prit un tel essor, qu'il fut regardé comme l'inventeur d'un genre qu'il avoit seulement perfectionné; car c'est ainsi qu'il faut entendre ces vers d'Horace :

> . . . . . *Quid, quum est Lucilius ausus*
> *Primus in hunc operis componere carmina morem?*
>
> Lib. II, sat. I, v. 62.

Ce passage de Quintilien (liv. X, chap. I) ne souffre pas non plus d'autre interprétation : *Satira quidem tota nostra est, in qua primus insignem laudem adeptus est Lucilius, qui quosdam ita deditos sibi adhuc habet amatores, ut eum non ejusdem modo operis auctoribus, sed omnibus poetis præferre non dubitent.*

On veut que la seconde espèce de satire dérive pareillement de l'ancienne. Elle étoit appelée *Varronienne*, parce que Varron, le plus savant de ses contemporains, en fut l'auteur. On l'appelle aussi *Ménippée*, parce que le même Varron avoit à plusieurs égards imité Ménippe, philosophe cynique. L'ouvrage de celui-ci étoit mêlé de prose et de vers, mais ces derniers n'étoient que de simples parodies, au lieu que les vers de Varron étoient d'invention.

« J'ai répandu, dit Varron, une certaine gaieté dans mes

Digitized by Google

premiers ouvrages, où j'imite Ménippe sans le traduire : j'y ai mêlé plusieurs choses tirées du sein même de la philosophie, et plusieurs autres conformes aux règles de la dialectique : » *In illis veteribus nostris quæ Menippum imitati, non interpretati, quadam hilaritate conspersimus, multa admista ex intima philosophia, multa dialectice dicta.* (Cicer., Acad., lib., I, §. 2.) On voit que, pour le fond des choses, les satires de Lucilius et d'Horace eurent de grands rapports avec celles de cet auteur.

On peut mettre au rang des satires ménippées l'ouvrage de Sénèque sur la mort de l'empereur Claude, celui de Pétrone, le livre de Boëce, *de Consolatione*, et plusieurs autres productions modernes.

Observons que les *Silles* des Grecs avoient beaucoup de conformité avec la satire romaine. Eustache, dans ses remarques sur le second livre de l'Iliade, parle de Xénophane qui avoit excellé dans ce genre de poésie mordante. Assez long-temps après Xénophane parut Timon de Phliunte, qui dans ses *Silles* déchiroit les philosophes de toutes les sectes (*a*). Ce Timon, dont il ne nous reste que des fragmens, a composé des *Silles* en vers hexamètres; quoique en général ils ne l'eussent guère été qu'en vers ïambes; sorte de vers dont Archiloque et Hipponax s'étoient déjà servis d'une manière si fatale à leurs ennemis. La différence que l'on trouve entre cette poésie grecque et la poésie satirique des Romains appelée *satire*, c'est que la première n'étoit qu'un tissu de parodies; ce qu'on ne sauroit dire de la seconde, où le poëte en se permettant des parodies, se gardoit bien d'en abuser.

(*a*) Timon de Phliunte dansa d'abord sur le théâtre; puis il fut disciple de Stilpon le Mégaréen, et ensuite de Pyrrhon. Il vivoit sous Antigone, roi de Macédoine, et sous Ptolomée Philadelphe. Aristoclès donne un abrégé succinct de sa philosophie, avec une réfutation que l'on trouve dans Eusèbe (*Præparat. evangelic.*, lib. XIV, cap. XVIIJ, pag. 758 et seq.) Timon a beaucoup écrit en prose, et entre autres

Digitized by Google

Quand on accorderoit maintenant que la forme de la satire, telle que nous la connoissons, appartient exclusivement aux Romains, il n'en seroit pas moins vrai qu'ils ont emprunté le reste des Grecs. Horace l'avoue dans plusieurs endroits, et plus particulièrement dans celui-ci : « Eupolis, dit-il, Cratinus, Aristophane et les autres poëtes de la vieille comédie épargnoient personne ; » et il ajoute que Lucilius les a imités au point de ne changer que la mesure de leurs vers :

Hinc omnis pendet Lucilius, hosce sequutus
Mutatis tantum pedibus.
Lib. I, sat. IV, v. 6.

Supprimez en effet la fable et l'action des anciennes comédies, vous aurez des satires assez ressemblantes à celles des satiriques romains.

Quoique Casaubon et M. Dacier aient très-bien prouvé que les différentes formes de la satire romaine se suivent, il n'est pas si évident qu'elles dérivent immédiatement l'une de l'autre. Qu'ont de commun les vers *saturniens*, les vers *fescennins*, et le petit drame qui fut ensuite appelé *exode*, avec la satire Varronienne ou Ménippée, et surtout avec celle de Lucilius? Quel rapport l'antique rudesse des pasteurs du Latium a-t-elle avec l'urbanité du célèbre contemporain d'Auguste? Le même, si je ne me trompe, qu'ont les farces, les chansons et les épigrammes de nos premiers poëtes, avec les satires de Régnier et de Boileau.

[3] *Horace, qui avoit irrévocablement fixé, je ne dis pas le*

ouvrages celui qui est cité sous le nom de Python, ou livres adressés à Python, et qui traitent de matières philosophiques. (Diogen. Laërt., lib. IX, seg. 76.) Il a fait trente comédies, soixante tragédies, des poésies dogmatiques, les *Indalmes* ou *Images*, etc. Les *Silles* sont écrits en vers hexamètres, et les *Images* en vers élégiaques. Athénée et Diogène Laërce nous ont conservé des fragmens des *Silles* et des *Images*, que M. Brunck a publiés beaucoup plus correctement au second tome de ses *Analectes*, page 67. (Je dois cette note à M. Larcher.)

Digitized by Google

ton, mais les diverses formes de la satire, etc., page xlij.] La satire romaine n'a que trois formes : la première, c'est lorsque le poëte parle seul, ou lorsqu'il fait parler une seule personne, comme dans presque toutes les satires du premier livre d'Horace; la seconde, c'est lorsqu'il soutient un double personnage, le sien et celui d'un ami, ainsi que dans la satire première du livre second, où il s'entretient avec le jurisconsulte Trébatius. La satire cinquième du second livre fournit l'exemple de la troisième forme : le poëte ne s'y montre point, elle est purement dramatique; la scène se passe entre Ulysse et le devin Tirésias, qui enseigne au héros grec l'art de capter les successions, afin de rétablir ses affaires délabrées. La seconde de ces formes est sujette à causer de l'embarras aux lecteurs les plus attentifs, parce qu'ils ont quelquefois beaucoup de peine à distinguer si c'est le poëte qui parle ou l'interlocuteur. Quand nous en serons à la manière dont Perse a traité le dialogue, je ferai remarquer une autre cause d'obscurité qui tient à celle-ci.

[4] *Le talent et l'urbanité qui avoient produit Horace auprès des grands, etc.*, page xlv.] Des critiques modernes accusent Horace, comme celui-ci avoit accusé Plaute (*a*), d'avoir manqué d'urbanité (*b*). Pour en juger voyons en quoi consistoit cette qualité si souvent et si mal définie.

(*a*) « Mais nos ayeux, dira-t-on, ont admiré les saillies de Plaute. Ce fut assurément par excès d'indulgence, pour ne rien dire de plus; du moins si vous et moi nous savons ce qui distingue un bon mot d'une plaisanterie dénuée d'urbanité : »

At nostri proavi plautinos et numeros et
Laudavere sales, nimium patienter utrumque,
Ne dicam stulte, mirati; si modo ego et vos
Scimus inurbanum *lepido seponere dicto, etc.*

HORAT., *de Art. poet.*, v. 270.

(*b*) Jules Scaliger trouvoit beaucoup moins d'urbanité dans Horace que dans Juvénal. Casaubon pensoit de même; et ce qu'il y a de sin-

Digitized by Google

Rome s'appeloit *Urbs*, la ville par excellence; de là le mot urbanité employé pour exprimer le langage, les manières et le style propres aux citoyens d'un esprit cultivé. Ce mot servit bientôt à désigner ce que les Latins entendoient par *mores*, les mœurs, ou, ce qui est la même chose, les habitudes de la nation.

Ainsi l'urbanité romaine, comme l'atticisme des Grecs, répondoit à ce que nous appelons maintenant la politesse : ce n'étoit pas une vertu, un talent; c'étoit la réunion de tout ce qui peut rendre la vertu plus aimable, le talent plus facile.

Considérée relativement à l'esprit, c'étoit ce tact fin et délicat, ce sens caché, qui nous font rapidement, et presque à notre insu, pressentir les effets de nos paroles et de nos actions. On peut encore la regarder comme une disposition habituelle à souffrir gaiement, de la part des autres, les libertés dont nous usons nous-mêmes, car ce seroit manquer essentiellement d'urbanité, que de s'arroger, en pareils cas, des priviléges exclusifs (*a*).

Considérée relativement au style, elle consistoit à l'adapter aux sujets que l'on avoit choisis, à l'état et aux inclinations de ceux que l'on avoit dessein d'approuver ou de blâmer, et

gulier, c'est qu'il croyoit que l'érudition et l'habitude des déclamations procuroient cette qualité : *Hujus omnes joci*, dit-il en parlant de Juvénal, *sic sunt* urbani et salsi, *ut acumen sæpe et eruditionem præ se ferant, et ingenium longo declamandi usu probè ubactum.* (Casaub., *Proleg. in Pers.*) C'étoit lui donner l'éloge que son genre comportoit le moins.

(*a*) Un plaisant mérite un autre titre quand il ne sait pas se conformer à ce qu'Horace applique aux licences poétiques, et nous aux licences sociales. « Il fut toujours permis aux peintres et aux poëtes de tout oser, je le sais; et le privilège que nous leur accordons, nous l'exigeons à notre tour : »

. . . . . *Pictoribus atque poetis*
Quidlibet audendi semper fuit æqua potestas;
Scimus, et hanc veniam petimusque damusque vicissim.
De Art. poet., v. 9.

Digitized by Google

surtout de l'approprier aux usages, aux bienséances qui dépendent des temps et des lieux.

La lecture d'Horace, et ce que je dirai de cet auteur dans la seconde partie, feront mieux sentir en quoi consistoit l'urbanité, qu'il ne m'est possible de l'expliquer.

[5] *Malgré mes beaux projets, écrivoit-il* (Horace) *à Celsus, etc.*, pagexlviij.] En parlant d'Horace, je m'autorise indistinctement de ses satires et de ses épîtres, et cela, parce que toutes deux forment à peu près une même sorte de composition (*a*) : avec cette différence, néanmoins; c'est que l'épître peut se dispenser du blâme, au lieu que la satire ne le sauroit. Au reste, elles ont la même forme, elles emploient le même vers. Plusieurs épîtres pourroient être mises au rang des satires, et plusieurs satires au rang des épîtres.

Ces dernières cependant ne sont quelquefois que des exhortations philosophiques, ou de simples billets relevés par des traits ingénieux, et tournés avec élégance. Malgré la conformité qui se trouve entre les unes et les autres, Horace ne les a point confondues, parce que les épîtres sont nécessairement adressées à quelqu'un; au lieu que les satires, qui ont aussi le même privilége, ont encore, quand il plaît au satirique, celui de s'adresser aux villes, aux nations, à l'univers.

[6] *L'aisance et la gaieté de ce poëte ingénieux* (Horace), *son savant désordre, la familiarité de son style et les négligences volontaires que l'on remarque dans ses vers, n'ont pas manqué de censeurs, etc.*, page lij.] Ceux-ci prétendent que son enjouement, ses saillies et ses bons mots sont suspects de

(*a*) « La forme de la satire, dit M. Batteux, est assez indifférente par elle-même : tantôt elle est épique, tantôt dramatique; le plus souvent elle est didactique. Quelquefois elle porte le nom de discours, quelquefois celui d'épître. Toutes ces formes ne font rien au fond. (*Principes de Littérature*, tome III, page 328.)

Digitized by Google

mauvais ton; que l'on y découvre quelque chose de populaire, de trivial : ils ajoutent qu'il est sans couleur, sans harmonie, sans liaisons (*a*). Je leur demande pourquoi celui qui est si doux, si coulant et si nombreux dans ses poésies lyriques (*b*), n'auroit pas, dans ses satires et ses épîtres, conservé les mêmes qualités, s'il les avoit jugées nécessaires? Mais on a vu qu'il avoit ses raisons pour en user ainsi. D'ailleurs il représente sa muse comme ne marchant qu'à pied (*c*), et il déclare qu'il n'a aucune prétention au titre de poëte (*d*); ce qui est trop modeste, car ses satires et ses épîtres sont remplies de beaux vers, et même de morceaux brillans.

Les premiers érudits, à la renaissance des Lettres, n'avoient pas encore eu le temps de faire, sur le style et la manière des auteurs anciens, toutes les remarques qu'ils

(*a*) *Nil altum spirat, sed ubique circa vulgatissima morum præcepta occupatur, etc. Illius sales plebeium aliquid fere sapiunt. Numerorum vero concinnitatem cum apud Horatium nullam invenisset Persius, nullum uncturæ studium, etc.* Casaub., *Proleg. in Pers.*

(*b*) Ovide donne à Horace l'épithète de *nombreux*, en parlant de ses odes

Et tenuit nostras numerosus *Horatius aures,*
Dum ferit ausonia carmina culta lyra.
Ovid., *Trist.*, lib. iv, eleg. x, v. 49.

(*c*) *Ergo ubi me in montes et in arcem ex urbe removi,*
Quid prius illustrem satiris musaque pedestri?
Horat., lib. ii, sat. vi, v. 16.

(*d*) Horace dit que la mesure du vers ne suffit pas pour mériter le titre de poëte, et qu'on ne sauroit le donner à ceux qui, comme lui, n'emploient qu'un style voisin du langage ordinaire : *Sermoni propiora.* (Lib. i, sat. iv, v. 42.) « Que l'on ne cherche donc pas, ajoute-t-il, de la poésie proprement dite dans mes satires : si l'on venoit à rompre la mesure de mes vers, on n'y trouveroit pas même, comme dans ceux d'Ennius, de fragmens poétiques : »

. . . . . *Non*
Invenias etiam disjecti membra poëtæ.
Lib., sat. iv, v. 60.

Digitized by Google

nous ont suggérées. Plus sensibles à la force qu'aux grâces, à une méthodique gravité qu'au charme d'une marche légère et variée; enfin, ne goûtant que l'éclat du coloris et une harmonie soutenue, ils étoient, engénéral, peu touchés de cette mollesse, de cet à-propos dont il est si rare d'acquérir le sentiment dans l'ombre du cabinet.

« Il en est d'autres, dit M. Batteux, qui mettent la poésie du style d'Horace et la versification de ses satires, au niveau de celles de Virgile. Le ton est bien différent. Mais dans le simple ils prétendent qu'il n'y a rien de mieux fait ni de plus fini. On y sent partout l'aisance et la délicatesse d'un homme de cour qui est toujours le maître de sa matière, et qui la réduit au point qu'il le juge à propos, sans lui ôter rien de sa dignité. Il dit les plus belles choses, comme les autres disent les plus communes, et n'a de négligences que ce qu'il en faut pour avoir plus de grâces. » (*Principes de Littérature*, tome III, page 332.)

7 *La plupart des personnages les plus illustres et de ceux qui s'étoient distingués par leur caractère ou par leurs talens, se réfugièrent dans l'école des sectateurs de Zénon, etc.*, page lvij.] (*Voyez* sur Zénon, sat. XV, note 22, sur le vers 106.) Du temps de Caton le censeur, Carnéade, Critolaüs et Diogène le stoïcien vinrent à Rome pour y traiter des affaires de leur pays; ils profitèrent du séjour qu'ils y firent pour enseigner leur doctrine; mais celle-ci parut dangereuse au sénat, et bientôt ils furent congédiés. C'est la première fois que la philosophie ait fait entendre sa voix chez ce peuple guerrier. La conquête de la Grèce acheva l'ouvrage commencé par ces trois philosophes. Tant que les Romains furent heureux ou crurent l'être, l'épicuréisme prévalut, surtout auprès des grands : mais à mesure que le joug de la tyrannie s'appesantit, et que les citoyens furent contraints de s'isoler, il devint insuffisant.

La secte stoïque, après avoir langui sous Tibère, Caligula

Digitized by Google

et Claude, reprit de nouvelles forces sous Néron. Des femmes illustres la mirent en crédit, et les brillans ouvrages de Sénèque achevèrent de la rendre célèbre. Ses promesses fastueuses imposoient au plus grand nombre, et ses dogmes avoient déjà influé sur la jurisprudence et sur les lettres. Quintilien se plaint souvent des usurpations que cette secte dominante ne cessoit de faire sur l'éloquence, et du préjudice qu'elle lui portoit : c'est qu'il s'agissoit moins alors, comme je l'ai dit, de perfectionner le goût que de s'aguerrir contre les calamités qui menaçoient tous les ordres de l'empire. On trouve à cette époque beaucoup plus de sophistes et de dissertateurs que de gens de lettres proprement dits et de véritables hommes d'état.

Cependant les paradoxes des stoïciens ne s'étoient pas accrédités sans contradiction : quiconque a lu Cicéron et Plutarque n'ignore pas qu'on peut leur objecter qu'ils inspiroient plus d'orgueil que de sagesse; que leurs superbes efforts n'aboutissoient le plus souvent à rien d'utile, et qu'ils ne ressembloient qu'à ces enfans qui tâchent, dit Plutarque, de sauter par delà leur ombre (*de Repug. stoïc.*); enfin, qu'à leurs principes raisonnables, ils en joignoient d'autres absolument contradictoires et capables de les rendre au moins suspects. Mais quand il s'agit de leurs grands hommes, on oublie volontiers quelques inconséquences en faveur de la pratique habituelle de toutes les vertus, de l'énergie du caractère, et de la constance dans l'adversité.

[8] *L'introduction des étrangers et des hommes les plus vils dans le sénat n'altera pas moins le génie de la langue latine que les mœurs nationales*, page lviij.] Jules-César, le premier, fit cet outrage aux Romains : dès qu'il se fut rendu maître de Rome il éleva aux plus hautes dignités des gens notés et sans aveu, disant que s'il avoit été secondé dans ses projets par des brigands et par des assassins, il leur en témoigneroit une reconnoissance proportionnée à leurs ser-

Digitized by Google

vices (*a*). Tous les vrais citoyens en frémirent, et, pour décréditer les créatures de cet usurpateur, on trouva ces mots écrits sur le portique du temple de Tellus : Courage ! gardez-vous d'enseigner à ces nouveaux sénateurs le chemin du sénat (*b*). Mais l'infamie que l'on versoit de toutes parts sur ces intrus ne les rendit que plus avides, plus impudens, et ne corrigea rien. La majesté de ce sénat, qui avoit si long-temps donné l'exemple des mœurs et de l'urbanité, ne fut pas plus respectée sous les règnes suivans, et le goût en reçut de mortelles atteintes.

9 *Les déclamations... concoururent avec les causes précédentes à perdre l'éloquence, et ne furent pas moins nuisibles à la poésie*, page lix.] Cette manière d'exercer les esprits, que l'on pouvoit justifier à certains égards, les rendit vains et boursoufflés : elle apprit à de jeunes empereurs et aux fils des patriciens à bégayer de bonne heure des discours composés ou corrigés par leurs maîtres. Auguste, à l'âge de douze ans, prononça l'oraison funèbre de Julie son aïeule (*c*). Néron, au commencement de son règne, récita publiquement des déclamations attribuées à Sénèque (*d*). En général, elle ne procura guère que le stérile avantage de traiter indistinctement, et presque sans culture, des sujets pris au hasard, et même des sujets fabuleux ou hypothétiques : ce qui donna un ton vague aux écrits ; ce qui les remplit de tours extrava-

(*a*) *Jam autem rerum potens, quosdam etiam infimi generis ad amplissimos honores provexit, etc. Professus est palam, si grassatorum et sicariorum ope in tuenda sua dignitate usus esset, talibus quoque se parem gratiam relaturum.* Suéton., *Jul. Cæs.*, § 61.

(*b*) *Bonum factum. Ne quis senatori novo curiam monstrare velit.* Id. ibid., § 68.

(*c*) *Duodecimum annum agens, aviam Juliam defunctam pro concione laudavit.* Suet., *August.*, § 6.

(*d*) *Declamavit sæpius et publice.* Id., *Ner.*, § 8.

Digitized by Google

gans, de maximes outrées ou triviales, et de lieux communs qui les privèrent totalement de caractère.

Le grand vice de cette institution, dont Pétrone a si bien montré le ridicule et le danger, venoit de ce qu'elle apprenoit à soutenir également le pour et le contre. Caligula, dans les causes les plus graves, se portoit pour défenseur ou pour accusateur, selon que le caprice ou la passion en décidoient (*a*). Ce vice venoit surtout de ce que les maîtres de cet art futile enseignoient moins à partir du sein des choses, que de la fantaisie, de la fougue et de la mémoire.

Les meilleurs esprits, ceux qui prenoient encore le siècle d'Auguste pour modèle, s'opposoient vainement aux progrès de la contagion : en lisant leurs ouvrages on voit qu'ils s'efforcent de résister; mais ils cèdent à la fin et se laissent emporter au torrent. Le morceau le plus éloquent de Quintilien n'est pas sans reproches à cet égard. Ce malheureux père déplore, au commencement de son sixième livre, la mort du dernier de ses fils : « O mon fils! s'écrie-t-il, vous qui deviez hériter de tous les honneurs de votre père, après les avoir partagés avec lui durant sa vie; vous en qui tout le monde croyoit déjà voir refleurir l'éloquence des meilleurs siècles, ô mon cher fils! je ne vous verrai donc plus; et, père sans enfans, me voilà condamné à ne plus vivre que pour pleurer. » C'est là qu'un Cicéron ou un Tite-Live se seroient arrêtés; mais Quintilien qui vouloit plaire même à ceux dont il blâmoit le goût, ajoute : « Si j'ai désormais le courage de supporter la vie, ce sera votre vengeance et mon supplice : » *Et, si non cupido lucis, certe patientia vindicet te reliqua mea ætate.* (Quint., lib. VI, proem.)

Perse lui-même a payé le tribut à ce mauvais goût, une

(*a*) *Solebat prosperis oratorum accusationibus rescribere, et magnorum in senatu reorum accusationes deffensionesque meditari; ac prout stylus cesserat vel onerare sententia sua quemque, vel sublevare.* Id., *Calig.* § 60.

Digitized by Google

seule fois il est vrai (*a*); car, en voulant éviter un écueil il s'est brisé contre un autre. Quant à Juvénal, malgré sa verve, son éloquence et sa rapidité, on ne sauroit disconvenir qu'il ne soit quelquefois un peu trop voisin de la déclamation. Prenons-y garde : le goût s'altère depuis quelques années, par différentes causes qui pourroient bien ramener chez nous tous les inconvéniens de l'art déclamatoire.

10 *Si ce labyrinthe* (les satires de Perse) *avoit eu quelques issues, nul n'étoit plus capable que lui* (Casaubon) *de les trouver et d'en sortir avec honneur*, page lxvij.] A l'aide des instrumens qu'il avoit entre les mains, il a cependant tout démêlé, tout expliqué : s'il ne va pas toujours jusqu'à la démonstration, ce qui n'est pas possible, il s'écarte rarement de la vraisemblance. Pour le contredire dans ce qui étoit particulièrement de son ressort, il faudroit être plus savant qu'il ne l'étoit, ce qui n'arrivera de long-temps si le besoin de produire avant d'avoir acquis les alimens de la pensée continue à dénaturer notre littérature.

Veut-on savoir comment il s'y prend lorsqu'il s'agit de prouver que certains traits équivoques sont secrètement dirigés contre Néron; afin de procéder avec conséquence, il établit d'abord que le poëte s'est prudemment abstenu de tout ce qui auroit pu désigner cet empereur. Cela posé, rien ne l'arrête : si Perse ne relève que des foiblesses, c'est que le prince n'avoit pas encore de grands vices; s'il lui fait des reproches plus sérieux, c'est qu'il étoit instruit du progrès de ses débauches secrètes, etc.

A force de suppositions, Casaubon voit tout ce qu'il veut dans cet auteur, ou plutôt chaque vers lui rappelle tout ce qu'il sait.

11 *Perse n'en parut que plus imposant à ceux qui l'en-*

(*a*) *Voyez* au commencement de la satire v de Perse, avec quel effort, quel embarras et quelle prolixité il se déclare l'ami de Cornutus.

Digitized by Google

tendoient le moins; à ceux qui étoient plus jaloux des moindres manuscrits, pourvu qu'ils eussent la sanction des siècles, que les nobles ne le sont de leurs titres, page lxx.] Ceux-là lui passoient sa monotonie, et lui savoient gré de tout ce qu'il n'a point exprimé, tandis que ce qu'il sous-entend est ordinairement assez commun. Ils ne sentoient pas que la monotonie est insupportable, parce que l'esprit aime la variété, et qu'il en a autant besoin que le corps de changer d'attitude. Ils ne voyoient pas que les ouvrages d'agrément qui demandent trop d'efforts pour être entendus supposent que ceux qui les ont composés n'avoient pas l'esprit fort lumineux (*a*).

Tantôt ils prétendoient que Perse a de la gaieté, parce qu'il insinue qu'il n'étoit pas de l'humeur sombre de ces poëtes tristement absorbés dans leurs méditations, et qui murmurent intérieurement de graves inepties; mais qu'il savoit habilement, avec un langage simple et familier, démasquer l'hypocrisie; qu'il savoit, en se jouant, percer le vice des traits de la satire (*b*).

Tantôt ils disoient que s'il n'a pas le talent de plaire, il a du moins celui d'enseigner; et c'est à ce titre qu'ils l'ont regardé comme le réformateur de la manière d'Horace. Cependant qu'a-t-il enseigné qui ne l'eût pas été plus clairement par toutes sortes d'écrivains, et d'une façon plus intéressante par les philosophes? Sénèque, dans tout ce qu'il a de commun avec lui, l'emporte presque toujours, tant par la noblesse des idées et la beauté des images, que par l'abondance, la clarté, et surtout par ses grandes vues, dont la plupart sont encore plus pratiques que spéculatives.

(*a*) *Otiosum sermonem dixerim, quem auditor suo ingenio non intelligit.* Quinct., lib. VIII, cap. II.

(*b*) . . . . . *Pallentes radere mores*
Doctus, et ingenuo culpam defigere ludo.
PERS., sat. V, v. 15.

J'ai suivi l'explication que M. Le Monnier a donnée de ce passage dans sa traduction de Perse, page 157.

Digitized by Google

Les défenseurs de ce poëte, non contens de l'admirer comme l'une des plus fortes colonnes du Portique, ont comparé sa doctrine, tant ils en étoient ravis, à celle des saintes Écritures et des Pères de l'Église. Cette honorable conformité, en la supposant aussi réelle qu'ils le soutiennent, prouve beaucoup plus en faveur de sa secte que de son talent : elle ne prouve pas, du moins, qu'il fût doué des qualités qu'on lui conteste.

Quel est le vrai but de la satire? C'est de perfectionner la société, soit en lui présentant ses ridicules finement rassemblés dans des portraits piquans, soit en lui inspirant des goûts honnêtes par des maximes conformes à ses vrais intérêts, soit enfin en l'excitant par des animadversions plus ou moins vigoureuses, selon que l'exigent les circonstances et la nature des vices : celle qui ne fait rien de tout cela, quelque mérite qu'elle ait d'ailleurs, s'écarte du genre, et c'est improprement qu'on l'appelle satire.

Il ne suffit pas, pour obtenir le nom de satirique, d'avoir pâli sur les livres dès sa plus tendre jeunesse, ni de s'être fait stoïcien avant l'adolescence; il ne suffit pas d'avoir à ses ordres tous les adages du Portique, il faut encore avoir étudié le monde, l'avoir vu sous tous les aspects, afin de représenter les mœurs telles qu'elles sont, et d'en parler comme il convient; car l'esprit rejette les expressions et les couleurs qui leur sont étrangères.

[12] *Perse ne nous entretient que de l'indocilité de la jeunesse, du pédantisme des instituteurs, de la prétention des poëtes, et d'opinions stoïques qui forment son éternel refrain*, page lxxiij.] Je suis loin de mépriser les bons auteurs de cette secte fameuse : s'ils veulent nous mener de temps en temps à la vertu par des routes impraticables, il faut convenir qu'ils nous enseignent souvent le vrai chemin. Quel fruit, au contraire, retirer des maximes confuses d'un jeune poëte, tour à tour morne et fantasque, qui ne fait, pour

Digitized by Google

ainsi dire, que préluder dans le vestibule de la vie, et répéter toujours les mêmes choses? Quel fruit retirer de ses morceaux les plus brillans et les plus énergiques? car il en a d'admirables. Quelquefois en effet il peint comme Raphaël : « Souverain des dieux, dit-il, pour punir les cruels tyrans, veuillez choisir ce genre de supplice : lorsque la férocité s'allumera dans leur âme, qu'elle y fera fermenter son venin, qu'ils voient la vertu, et sèchent de l'avoir abandonnée. » Ce qui suit redouble encore de force et de vigueur : « Les gémissemens du taureau de Phalaris étoient-ils plus lugubres; l'épée attachée aux lambris dorés, et suspendue sur une tête couronnée, étoit-elle plus effrayante que les remords d'un malheureux qui se dit en pâlissant, et si bas que sa femme couchée près de lui ne peut l'entendre : Je cours, je cours au précipice! » Traduction de M. Le Monnier.

Magne pater divum! sævos punire tyrannos
Haud alia ratione velis, cum dira libido
Moverit ingenium, ferventi tincta veneno;
Virtutem videant, intabescantque relicta.
Anne magis siculi gemuerunt æra juvenci,
Et magis auratis pendens laquearibus ensis
Purpureas subter cervices terruit; Imus,
Imus præcipites, quam si sibi dicat, et intus
Palleat infelix, quod proxima nesciat uxor!

PERS., sat. III, v. 35.

Voilà de beaux vers, et les plus sublimes peut-être qu'il soit possible d'entendre; mais que deviennent le charme et la magnificence de ces vers, si l'on songe que le poëte, contre toute vraisemblance, les a mis dans la bouche d'un insipide pédagogue qui, s'il avoit été capable de s'exprimer ainsi, n'auroit pas dit à son élève : « Quoi! vous dormez encore? votre tête chancelle, mal affermie sur son pivot; la débauche d'hier vous fait bâiller à vous déboîter la mâchoire : »

Stertis adhuc? laxumque caput, compage soluta,
Oscitat hesternum, dissutis undique malis.

Sat. III, v. 58.

Digitized by Google

Il ne lui auroit pas ensuite demandé si, au lieu d'avoir un but, il ne s'amusoit point à poursuivre les corbeaux à coups de tessons ou de mottes de terre :

An passim sequeris corvos, testaque lutoque ?

Sat. III, v. 61.

De quelque manière que l'on s'y prenne, on ne sauroit justifier cette bigarrure. Le sublime exclut le trivial; d'ailleurs, les plus belles maximes et les images les plus grandes reçoivent presque tout leur prix de l'enchaînement des idées, et de la place qu'elles occupent dans le cours de l'ouvrage.

Si Perse, dans la satire dont il s'agit, a voulu mettre en évidence la maladresse du pédagogue, il ne falloit pas lui prêter des vers magnifiques, à moins qu'ils ne fussent parodiés à la manière des anciens satiriques, et d'Horace lui-même; or, ceux que j'ai cités ne sentent point la parodie. Cette tirade n'est donc que l'un de ces morceaux de pourpre employés et cousus au hasard :

Purpureus late qui splendeat unus et alter
Assuitur pannus.

HORAT., *de Art. poet.*, v. 15.

[13] *L'histoire est plus piquante par la simple exposition des faits, que ces satires* (les satires de Perse) *ne le sont par ceux qu'il y sème crûment et sans art,* page lxxiv.] Témoin, entre autres, la singulière et bizarre expédition de Caligula contre les Germains. Ce prince, dit Suétone, ayant fait ramasser par ses soldats des coquilles sur le bord de la mer, les appela dépouilles de l'Océan. Voulant avoir à son retour les honneurs du triomphe, il ordonna que l'on en fît les préparatifs aux moindres frais possibles; et cependant il avoit ordonné que ce triomphe surpassât tous ceux que l'on avoit déjà vus, et qu'il fût de la plus grande magnificence (*a*).

(*a*) *Triumphum appararant quam minima summa, sed quantus numquam alias fuisset.* Suet., *Calig.*, § 62.

Digitized by Google

Perse, sans égard à toutes ces sottises et au ridicule de cet ordre contradictoire, se contente de dire qu'il est arrivé une lettre couronnée de lauriers, et que cette lettre annonce la défaite des Germains; que déjà l'on fait dans les temples les préparatifs du triomphe; que déjà l'impératrice Césonie y append les armes des vaincus; qu'elle a loué et des manteaux de pourpre pour en revêtir les rois prisonniers, et des casaques jaunes pour les soldats captifs; enfin qu'elle a loué des chariots et des Gaulois remarquables par leur grande taille (*a*).

On voit bien que Perse veut railler; mais Heinsius avoit-il tort d'appeler de pareilles satires des satires édentées (*b*)?

14 *Pourquoi recourir, comme Perse le fait si souvent, à des ironies triviales, et plus injurieuses que plaisantes?* page lxxviij.] Quelque ridicule que soit un poëte, un stoïcien doit-il, après l'avoir appelé chauve, lui reprocher d'avoir un ventre en forme de cruche, un ventre d'un pied et demi de saillie (*c*)? doit-il en faire parler un autre du nez, et dire qu'il sort de ses narines bégayantes des sons qui ont je ne sais quoi de rance (*d*)?

(*a*) . . . . . *Missa est a Cæsare laurus*
Insignem ob cladem Germanæ pubis, et aris
Frigidus excutitur cinis; ac jam postibus arma,
Jam chlamydes regum, jam lutea gausapa captis
Essedaque, ingentesque locat Cæsonia Rhenos.
Sat. VI, v. 43.

(*b*) *Edentulum poema.* Heins., *de Sat. Horat.*

(*c*) . . . . . *Nugaris, cum tibi, calve,*
Pinguis aqualiculus protenso sesquipede exset.
Sat. I, v. 56.

Cependant Perse lui-même dit qu'il ne veut pas être lu par celui qui se plaît à railler sur les sandales des Grecs, et qui cherche un louche pour lui dire tu es louche:

Et lusco qui possit dicere: Lusce.
Sat. I, v. 127.

(*d*) *Randiculum quiddam balba de nare locutus.*
Sat. I, v. 33.

Digitized by Google

L'apostrophe à Janus, que le bec de la cicogne n'a, dit-il, jamais pincé par le dos, à qui on n'a jamais fait les cornes par derrière, et à qui on n'a jamais tiré une langue aussi longue que celle d'un chien de la Pouille mourant de soif (*a*); cette apostrophe est-elle dans le goût d'Horace? Pour exprimer d'une manière ingénieuse que des vers sont énervés, Horace auroit-il dit qu'ils nagent sur les lèvres inondées de salive? auroit-il prolongé cette métaphore en ajoutant qu'Atys et la Ménade y sont à flot (*b*)?

Voici une plaisanterie d'un autre genre, et qui tient du sarcasme; il s'agit de ces prières que les fourbes adressoient secrètement aux dieux, de crainte que les hommes ne les entendissent. Celles, dit Perse, que vous employez pour séduire Jupiter, osez les adresser même à Staïus. O bon Jupiter! s'écriera-t-il; ô Jupiter! Et Jupiter lui-même ne s'écriera pas, ô Jupiter (*c*)! Cela peut être fort piquant, mais j'avoue que je n'en sens pas le sel. Je conçois qu'un scélérat ignorant et brutal ait recours au maître des dieux avant de consommer le crime; mais qu'un Jupiter s'atteste lui-même, qu'il s'anime à la vengeance, et cherche à réveiller

(*a*) *O Jane, a tergo quem nulla ciconia pinsit,*
Nec manus auriculas imitata est mobilis albas,
Nec linguæ; quantum sitiat canis Apula, tantum.
Sat. I, v. 58.

La preuve que ces vers sont de très-bon goût, disent quelques commentateurs, c'est que saint Jérôme, écrivant à un moine, emploie aussi le bec de la cicogne, les oreilles d'âne et la langue du chien, pour l'avertir qu'on le louoit en face, mais qu'en arrière on se moquoit de lui.

(*b*) . . . . . *Summa delumbe saliva*
Hoc natat in labris; et in udo est Mænas et Atys.
Sat. I, v. 104.

(*c*) *Dic agedum Staio. Proh Jupiter! ô bone, clamet,*
Jupiter! At sese non clamet Jupiter ipse?
Sat. II, v. 22.

Digitized by Google

sa justice assoupie, par des exclamations humaines, j'avoue que je n'y comprends rien. Quand je lis au contraire dans Sénèque : Quel est l'aveuglement de ceux qui n'oseroient déclarer aux hommes ce qu'ils disent aux dieux (*a*) ? Je comprends cela, et je le retiens.

15 *Un de ses moyens* (de Perse) *les plus familiers étoit de railler dans les autres ce qu'on avoit coutume de reprocher à ses pareils*, page lxxviij.] Pour moi, je ne pense qu'à lui lorsqu'il s'écrie : « Voilà donc pourquoi vous dépérissez ? La science n'est donc rien pour vous si quelqu'un ne sait pas que vous êtes savant (*b*) ? » Je ne pense qu'à lui lorsque, pour dissimuler ses travaux assidus, il fait ainsi parler un centurion en faveur de l'ignorance : « Ce que j'ai de science me suffit ; je n'ai point envie d'être un Arcésilas, ni de ressembler à ces tristes Solons qui marchent la tête basse et les yeux fixés contre la terre, lorsque, méditant les rêveries de quelque ancien maniaque, on les entend sourdement murmurer entre leurs dents, ou qu'on les voit pesant des paroles sur leurs lèvres avancées (*c*). »

16 *Je veux parler des interlocuteurs dont il* (Perse) *fait un*

(*a*) *Nunc quanta est dementia hominum ! Turpissima vota deis insusurrant : si quis admoverit aurem, conticescent. Et quod scire hominem nolunt, deo narrant.* Senec., epist. x.

(*b*) *En pallor seniumque ? ô mores ! usque adeone*
Scire tuum nihil est, nisi te scire hoc sciat alter.
Sat. I, v. 26.

(*c*) *Hic aliquis de gente hircosa centurionum*
Dicat ; Quod sapio, satis est mihi ; non ego curo
Esse quod Arcesilas, ærumnosique Solones,
Obstipo capite ; et figentes lumine terram ;
Murmura cum secum, et rabiosa silentia rodunt,
Atque exporrecto trutinantur verba labello
Ægroti veteris meditantes somnia.
Sat. III, v. 78.

Digitized by Google

usage trop fréquent, et qu'il emploie souvent mal à propos, etc., page lxxxiv.] Lorsqu'on a recours au dialogue dans des ouvrages où il n'est pas nécessaire, on est tenu de lui conserver autant de vérité que dans le genre dramatique. Les différentes manières de se débattre de vive voix entre deux ou plusieurs autres personnes, sont les modèles de cette forme. S'il arrive donc qu'un satirique néglige de faire parler ses interlocuteurs d'une manière conséquente et conforme à leurs véritables intérêts; s'il ne leur prête que des lieux communs et des motifs supposés, pour avoir le plaisir de les réfuter ensuite; enfin si l'on aperçoit qu'il ne songe qu'à se ménager quelques places propres à recevoir des détails préparés d'avance : tous ces vains artifices, loin d'aller au but, ne causent que de la fatigue et de l'ennui.

On ne sauroit disconvenir que le dialogisme de Perse ne soit sujet à tous ces inconvéniens. Parmi ceux qui ont successivement traduit ou commenté cet auteur, on remarque que la plupart ont changé l'ordre des interlocuteurs établi par ceux qui les avoient précédés. Il parle de temps en temps par la bouche de ses personnages (*a*); ce qui détruit toute illusion, ce qui jette le lecteur dans l'incertitude et lui fait soupçonner de l'inconséquence où il n'y a que du désordre. Au lieu de répondre à ce qu'on lui objecte, il imagine un nouveau dialogue, et joue les deux rôles. Mais voici ce qui en impose à bien des gens, parce qu'ils prennent pour de la vivacité ce qui n'est chez lui qu'une sorte de délire; c'est lorsque les personnages mis en scène en introduisent d'autres,

(*a*) Casaubon n'en est point choqué : *Observandus autem Persii mos proprius : quoties enim alium inducit sibi aliquid objicientem, sic personam alienam sustinet, ut suam interea non ponat.* Casaub., *Comment. in Pers.*, pag. 74.

Quelques-uns prétendent qu'il n'y a point dans les satires de Perse de dialogue proprement dit; mais que cet auteur, à la manière des stoïciens, se fait à lui-même des objections, et y répond.

Digitized by Google

et ainsi de suite. Le comble de la confusion, c'est lorsque les premiers interlocuteurs reparoissent, et continuent comme s'ils n'avoient pas été interrompus.

Je n'insisterai pas davantage sur cet article, de crainte que l'on ne m'applique ce que l'on a dit d'un certain philosophe : « Qu'il avoit des balances assez justes, mais qu'il n'y pesoit que de la paille. »

[17] *On me dira peut-être que j'ai manqué de circonspection en m'expliquant d'une façon trop libre sur un auteur que Quintilien et Martial ont célébré,* page lxxxvj.] « Quoique Perse, dit Quintilien, n'ait laissé qu'un seul livre, il a mérité beaucoup de vraie gloire (*a*). Plus je considère ce passage, moins je le trouve conforme aux préceptes de ce fameux rhéteur. Songeoit-il, en s'exprimant ainsi, à cette gloire qui ne fait que s'accroître avec le temps, ou bien n'étoit-ce qu'une manière de parler, une louange de contemporain, et telle que l'on en donne lorsque, pour n'entrer dans aucun détail, on dit vaguement d'un ouvrage qu'il fait beaucoup d'honneur à celui qui l'a composé ? J'insisterois sur cette conjecture si je n'avois égard qu'à ses règles de goût, et aux reproches qu'il fait si souvent à ceux qui ne vouloient rien dire comme les autres; à ceux qui ne croyoient avoir de l'esprit que lorsqu'il en falloit beaucoup pour les comprendre (*b*). Mais il faut avoir grand soin de distinguer entre les préceptes et les jugemens : les premiers peuvent ne venir que de la justesse et de la sagacité, au lieu que les seconds partent toujours des circonstances, du caractère, et surtout des liaisons.

Quintilien et plusieurs autres écrivains de son temps,

(*a*) *Multum et veræ gloriæ quamvis uno libro Persius meruit.* Quinct., lib. x, cap. i.

(*b*) *Tum demum ingeniosi scilicet, si ad intelligendos nos opus sit ingenio.* Quinct., *Proem.*, lib. viij.

Digitized by Google

créditée; car je ne saurois me figurer que celui qui reprochoit à la philosophie d'avoir usurpé sur l'éloquence, n'ait pas senti qu'il étoit encore plus ridicule à la poésie d'affecter le langage du Portique. Ajoutez que la rivalité qui régnoit entre les épicuriens et les stoïciens ne pouvoit manquer de rendre ceux-ci jaloux du grand poëte dont les premiers avoient lieu de se féliciter, et qu'ils voyoient peut-être dans leur élève le rival du sublime Lucrèce.

Dès lors le crédit de Perse s'explique naturellement; les cercles philosophiques, qui l'entendoient à demi-mot, s'extasioient à chacun des vers qui rappeloient un article de leur doctrine favorite. On se fait illusion en pareil cas; on ne juge point à la rigueur une ébauche, une simple esquisse, surtout quand elle offre une foule de traits assez heureux pour faire présumer le talent. D'ailleurs, la modestie de l'auteur, son peu de prétention et la brièveté de son ouvrage, devoient inspirer de l'indulgence, devoient persuader qu'il lui auroit été facile de se surpasser lui-même s'il avoit vécu plus long-temps.

Il est donc probable que Perse ne doit sa renommée qu'à la secte dont les opinions, tant débattues, n'ont point encore manqué de défenseurs. S'il venoit à perdre une partie de cette gloire dont Quintilien l'a gratifié sans restriction, ce seroit moins pour avoir été trop fidèle aux principes qu'il avoit adoptés dans sa jeunesse, que pour n'avoir pas su les mettre en œuvre d'une manière plus satisfante.

Les partisans de ce poëte s'autorisent encore de deux vers de Martial. Ce faiseur d'épigrammes dit à son ami que la prolixité fatigue et que la précision soutient, *rara juvant;* puis il ajoute que

Sæpius in libro memoratur Persius uno,
Quam levis in tota Marsus Amazonide.

Lib. IV, epigr. XXIX.

Il y a loin de ce passage à celui de Quintilien, car il ne

Digitized by Google

signifie presque rien en faveur de Perse : tout l'éloge, si c'en est un, se réduit à dire que son petit ouvrage fournissoit plus de vers à citer, que l'immense volume du poëte Marsus ; ce qui, par le sens même de l'épigramme, n'étoit qu'un médiocre avantage ; d'ailleurs l'exemption d'un défaut, dit Horace, ne suppose pas toujours les qualités qui lui sont opposées.

. . . . . Brevis esse laboro,
Obscurus fio ; sectantem lenia ; nervi
Deficiunt animique.

De Art. poet., v. 25.

Les deux vers de Martial ne formant qu'une simple comparaison ne sauroient servir à fixer le degré d'estime que lui-même accordoit à Perse, considéré comme satirique ; et c'est là ce qu'il faudroit constater.

[18] *J'ai donné des raisons, et je suis prêt à me rétracter quand on m'aura prouvé qu'elles sont insuffisantes*, page lxxxvij.] Qu'on ne se figure pas néanmoins que j'aie, à l'exemple de quelques savans, formé le projet de supprimer le livre du vertueux élève de Cornutus (*a*) : je décrierois mon jugement beaucoup plus que sa mémoire. Quand je ne songe qu'à ses beaux vers, à ses grands sentimens, à quelques-uns de ses morceaux sublimes, et qui paroîtront toujours tels, pourvu qu'on les sépare de ce qui les précède et les suit, je me plais à croire que, s'il avoit joui d'une plus longue vie, il auroit, comme Cicéron, retouché les productions de sa jeunesse, et même qu'il en auroit désavoué quelques-unes (*b*);

(*a*) *Solus ad nos pervenit* liber sex Satirarum, *doctus et argutus, sed cum acerbis salibus plenus, tum obscurus, ut propterea* aliquibus abjiciendus esse videretur. Fabr., *Bibl. lat.*, tom. II, pag. 64.

(*b*) *M. Tullius non dubitavit aliquos jam editos libros aliis postea scriptis ipse damnare, sicut Catullum atque Lucullum, et hos ipsos de quibus modo sum locutus, artis rhetoricæ.* Quinct., lib. III, cap. 4.

Digitized by Google

ou plutôt lorsque je trouve chez lui l'esquisse d'un poëme digne de sa secte et de sa gravité (*a*), j'aime à croire que, renonçant à la satire, il auroit fait pour Zénon ce que fit Lucrèce pour Épicure, et qu'il seroit maintenant assis sur le Parnasse à côté de ce grand poëte. C'est accorder à Perse beaucoup plus que je ne lui refuse.

(*a*) J'ai prévenu, page lxxv, que je me servirois de la traduction de M. Le Monnier.

« Instruisez-vous, malheureux; des effets remontez aux causes; sachez ce que vous êtes, à quelle condition l'être vous est donné, quel ordre vous est prescrit, à quel endroit vous devez mollement faire le tour de la borne, de quel point vous devez partir; sachez jusqu'où doit aller l'amour de l'argent, ce qu'on peut licitement désirer, quelle est l'utilité d'un écu, quelle portion vous en devez à la patrie, à des parens chéris; enfin sachez quel poste la Providence vous a donné, quel rang elle vous a marqué dans la nature humaine. «

Discite, ô miseri, et causas cognoscite rerum,
Quid sumus, aut quidnam victuri gignimur, ordo
Quis datus, aut metæ qua mollis flexus, et unde;
Quis modus argento; quid fas optare; quid asper
Utile nummus habet; patriæ, carisque propinquis
Quantum elargiri deceat, quem te Deum esse
Jussit, et humana qua parte locatus es in re.

Sat. III, v. 66.

FIN DES NOTES SUR LE DISCOURS.

Digitized by Google

SATIRES

DE

JUVÉNAL.

Digitized by Google

SATIRA I.

CUR SATIRAS SCRIBAT.

Semper ego auditor tantum? Nunquamne reponam
Vexatus toties rauci Theseide Codri?
Impune ergo mihi recitaverit ille togatas,
Hic elegos? Impune diem consumpserit ingens
Telephus? aut summi plena jam margine libri
Scriptus et in tergo, necdum finitus Orestes?

Nota magis nulli domus est sua, quam mihi lucus
Martis, et æoliis vicinum rupibus antrum
Vulcani. Quid agant venti, quas torqueat umbras
Æacus, unde alius furtivæ devehat aurum
Pelliculæ, quantas jaculetur Monychus ornos,
Frontonis platani convulsaque marmora clamant
Semper, et assiduo ruptæ lectore columnæ.
Expectes eadem a summo minimoque poeta.

Et nos ergo manum ferulæ subduximus : et nos
Consilium dedimus Sullæ, privatus ut altum
Dormiret. Stulta est clementia, quum tot ubique
Vatibus occurras, perituræ parcere chartæ.

Digitized by Google

SATIRE I.

POURQUOI JUVÉNAL COMPOSE DES SATIRES [1].

Écouterai-je toujours? Tourmenté tant de fois par la Théséide de l'enroué Codrus, ne répliquerai-je jamais? L'un m'aura donc impunément récité ses comédies, [2] l'autre ses élégies? Impunément le prolixe Télèphe m'aura consumé tout un jour? ou l'Oreste incomplet, quoique les pages en soient écrites des deux côtés [3], et jusque sur les marges?

Personne ne connoît mieux sa propre maison que je ne connois, moi, le bois consacré à Mars, et l'antre de Vulcain, voisin des roches éoliennes. Les jardins de Fronton [4], les statues, les colonnes, tout retentit, tout est ébranlé par les clameurs de ceux qui ne cessent d'y chanter tantôt les tempêtes enfantées par les vents, ou les supplices infligés par Éaque aux ombres criminelles; tantôt les exploits de celui qui ravit la toison d'or [5], et les combats du centaure Monychus, lançant contre les Lapithes des arbres entiers; lieux communs qu'il faut essuyer et du plus grand et du moindre des poëtes.

Nous avons aussi tremblé sous la férule [6]; nous avons conseillé à Sylla de goûter, en citoyen privé, les douceurs du sommeil. Puisque cette engeance poétique fourmille ici de toutes parts, gardons-nous d'épargner un papier qu'elle gâteroit.

Digitized by Google

Cur tamen hoc potius libeat decurrere campo,
Per quem magnus equos Auruncæ flexit alumnus,
Si vacat, et placidi rationem admittitis, edam.
Quum tener uxorem ducat spado, Mævia Tuscum
Figat aprum, et nuda teneat venabula mamma :
Patricios omnes opibus quum provocet unus,
Quo tondente gravis juveni mihi barba sonabat :
Quum pars niliacæ plebis, quum verna Canopi
Crispinus, tyrias humero revocante lacernas,
Ventilet æstivum digitis sudantibus aurum,
Nec sufferre queat majoris pondera gemmæ;
Difficile est satiram non scribere. Nam quis iniquæ
Tam patiens urbis, tam ferreus, ut teneat se,
Caussidici nova quum veniat lectica Mathonis
Plena ipso; post hunc magni delator amici,
Et cito rapturus de nobilitate comesa
Quod superest, quem Massa timet, quem munere palpat
Carus, et a trepido Thymele summissa Latino?
Quum te summoveant qui testamenta merentur
Noctibus, in cœlum quos evehit, optima summi
Nunc via processus, vetulæ vesica beatæ?
Unciolam Proculeius habet, sed Gillo deuncem :
Partes quisque suas, ad mensuram inguinis hæres.
Accipiat sane mercedem sanguinis, et sic
Palleat, ut nudis pressit qui calcibus anguem,
Aut lugdunensem rhetor dicturus ad aram.

Digitized by Google

Pourquoi choisir de préférence la carrière déjà parcourue par le fameux nourrisson du pays des Auronces [7] ? — Avez-vous un instant de patience et de loisir? puis-je compter sur une oreille impartiale? écoutez. Quand un eunuque ose se marier; quand Mævia, le javelot en main et le sein découvert, attaque un sanglier farouche; quand ce barbier qui me rasoit dans ma jeunesse le dispute, lui seul, en richesses à tous nos patriciens; quand un échappé des bourbiers d'Égypte, un Crispinus [8], autrefois eselave dans Canope, rejette nonchalamment sur ses épaules la pourpre tyrienne [9], et les doigts en sueur agite ses bagues d'été [10], trop délicat pour supporter des anneaux plus pesans, il est bien difficile de se refuser à la satire. Seroit-il en effet, dans cette ville corrompue, un mortel assez patient, assez insensible pour se contenir à la rencontre de l'avocat Mathon, remplissant, d'aujourd'hui, une litière de sa rotondité [11] ? à la rencontre de ce délateur [12] d'un illustre patron, et prêt à ravir, aux nobles qu'il ruina, les débris de leur fortune? Massa le craint, Carus tâche de l'adoucir par des présens, et le tremblant Latinus lui livre son épouse Thymèle. Peut-on se taire quand on est rayé d'un testament par les travaux nocturnes de ceux qui, des bras d'une vieille opulente, car c'est aujourd'hui le chemin de la fortune, s'élèvent jusqu'aux astres? Proculeius n'obtient qu'une part de la succession, Gillon les onze autres : chacun hérite à proportion de sa virilité. Qu'ils trafiquent de leur sang, et deviennent aussi pâles que celui qui, nu-pieds, marche sur un serpent, ou qu'un rhéteur prêt à monter à la tribune de Lyon [13].

Digitized by Google

Quid referam? quanta siccum jecur ardeat ira,
Quum populum gregibus comitum premat hic spoliator
Pupilli prostantis! et hic damnatus inani
Judicio (quid enim salvis infamia nummis?)
Exul ab octava Marius bibit, et fruitur diis
Iratis; at tu, vietrix provincia, ploras!
Hæc ego non credam venusina digna lucerna?
Hæc ego non agitem? Sed quid magis Heracleas,
Aut Diomedeas, aut mugitum labyrinthi,
Et mare percussum puero, fabrumque volantem;
Quum leno accipiat mœchi bona, si capiendi
Jus nullum uxori, doctus spectare lacunar
Doctus et ad calicem vigilanti stertere naso;
Quum fas esse putet curam sperare cohortis,
Qui bona donavit præsepibus, et caret omni
Majorum censu, dum pervolat axe citato
Flaminiam: puer Automedon nam lora tenebat,
Ipse lacernatæ quum se jactaret amicæ?
Nonne libet medio ceras implere capaces
Quadrivio, quum jam sexta cervice feratur
Hinc atque inde patens, ac nuda pæne cathedra,
Et multum referens de Mæcenate supino
Signator falso, qui se lautum atque beatum
Exiguis tabulis et gemma fecerat uda?
Occurit matrona potens, quæ molle calenum
Porrectura viro miscet sitiente rubetam,
Instituitque rudes, melior Locusta, propinquas
Per famam et populum nigros efferre maritos.

Digitized by Google

Comment peindre la brûlante colère de mon foie desséché, quand je vois ce ravisseur des biens d'un pupille réduit au dernier opprobre [14], embarrasser les rues par un nombreux cortége? quand je vois cet autre vainement condamné [15] (pourvu que l'argent reste, qu'importe l'infamie?), ce Marius, qui, dans son exil, commence à boire dès la huitième heure [16], et jouit de ses rapines en dépit de la colère des dieux; tandis, province victorieuse, que tu pleures tes pertes non réparées. Et je ne rallumerois pas la lampe d'Horace? je ne sévirois pas? Irois-je retracer les fables d'Hercule ou de Diomède, le labyrinthe retentissant des cris du minotaure, Dédale franchissant les airs d'un vol audacieux, et le jeune Icare tombant au sein des flots, lorsqu'un infâme, feignant de compter les solives [17] et de ronfler sur les verres, hérite des amans de sa femme, inhabile à de telles successions [18]; lorsque cet autre prétend commander nos cohortes, pour avoir consumé le bien de ses ancêtres à nourrir des chevaux [19], pour avoir fait voler un char sur la voie Flaminie; car, nouvel Automédon, il guidoit celui dans lequel Néron caressoit sa bizarre maîtresse [20]? Je ne remplirois pas mes tablettes en plein carrefour, lorsqu'un faussaire, qu'un sceau contrefait, qu'un testament supposé, comblèrent d'honneurs et de richesses, affecte dans sa litière ouverte des deux côtés [21], et portée par six esclaves, les airs d'un Mécène dédaigneux? Je l'aperçois, cette noble matrone, qui, pour apaiser la soif de son époux, lui présente un vin dont la douceur perfide recèle le venin d'un reptile; et, plus consommée que Locuste, enseigne à ses parentes novices l'art d'envoyer au bûcher, à

Digitized by Google

Aude aliquid brevibus Gyaris et carcere dignum,
Si vis esse aliquis : Probitas laudatur et alget.
Criminibus debent hortos, prætoria, mensas,
Argentum vetus, et stantem extra pocula caprum.
Quem patitur dormire nurus corruptor avaræ,
Quem sponsæ turpes, et prætextatus adulter?
Si natura negat, facit indignatio versum,
Qualemcumque potest, quales ego vel Cluvienus.

Ex quo Deucalion, nimbis tollentibus æquor,
Navigio montem ascendit, sortesque poposcit,
Paulatimque anima caluerunt mollia saxa,
Et maribus nudas ostendit Pyrrha puellas;
Quidquid agunt homines, votum, timor, ira, voluptas,
Gaudia, discursus, nostri est farrago libelli.
Et quando uberior vitiorum copia? quando
Major avaritiæ patuit sinus? Alea quando
Hos animos? neque enim loculis comitantibus itur
Ad casum tabulæ, posita sed luditur arca.
Prœlia quanta illic dispensatore videbis
Armigero! simplexne furor sestertia centum
Perdere, et horrenti tunicam non reddere servo?

Digitized by Google

travers les rumeurs du peuple, les cadavres livides de leurs maris empoisonnés.

Voulez-vous parvenir, bravez Gyare et les cachots [22]; on vante la probité : elle se morfond. C'est le crime qui donne ces jardins, ces palais [23], ces tables précieuses, ces chefs-d'œuvre antiques et ces coupes du contour desquelles on voit saillir un chevreau [24]. Un père qui corrompt la femme avare de son fils, des épouses infâmes [25] et des adolescens déjà souillés par l'adultère, tout cela permet-il qu'on se livre au sommeil? Faute de talent, l'indignation dicte des vers quels qu'ils soient, des vers tels que nous en faisons Cluviénus et moi.

Depuis que la barque de Deucalion fut soulevée par les eaux du déluge jusqu'au sommet du Parnasse; depuis que ce fils de Prométhée consulta l'oracle de Thémis, que des cailloux amollis reçurent par degrés la chaleur du sentiment, que Pyrrha fit éclore des filles nues, aux yeux des mâles surpris : colère, volupté, joie, chagrins, projets, intrigues, tout ce qui meut les humains sera la matière de mon livre. Quand le torrent du vice fut-il plus rapide, le gouffre de l'avarice plus profond, la manie des jeux de hasard [26] plus effrénée? Non content aujourd'hui de porter sa bourse au lieu de la séance, le joueur y fait traîner son coffre-fort. C'est là, dès que les instrumens du jeu sont distribués [27], que vous verriez naître les plus funestes débats! Perdre cent mille sesterces [28], et ne pas vêtir un esclave transi de froid, n'est-ce que de la fureur?

Digitized by Google

Quis totidem erexit villas? quis fercula septem
Secreto cœnavit avus? Nunc sportula primo
Limine parva sedet, turbæ rapienda togatæ.
Ille tamen faciem prius inspicit, et trepidat ne
Suppositus venias, ac falso nomine poscas :
Agnitus accipies. Jubet a præcone vocari
Ipsos Trojugenas (nam vexant limen et ipsi
Nobiscum). Da prætori, da deinde tribuno.
Sed libertinus prior est. Prior, inquit, ego adsum :
Cur timeam? dubitemve locum defendere, quamvis
Natus ad Euphratem, molles quod in aure fenestræ
Arguerint, licet ipse negem? sed quinque tabernæ
Quadringenta parant : quid confert purpura majus
Optandum, si laurenti custodit in agro
Conductas Corvinus oves? Ego possideo plus
Pallante et Licinis : exspectent ergo tribuni.
Vincant divitiæ; sacro nec cedat honori,
Nuper in hanc urbem pedibus qui venerat albis :
Quandoquidem inter nos sanctissima divitiarum
Majestas; et si, funesta Pecunia, templo
Nondum habitas, nullas nummorum ereximus aras,
Ut colitur Pax atque Fides, Victoria, Virtus
Quæque salutato crepitat Concordia nido.

Digitized by Google

Autrefois nos ancêtres bâtissoient-ils tant de maisons de plaisance? leurs soupers clandestins étoient-ils à sept services [29]? Une mince sportule [30] attend maintenant la foule des avides cliens à l'entrée du vestibule: encore a-t-on soin d'examiner vos traits, de crainte que, sous un nom supposé, vous n'usurpiez la portion d'un autre; on veut, avant de rien livrer, vous avoir bien reconnu. Alors le magnifique patron fait appeler par un crieur tous ces fiers descendans d'Énée (car les plus nobles personnages, confondus dans la foule, assiégent aussi sa maison.) Donnez d'abord au préteur, dit le maître; donnez ensuite au tribun. Cet affranchi n'est-il pas arrivé le premier? Oui, répond-il, je les ai tous devancés, et je défendrai ma place: pourquoi non? parce que je naquis sur les bords de l'Euphrate, parce que mes oreilles percées déposeroient contre moi si je voulois le nier? Mais les cinq boutiques [31] me produisent quatre cent mille sesterces de revenu. Qu'offre donc la pourpre des sénateurs qui soit plus désirable, lorsqu'on voit Corvinus lui-même garder les troupeaux dans les champs Laurentins? Je suis plus riche, moi, que Pallas et Licinius [32]: que les tribuns attendent. Richesses, triomphez; et toi, qui naguère arrivas dans Rome avec les pieds marqués de craie [33], courage! ne cède point la préséance aux premiers magistrats, puisque ton culte parmi nous, funeste argent, n'en est pas moins le plus auguste et le plus consacré, quoique nous ne t'ayons point encore érigé de temples ni d'autels [34], ainsi qu'à la Paix, la Victoire, la Bonne Foi, la Vertu, la Concorde, dont les voûtes retentissent des cris de la cigogne quand elle salue son nid au retour du printemps [35].

Digitized by Google

Sed quum summus honor finito computet anno
Sportula quid referat, quantum rationibus addat;
Quid facient comites, quibus hinc toga, calceus hinc est,
Et panis fumusque domi? Densissima centum
Quadrantes lectica petit, sequiturque maritum
Languida vel prægnans, et circumducitur uxor.
Hic petit absenti, nota jam callidus arte,
Ostendens vacuam et clausam pro conjuge sellam.
Galla mea est, inquit; citius dimitte: moraris?
Profer, Galla, caput. Noli vexare, quiescit.

Ipse dies pulchro distinguitur ordine rerum.
Sportula, deinde forum jurisque peritus Apollo,
Atque triumphales, inter quas ausus habere
Nescio quis titulos Ægyptius atque Arabarches,
Cujus ad effigiem non tantum meiere fas est
Vestibulis abeunt veteres lassique clientes,
Votaque deponunt, quanquam longissima, cœnæ.
Spes hominum! caulis miseris atque ignis emendus.
Optima sylvarum interea pelagique vorabit
Rex horum, vacuisque toris tantum ipse jacebit:
Nam de tot pulchris et latis orbibus, et tam
Antiquis, una comedunt patrimonia mensa.
Nullus jam parasitus erit? sed quis feret istas
Luxuriæ sordes? Quanta est gula quæ sibi totos
Ponit apros, animal propter convivia natum?
Pœna tamen præsens, quum tu deponis amictus

Digitized by Google

S'IL est vrai que les premiers de la république supputent à la fin de chaque année les produits de la sportule, et de combien elle accroît leurs revenus, que feront les malheureux cliens qui n'ont que cette ressource pour se vêtir, se chauffer, se nourrir et s'éclairer? Voyez-vous cette foule de litières voler à la rétribution? L'époux y traîne sa femme languissante ou prête d'accoucher. Un d'entre eux, dont le stratagème est dévoilé, montrant une litière fermée, demande la sportule pour son épouse absente. C'est ma Galla, dit-il, expédiez-nous promptement: que tardez-vous?—Galla, mets la tête à la portière.— Elle repose, ne la tourmentez pas.

EXAMINONS les dignes soins qui partagent le reste de la journée. Après la sportule, on escorte le patron au Forum, où l'on voit et la statue d'Apollon, si connue des plaideurs, et les statues triomphales de plusieurs généraux, parmi lesquelles je ne sais quel Égyptien, quel chef d'Arabes [36] osa faire ériger la sienne, décorée de superbes inscriptions: monument, il est vrai, que chacun peut souiller à son gré. Excédés de fatigue, les plus anciens cliens se retirent enfin, et renoncent à un repas si long-temps désiré. Vain espoir [37]! chacun court acheter des légumes et du bois pour les cuire. Cependant le monarque de cette troupe famélique, assis au milieu de ses lits dénués de convives [38], dévore ce que les forêts et les mers fournissent de plus exquis: il possède cent tables, belles, spacieuses, antiques, [39]; une seule suffit à ses pareils pour y consumer un patrimoine immense.— Tant mieux, nous n'aurons plus de parasites.—Mais ce luxe sordide en sera-t-il moins insup-

Digitized by Google

Turgidus, et crudum pavonem in balnea portas:
Hinc subitæ mortes, atque intestata senectus.
It nova, nec tristis, per cunctas fabula cœnas:
Ducitur iratis plaudendum funus amicis.

Nil erit ulterius, quod nostris moribus addat
Posteritas; eadem cupient facientque minores.
Omne in præcipiti vitium stetit: utere velis;
Totos pande sinus. Dicas hic forsitan: Unde
Ingenium par materiæ? unde illa priorum
Scribendi quodcumque animo flagrante liberet
Simplicitas? Cujus non audeo dicere nomen?
Quid refert dictis ignoscat Mucius, an non?
Pone Tigellinum... tæda lucebit in illa,
Qua stantes ardent qui fixo gutture fumant,
Et latum media sulcum diducet arena.
Qui dedit ergo tribus patruis aconita, vehatur
Pensilibus plumis, atque illinc despiciet nos?
Quum veniet contra, digito compesce labellum:
Accusator erit qui verbum dixerit: hic est.
Securus licet Æneam Rutulumque ferocem
Committas; nulli gravis est percussus Achilles,
Aut multum quæsitus Hylas urnamque secutus.

Digitized by Google

portable? Conçoit-on la voracité d'un homme se faisant servir, pour lui seul, un sanglier tout entier, animal que la nature destina pour les festins? Au reste, le châtiment suit de près ton intempérance, lorsque, gonflé d'alimens, et l'estomac surchargé d'un paon mal digéré [40], tu cours, au sortir de la table, déposer tes vêtemens, et te plonger dans le bain [41]. De là tant de morts subites, de vieillards intestats. La nouvelle récente d'un tel événement égaie nos soupers : les amis du défunt, furieux d'avoir été frustrés, le conduisent gaiement au bûcher.

La postérité n'ajoutera rien à la dépravation de nos mœurs : je défie nos neveux de surpasser leurs pères. Le vice est au comble ; voguons à pleines voiles. — Un moment, direz-vous : es-tu doué d'un génie égal à ta matière? Tel que tes devanciers, te sens-tu capable de céder franchement à toutes les impulsions de ton âme enflammée? — Qui donc craindrois-je de nommer [42]? Que m'importe la haine de Mucius ou son indifférence? — Soit : mais nomme Tigellinus... Que quelqu'un s'en avise ; son cadavre empalé servira de fanal, et, traîné sur l'arène, il y tracera un large sillon [43]. — Quoi! cet empoisonneur qui fit périr trois de ses oncles, sera, dans sa litière, mollement assis sur le duvet, d'où le monstre laissera tomber sur moi ses regards méprisans? — S'il vient à ta rencontre, presse du doigt tes lèvres impatientes : le délateur aux aguets n'attend que ces paroles, le voici, pour accuser quiconque les aura proférées. Tu peux avec sécurité mettre Turnus aux prises avec Énée : la mort d'Achille ne choquera personne, ni celle du jeune Hylas, cherché vainement après qu'il eut suivi

Digitized by Google

Ense velut stricto quoties Lucilius ardens
Infremuit, rubet auditor cui frigida mens est
Criminibus, tacita sudant præcordia culpa :
Inde iræ, et lacrymæ. Tecum prius ergo voluta
Hæc animo ante tubas : galeatum sero duelli
Pœnitet. Experiar quid concedatur in illos
Quorum flaminia tegitur cinis atque latina.

Digitized by Google

son urne dans les flots. Lorsque l'ardent Lucilius, au contraire, frémissant d'une sainte indignation, s'arme de sa plume non moins redoutable qu'un glaive étincelant, le criminel, en proie à des frissons internes, rougit, et la sueur des remords dégoutte de son cœur : de là cette rage et ces pleurs, avant-coureurs de la vengeance. Réfléchis donc, avant que la trompette ait donné le signal : le casque en tête, il n'est plus temps de reculer. — Hé bien! voyons ce que l'on permet contre ceux dont les cendres reposent le long de la voie Latine et de la voie Flaminie [44].

Digitized by Google

NOTES SUR LA SATIRE I.

[1] *Argument.* Dans cette première satire, qui sert de prologue aux quinze autres, l'auteur expose rapidement ce qui le force à se livrer de préférence à ce genre d'écrire. L'importunité des poëtes, l'insolence des parvenus, l'atrocité des délateurs, la bassesse des intrigans, la perfidie des épouses, la fureur des jeux de hasard, l'excès du luxe, et l'avarice des patrons à l'égard de leurs cliens : « la colère que tous ces vices m'inspirent me tient, dit-il, lieu d'Apollon. » Il se propose de n'attaquer que les morts et d'épargner les vivans; mais je doute qu'il ait tenu parole : du moins s'il ne nomme pas, il paroît qu'il désigne toujours par de secrètes allusions.

[2] *Ses comédies*, vers 3.] Les comédies romaines s'appeloient *togatæ*, et les grecques *palliatæ*, expressions empruntées du costume grec et romain. Les mœurs des pièces d'Afranius étoient romaines; c'est pourquoi on appeloit ses comédies *togatæ*.

[3] *Quoique les pages en soient écrites des deux côtés, etc.*, v. 6.] Les pages de nos livres sont ordinairement remplies des deux côtés; mais, chez les Romains, elles ne le furent long-temps que d'un seul. Après avoir préparé autant de peaux, ou de feuilles de *papyrus*, qu'il en falloit pour transcrire un ouvrage, on rouloit le tout, par l'une des extrémités, sur un petit bâton de buis, d'ivoire, ou de quelque autre matière; et ce support s'appeloit *umbilicus*. Pour lire

Digitized by Google

le volume, il falloit le dérouler, et c'est pourquoi l'on disoit *evolvere librum*. Ce sujet est traité à fond par Isaac Vossius dans ses *Observationes in Catullum*, page 51.

[4] *Les jardins de Fronton*, v. 12.] Fronton étoit un de ces riches patriciens qui ouvroient fastueusement leurs jardins au public : les poëtes s'empressoient d'y aller réciter leurs compositions; car où ne pénétroient-ils pas? Martial se plaint qu'ils le poursuivoient jusque dans les bains :

Et stanti legis, et legis sedenti :
In thermas fugio, sonas ad aures.

[5] *Celui qui ravit la toison d'or, etc.*, v. 11.] Je ne sache pas qu'aucun autre poëte latin se soit jamais servi du mot *pellicula*, en parlant de la toison d'or. On sent que Juvénal auroit pu dire : *Unde alius furtivi devehat aurum — Velleris, etc.*, mais il auroit manqué la sorte d'expression satirique, qui consiste à préférer, comme ici, l'expression la moins noble et la plus exténuante : on en retrouvera d'autres exemples. Je préviens qu'il est presque impossible de faire passer dans le français les ironies purement verbales, parce que le plus souvènt notre langue n'a point de mots correspondans. Si j'avois traduit à la lettre, j'aurois mis : *Celui qui ravit la pellicule d'or*, ou *la peau d'or*, ce qui auroit été précieux, ou même ridicule.

[6] *Nous avons aussi tremblé sous la férule*, v. 15.] Cela signifie : Nous avons aussi fréquenté les écoles, nous y avons fait des amplifications, etc.

[7] *Pourquoi choisir de préférence la carrière déjà parcourue par le fameux nourrisson du pays des Auronces?* v. 19.] Lucilius (Caïus), chevalier romain, naquit à Sinuessa, au pays des Auronces, l'an 147 avant Jésus-Christ. Il composa

Digitized by Google

trente satires, dont les fragmens ont été recueillis par François Douza, et imprimés à Leyde, avec des notes, en 1597. Quelques savans l'ont regardé comme l'inventeur de la satire; mais M. Dacier a prouvé qu'il n'a fait que perfectionner ce genre de poésie. Pompée étoit petit-neveu de Lucilius du côté maternel.

Decurrere campo, etc. Cette métaphore est empruntée, soit de l'exercice militaire nommé par les anciens *decursio*, soit de celui qu'ils appeloient *le jeu troyen*. Tite-Live, Aulu-Gelle et Suétone font mention de cet exercice, que l'on trouve représenté sur plusieurs médailles de Néron, où l'on voit une ou deux figures équestres, et d'autres à pied, avec le mot *decursio*.

8 *Quand un échappé des bourbiers d'Égypte, un Crispinus, etc.*, v. 26.] Ce Crispinus étoit favori de Domitien, qui le combla d'honneurs et de richesses. Il paroît que c'est le même que Martial a lâchement célébré dans ses épigrammes.

9 *Rejette nonchalamment sur ses épaules la pourpre tyrienne*, v. 27.] La pourpre se tiroit de deux petits coquillages de mer nommés *murex* et *purpura*. Les Tyriens excelloient dans l'art de teindre la pourpre; de là vient qu'on lit dans les poëtes :

Tyrioque ardebat murice lana.

Horace appelle la *pourpre* par excellence *lana tyria*; et Juvénal, satire VIII, l'appelle *sarrana*. La beauté et la rareté de cette couleur en avoient rendu l'usage particulier aux rois de l'Asie, aux empereurs romains et aux premiers magistrats de Rome. Les dames même n'osoient l'employer dans leurs habits : elle étoit réservée pour les robes prétextes de la première magistrature. De là cette expression

Digitized by Google

vestis purpura, pour signifier une *robe éclatante*, et au figuré un *sénateur*, un *consul*.

[10] *Agite ses bagues d'été, etc.*, v. 28.] D'abord on ne porta qu'un seul anneau, puis un à chaque doigt (Martial, liv. XI, épigr. LX), enfin à chaque jointure du doigt. Peu à peu le luxe s'augmenta au point qu'on eut des anneaux pour chaque semaine. On verra dans la satire VII qu'il y est question d'anneaux semestres. On eut aussi des anneaux d'hiver et des anneaux d'été. Lampride remarque, chap. 32, que personne, à cet égard, ne porta le luxe aussi loin qu'Héliogabale, qui ne mit jamais deux fois le même anneau, non plus que les mêmes souliers. Il semble que depuis quelques années nous ayons à peu près rappelé cet usage.

Les Romains avoient trois différentes sortes d'anneaux; la première servoit à distinguer les conditions, la seconde consistoit en anneaux d'épousailles ou de noces, et la troisième étoit destinée à servir de sceaux : ces derniers s'appeloient *chirographi*. Les empereurs romains, et Néron entre autres, firent plusieurs règlemens à ce sujet; mais on cessa bientôt de les observer.

[11] *Remplissant d'aujourd'hui une litière de sa rotondité*, v. 32.] Je n'ai point cru devoir rendre *nova lectica* par *nouvelle litière* : j'aurois fait passer l'amphibologie latine dans le français. Il est bien plus satirique de dire que Mathon étoit porté pour la première fois en litière, que de lui reprocher d'en changer souvent, ou d'en avoir d'une forme nouvelle.

[12] *A la rencontre de ce délateur, etc.*, v. 33.] Il s'agit ici d'un certain Régulus qui vivoit sous Domitien. Les proscriptions de Marius, de Sylla, et le triumvirat, infectèrent Rome de ces perfides qui, par avarice ou pour se venger, se rendoient accusateurs déclarés ou secrets de leurs conci-

Digitized by Google

toyens. Cette peste, qui fit tant de ravages, ne cessa que sous le règne de quelques bons princes; car ils n'ont point de délateurs.

* Il est fort incertain que Juvénal parle ici de Régulus, suivant l'opinion de Britannicus, que M. Dusaulx a suivie. L'ancien scholiaste veut que ce soit un philosophe, ou prétendu tel, nommé Héliodore, le délateur de Licinius Silanus; d'autres disent Égnatius, d'autres l'avocat Démétrius. Je pencherois pour Héliodore, parce qu'en effet Massa et Carus furent mis à mort sur sa dénonciation. (*Note de l'Éditeur.*)

[13] *Ou qu'un rhéteur prêt à monter à la tribune de Lyon*, v. 44.] Après que Caligula eut reçu dans Lyon l'honneur de son troisième consulat, il y fonda toutes sortes de jeux, et en particulier cette fameuse académie, *Athenæum*, qui s'assembloit devant l'autel d'Auguste, *ara Lugdunensis*. C'étoit là qu'on disputoit les prix d'éloquence grecque et latine, en se soumettant à la rigueur des lois que le fondateur avoit établies. Une des conditions singulières de ces lois étoit que les vaincus, non-seulement fourniroient à leurs dépens les prix aux vainqueurs, mais de plus qu'ils seroient contraints d'effacer leurs propres ouvrages avec une éponge : en cas de refus, qu'ils seroient battus de verges, et même précipités dans le Rhône. De là le proverbe de Juvénal. Pour moi, je n'en crois rien, et voici mes motifs.

Selon l'histoire, Caligula paroît n'avoir fondé à Lyon ni jeux, ni académie; Dion Cassius dit seulement qu'il y donna quelques jeux (liv. LIX, § 22). On lit aussi dans Suétone, *in Calig.*, cap. 20 : *Edidit peregre spectacula; in Syracusis asticos ludos, et in Gallia Lugduni miscellos.* Or le mot *edidit* n'a jamais signifié *institua.* La suite de ce passage, où il est question des prix d'éloquence grecque et latine que l'on se disputoit, et de la manière dont les vaincus étoient traités, ne prouve pas non plus que cela se soit passé à Lyon; car Suétone n'en dit rien. Il est certain, au contraire,

Digitized by Google

qu'Auguste avoit institué dans cette ville un combat d'éloquence, lequel subsista très-long-temps; au lieu que celui dont parle Suétone, dans le passage précédent, ne subsistoit plus de son temps, puisqu'il dit : *Quo certamine ferunt, etc.*

Si l'on considère à présent que les députés de la Gaule entière s'assembloient quelquefois à Lyon; qu'on y voyoit une très-grande affluence de citoyens romains attirés par le commerce ou par d'autres affaires, et qu'on y célébroit, selon Dion Cassius (liv. VI, § 54), une fête auprès de l'autel d'Auguste, où les orateurs lyonnais, qui étoient très-célèbres, comme on le voit dans Ausone, récitoient leurs ouvrages, on sentira que de pareilles séances étoient assez imposantes pour déconcerter un débutant et le faire pâlir, car Juvénal ne dit rien de plus :

Palleat, ut nudis pressit qui calcibus anguem,
Aut lugdunensem rhetor dicturus ad aram.

Le temple d'Auguste, son autel, et la prétendue académie de Caligula étoient, dit-on, dans l'endroit où est aujourd'hui l'abbaye d'Aisnay, nom corrompu du mot *Athenæum*.

[14] *D'un pupille réduit au dernier opprobre*, v. 47.] Jouvenci, dans sa paraphrase de Juvénal, dit que *pupilli prostantis* doit s'entendre d'un pupille exposé dans la place publique pour y être vendu comme un esclave; mais il s'est trompé : le vers 164 de la satire II, et le 306 de la satire X, expliquent ces deux mots.

[15] *Quand je vois cet autre vainement condamné*, v. 47.] Ce Marius, différent de celui qui défit les Cimbres et les Teutons, ayant été proconsul d'Afrique, fut accusé de concussion la troisième année du règne de Trajan. Le sénat le condamna, l'exila; mais la province ne fut point indemnisée; la moitié des dépouilles qui lui avoient été ravies

Digitized by Google

fut portée au fisc : le coupable retint l'autre, et mena une vie plus commode encore et plus licencieuse que dans son gouvernement. C'est à quoi il faut avoir égard pour entendre le sens de ces mots : « Et jouit de ses rapines en dépit de la colère des dieux. » — *Provincia victrix* signifie que la province, après avoir gagné son procès, n'en étoit pas moins obérée.

[16] *Commence à boire dès la huitième heure*, v. 49.] Les heures qui partagent le jour en vingt-quatre parties égales furent long-temps inconnues aux Romains. Ils ne régloient leur jour que par le lever et le coucher du soleil. Ils divisoient les douze heures du jour en quatre parties : prime ou la première, qui commençoit à six heures du matin; tierce ou la troisième, à neuf; sexte ou la sixième, à douze ou midi; et none ou la neuvième, à trois heures après midi. Ils divisoient aussi les heures de la nuit en quatre veilles, dont chacune contenoit trois heures. Ils parvinrent ensuite, à l'aide d'une horloge hydraulique, à distinguer à peu près les douze heures du jour et celles de la nuit. La première heure du jour commençoit à nos six heures du matin; ainsi des autres. Le temps du souper, leur principal repas, étoit ordinairement entre la neuvième et la dixième heure du jour, suivant leur manière de compter, et selon la nôtre, entre trois et quatre heures après midi; de sorte qu'il leur restoit assez de temps pour la digestion, les amusemens, les soins domestiques, et même quelquefois pour un régal extraordinaire qu'ils appeloient *comessatio*. Il étoit indécent et de mauvais exemple de prévenir l'heure fixée pour le souper.

[17] *Lorsqu'un infâme, feignant de compter les solives*, v. 56.] Mécène rendoit souvent visite à la femme d'un certain Sulpicius Galba, qui, pour faciliter ce commerce galant, feignoit de s'endormir en sortant de table. Un esclave, vou-

Digitized by Google

lant profiter de cette occasion pour goûter du vin de Falerne, Galba lui cria : *Heu! puer, non omnibus dormio :* « Holà ! enfant, je ne dors pas pour tout le monde. » Cicéron (épît. XXIV, liv. VII) attribue ce bon mot à un certain Capius, antérieur à Galba; mais celui-ci peut fort bien l'avoir répété dans la même circonstance.

[18] *Hérite des amans de sa femme, inhabile à de telles successions,* v. 56.] Avant l'an de Rome 578, les femmes héritoient comme les hommes; mais la loi Voconia y mit des restrictions. Plus de deux siècles après, Domitien priva de la litière et des successions celles qui se prostituoient : *Probrosis feminis lecticæ usum ademit : jusque capiendi legata hereditatesque.* Suet., *Vita Domit.*, cap. VIII.

[19] *Pour avoir consumé le bien de ses ancêtres à nourrir des chevaux,* v. 59.] Les savans sont partagés sur le nom de l'individu qui est désigné ici; les uns veulent que ce soit Tigellin, dont il sera parlé plus bas; les autres Cornélius Fuscus, qui, dans sa jeunesse, quoique sorti d'une illustre famille, conduisoit les chars de Néron, se ruina en dépenses folles qu'il fit pour les chevaux, et depuis fut fait préfet du prétoire sous Domitien, et périt dans la guerre des Daces. Il est peu important de faire une semblable recherche, un pareil personnage étant alors fort commun à Rome parmi la noblesse.
(*Note de l'Éditeur.*)

[20] *Dans lequel Néron caressoit sa bizarre maîtresse,* v. 62.] *Sa bizarre maîtresse* désigne Sporus, que Néron épousa publiquement, et sur le corps duquel il exerça des cruautés non moins affreuses qu'extravagantes : il vouloit changer son sexe.

[21] *Dans sa litière ouverte des deux côtés,* v. 65.] Il y avoit deux sortes de litières, l'une ouverte, comme sont les nôtres;

Digitized by Google

l'autre couverte et à l'abri des injures de l'air. Il s'agit de cette dernière espèce, que Pline appeloit *cubiculum viatorium;* celle-ci étoit surmontée d'un dais ou baldaquin, duquel descendoient de quatre côtés des rideaux qui s'ouvroient et se fermoient à volonté. Le ciel même du dais se découvroit quelquefois, comme le prouve ce passage de Suétone, *Vit. Tit.*, cap. 10 : *Cum lectica transferretur, suspexit dimotis plagulis cœlum.* Celui qui se trouvoit dedans étoit mollement couché sur un matelas, avec des oreillers et des coussins, souvent parfumés d'essences et jonchés de roses. Cicéron, *Verr.* v : *Nam ut mos fuit Bithyniæ regibus, lectica octophoro ferebatur, in qua erat pulvinus pellucidus rosa fartus.* Cette espèce de litière, ou plutôt comme on la désigne dans l'Orient, de *palanquin*, étoit portée par deux hommes quand elle étoit petite, et s'appeloit *sellà;* mais il y en avoit de fort grandes portées par six, même par huit hommes : cette dernière prenoit, à ce qu'il paroît par le passage de notre auteur, le nom de *cathedra*. Il s'agit ici de cette sorte de litière. (*Note de l'Éditeur.*)

[22] *Voulez-vous parvenir, bravez Gyare et les cachots*, v. 73.] *Gyare* ou *Gyaros*, petite île de l'Archipel, dont presque tous les anciens font mention. Pline lui donne douze mille pas de circuit, et la place à soixante-deux mille pas d'Andros ; elle est couverte de rochers, et par conséquent fort stérile. Rome y envoyoit ses plus fameux criminels. On la nomme à présent *Joura*. Elle est toujours aussi déserte qu'autrefois.

Au lieu de *voulez-vous parvenir*, j'aurois pu mettre *voulez-vous être quelqu'un;* mais on n'auroit pas approuvé cette expression proverbiale, qui cependant appartient à notre langue. Elle a vieilli, et il suffit de l'avoir indiquée.

[23] *C'est le crime qui donne... ces palais, etc.*, v. 75.] Nous ne pouvons, dans notre langue, rendre le mot *prætoria*

Digitized by Google

que par équivalent. Les Romains appeloient *prætorium* la partie du *prædium rusticum* occupée par le maître : c'étoit ce que nous nommons le château; le reste, c'est-à-dire *rustica ædificia*, répondoit à nos fermes, à nos basses-cours. Palladius, en parlant du *prætorium*, dont il assigne les dimensions et les propriétés, dit qu'il étoit plus facile de le construire que de l'entretenir, à cause du luxe qui régnoit jusque dans les campagnes. *De Re rustica*, 1, 8.

24 *Ces coupes, du contour desquelles on voit saillir un chevreau*, v. 76.] Juvénal met autour de la coupe qu'il décrit le relief d'un chevreau ou d'un bouc fortement prononcé, *stantem extra pocula caprum*. Il y met ce bouc à l'imitation des anciens artistes, qui représentoient sur les coupes destinées aux festins tout ce qui avoit rapport aux vendanges et au culte de Bacchus, auquel on sacrifioit ordinairement cet animal. *Voyez* Virgile et ses interprètes, *Géorg.*, liv. II, v. 376.

25 *Des épouses infâmes, etc.*, v. 78.] Il n'est pas douteux que par *sponsæ turpes*, Juvénal n'ait voulu désigner ces alliances monstrueuses et ce crime contre nature dont il parlera plus ouvertement dans la satire II, v. 134.

26 *La manie des jeux de hasard, plus téméraire*, v. 88.] Les lois portées contre les jeux de hasard furent assez bien observées jusqu'à la fin de la république; mais bientôt cette fureur ne connut plus de bornes. On trouve dans Suétone cette épigramme, qui se rapporte au temps où Auguste faisoit la guerre en Sicile contre Pompée.

Postquam bis classe victus naves perdidit,
Aliquando ut vincat, ludit assiduè aleam.

« Battu deux fois sur mer, que fait Octave? pour vaincre « à son tour, il ne cesse de jouer. »

Digitized by Google

Néron hasardoit jusqu'à quatre cent mille sesterces sur un coup de dé. Claude jouoit même en voiture. Les Romains avoient trois sortes de jeux de hasard : celui des osselets, *ludus talorum;* celui des dés, *ludus tesserarum;* et le jeu appelé *duodena scripta,* qui étoit une espèce de triotrac.

J'ai traité cet article dans un ouvrage intitulé *de la Passion du Jeu depuis les temps anciens jusqu'à nos jours ;* à Paris, chez Moutard, 1779.

[27] *Dès que les instrumens du jeu sont distribués, etc.,* v. 91.] Juvénal appelle *armiger* l'esclave qui fournissoit les dés, par allusion aux écuyers, qui, dans les combats, donnoient de nouvelles flèches à leurs maîtres.

[28] *Perdre cent mille sesterces,* v. 92.] L'adjectif masculin *sestertius* (sous-entendez *nummus*) étoit une petite monnoie courante d'argent. Le même adjectif au neutre, *sestertium* (suppléez *pondus*), et de là le pluriel *sestertia,* signifie le poids de mille *sestertii nummi,* et par conséquent une somme de mille fois un *sestertius.*

Selon l'opinion de Gassendi, l'as romain valoit neuf deniers de notre monnoie (l'once d'argent étant estimée, de son temps, sur le pied de soixante-dix sous); le denier romain valoit dix as, c'est-à-dire huit sous de notre monnoie, et le *sestertius* valoit, suivant ce calcul, deux sous; le *sestertium* valoit environ cent et une livre dix-sept sous. Aujourd'hui (1769) que l'once d'argent est estimée sur le pied de six livres, et le marc sur le pied de cinquante livres, le *sestertius* vaudroit un peu moins de quatre sous, et les mille environ cent quatre-vingt-sept livres. Il est aisé de faire cette évaluation en tout temps, d'après la valeur fixée de l'once d'argent. Ainsi les *centum sestertia* de Juvénal répondroient à présent à dix-huit mille sept cents de nos livres. Au reste, la fureur du jeu, loin de s'être amortie, offre de nos jours bien d'autres excès.

Digitized by Google

* Nous verrons à la satire IV, vers 29, à donner une évaluation plus juste des monnaies romaines.

(*Note de l'Éditeur.*)

[29] *Leurs soupers clandestins étoient-ils à sept services ?* v. 94.] Voici de quelle manière se faisoit le service de la table chez les Romains. Après la distribution des coupes on servoit les viandes, non pas toujours chaque plat séparément, comme le marque ce vers d'Horace :

Adfertur squillas inter muræna natantes
In patina porrecta ;

Et cet autre :

. . . . . *Tum pectore adusto,*
Vidimus et merulas poni, et sine clune palumbes.

Mais souvent plusieurs plats étoient servis ensemble sur une table portative, comme le marque ce vers de Virgile :

Postquam exempta fames epulis, mensæque remotæ.

Servius assure qu'on apportoit les tables toutes garnies : Athénée est conforme à Servius. Tel étoit le premier service. Ensuite les services se multiplièrent ; et quoiqu'on retînt toujours les mêmes expressions de premier et second service, *primæ et secundæ mensæ,* pour tout le souper, ces deux services se subdivisoient en plusieurs autres. Le premier contenoit les entrées, qui consistoient en œufs, en laitues, et en vins miellés, suivant le précepte :

. . . . . *Vacuis committere venis*
Nil nisi lenè decet.

Après cela venoient les viandes solides, les ragoûts, les grillades. Le second service comprenoit les fruits crus, cuits

Digitized by Google

et confits, les tartes et les autres friandises que les Latins appellent *dulciaria et bellaria*.

La table de l'empereur Pertinax n'étoit ordinairement que de trois services, quelque nombreuse que fût la compagnie; au lieu que celle de l'empereur Héliogabale alloit quelquefois jusqu'à vingt-deux; et à la fin de chaque service on lavoit ses mains comme si l'on eût fini le repas, car l'usage étoit de les laver aussi bien à la fin qu'au commencement. *Exhibuit aliquando tale convivium, ut haberet vigenti-duo ferculo ingentium epularum; et per singula lavarent*, dit Capitolin.

30 *Une mince sportule, etc.*, v. 95.] *Sportula* est le diminutif de *sporta*, du verbe *asportare*; l'un et l'autre ont signifié originairement, dans la langue latine, une corbeille ou panier fait de joncs, de roseaux, ou de branches d'osier tissues et entrelacées.

On s'est servi de ce mot pour signifier les vases ou mesures propres à contenir les pains, les viandes, et les autres mets que l'on distribuoit en certaines occasions, et lorsque l'usage se fut introduit chez les grands de Rome de faire donner à leurs cliens, et à ceux qui leur faisoient la cour, de certaines portions pour leur nourriture. Ces portions, que l'on mettoit dans des corbeilles, furent appelées, par métonymie, *sportulæ*. Ensuite on l'employa pour désigner une sorte de *repas public* différent de ceux qu'on appeloit *cenæ rectæ*, qui étoient des repas servis par ordre, où l'on n'admettoit que les gens choisis; tels étoient les repas que donnoit Auguste, au rapport de Suétone : *Convivabatur et assidue, nec unquam nisi recta.*

Les distributions des particuliers à leurs cliens se faisoient tantôt en argent, tantôt en viandes, quelquefois même de ces deux manières, et s'appeloient également du nom de *sportulæ*. Ces présens étoient souvent de petites médailles d'argent qui servoient de monnaie; mais les empereurs et

Digitized by Google

les grands donnoient des médailles d'or. Aussi Trébellius Pollio, parlant des petits présens que l'empereur Gallien fit à son consulat, dit qu'il donna une *sportule* à chaque sénateur, et à chaque dame romaine quatre médailles d'or : *Senatui sportulam sedens erogavit. Matronas ad consulatum rogavit, iis denique, manum sibi osculantibus, quaternos aureos sui nominis dedit.*

C'étoit aussi la coutume que ceux qui entroient dans le consulat envoyassent à leurs amis de ces présens : *Sportulam consulatus mei et amicitiæ nostræ et honori tuo debeo, hanc in solido misi,* dit Symmachus. Le mot *sportula*, qui signifie une petite corbeille, fut donné à ces présens parce qu'on les envoyoit dans une corbeille. Les vers suivans de Coripus (liv. IV), sur le consulat de l'empereur Justin, nous le confirment :

Dona calendarum, quorum est ea cura, parabant
Officia, et turmis implent felicibus aulam,
Convectant rutilum sportis capacibus aurum.

Outre ces sportules, les consuls donnoient de petites tablettes de poche, d'argent ou d'ivoire, dans lesquelles étoient leurs noms : c'est ce qu'on appeloit les *fastes*. Sidonius (liv. VIII, chap. 6), parlant du consulat d'Astérius, nomme les sportules et les fastes qui furent distribués.

Enfin le mot *sportulæ* s'est appliqué généralement à toutes sortes de présens, de gratifications et de distributions, de quelque nature qu'elles fussent.

[31] *Mais les cinq boutiques me produisent, etc.*, v. 105.] Une partie du Forum, où s'assembloient les banquiers, les usuriers, et ceux qui faisoient travailler leur argent, s'appeloit *quinque tabernæ*. Ce lieu a changé de nom plusieurs fois. *Septem tabernæ*, dit Tite-Live, *quæ postea quinque et argentariæ, quæ nunc novæ appellantur arsere* (lib. XXVI, cap. 27). Le même auteur dit dans un autre endroit qu'Annibal

Digitized by Google

étant campé près de Rome, fit vendre *tabernas argentarias quæ circa forum romanum tunc essent* (lib. XL, cap. 51). Il ne faut donc pas suivre l'interprétation des commentateurs, qui se sont figuré que l'affranchi en question possédoit en effet cinq boutiques qui lui produisoient quatre cent mille sesterces de revenu, ce qui répondoit au *census equestris*, c'est-à-dire à une fortune considérable.

[32] *Je suis plus riche, moi, que Pallas et Licinius*, v. 108.] Pallas, affranchi de l'empereur Claude, eut la plus grande influence dans les affaires et les intrigues de ce règne. Il avoit été autrefois esclave d'Antonia, belle-sœur de Tibère, et avoit été chargé de remettre à l'empereur la lettre par laquelle elle lui donnoit avis de la conspiration de Séjan. Ce fut Pallas qui fit répudier Messaline, qui mit Agrippine dans le lit de Claude, et fit désigner Néron à l'empire, au préjudice de Britannicus. Il fut encore complice de l'empoisonnement de son maître. Néron l'exila, et sept ans après le fit mourir. Il possédoit des richesses immenses, et étoit d'une insolence outrée.

Licinius, affranchi d'Auguste, avoit pillé les Gaules.

[33] *Avec les pieds marqués de craie, etc.*, v. 111.] Il n'est point question ici de pieds poudreux : l'affranchi dont il s'agit, né sur les bords de l'Euphrate, *natus ad Euphratem*, avoit été amené par mer. Ceux qui vendoient des hommes avoient coutume de leur frotter les pieds de craie blanche, *gypso vel creta*, pour marquer la patrie et le maître de chacun de leurs esclaves ; c'est ce qu'Ovide appelle *gypsati crimen inane pedis*. (*Amor.*, lib. I, eleg. VIII.)

[34] *Quoique nous ne t'ayons point encore érigé de temples ni d'autels, etc.*, v. 114.] Si l'on en croit les auteurs anciens, il y avoit dans la seule ville de Rome plus de cinq cents temples, et dans les autres villes de l'empire à proportion.

Digitized by Google

[35] *Salue son nid au retour du printemps*, v. 116.] J'ai long-temps tourné autour de ce vers, ou plutôt de cette énigme, dont personne encore n'a trouvé le vrai mot. Quelques savans, rejetant la cigogne et son nid, y voient une allusion au bruit que faisoit le sénat lorsqu'il s'assembloit dans le temple de la Concorde.

Le comte Silvestri, dans sa traduction de Juvénal, imprimée à Padoue en 1711, donne une interprétation du vers en question, non moins hasardée que celle des autres commentateurs. Après avoir longuement disserté, il en conclut que le sens se réduit à ceci : *Et Concordia quæ objurgat venerantes ejus ædem, vel aram, etc.*

* Un interprète manuscrit de Juvénal, qui existe à la Bibliothèque du roi sous le n° 8294, donne à ce passage l'explication suivante : « *Nidus, nid d'oiseau*, se prend quelquefois métaphoriquement pour une petite ville, *une bicoque*, et plus souvent pour un édifice chétif et de pauvre apparence, soit sacré, soit profane. » Or notre interprète suppose que la Concorde, dont le temple est abandonné et presque toujours désert, *crepitat*, pousse un cri de joie lorsque, par hasard, on vient saluer son petit réduit. *Et cette Concorde qui pousse des cris de joie, lorsque, etc.* Cette explication ne me paroît point sans mérite; elle a même un sens satirique qui ne se trouve pas dans les autres.

(*Note de l'Éditeur.*)

[36] *Parmi lesquelles je ne sais quel Égyptien, quel chef d'Arabes*, v. 130.] Ce trait, purement satirique, pourroit bien regarder le Crispinus dont nous avons déjà parlé, ou quelque autre favori de Domitien. Farnabe n'est point de cet avis; il croit qu'il s'agit de Tibérius Alexander, Égyptien d'origine, qui présagea que Vespasien parviendroit à l'empire.

On n'a proposé que des conjectures sur ce passage; je vais aussi risquer la mienne. On ne voit pas que les Romains

Digitized by Google

aient jamais, dans l'enceinte de Rome, élevé des statues aux étrangers; mais les empereurs romains en ont décerné plusieurs à leurs favoris. Or je trouve dans Suétone que Claude donna le gouvernement de la Judée à Félix, frère de l'affranchi Pallas. Ne seroit-ce point de ce Félix qui épousa trois reines, ou de quelque autre affranchi, qu'il s'agit ici ?

[37] *Vain espoir!* v. 134.] Presque toutes les éditions portent *spes homini;* cependant *abeunt, deponunt, miseris*, exigent le pluriel. Il faut donc écrire *spes hominum!* C'est une exclamation.

[38] *Assis au milieu de ses lits dénués de convives*, v. 136.] Les anciens ne s'asseyoient pas comme nous pour prendre leurs repas; ils se couchoient sur des lits plus ou moins semblables à nos lits de repos, dont l'usage peut nous être resté de l'antiquité. Leur corps étoit élevé sur le coude gauche, afin d'avoir la liberté de manger de la main droite, et leur dos étoit soutenu par derrière avec des traversins quand ils vouloient se reposer. Avant la seconde guerre Punique, les Romains s'asseyoient sur de simples bancs de bois. Scipion l'Africain fut le premier qui apporta de ces petits lits, qu'on a long-temps appelés *puniciani*. Un menuisier nommé Archias les imita, comme on le voit par ce vers d'Horace :

Si potes Archiacis conviva recumbere lectis.

On croit que l'usage des bains, qui commença dans ce temps à s'introduire, maintint celui des lits. Tant que dura la république, les femmes se contentoient de s'asseoir sur ces lits; mais depuis les premiers Césars jusque vers l'an 320 de l'ère chrétienne, elles adoptèrent et suivirent la coutume des hommes. On retint plus long-temps sous l'ancienne discipline les jeunes gens qui n'avoient pas encore la robe virile.

Digitized by Google

Lorsqu'on les admettoit à table, ils y étoient assis sur le bord du lit de leurs plus proches parens.

Le plus grand cérémonial des Romains étoit de n'avoir que trois lits autour d'une table, afin qu'un des côtés demeurât vide pour le service. Le maître de la maison se plaçoit sur le lit à droite au bout de la table : le plus honorable étoit celui du milieu.

La somptuosité particulière de ces lits de table consistoit, 1° dans l'ébène, le cèdre, l'ivoire, l'or, l'argent, l'écaille de tortue, et autres matières précieuses dont ils étoient faits ou enrichis; 2° dans les superbes couvertures de diverses couleurs, bordées d'or et de pourpre; 3° dans les trépieds d'or et d'argent.

Les lits de nos pères, dit Ovide, n'étoient composés que de joncs et de feuillages; il n'appartenoit qu'aux riches de les couvrir de peaux :

Qui pelles poterat addere, dives erat.

39 *Il possède cent tables, belles, spacieuses, antiques*, v. 137.] Les tables des Romains furent d'abord composées d'un bois simple et sans ornement; mais bientôt après leurs conquêtes ils se piquèrent d'en avoir de bois de cèdre que l'on tiroit du mont Atlas, selon le témoignage de Pline, et d'un autre bois beaucoup plus précieux, le citrum, qui n'est pas notre bois de citronnier, mais d'un arbre beaucoup plus rare, que nous ne connoissons pas, et qu'on estimoit singulièrement à Rome. Cicéron reproche à Verrès d'avoir enlevé en Sicile une table magnifique composée de ce bois précieux. *Tu maximam et pulcherrimam mensam citream a Lutadio abstulisti.* (Orat. VI, *in Verrem.*)

Dans la vente des meubles de Gallus Asinius, il s'en trouva deux d'une valeur si excessive, que, s'il en faut croire Pline, le prix de chacune auroit suffi pour acheter un vaste champ. Le travail l'emportoit sur la matière; elles étoient ornées

Digitized by Google

de marqueterie, de nacre de perles et d'ébène. Le soutien de ces tables les rendoit beaucoup plus chères quand il représentoit un léopard, ou tel autre animal fabriqué du plus bel ivoire, enrichi de lames d'or et d'argent. Il paroît que cet objet de luxe prit faveur, parce que les Romains furent long-temps sans connoître l'usage des nappes et des serviettes. Les tables à un seul pied se nommoient *monopodiæ;* à deux pieds, *bipedes;* à trois pieds, *tripedes:*

Sit mihi mensa tripes. . . . . . .

HORAT., sat. III.

Xiphilin (*in appendice ad Ciaconium*) dit que Sénèque avoit cinq cents tables à trois pieds : *Quingentas tripodas habuit de ligno cedrino, pedibus eburneis, similes et pares inter se, in quibus cœnabat.*

40 *L'estomac surchargé d'un paon mal digéré*, v. 143.] L'orateur Q. Hortensius, l'émule de Cicéron, fut le premier qui apprit aux Romains à manger des paons, dans un repas qu'il donna lorsqu'il fut créé augure. Ils devinrent si fort à la mode, qu'on ne crut plus pouvoir donner à manger sans en servir; c'est pourquoi Cicéron, dans une de ses lettres, écrit à Pætus qu'il a donné à dîner à Hirtius sans lui servir de paon; *sed vide audaciam, etiam Hirtio cœnam dedi sine pavone.* Un certain Cnéïus Aufidius Lucro, ayant trouvé la manière de les engraisser, gagnoit tous les ans à ce trafic environ 7,500 liv. Un troupeau de cent paons rapportoit à son maître, suivant Varron, près de 3,000 liv. par an : on les vendoit jusqu'à 14 et 15 liv., et leurs œufs 28 ou 30 sous.

41 *Tu cours au sortir de la table te plonger dans le bain*, v. 143.] D'abord on n'ouvroit jamais les bains avant deux ou trois heures après midi; ensuite ils furent ouverts depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher. Alexandre

Digitized by Google

Sévère est le premier qui ait permis les bains publics pendant la nuit dans les grandes chaleurs de l'été. Il n'y avoit, sous les règnes précédens, que les malades et les infirmes qui pussent prévenir l'heure accoutumée. Mais les riches firent construire des bains domestiques, et les voluptueux se baignoient après leurs repas.

42 *Qui donc craindrois-je de nommer?* v. 153.] Parmi plus de trente, tant commentateurs que traducteurs, Isaac Grangæus est le seul qui ait saisi le vrai sens de ce passage, en coupant le dialogue après *simplicitas*. Ces mots, *cujus non audeo dicere nomen*, doivent être mis dans la bouche du poëte, et non du premier interlocuteur; le vers suivant en est la preuve, ainsi que le vers 170, dans lequel Juvénal, un peu calmé, consent à n'attaquer que les morts. Il paroît en effet qu'il a tenu sa parole : dans ses autres satires, la plupart des noms qu'il emploie sont, à l'exemple d'Horace, ou feints, ou empruntés des temps antérieurs, et quelquefois purement grecs. Au reste, ses satires, s'il les avoit publiées de son vivant, en auroient été d'autant plus piquantes qu'elles auroient laissé au lecteur le plaisir de deviner.

43 *Son cadavre traîné sur l'arène y tracera un large sillon*, v. 157.] Tacite et Sénèque ont fait mention de cet affreux supplice, particulièrement infligé aux chrétiens, sous le règne de Néron. On leur mettoit une robe soufrée, dit Sulpitius (*Sacr. Hist.*, lib. II), *ut, cum defecisset dies, in usum nocturni luminis urerentur*. C'est ce que Juvénal, sat. VIII, v. 235, appelle *tunica punire molesta*. — *Et latum media, etc.* Ce vers et les deux précédens sont sujets à diverses leçons; j'ai suivi celle de Grævius, adoptée par Henninius.

* La difficulté de l'explication de ces deux vers, qui ont tant exercé les commentateurs, repose d'abord sur *stantes ardent qui... fumant*, et sur le vers suivant : *Et*

Digitized by Google

latum... sulcum... deducit, etc., le changement de nombre est choquant et implique contradiction. Cette difficulté cesseroit si l'on adoptoit la conjecture que nous avons proposée à cette occasion dans notre édition latine de Juvénal (1810), tome 1, page 27. Dans l'original, écrit de la main de l'auteur, il y avoit peut-être : *qua stans exardet, qui fixo gutture fumat, et latum media sulcum deducit arena.* Les copistes, de *ex* auront fait *es*; ainsi ils auront lu *stant es*, et à *fumat* ils auront mis le trait-sur l'*a*, ce qui aura fait *fumant.* On sent bien qu'en lisant : *Tæda lucebis in illa, quæ stans exardet qui...' fumat et latum... deducit*, le passage est très-clair. Cependant je ne propose cette correction que comme une conjecture. (*Note de l'Éditeur.*)

44 *Dont les cendres reposent le long de la voie Latine et de la voie Flaminie*, v. 171.] Les Romains plaçoient le plus souvent leurs tombeaux le long des grands chemins; c'est pourquoi on y trouve encore aujourd'hui beaucoup de cippes ou colonnes sépulcrales, sur lesquelles on voit des inscriptions qui font connoître l'étendue du terrain autrefois consacré par l'inhumation.

NOTE SUR TIGELLIN, satire I, vers 155.

C. Fulcinius (ou Sophonius, suivant Tacite et Dion) Tigellinus, né à Agrigente, d'un père pauvre, végéta long-temps à Sillacée, sans y être connu. Mais, comme il étoit jeune, beau et bien fait, il plut singulièrement à Bincius et à L. Domitius, maris d'Agrippine et de Fulvia, sœurs de l'empereur; le commerce qu'il entretenoit avec l'un et l'autre époux ne resta pas long-temps caché, et les deux femmes, justement jalouses, le firent chasser de Rome. Il fut réduit, pour subsister, à exercer le métier de pêcheur; puis, ayant recueilli un héritage, il obtint son rappel à Rome, à la condition de ne point paroître devant

Digitized by Google

Claude, et pour raison. Il acheta des bois dans la Pouille et la Calabre, et se mit à nourrir et à dresser pour la course des chevaux d'attelage. Cette nouvelle profession, en l'enrichissant de plus en plus, le fit connoître à Néron, qui le prit avec lui. Ce fut ce Tigellin qui inspira à ce prince le goût des courses et des représentations théâtrales. Après la mort de Néron, les Romains demandèrent à grands cris la mort des favoris, entre autres de Halotus et de Tigellinus. Galba livra à la vengeance du peuple tous les favoris, excepté Halotus et Tigellin. Il donna au premier un magnifique emploi dans les provinces. Quant à Tigellin, non-seulement il lui laissa la vie et la liberté, mais encore il blâma le peuple de l'acharnement qu'il montroit contre l'ancien favori.

Ces renseignemens sont tirés du vieux *Scholiaste* de Juvénal.

(*Note de l'Éditeur.*)

Digitized by Google

SATIRA II.

HYPOCRITÆ.

Ultra Sauromatas fugere hinc libet et glacialem
Oceanum, quoties aliquid de moribus audent
Qui Curios simulant, et Bacchanalia vivunt.
Indocti primum, quamquam plena omnia gypso
Chrysippi invenias : nam perfectissimus horum est,
Si quis Aristotelem similem vel Pittacon emit,
Et jubet archetypos pluteum servare Cleanthas.

Fronti nulla fides. Quis enim non vicus abundat
Tristibus obscœnis? Castigas turpia, quum sis
Inter socraticos notissima fossa cinædos?
Hispida membra quidem et duræ per brachia setæ
Promittunt atrocem animum; sed podice lævi
Cæduntur tumidæ, medico ridente, mariscæ.
Rarus sermo illis, et magna libido tacendi,
Atque supercilio brevior coma. Verius ergo,
Et magis ingenue Peribonius : hunc ego fatis
Imputo, qui vultu morbum incessuque fatetur.
Horum simplicitas miserabilis, his furor ipse
Dat veniam; sed pejores qui talia verbis
Herculis invadunt, et de virtute locuti
Clunem agitant. Ego te ceventem, Sexte, verebor,
Infamis Varillus ait? quo deterior te?

Digitized by Google

SATIRE II.

DES HYPOCRITES [1].

Je fuirois volontiers au delà des Sarmates et de l'Océan glacé lorsque j'entends censurer nos mœurs par ceux qui affichent l'austérité des Curius [2], et vivent en Bacchantes [3]. Sachez d'abord qu'ils sont tous ignorans, quoiqu'ils étalent dans leurs maisons les bustes de Chrysippe : car si l'un d'eux achète le portrait d'Aristote ou de Pittacus, s'il peut montrer en sentinelle auprès de ses tablettes l'original de Cléanthe, le voilà réputé l'oracle de sa secte.

Que le front de l'homme est trompeur [4] ! On ne rencontre ici que des cyniques à face austère. Oses-tu bien sévir contre l'obscénité, toi le plus infâme cloaque de la bande socratique [5] ? Cet extérieur mâle, il est vrai, et ces membres velus, promettent une âme forte ; mais le médecin rit en coupant les fruits secrets de ta débauche [6]. Ils parlent rarement, ont la manie de se taire, et portent les cheveux plus courts que les sourcils. Péribonius a plus de franchise et d'ingénuité : sa démarche et ses traits décèlent son mal ; aussi ne l'imputé-je qu'au destin. La naïveté de ses pareils excite ma pitié : ce sont des furieux, je leur pardonne ; mais point de grâce à leurs âpres censeurs, tonnant comme Hercule contre la volupté [7], et qui, de l'apologie des vertus, se plongent dans la fange du vice. Cynique Sextus, crois-tu m'intimider, s'écrie l'infâme Varillus ? Suis-je donc plus dépravé que toi ? Celui qui marche

Digitized by Google

Loripedem rectus derideat, Æthiopem albus.
Quis tulerit Gracchos de seditione querentes?
Quis cœlum terris non misceat et mare cœlo,
Si fur displiceat Verri, homicida Miloni,
Clodius accuset mœchos, Catilina Cethegum,
In tabulam Sullæ si dicant discipuli tres?
Qualis erat tragico nuper pollutus adulter
Concubitu, qui tunc leges revocabat amaras
Omnibus, atque ipsis Veneri Martique timendas,
Quum tot abortivis fœcundam Julia vulvam
Solveret, et patruo similes effunderet offas.
Nonne igitur jure ac merito vitia ultima fictos
Contemnunt Scauros, et castigata remordent?

Non tulit ex illis torvum Laronia quemdam
Clamantem toties: Ubi nunc, lex Julia? dormis?
Ad quem subridens: Felicia tempora, quæ te
Moribus opponunt! habeat jam Roma pudorem,
Tertius e cœlo cecidit Cato. Sed tamen unde
Hæc emis, hirsuto spirant opobalsama collo
Quæ tibi? ne pudeat dominum monstrare tabernæ.

Quod si vexantur leges ac jura, citari
Ante omnes debet Scantinia. Respice primum
Et scrutare viros: faciunt hi plura; sed illos

Digitized by Google

d'un pas égal peut rire du boiteux, et le blanc européen du noir habitant d'Éthiopie. Qui pourroit souffrir les Gracques [8] déclamant contre les séditions? Qui n'attesteroit pas le ciel, la terre et tous les élémens, si le voleur déplaisoit à Verrès, l'homicide à Milon; si Clodius dénonçoit les adultères, et Catilina Céthégus; si les trois disciples de Sylla s'élevoient contre les proscriptions [9], comme cet empereur [10] qui, naguère tout souillé d'un inceste tragique, osoit encore renouveler contre l'adultère des lois terribles pour tout le monde, des lois capables même d'effrayer Mars et Vénus, tandis que sa nièce Julie, fameuse par tant d'avortemens, extirpoit de ses flancs trop féconds des lambeaux palpitans qui, par leur ressemblance, déposoient contre son oncle? N'est-ce donc pas à juste titre que les plus corrompus méprisent ces faux Scaurus, et rejéttent sur eux les traits de leur propre censure?

Laronia ne peut souffrir un de ces farouches enthousiastes, qui s'écrioit sans cesse: Loi Julia, qu'êtes-vous devenue [11]? dormez-vous? L'heureux siècle que le nôtre, lui répondit-elle en souriant, de t'avoir pour censeur et pour modèle! la pudeur va renaître dans Rome: il nous est tombé du ciel un troisième Caton. Voudrois-tu cependant me dire où tu achètes ces parfums dont l'odeur trahit ta feinte austérité? ne rougis pas de m'indiquer la boutique de ton marchand.

Quand on se mêle de réveiller les lois assoupies, il faut commencer par la Scantinia [12]. Considérez d'abord, sondez le cœur de l'homme: les hommes! ils

Digitized by Google

Defendit numerus junctæque umbone phalanges.
Magna inter molles concordia : non erit ullum
Exemplum in nostro tam detestabile sexu
Tædia non lambit Cluviam, nec Flora Catullam :
Hippo subit juvenes, et morbo pallet utroque.
Numquid nos agimus caussas, civilia jura
Novimus, aut ullo strepitu fora vestra movemus?
Luctantur paucæ, comedunt coliphia paucæ :
Vos lanam trahitis, calathisque peracta refertis
Vellera; vos tenui prægnantem stamine fusum
Penelope melius, levius torquetis Arachne,
Horrida quale facit residens in codice pellex.
Notum est, cur solo tabulas impleverit Hister
Liberto, dederit vivus cur multa puellæ.
Dives erit, magno quæ dormit tertia lecto.
Tu nube atque tace : donant arcana cylindros.
De nobis post hæc tristis sententia fertur :
Dat veniam corvis, vexat censura columbas.

Fugerunt trepidi vera ac manifesta canentem
Stoïcidæ. Quid enim falsi Laronia? sed quid
Non facient alii, quum tu multitia sumas,
Cretice, et hanc vestem populo mirante perores

Digitized by Google

sont mille fois plus dépravés que nous ; mais, protégés par le nombre et par les boucliers contigus de leurs phalanges réunies, ils bravent tout impunément. L'intérêt du même vice établit entre eux cette rare concorde : ils ne sauroient du moins reprocher à notre sexe leurs detestables turpitudes. Tædia et Flora ne corrompent ni Cluvia ni Catulla ; mais Hippo se livre aux jeunes gens et les souille à son tour : sa pâleur décèle cette double infamie. Nous entend-on plaider ou discuter les lois civiles, et de nos clameurs faire retentir vos tribunaux ? Peu d'entre nous s'exercent à la lutte [13], peu se nourrissent du pain des athlètes [14] ; tandis que vous autres, dignes émules de ces misérables concubines [15] enchaînées dans un bouge, vous filez la laine et rapportez chaque jour votre tâche achevée ; tandis que le fuseau, enflé d'une trame déliée, tourne plus rapidement sous vos doigts qu'entre ceux de Pénélope ou d'Arachné. On sait pourquoi Hister légua tous ses biens à son affranchi ; pourquoi, tant qu'il vécut, il ne cessa de combler de présens sa jeune épouse délaissée. Celle qui consentira de partager avec un tiers le lit d'un époux opulent n'aura rien à désirer. Jeunes filles, mariez-vous, et vous taisez ; de riches pierreries en seront la récompense. On nous juge néanmoins à la rigueur : épargnant les corbeaux, les traits de la censure ne percent que la colombe.

Tous mes stoïciens, tremblans et confondus par l'évidence, s'enfuirent aussitôt [16]. Trop véridique Laronia, qu'auroient-ils pu te répliquer ? Le bel exemple, Créticus [17], quand un magistrat tel que toi est revêtu d'une robe transparente [18], et qu'il ose,

Digitized by Google

In Proculas et Pollineas? Est mœcha Fabulla?
Damnetur, si vis, etiam Carfinia; talem
Non sumet damnata togam. Sed Julius ardet,
Æstuo. Nudus agas : minus est infamia turpis.
En habitum, quo te leges ac jura ferentem,
Vulneribus crudis populus modo victor, et illud
Montanum positis audiret vulgus aratris!
Quid non proclames, in corpore judicis ista
Si videas? quæro an deceant multitia testem?
Acer et indomitus, libertatisque magister,
Cretice, pelluces! Dedit hanc contagio labem,
Et dabit in plures; sicut grex totus in agris
Unius scabie cadit et porrigine porci,
Uvaque conspecta livorem ducit ab uva.

Fordius hoc aliquid quandoque audebis amictu :
Nemo repente fuit turpissimus. Accipient te
Paulatim, qui longa domi redimicula sumunt
Frontibus, et toto posuere monilia collo,
Atque bonam teneræ placant abdomine porcæ
Et magno cratere Deam; sed more sinistro
Exagitata procul non intrat fœmina limen.
Solis ara Deæ maribus patet. Ite, profanæ,
Clamatur; nullo gemit hic tibicina cornu.
Talia secreta coluerunt orgia tæda,

Digitized by Google

sous un tel vêtement, s'emporter, à la face du peuple révolté de sa mollesse, contre les Procula et les Pollinea! — Fabulla est adultère — Eh bien! condamne Fabulla; condamne, si tu le veux, Carfinia; mais sache qu'après avoir été flétries, elles rougiroient d'un habit pareil au tien [19]. — Je ne puis supporter les ardeurs de juillet. — Plaide tout nu : j'y vois moins d'infamie [20]. Il falloit à ces anciens Romains, quand ils revenoient triomphans et couverts de blessures sanglantes, quand ils descendoient des montagnes après avoir quitté la charrue pour accourir aux tribunaux, il leur falloit, te dis-je, un homme assez hardi pour leur dicter des lois sous un tel vêtement! Que ne dirois-tu pas si tu voyois un juge, et même un témoin, vêtus de la sorte? Des robes transparentes à l'inflexible Créticus [21], à ce grand professeur de la liberté! L'exemple te corrompit; il en corrompra bien d'autres : de même qu'un grain suffit pour gâter une grappe, et que, dans un troupeau, le mal d'un seul se communique à tous [22].

Quelque jour ce vêtement cessera d'être ton plus grand oppobre. On n'arrive point subitement au comble de l'infamie. Tu te laisseras insensiblement entraîner dans la secte de ces prêtres qui, dans leurs secrètes assemblées, surchargent leur tête de longues aigrettes, leur cou de nombreux colliers; qui se concilient la bonne déesse [23] par le sacrifice d'une jeune truie et l'offrande d'un grand vase rempli de vin; car, usurpant l'ancien culte des femmes, ils les ont chassées du sanctuaire. Le temple ne s'ouvre plus que pour les hommes. Loin d'ici, profanes! s'écrient-ils; vos chan-

Digitized by Google

Cecropiam soliti Baptæ lassare Cotytto.
Ille supercilium madida fuligine tactum
Obliqua producit acu, pingitque trementes
Attollens oculos : vitreo bibit ille Priapo,
Reticulumque comis auratum ingentibus implet,
Cærulea indutus scutulata, aut galbana rasa,
Et per Junonem domini jurante ministro.
Ille tenet speculum pathici gestamen Othonis,
Actoris Arunci spolium; quo se ille videbat
Armatum, quum jam tolli vexilla juberet.
Res memoranda novis annalibus atque recenti
Historia, speculum civilis sarcina belli.
Nimirum summi ducis est occidere Galbam,
Et curare cutem summi constantia civis;
Bedriaci in campo spolium affectare palati,
Et pressum in faciem digitis extendere panem;
Quod nec in Assyrio pharetrata Semiramis orbe,
Mœsta nec actiaca fecit Cleopatra carina.

Hîc nullus verbis pudor aut reverentia mensæ :
Hîc turpis Cybeles, et fracta voce loquendi
Libertas; et crine senex fanaticus albo
Sacrorum antistes, rarum ac memorabile magni
Gutturis exemplum, conducendusque magister.
Quid tamen exspectant, phrygio quos tempus erat jam
More supervacuam cultris abscindere carnem?

Digitized by Google

teuses sont bannies de ces lieux. Ainsi les Baptes célébroient dans Athènes, à la lueur des flambeaux, leurs nocturnes orgies, et, par des danses lascives, fatiguoient leur Cotytto [24]. L'un se peint, en clignotant, les paupières et les sourcils avec une aiguille noircie [25]; l'autre boit dans un priape de verre, se couvre d'une robe bigarrée, et rassemble ses longs cheveux dans un filet doré : cependant son esclave, non moins fidèle au rit féminin, ne jure que par Junon. Cet autre tient le miroir que l'infâme Othon portoit avec plus de faste que Turnus les dépouilles d'Aruns [26], et dans lequel, prêt à marcher à l'ennemi, il contemploit son air martial. Un miroir entrer dans l'attirail d'une guerre civile [27]! certes, ce trait mérite d'être inscrit dans nos annales et consigné dans notre histoire. Ce qui peint encore mieux le génie militaire de ce fameux Othon, c'est le meurtre de Galba [28]; sa noble émulation, c'est d'avoir combattu dans les champs de Bédriac, par l'unique attrait d'un futile pillage; surtout de s'être empâté le visage [29] afin de rendre sa peau plus douce et plus unie : voilà ce que l'Assyrie ne sauroit reprocher à la guerrière Sémiramis, ni l'Égypte à Cléopâtre déplorant sur son bord la journée d'Actium.

La, toute bienséance et toute pudeur sont bannies des discours et des repas; là, des paroles obscènes sont balbutiées d'un ton efféminé : on y voit les mêmes turpitudes qu'aux mystères de Cybèle [30], et ces monstres ont à leur tête, en qualité de sacrificateur, un fanatique à cheveux blancs, recommandable par son large gosier et sa voracité sans exemple; vieillard

Digitized by Google

Quadringenta dedit Gracchus sestertia dotem
Cornicini, sive hic recto cantaverat ære.
Signatæ tabulæ, dictum feliciter; ingens
Cœna sedet, gremio jacuit nova nupta mariti.
O proceres! Censore opus est an aruspice nobis?
Scilicet horreres majoraque monstra putares,
Si mulier vitulum, vel si bos ederet agnum?
Segmenta, et longos habitus, et flammea sumit,
Arcano qui sacra ferens nutantia loro
Sudavit clypeis ancilibus. O pater urbis!
Unde nefas tantum latiis pastoribus? unde
Hæc tetigit, Gradive, tuos urtica nepotes?
Traditur ecce viro clarus genere atque opibus vir!
Nec galeam quassas, nec terram cuspide pulsas,
Nec quereris patri? Vade ergo, et cede severi
Jugeribus campi quem negligis. Officium cras
Primo sole mihi peragendum in valle Quirini.
Quæ caussa officii? Quid quæris? nubit amicus,
Nec multos adhibet. Liceat modo vivere, fient,
Fient ista palam, cupient et in acta referri.
Interea tormentum ingens nubentibus hæret,
Quod nequeunt parere, et partu retinere maritos.
Sed melius, quod nil animis in corpora juris
Natura indulget: steriles moriuntur, et illis

Digitized by Google

digne d'être gagé pour former des élèves. Que tardent-ils, au gré du rit phrygien et à l'aide de la pierre tranchante, à se délivrer d'un fardeau superflu ?

Gracchus apporta pour sa dot quatre cent mille sesterces à un joueur de cor, si ce n'étoit un trompette. On signe le contrat, on fait des vœux en faveur de cette alliance; les amis invités s'asseyent au festin nuptial : la nouvelle épouse repose sur le sein de son époux. Suprêmes magistrats, à qui recourir? est-ce au censeur? est-ce à l'aruspice [31] ? Seriez-vous plus saisis d'horreur, trouveriez-vous plus monstrueux si tout à coup un veau sortoit des flancs d'une femme, ou qu'une vache mît bas un agneau? C'est ce même Gracchus que l'on vit autrefois suer sous le faix des boucliers mystérieux réunis par un secret lien [32]; c'est lui qui se couvre de la robe et du voile des nouvelles mariées. O Mars, protecteur de nos murs! quel funeste génie alluma ces feux criminels dans le cœur des pasteurs latins? Qui donc souffla ces ardeurs détestables au sein de tes enfans? Un homme, illustre par sa naissance et par ses richesses, épouser un autre homme! Dieu de la guerre, tu restes immobile! tu ne frappes pas de ta lance cette indigne contrée! tu n'implores pas la foudre de ton père [33]! Sors donc de ce champ formidable [34] qui te fut consacré, et que tu dédaignes. — J'ai demain, au point du jour, une affaire dans la vallée Quirinale. — Quelle affaire? — L'ignorez-vous? Mon ami se marie, et n'admet qu'un petit nombre de témoins. — Vivons seulement, nous verrons former en public ces exécrables nœuds [35], nous les verrons légitimer. Cependant une cruelle fatalité corrompt la

Digitized by Google

Turgida non prodest condita pyxide Lyde,
Nec prodest agili palmas præbere Luperco.

Vicit et hoc monstrum tunicati fuscina Gracchi,
Lustravitque fuga mediam gladiator arenam,
Et Capitolinis generosior, et Marcellis,
Et Catuli Paulique minoribus, et Fabiis, et
Omnibus ad podium spectantibus : his licet ipsum
Admoveas cujus tunc munere retia misit.

Esse aliquos manes, et subterranea regna,
Et contum, et stygio ranas in gurgite nigras,
Atque una transire vadum tot millia cymba,
Nec pueri credunt, nisi qui nondum ære lavantur.
Sed tu vera puta. Curius quid sentit et ambo
Scipiadæ, quid Fabricius, manesque Camilli,
Quid Cremeræ legio et Cannis consumpta juventus
Tot bellorum animæ, quoties hinc talis ad illos
Umbra venit? cuperent lustrari, si qua darentur
Sulphura cum tædis, et si foret humida laurus.
Illuc, heu! miseri traducimur. Arma quidem ultra
Littora Jubernæ promovimus, et modo captas
Orcadas, ac minima contentos nocte Britannos.
Sed quæ nunc populi fiunt victoris in urbe,

Digitized by Google

douceur d'un pareil hyménée : ces sortes d'épouses ne sauroient espérer de fixer leurs époux en leur donnant des fils. Heureusement la nature ne change point ses lois au gré de nos caprices : vainement l'épaisse Lydé leur vendit ses mystérieux topiques ; vainement l'agile Luperque frappa dans leurs mains [36] : rien ne sauroit les féconder ; ces monstres périssent tout entiers.

Un autre Gracchus surpassa ces horreurs [37], lorsque, le trident en main, et revêtu de la tunique des gladiateurs [38], il parcourut l'arène en fuyant le Myrmillon, lui qui l'emportoit, par l'éclat de sa naissance, sur les Capitolinus, les Marcellus, les Fabius, les Catules et les Émiles, sur tous les spectateurs assis aux premiers rangs, sans excepter celui même qui payoit sa bassesse.

Qu'il y ait des mânes [39], un royaume souterrain, un Caron, et de noirs reptiles dans les gouffres du Styx ; que des milliers d'ombres traversent tous les jours cet affreux ravin dans la barque fatale, c'est aujourd'hui ce que la jeunesse ne croit plus, si ce n'est dans l'enfance [40] : gardons-nous d'en douter [41]. Que pensent un Curius et les deux Scipions, un Fabrice, un Camille, tant de jeunes citoyens, tant de héros moissonnés à Crémère et dans les champs de Cannes, quand ils voient arriver l'ombre d'un infâme ? Ils regrettent de n'avoir plus ni soufre ni laurier pour se purifier [42]. Malheureux que nous sommes ! c'est là qu'il nous faudra descendre. Qu'importe d'avoir récemment soumis à notre empire [43] les Orcades et la Bretagne, où les nuits sont si courtes ; d'avoir porté nos armes par delà l'Hibernie : les vaincus n'ont point

Digitized by Google

Non faciunt illi quos vicimus : et tamen unus
Armenius Zalates cunctis narratur ephebis
Mollior ardenti sese indulsisse tribuno.
Adspice quid faciant commercia? venerat obses.
Hîc fiunt homines : nam si mora longior urbem
Indulsit pueris, non unquam deerit amator;
Mittentur braccæ, cultelli, frena, flagellum :
Sic prætextatos referunt Artaxata mores.

Digitized by Google

encore à rougir des turpitudes qui souillent les vainqueurs, à moins qu'on ne m'oppose l'arménien Zalatès, qui, plus efféminé que nos propres enfans, se livra, dit-on, aux fureurs d'un tribun. O pouvoir des commerces imprudens ! cet adolescent, plein d'innocence, étoit venu à Rome en qualité d'otage. C'est ainsi qu'on devient homme en cette ville [44] ; car si les jeunes étrangers y séjournent trop long-temps, le corrupteur ne tarde point à s'en emparer : renonçant aux mâles exercices de leur terre natale, à leurs chevaux, à leurs armes, ils ne rapportent enfin dans Artaxate [45] que la dépravation de nos patriciens.

Digitized by Google

NOTES SUR LA SATIRE II.

[1] *Argument.* L'auteur démasque dans cette satire les prétendus philosophes qui censuroient rigoureusement les mœurs, tandis qu'ils étoient eux-mêmes souillés des vices les plus odieux. Il introduit *Laronia*, qui fait une vive apostrophe à ces hypocrites; ensuite il passe à la mollesse des juges, à la turpitude des prêtres, à l'infamie des nobles, et finit par une tirade religieuse.

* L'ordre observé dans cette satire est vraiment admirable. L'indignation croît de degré en degré jusqu'à la fin. Le style est conforme au sujet, et s'élève jusqu'au tragique. On compare à ce morceau le *Nigrinus* et le *Cynique* de Lucien, et surtout le discours de Dion Chrysostome περὶ σχήματος (sur l'apparence), qui paroît particulièrement conforme à la satire de Juvénal. (*Note de l'Éditeur.*)

[2] *Qui affichent l'austérité des Curius*, vers 3.] Curius Dentatus, l'un des plus dignes personnages de la république, fut trois fois consul; il vainquit les Samnites, les Sabins et les Lucaniens. Il distribua quatre arpens de terre à chaque citoyen, et n'en retint pas davantage pour lui, disant « que celui-là ne méritoit pas le nom de Romain à qui cette quantité ne pouvoit suffire. » Un jour, des ambassadeurs des Samnites lui rendirent visite; ils le trouvèrent qui faisoit cuire des raves dans un pot de terre. Ils lui offrirent des vases d'or pour l'engager à prendre leurs intérêts : « J'aime mieux, leur répondit-il, commander à ceux qui sont riches que de l'être moi-même. »

[3] *Et vivent en Bacchantes*, v. 3.] Les fêtes obscènes appelées *bacchanales*, parce qu'on les célébroit en l'honneur

Digitized by Google

de Bacchus, tiroient leur origine d'Égypte. Elles furent introduites en Grèce par Mélampus, devin et médecin, qui vivoit du temps de Prætus, roi d'Argos, avant la guerre de Troie. Long-temps après, un aventurier grec, *Græcus ignobilis, sacrificulus et vates*, en infecta la Toscane, où le nombre des initiés s'accrut insensiblement, et où cet infâme culte devint plus abominable de jour en jour. La contagion se glissa dans Rome, d'où elle se répandit dans le reste de l'Italie, à l'aide des imposteurs qui avaient également conjuré et la perte des mœurs et celle de l'état; car il n'est rien, dit Tite-Live, de pire que la superstition quand elle médite le crime sous le manteau de la religion. Le consul Spurius Posthumius, l'an de Rome 566, fut instruit de cette trame. Le nombre des complices des deux sexes montoit à plus de sept mille. Plusieurs prévinrent le supplice par une mort volontaire. Après avoir exterminé cette secte monstrueuse, le sénat supprima les fêtes que l'on avoit coutume de célébrer en l'honneur de Bacchus. (Tite-Live, liv. XXXIX, chap. 8.) Ensuite on les rétablit. Quoique très-licencieuses dans les temps postérieurs, c'est surtout aux premières qu'il faut rapporter ces mots, *et Bacchanalia vivunt*, parce que ces fêtes, par un prodige inouï, fournirent presque subitement les exemples de tous les crimes jusqu'alors inconnus, et si communs du temps de Juvénal.

[4] *Que le front de l'homme est trompeur! etc.*, v. 8.] Martial, liv. I, épigr. XXIV, a dit aussi :

Qui loquitur Curios, assertoresque Camillos,
Nolito fronti credere; nupsit heri.

Je ferai voir qu'il y a beaucoup de rapport entre Juvénal et Martial, quant aux expressions et aux pensées, mais nullement quant à l'intention. Martial étoit un bas flatteur, et souvent un fort mauvais plaisant, quoique en général il écrivît avec une singulière élégance.

Digitized by Google

[5] *Toi, le plus infâme cloaque de la bande socratique*, v. 10.] C'est-à-dire le plus corrompu de tous ces faux sages qui se disent sectateurs de Socrate; car il faut bien se garder de soupçonner un ami de la vertu, aussi constant que Juvénal, d'avoir fait allusion aux bruits honteux que la calomnie sema contre les mœurs de cet homme juste et intègre. Aristophane lui-même, ce vil instrument des ennemis de ce grand philosophe, n'osa l'attaquer à cet égard.

Paul Léopard (*Emend.*, lib. XIII, cap. 10) substitue *sotadicos* à *socraticos*, par allusion à Sotade, poëte de Mantinée, qui, le premier, composa un ouvrage intitulé *Cinædica*. *Voyez* Suidas.

Cloaque le plus infâme, etc. *Notissima fossa, etc.* Quintilien, contemporain de Juvénal, blâmoit ces sortes de métaphores. Cicéron, dit-il, nous recommande de prendre garde qu'elles ne soient indécentes; comme si l'on disoit que la république *a été châtrée* par la mort de Scipion, *castratam morte Africani rempublicam;* ou si l'on appeloit Glaucia l'excrément du sénat, *stercus curiæ Glauciam.* (Quintil., lib. VIII, cap. 6.)

[6] *Le médecin rit en coupant les fruits secrets de ta débauche*, v. 12.] Soit à Rome, soit dans Athènes, les médecins pratiquoient en même temps la médecine, la pharmacie et la chirurgie, c'est-à-dire qu'ils composoient les remèdes, et faisoient toutes les opérations chirurgicales.

[7] *Tonnant comme Hercule contre la volupté, etc.*, v. 19.] Il y a dans le texte, *qui talia verbis Herculis invadunt, etc.*, c'est-à-dire qui reprennent de semblables turpitudes sur le ton d'Hercule, lorsqu'il repoussa la volupté pour suivre la vertu; *Incusata gravissimis verbis voluptate, virtutem secutus est.* (Cic., *de Offic.*, lib. I.)

[8] *Qui pourroit souffrir les Gracques, etc.?* v. 24.] Mathurin

Digitized by Google

Régnier, notre premier satirique, a, dans son style naïf, assez bien imité ce passage :

> Scaures du temps présent, hypocrites sévères!
> Un Claude effrontément parle des adultères;
> Milon sanglant encor reprend un assassin;
> Gracche un séditieux, et Verrès le larcin!

(*Note de l'Éditeur.*)

[9] *Si les trois disciples de Sylla s'élevoient contre les proscriptions*, v. 28.] Il s'agit ici des fameux triumvirs Octave, Antoine et Lépide.

[10] *Comme cet empereur, etc.*, v. 29.] Domitien, qui ne cessoit de faire de beaux règlemens en faveur de la religion, des mœurs, des sciences, et n'en étoit pas moins le plus vil et le plus dangereux scélérat de son empire.

Tragico concubitu signifie que l'inceste étoit du ressort de la tragédie, comme on le voit dans Œdipe et dans Phèdre.

[11] *Loi Julia, qu'êtes-vous devenue?* v. 37.] On a donné ce nom à plusieurs lois différentes, dont la plupart ont été faites par Jules-César; d'autres disent par Auguste. La loi Julia, *de adulteriis*, prescrivoit des peines contre ceux qui seroient convaincus d'adultère.

[12] *Il faut commencer par la loi Scantinia*, v. 43.] On l'attribue à C. Scantinius, tribun du peuple : quelques-uns prétendent qu'il en fut seulement la victime, et que cette loi prit son nom. Elle fut publiée contre ceux qui se prostituoient publiquement et qui débauchoient les autres. La peine de ce crime étoit d'abord pécuniaire : les empereurs chrétiens prononcèrent ensuite la peine de mort.

[13] *Peu d'entre nous s'exercent à la lutte*, v. 53.] Juvénal ne fait point dire à Laronia : On n'en voit aucune parmi nous,

Digitized by Google

parce qu'il se contrediroit, ayant parlé, satire I, de Mævia, qui, le sein découvert, attaque un sanglier; et disant, sat. VI, que les femmes s'exerçoient à différens genres d'escrime. La lutte étoit un des cinq combats gymniques, du mot grec qui signifie nu.

[14] *Se nourrissent du pain que mangent les athlètes*, v. 53.] Ce pain étoit fait de manière à donner de la vigueur aux athlètes : c'est pourquoi Martial engageoit l'un d'eux à manger ce que Juvénal appelle *coliphia*. On conjecture, d'après ces deux vers du même auteur, que ce pain avoit la forme d'un membre viril :

Si vis esse satur, nostrum potes esse priapum;
Ipse licet rodas inguina, purus eris.

[15] *Dignes émules de ces misérables concubines, etc.*, v. 57.] Il y avoit à Rome deux sortes de concubinage ; l'un nommé *justæ nuptiæ et legitimæ ;* c'étoit la liaison que l'on avoit avec des concubines romaines de naissance, qui n'étoient ni sœurs, ni mères, ni filles de celui avec qui elles habitoient, et qui n'étoient point de condition servile. L'autre espèce de concubinage, appelé *injustæ nuptiæ et illegitimæ*, s'entendoit de ceux qui habitoient avec des concubines incestueuses, étrangères ou esclaves. Ces dernières étoient fort maltraitées par les épouses légitimes, et condamnées à des travaux pénibles et assidus.

[16] *Tous mes stoïciens s'enfuirent aussitôt*, v. 64.] On sent bien que le poëte ne les appelle stoïciens que par ironie : en effet, il leur fait prendre la fuite, ce qui n'est nullement stoïque.

[17] *Le bel exemple, Créticus!* v. 67.] Quintus Métellus ayant riomphé des Crétois pendant la guerre que les Romains firent

Digitized by Google

contre les pirates, obtint le surnom de Créticus, dont Juvénal se sert ici pour désigner un magistrat de distinction.

[18] *Est revêtu d'une robe transparente*, v. 66.] Ce fut Jules César qui occasiona cette mode, en faisant couvrir, dans quelques spectacles qu'il donna, tout le théâtre de voiles de soie. Tibère fit rendre par le sénat un décret conçu dans ces termes remarquables : *Decretum ne vestis serica viros fœdaret.* Caligula parut le premier en robe de soie. Il est vrai que sous Néron les femmes commencèrent à en porter; mais il y a lieu de croire que leurs étoffes étoient mêlées de lin et de soie, et que, jusqu'à Héliogabale, le luxe n'a point fourni d'exemple d'une robe toute de soie.

[19] *Elles rougiroient d'un habit pareil au tien*, v. 70.] C'est-à-dire de porter une toge aussi transparente que la tienne; car la toge fut insensiblement une note d'infamie pour les femmes; et cette note, on l'infligeoit à celles qui avoient été convaincues d'adultère. — Veux-tu faire à cette prostituée, dit Martial, des présens dignes d'elle? *Mitte togam* (lib. II, epigr. 39).

[20] *Plaide tout nu : j'y vois moins d'infamie*, v. 71.] J'ai adopté la correction de Grangæus, qui met *infamia* au lieu d'*insania*, parce qu'il y a plus que de la folie à se montrer volontairement tout nu.

[21] *Des robes transparentes à l'inflexible Créticus!* v. 78.] Ces robes indignoient tous les honnêtes gens et tous les moralistes. « Je vois, dit Sénèque, des vêtemens de soie, si l'on « peut donner le nom de vêtemens à des étoffes qui ne garan- « tissent ni le corps ni la pudeur, et avec lesquels une femme « ne pourroit sans mentir assurer qu'elle n'est pas nue. Nous « faisons venir à grands frais ces étoffes de pays inconnus même « au commerce, afin que nos femmes n'aient rien de plus à « montrer en secret à leurs amans. » (Traduction de Lagrange.)

Digitized by Google

Ut matronæ nostræ ne adulteris quidem plus suis in cubiculo quam in publico ostendant. (*De Benef.*, lib. VII, cap. 9.)

[22] *De même qu'un grain suffit pour gâter une grappe, etc.*, v. 81.] Nicolas Heinsius prétend que les copistes ont mis ici *conspecta* au lieu de *contacta*. Voyez à cet égard ses observations sur Tacite, insérées dans le recueil intitulé *Miscellaneæ observationes criticæ in auctores veteres et recentiores* (tom. IX, pag. 291). Observons cependant que le préjugé des anciens, consigné surtout dans les poëtes, étoit qu'un fruit gâté, vis-à-vis d'un autre, le gâtoit sans contact.

[23] *Qui se concilient la bonne déesse*, v. 86.] Il s'agit ici des prêtres dont l'empereur Domitien avoit fondé un collége en l'honneur de Minerve. Ils célébroient aussi, comme le dit notre auteur, les mystères de la bonne déesse, mais sans avoir égard à l'ancien rit, suivant lequel les hommes n'étoient point admis à célébrer sa fête, ni le myrte employé à parer ses autels. On lui faisoit tous les ans un sacrifice dans la maison, et par les mains de la femme du grand-prêtre. Les vestales y étoient appelées, et la cérémonie ne commençoit qu'avec la nuit. Alors on voiloit les représentations même des animaux mâles : le grand-prêtre s'éloignoit, emmenant avec lui tout ce qui étoit de son sexe. Les Grecs sacrifioient aussi à la bonne déesse, qu'ils appeloient la déesse des femmes, et qu'ils donnoient pour une des nourrices de Bacchus ; il leur étoit défendu de prononcer son nom. Du temps de Cicéron, qui appelle par excellence les mystères de la bonne déesse, mystères des Romains, Publius Clodius les profana, en se glissant en habit de femme chez Jules César, dans le dessein de corrompre Pompéia sa femme.

* Il y a trois opinions sur l'explication de ce passage. Les uns, comme M. Dusaulx, veulent qu'il s'agisse ici des mystères de Minerve, institués par Domitien. Mais il n'est guère probable que Domitien, quoique mauvais prince, ait jamais

Digitized by Google

autorisé ou souffert un pareil scandale; les autres l'entendent des mystères de la bonne déesse. Ils sont encore moins fondés en raison. Il s'agit ici du vice contre nature. Les vers suivans :

> . . . . . *Sed more sinistro*
> *Exagitata procul non intra fœmina limen*
> *Solis ara deæ maribus patet, etc.*,

ne peuvent convenir à ces mystères, auxquels les femmes seules étoient admises. Voici la troisième opinion, celle à laquelle nous nous tenons : d'infâmes débauchés, faisant un jeu de ce que leur religion avoit de plus auguste et de plus chaste, s'assembloient entre eux, et dans une orgie scandaleuse, faite de nuit, ils parodioient les mystères de Minerve et de la bonne déesse. Nous devons épargner le reste à nos lecteurs. Ainsi il n'est ici question ni de Minerve, ni de la bonne déesse, ni de Publius Clodius; mais de libertins et d'impies que Juvénal signale à la postérité. (*Note de l'Éditeur.*)

[24] *Ainsi les Baptes célébroient dans Athènes, à la lueur des flambeaux, leurs nocturnes orgies, et, par des danses lascives, fatiguoient leur Cotytto*, v. 91.] Fatiguoient, c'est-à-dire ennuyoient, dégoûtoient. On ne sait pas précisément ce que c'étoit que ces Baptes, ainsi nommés peut-être parce qu'ils croyoient expier leurs souillures en se plongeant dans l'eau. Quant aux mystères de Cotytto ou de Cotys, les Athéniens les avoient empruntés des Thraces. On les célébroit pendant la nuit, et dans le plus grand secret. Insensiblement ce culte occasiona les mêmes infamies dans Athènes, que celui de la bonne déesse à Rome. Les poëtes comiques, ainsi que Strabon l'a observé, ont souvent reproché aux Athéniens la manie des superstitions étrangères, qui, chez eux, dégénéroient en licence. Eupolis se moqua des mystères de Cotys dans sa comédie des *Baptes;* et c'est à cette pièce, qui n'existe plus, que Juvénal a fait allusion. Quelques-uns ont prétendu que

Digitized by Google

cette comédie coûta la vie à son auteur. Ce fait, rapporté par un grammairien du moyen âge, est contredit par des autorités plus anciennes et plus graves. *Voyez* l'*Histoire des Poëtes*, par Giraldi.

* Tous nos manuscrits, au nombre de trente-six, portent *cocyton*, *cocciton* ou *cochiton*, aucun *cotytto*, ainsi que je l'ai annoncé dans mon édition de Juvénal (tome 1, page 45). D'un côté la mesure du vers s'oppose à ce que l'on mette *cociton*, dont la première syllabe est longue; aussi avons-nous retenu la leçon adoptée par nos prédécesseurs; d'un autre, il ne nous a pas paru qu'il s'agisse ici de *Cotytto*, déesse de la Thrace, à cause du surnom de *Cecropia*, qui indique bien certainement une divinité athénienne, et plus encore parce qu'aucun monument ne prouve l'assertion de ceux qui donnent pour prêtres les Baptes à cette déesse, très-récente par rapport à Cécrops. Nous soupçonnons donc qu'il est question de Proserpine, nommée *Cocyto*, à cause du Cocyte, fleuve d'enfer dont Proserpine étoit reine. Les fêtes de cette déesse se célébroient en même temps que celles de Cérès, et étoient appelées *Éleusines*. Les Baptes, suivant un passage d'Eupolis cité par le vieux scholiaste, étoient des prêtres athéniens nullement attachés à une divinité étrangère. Cet Eupolis avoit composé une comédie sous ce nom, dans laquelle il signaloit plusieurs personnages importans d'Athènes, comme se livrant à ces mystères impurs. Alcibiade, qui sans doute étoit du nombre, le fit assassiner. De ce passage du vieux scholiaste, ouvrage authentique et évidemment romain, nous inférons que c'est la déesse Proserpine qui est désignée dans cet endroit. (*Note de l'Éditeur.*)

[25] *Avec une aiguille noircie*, v. 94.] L'épithète d'*obliqua*, que j'ai supprimée, n'est point relative à l'aiguille, mais à la manière de s'en servir : on la promenoit obliquement sur les paupières et les sourcils.

[26] *Que l'infâme Othon portoit avec plus de faste que Turnus*

Digitized by Google

les dépouilles d'Aruns, v. 99.] Othon, septième empereur romain, avoit mérité la faveur de Néron par sa mollesse et ses débauches. Il parvint à l'empire l'an 69 de Jésus-Christ, après avoir fait assassiner Galba et Pison. Son armée ayant été défaite à la bataille de Bédriac par celle de Vitellius, il se tua de désespoir, après un règne de trois mois.

Les satiriques ont coutume de parodier et d'emprunter les vers des grands poëtes, comme le fait ici Juvénal. *Pathici gestamen Othonis* répond à *Magni gestamen Abantis* (Virg., *Æneid.*, lib. III); *actoris Arunci spolium* répond à *validam vi corripit hastam, actoris Arunci spolium.* (*Æneid.*, lib. XII.)

[27] *Un miroir entrer dans l'attirail de la guerre civile!* v. 103.] Muratori rapporte une inscription par laquelle on voit que les Romains de toutes sortes de conditions se piquoient d'avoir de riches miroirs. Bientôt la mode en multiplia les artistes. Les progrès du luxe sont les mêmes en tout temps, en tous lieux. Peu de bourgeois chez nous avoient des glaces autrefois; et nos militaires n'entroient point en campagne avec ce qu'on appelle un nécessaire.

Cicéron attribue l'invention des miroirs de métal au premier Esculape. On en fit ensuite de composition; mais l'argent pur obtint la préférence. Un certain Praxitèle, contemporain du grand Pompée, fut l'inventeur de ces derniers. On en fit d'or, et on les chargea de tant d'ornemens qu'ils devinrent d'un prix excessif. Sénèque dit que des filles d'affranchis en avoient dont le prix surpassoit la dot accordée par le sénat à la fille de Cnéius Scipion. Ce qu'on appeloit l'attirail des femmes, ajoute-t-il, fait partie du bagage de l'homme : que dis-je, de l'homme? du guerrier; *Quidquid mundus muliebris vocabatur, sarcinæ viriles sunt.* (*Quæst. natur.*, lib. I, cap. 17.)

Il seroit difficile de marquer l'époque où les anciens commencèrent à faire des miroirs de verre : on sait

Digitized by Google

seulement que les premiers sortirent des verreries de Sidon.

[28] *C'est le meurtre de Galba*, v. 104.] Victoire facile, puisque ce vieillard, dit Suétone, étoit privé de l'usage de ses membres par les douleurs de la goutte : *Pedibus manibusque articulari morbo distortissimis, ut neque calceum perpeti, neque libellos evolvere aut tenere omnino valeret* (Vita Oth., cap. 21.)

[29] *Surtout de s'être empâté le visage, etc*, v. 107.] Le trait de satire de Juvénal contre Othon nous a paru un peu forcé. Sans doute cet empereur avoit mené une vie molle et efféminée : il fut dans sa jeunesse le compagnon des débauches de Néron ; mais, comme dit Tacite, *non erat mollis et corpori similis animus*. Non-seulement sa bravoure et son mérite comme général ne peuvent être révoqués en doute, mais encore sa mort fut un trait de grandeur d'âme que rien n'égale dans l'antiquité. Cette mort volontaire, condamnable sous le rapport de la religion et de la morale, n'eut pas pour principe, comme celle de Caton d'Utique, une vaine gloire et une obstination mal placée. Pouvant encore se défendre, et même disputer la victoire, mais condamnant les guerres civiles, avare du sang de ses concitoyens, et gémissant sur le sort de tant de braves gens qu'il faudroit sacrifier, il préféra la mort, parce qu'en se la donnant il délioit ses troupes du serment de fidélité, et leur ménageoit un accommodement avec le vainqueur. Cette action généreuse efface sans doute les désordres de sa vie passée. Il étoit si chéri de ses soldats, qu'un grand nombre refusèrent de lui survivre, et se tuèrent sur son bûcher. (*Note de l'Éditeur.*)

[30] *On y voit les mêmes turpitudes qu'aux mystères de Cybèle*, v. 111.] Il n'est pas facile de trouver dans le texte une construction bien latine et bien claire. Je suis tenté de croire qu'il

Digitized by Google

manque ici quelque chose, et qu'en copiant le plus ancien manuscrit on a sauté deux portions de vers de cette façon :

Hic turpis Cybeles. . . . . .
. . . . . Et fracta loquendi
Libertas.

S'il n'y a rien d'omis, je crois qu'il vaudroit mieux suivre la correction d'Henninius (page 949) : *Hic turpis Cybele est, etc.*

On adora cette déesse sous les noms d'Ops, Rhée, Vesta, la bonne déesse, la mère des dieux, Dyndimène, la mère Idée, Bérécinthe. Elle étoit fille du Ciel et de la Terre, et femme de Saturne. On la représentoit sur un char traîné par des lions, avec une tour sur la tête, une clef à la main, un habit parsemé de fleurs. Ses prêtres s'appeloient *Galli, Dactyles, Curetes, Coribantes.* L'institution des *Galles*, après avoir commencé en Phrygie, se répandit dans toute la Grèce, dans la Syrie, dans l'Afrique et dans l'empire romain. La cérémonie qu'ils faisoient en Syrie pour recevoir de nouveaux Galles dans leur société est ainsi décrite par Lucien : « A la « fête de la déesse se rend un grand nombre de gens, tant « de la Syrie que des régions voisines : tous y portent les « figures et les marques de leur religion. Au jour assigné, « cette multitude se rend au temple; quantité de Galles s'y « trouvent, et y célèbrent leurs mystères : ils se tailladent les « coudes et se donnent mutuellement des coups de fouet sur « le dos. La troupe qui les environne joue de la flûte et du « tympanon; d'autres, saisis comme d'un enthousiasme, « chantent des chansons qu'ils composent sur-le-champ. Tout « ceci se passe hors du temple, et la troupe qui fait toutes ces « choses n'y entre pas. C'est dans ces jours-là qu'on crée des « Galles. Le son des flûtes inspire à plusieurs des assistans « une espèce de fureur. Alors le jeune homme qui doit être « initié quitte ses vêtemens, et, poussant de grands cris, « vient au milieu de la troupe, où il tire une épée, et se fait « eunuque lui-même. Il court ensuite par la ville, portant

Digitized by Google

« entre les mains les marques de sa mutilation, et les jette « dans une maison où il prend l'habit de femme. »

Il y avoit deux Galles à Rome, un homme et une femme, pour le service des autels de Cybèle, qu'on honoroit sous le nom d'*Idæa mater*. Tout méprisables que fussent les Galles, ils avoient un chef très-considéré, qu'on appeloit Archigalle, ou souverain prêtre de Cybèle. Il étoit permis à cet ordre de prêtres, par la loi des Douze Tables, de demander l'aumône dans certains jours de l'année, à l'exclusion de tout autre mendiant.

[31] *Est-ce au censeur? est-ce à l'aruspice?* v. 121.] Les censeurs étoient particulièrement chargés de veiller sur les mœurs, et de réprimer le vice dans tous les ordres de l'état. Quant aux aruspices, on n'avoit recours à leur ministère que dans les circonstances extraordinaires et prodigieuses : alors ils examinoient les entrailles des victimes, en tiroient des présages, et indiquoient des expiations convenables.

[32] *Ce même Gracchus que l'on vit autrefois suer sous le faix des boucliers mystérieux réunis par un secret lien*, v. 125.] Ces boucliers s'appeloient *ancilia*. Denys d'Halicarnasse raconte qu'un bouclier étant tombé du ciel sous le règne de Numa, on consulta les aruspices, qui répondirent que l'empire du monde étoit destiné à la ville où ce bouclier seroit conservé. Après cette réponse, Numa craignant que ce précieux gage ne fût enlevé aux Romains, en fit faire onze autres de même figure et de même grandeur, afin qu'on ne pût jamais reconnoître celui-là, et les fit mettre dans le temple de Mars, sous la garde de douze jeunes patriciens dont il fit un collége de prêtres appelés saliens. Tous les ans on portoit ces boucliers sacrés par la ville, en dansant, en chantant des vers qui avoient rapport à la solennité.

[33] *Tu n'implores pas la foudre de ton père*, v. 131.] Selon

Digitized by Google

plusieurs mythologues, Mars n'avoit point de père; cependant Hésiode, dans sa Théogonie, le fait naître de Jupiter et de Junon.

34 *Sors donc de ce champ formidable, etc.*, v. 131.] Il fut, selon quelques-uns, consacré à Mars par Romulus; suivant d'autres, par le peuple, après l'expulsion de Tarquin-le-Superbe, qui se l'étoit approprié et le faisoit cultiver. Juvénal l'appelle formidable, soit à cause du dieu, soit parce qu'on y faisoit les exercices militaires, et qu'on y tenoit les comices ou assemblées générales du peuple. Plusieurs grands hommes y avoient leur sépulture. Les statues y étoient en si grand nombre, qu'on a dit qu'on les eût prises de loin pour une armée.

35 *Vivons seulement, nous verrons former en public ces exécrables nœuds, etc.*, v. 135.] Ce que Juvénal a prédit est arrivé. Salvien, que l'on appelle le Jérémie du cinquième siècle, décrit ainsi l'affreuse turpitude dont il s'agit, et dont il avoit été spectateur : *Viri in semetipsis fœminas profitebantur, et hoc sine pudoris umbraculo, sine ullo verecundiæ amictu; ac, quasi parum piaculi esset, si malo illo malorum tantum inquinarentur auctores, per publicam sceleris professionem fiebat etiam scelus integræ civitatis : videbat quippe hæc universa urbs, et patiebatur : videbant judices, et acquiescebant : populus videbat, et applaudebat; ac si diffuso per totam urbem dedecoris scelerisque consortio, et si hoc commune omnibus non faciebant actus, commune omnibus faciebat assensus* (Salv., lib. VII, *de Gubernat. Dei.*)

36 *Vainement l'agile Luperque frappa dans leurs mains*, v. 142.] Les Luperques étoient des prêtres préposés au culte particulier du dieu Pan, et qui célébroient les Lupercales. Comme on attribuoit leur institution à Romulus, ces prêtres passoient pour les plus anciens qui eussent été établis à Rome. Leurs cérémonies étoient ridicules; ils parcouroient la ville

Digitized by Google

comme des extravagans : nus et armés d'un fouet, ils frappoient tous ceux qui se trouvoient sur leur passage. Les femmes croyoient que ces Luperques avoient le pouvoir de les rendre fécondes, ou de leur procurer des couches heureuses en leur frappant dans la main.

Nupta, quid exspectas? non tu pollentibus herbis,
Nec prece, nec magico carmine mater eris.
Excipe fœcundæ patienter verbera dextræ,
Jam socer optatum nomen habebit avi.

OVID.

[37] *Un autre Gracchus surpassa ces horreurs, etc.*, v. 143.] Cette hyperbole ne doit point surprendre; les vrais Romains avoient encore plus d'horreur de l'avilissement volontaire que du crime; d'ailleurs Juvénal n'exprime ici que l'opinion publique. — *Lorsque le trident en main, et revêtu de la tunique des gladiateurs.* Le rôle de Gracchus dans cette conjoncture étoit celui de rétiaire. Les rétiaires portoient un trident d'une main, et un filet de l'autre; ils combattoient en tunique, et poursuivoient le myrmillon, en lui criant : « Ce n'est pas à toi, Gaulois, que j'en veux; c'est à ton poisson; » *Non te peto, Galle, sed piscem peto.* — *Il parcourut l'arène en fuyant le myrmillon.* Les myrmillons étoient armés d'un bouclier et d'une faux, et portoient un poisson sur le haut de leur casque. Les Romains leur avoient donné le sobriquet de *Gaulois.* — *Lui qui l'emportoit sur tous les spectateurs assis aux premiers rangs.* Les sénateurs, les magistrats, l'éditeur du spectacle et l'empereur occupoient le premier rang, qui s'appeloit *podium.* Rien ne ressemble plus au *podium* qu'une longue tribune ou un grand péristyle circulaire. Les gradins des chevaliers étoient immédiatement au-dessus du *podium :* ils en avoient environ quatorze. Au-dessous du *podium* étoient des loges ou voûtes où l'on renfermoit les bêtes qui devoient combattre : ces loges s'appeloient *caveæ ;* elles étoient de niveau avec l'arène. — *Sans excepter celui qui payoit sa*

Digitized by Google

bassesse. Les édiles eurent d'abord l'intendance de ces jeux cruels; ensuite les préteurs y présidèrent : enfin Commode attribua cette inspection aux questeurs.

38 *Lorsque le trident en main, et revêtu de la tunique, etc.*, v. 143.] La tunique de Gracchus, quant à la forme, ressembloit parfaitement à celle des rétiaires, mais elle étoit d'une étoffe précieuse; et c'est pourquoi Juvénal a dit simplement *tunique*, sans ajouter des *rétiaires*. Je m'étendrai davantage à cet égard dans la satire VIII, vers 201, où il sera encore question des combats de Gracchus.

39 *Qu'il y ait des mânes, etc.*, v. 149.] Il paroît par la mythologie des anciens, qu'ils n'avoient pas des idées bien fixes sur la signification de ce mot; ce qu'on peut en recueillir de plus constaté, c'est que souvent ils prenoient les mânes pour les âmes séparées des corps; d'autres fois pour les dieux infernaux, ou simplement comme les dieux ou génies tutélaires des défunts. Le mot *mânes* étoit pris aussi quelquefois pour les enfers en général :

Hæc manes veniet mihi fama sub imos.
VIRG.

Voici quatre vers attribués à Ovide, dans lesquels on ne dit point ce que c'étoit que les mânes, mais où l'on apprend le lieu qu'ils habitoient :

Bis duo sunt homini : manes, caro, spiritus, umbra.
Quatuor ista, loci bis duo suscipiunt.
Terra tegit carnem, tumulum circumvolat umbra,
Orcus habet manes, spiritus astra petit.

De tous les anciens, Apulée est celui qui, dans son livre *de Deo Socratis*, parle plus clairement de la doctrine des mânes. « L'esprit de l'homme, dit-il, après être sorti du « corps, devient une espèce de démon, que les anciens Latins

Digitized by Google

« appeloient *Lemures;* ceux d'entre les défunts qui étoient « bons, et prenoient soin de leurs descendans, s'appeloient « *Lares familiares;* mais ceux qui étoient inquiets, turbulens « et malfaisans, qui épouvantoient les hommes par des appa- « ritions nocturnes, s'appeloient *Larvæ;* et lorsqu'il étoit « incertain ce qu'étoit devenue l'âme du défunt, si elle avoit « été faite *lar* ou *larva*, on l'appeloit *mâne.* » Quoiqu'ils ne déifiassent pas tous les morts, cependant il étoit reçu chez eux que toutes les âmes des gens honnêtes devenoient autant d'espèces de dieux; c'est pourquoi on lisoit sur les tombeaux ces trois lettres initiales : D. M. S., qui signifioient *diis manibus sacrum.*

40 *Si ce n'est dans la plus tendre enfance*, v. 152.] On lit dans le texte : *Nisi qui nondum ære lavantur.* Ce qui signifie : Si ce n'est ceux qui ne paient pas encore pour entrer dans les bains, soit qu'on n'y fût admis qu'à un certain âge, soit plutôt que l'on fût dispensé dans l'enfance de payer au baigneur la quatrième partie d'un *as*, qui étoit le prix ordinaire.

41 *Gardons-nous d'en douter*, v. 153.] Observez que *Sed tu vera puta* ne signifie pas « mais supposons une autre vie. » Ce n'est point ici une hypothèse de la part de Juvénal; il est évident qu'il croyoit, avec Properce, que nous ne mourrons pas tout entiers.

Sunt aliquid manes; lethum non omnia finit.
PROP., lib. IV, eleg. VII.

42 *Ils regrettent de n'avoir plus ni soufre ni laurier pour se purifier*, v. 157.] L'expiation étoit un acte de religion généralement établi dans le paganisme, pour purifier les coupables, et les lieux que l'on croyoit souillés, ou pour apaiser la colère des dieux que l'on supposoit irrités. La cérémonie de l'expiation ne s'employa pas seulement pour les crimes; elle fut pratiquée dans mille autres occasions différentes : ainsi

Digitized by Google

ces mots si fréquens chez les anciens, *expiare*, *lustrare*, *purgare*, *februare*, signifioient *faire des actes de religion* pour effacer quelque faute ou pour détourner les malheurs, à l'occasion des objets que la superstition présentoit comme étant de sinistre présage.

43 *Qu'importe d'avoir récemment soumis la Bretagne et les Orcades à notre empire*, v. 160.] L'empereur Claude triompha des Bretons, et fit la conquête des Orcades. *Modo*, que j'ai traduit par *récemment*, signifie quelquefois un temps éloigné. Valère Maxime (liv. 1, chap. 1) l'emploie pour un espace de soixante ans; et Juvénal, au vers 73 de cette satire, s'en sert pour marquer un temps plus reculé.

Juvénal dit que les Bretons n'avoient presque point de nuit, *minima contentos nocte*, *etc.* On retrouve ce préjugé dans les historiens. *Voyez* Tacite, *Vie d'Agricola*, et Pline, liv. 11, chap. 75.

44 *C'est ainsi qu'on devient homme en cette ville*, v. 167.] *Hic fiunt homines* est très-bien expliqué par ces deux vers de Martial :

> *Dum puer es, redeas; dum vultus lubricus, et te*
> *Non Libye faciat, sed tua Roma virum.*
>
> Lib. IX, epigr. 57.

45 *Dans Artaxate*, *etc.*, v. 170.] Cette ville étoit alors la capitale de l'Arménie : *Caput gentis Artaxata.* Tacit.

Digitized by Google

SATIRA III.

URBIS INCOMMODA.

QUAMVIS digressu veteris confusus amici,
Laudo tamen vacuis quod sedem figere Cumis
Destinet, atque unum civem donare Sibyllæ.
Janua Bajarum est, et gratum littus amœni
Secessus. Ego vel Prochytam præpono Suburræ.
Nam quid tam miserum, tam solum vidimus, ut non
Deterius credas horrere incendia, lapsus
Tectorum assiduos, ac mille pericula sævæ
Urbis, et augusto recitantes mense poëtas?

SED dum tota domus rheda componitur una,
Substitit ad veteres arcus, madidamque Capenam;
Hic ubi nocturnæ Numa constituebat amicæ:
Nunc sacri fontis nemus et delubra locantur
Judæis, quorum cophinus fœnumque supellex.
Omnis enim populo mercedem pendere jussa est
Arbor, et ejectis mendicat sylva Camenis.
In vallem Egeriæ descendimus, et speluncas
Dissimiles veris. Quanto præsentius esset
Numen aquæ, viridi si margine clauderet undas
Herba, nec ingenuum violarent marmora tofum!

Digitized by Google

SATIRE III.

LES EMBARRAS DE ROME [1].

Quoique très-affligé du départ de mon ancien ami, j'approuve néanmoins le parti qu'il a pris de se retirer à Cumes, ville peu fréquentée [2], et de donner un nouveau citoyen à la sibylle. C'est la porte de Baye : rien de plus charmant que la côte et les retraites voisines. Pour moi, j'aimerois mieux habiter l'île de Prochyta [3] que le quartier de Suburre. Un désert, en effet, n'est-il pas plus supportable qu'une ville où les incendies, la chute fréquente des maisons [4], et mille autres dangers font renaître la terreur à chaque pas, sans compter la frénésie des poëtes, dont, au mois d'août, il nous faut essuyer les importunités.

Tandis qu'on chargeoit tout son bagage sur un seul chariot, il s'arrêta près des vieux arcs de la porte Capène [5], dans cet asile où Numa donnoit des rendez-vous nocturnes à sa nymphe Égérie [6]. Le temple et les bosquets de la fontaine sacrée sont loués à des juifs [7], dont quelques corbeilles remplies de foin forment tout l'attirail : c'est qu'ils sont contraints de payer au peuple romain jusqu'à l'ombre des arbres de cette forêt d'où nous avons chassé les Muses, et qui n'est plus aujourd'hui qu'un repaire de mendians. Nous descendons jusqu'à ces grottes, bien différentes des grottes naturelles. O que la divinité qui préside à la fontaine s'y plairoit davantage si l'onde étoit bordée d'un vert gazon; si le marbre ne violoit pas le tuf indigène !

Digitized by Google

Hic tunc Umbricius: Quando artibus, inquit, honestis
Nullus in urbe locus, nulla emolumenta laborum,
Res hodie minor est here quam fuit, atque eadem cras
Deteret exiguis aliquid : proponimus illuc
Ire, fatigatas ubi Dædalus exuit alas,
Dum nova canities, dum prima et recta senectus,
Dum superest Lachesi quod torqueat, et pedibus me
Porto meis, nullo dextram subeunte bacillo.

Cedamus patria : vivant Arturius istic
Et Catulus : maneant qui nigra in candida vertunt,
Queis facile est ædem conducere, flumina, portus,
Siccandam eluviem, portandum ad busta cadaver,
Et præbere caput domina venale sub hasta.
Quondam hi cornicines, et municipalis arenæ
Perpetui comites, notæque per oppida buccæ,
Munera nunc edunt, et verso pollice vulgi
Quemlibet occidunt populariter : inde reversi
Conducunt foricas. Et cur non omnia, quum sint
Quales ex humili magna ad fastigia rerum
Extollit quoties voluit Fortuna jocari?

Quid Romæ faciam? mentiri nescio : librum,
Si malus est, nequeo laudare et poscere; motus
Astrorum ignoro; funus promittere patris

Digitized by Google

Puisque les ressources honnêtes, me dit alors Umbritius [8], sont enfin bannies de Rome, puisque les travaux y sont sans récompense, et que ma fortune, moindre aujourd'hui qu'elle ne l'étoit hier, doit y décroître chaque jour, j'ai résolu de me retirer là où Dédale détacha ses ailes fatiguées, tandis que l'âge commence à peine à blanchir mes cheveux; que droit et ferme sur mes jambes je marche sans bâton, et qu'il reste encore à la Parque de quoi filer.

Quittons cette ville; qu'Arturius y vive, et Catulus aussi; qu'elle soit habitée par ceux qui savent donner au crime les couleurs de l'innocence; par ces mercenaires, ces entrepreneurs avides à qui tout est facile, soit qu'il s'agisse de réparer les bâtimens publics, de nettoyer les ports, les fleuves, les cloaques, de porter les cadavres au bûcher, et de se mettre eux-mêmes à l'enchère [9]. On les vit autrefois, on les entendit faire assidûment retentir du bruit de leurs trompettes l'arène de nos villes municipales; et nos bourgades se souviennent encore de les avoir vus souffler dans l'airain. A présent ils donnent des spectacles où, pour flatter le peuple, ils font au moindre signal couler le sang du gladiateur vaincu [10]. Au sortir de la fête, ils affermeront les latrines publiques [11]. Pourquoi non? ne sont-ils pas de ceux que la Fortune en se jouant se plaît à tirer du rang le plus abject pour les élever au faîte des grandeurs?

Que ferais-je à Rome? je ne sais pas mentir : quand un livre est mauvais, je ne sais ni l'approuver ni l'emprunter [12]. N'étant point astrologue, je ne saurois

Digitized by Google

Nec volo, nec possum; ranarum viscera nunquam
Inspexi. Ferre ad nuptam, quæ mittit adulter,
Quæ mandat, norint alii : me nemo ministro
Fur erit. Atque ideo nulli comes exeo, tanquam
Mancus et exstincta corpus non utile dextra.
Quis nunc diligitur, nisi conscius, et cui fervens
Æstuat occultis animus semperque tacendis?
Nil tibi se debere putat, nil conferet unquam,
Participem qui te secreti fecit honesti.
Carus erit Verri, qui Verrem tempore quo vult
Accusare potest. Tanti tibi non sit opaci
Omnis arena Tagi, quodque in mare volvitur aurum,
Ut somno careas, ponendaque præmia sumas
Tristis, et a magno semper timearis amico.

Quæ nunc divitibus gens acceptissima nostris
Et quos præcipue fugiam, properabo fateri,
Nec pudor obstabit. Non possum ferre, Quirites,
Græcam urbem : quamvis quota portio fæcis achœ?
Jam pridem Syrus in Tiberim defluxit Orontes,
Et linguam, et mores, et cum tibicine chordas
Obliquas, nec non gentilia tympana secum
Vexit, et ad circum jussas prostare puellas.
Ite, quibus grata est picta lupa barbara mitra.

Digitized by Google

promettre au fils impatient le trépas de son père; je ne le puis, ni ne le veux. On ne me vit jamais chercher des poisons dans les entrailles d'un reptile. Que d'autres portent à une épouse les présens et les lettres de son amant; pour moi, je ne favoriserai jamais l'adultère [13]. Aussi je pars tout seul, comme un manchot, un perclus [14], inutile au reste des humains. Qui maintenant caresse-t-on si ce n'est le confident d'un crime clandestin, à qui le remords crie sans cesse : Il faut parler; et la crainte : Il faut se taire? Quiconque te fit part d'un projet honnête croit ne te rien devoir; n'en attends rien de plus. Celui qui peut à chaque instant déposer contre Verrès sera cher à Verrès. Si tu veux vivre et dormir en paix, fuis les secrets des grands [15]. Quand ils t'offriroient tout l'or que le Tage, sous des ombrages frais, roule au sein d'Amphitrite, garde-toi de les écouter : ils te craindroient toujours; tu ne dormirois plus [16], et bientôt ils t'arracheroient, avec la vie, leurs funestes bienfaits.

Je vais, en peu de mots et sans réserve, te peindre ceux qu'aujourd'hui les riches favorisent le plus, et moi que je fuis avant tout. Romains, je ne puis souffrir une ville remplie de Grecs; que dis-je! cette ordure achéenne [17] n'est que la moindre partie des étrangers qui fondent ici de toutes parts. Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'Oronte syrien transmit au Tibre le langage, les mœurs et les instrumens du climat qu'il arrose, ainsi que les courtisanes dévouées à la prostitution aux environs du Cirque. Courez vers ces infâmes, vous dont les yeux sont fascinés par la mitre peinte dont leur tête est ornée.

Digitized by Google

Rusticus ille tuus sumit trechedipna, Quirine,
Et ceromatico fert niceteria collo.
Hic alta Sicyone, ast hic Amydone relicta,
Hic Andro, ille Samo, hic Trallibus aut Alabandis,
Esquilias dictumque petunt a vimine collem,
Viscera magnarum domuum dominique futuri.
Ingenium velox, audacia perdita, sermo
Promptus, et Isæo torrentior. Ede, quid illum
Esse putes? quemvis hominem secum attulit ad nos :
Grammaticus, rhetor, geometres, pictor, aliptes,
Augur, schœnobates, medicus, magus : omnia novit :
Græculus esuriens in cœlum, jusseris, ibit.
Ad summam, non Maurus erat, nec Sarmata, nec Thrax,
Qui sumpsit pennas, mediis sed natus Athenis.

Horum ego non fugiam conchylia! me prior ille
Signabit, fultusque toro meliore recumbet
Advectus Romam, quo pruna et coctona vento!
Usque adeo nihil est, quod nostra infantia cœlum
Hausit aventini bacca nutrita Sabina?
Quid, quod adulandi gens prudentissima laudat
Sermonem indocti, faciem deformis amici,
Et longum invalidi collum cervicibus æquat
Herculis, Antæum procul a tellure tenentis?

Digitized by Google

Cependant, Romulus, tu souffres que tes rustiques enfans suspendent à leur cou frotté d'huile les futiles témoignages de leurs victoires athlétiques [18]. Tandis que, profitant de notre léthargie, les Grecs partis en foule, les uns de Sicyone et d'Amydon, les autres d'Andros, de Samos, de Tralles ou d'Alabande, viennent se poster d'abord sur les Esquilies ou sur le mont Viminal, afin de s'introduire dans les maisons des grands dont ils méditent la conquête. Génie ardent, audace effrénée, débit prompt et plus rapide encore que celui d'Isæus [19], tels sont tous ces intrus. Savez-vous ce que c'est qu'un Grec? Quand l'un d'eux nous arrive, il apporte avec lui les talens et les vices de tous les autres hommes; il est grammairien, rhéteur [20], géomètre, peintre, baigneur, augure, danseur de corde, médecin et magicien : que n'est-il point? Un Grec affamé monteroit au ciel si tu le lui ordonnois. Enfin celui qui s'attacha des ailes [21] n'étoit ni Thrace, ni Maure, ni Sarmate : il étoit Athénien. . .

Et je ne fuirois pas leur pourpre insolente! Un Grec signeroit avant moi! un misérable qui débarqua dans Rome avec des ballots de figues et de pruneaux seroit dans un festin couché plus honorablement que moi! N'est-ce donc rien que d'avoir en naissant respiré l'air du climat aventin, que d'avoir été nourri des fruits du Latium? Ajoutez que flatteurs intrépides, un sot opulent est sûr de leurs éloges; qu'à leurs regards serviles la laideur se transforme en beauté, la foiblesse en vigueur; un malade efflanqué est un Hercule; c'est Hercule lui-même, étouffant le redoutable Antée, qu'il tenoit éloigné des secours de sa mère [22]. Ils se pâment

Digitized by Google

Miratur vocem angustam, qua deterius nec
Ille sonat, quo mordetur gallina marito.

Hæc eadem licet et nobis laudare, sed illis
Creditur. An melior quum Thaida sustinet, aut quum
Uxorem comœdus agit, vel Dorida nullo
Cultam palliolo? Mulier nempe ipsa videtur,
Non persona loqui: vacua et plana omnia dicas
Infra ventriculum, et tenui distantia rima.
Nec tamen Anthiochus, nec erit mirabilis illic
Aut Stratocles, aut cum molli Demetrius Hæmo.
Natio comœda est. Rides? majore cachinno
Concutitur: flet, si lacrymas conspexit amici,
Nec dolet: igniculum brumæ si tempore poscas,
Accipit endromidem: si dixeris, Æstuo, sudat.

Non sumus ergo pares: melior qui semper et omni
Nocte dieque potest aliena sumere vultum
A facie, jactare manus, laudare paratus
Si bene ructavit, si rectum minxit amicus,
Si trulla inverso crepitum dedit aurea fundo.
Præterea sanctum nihil est, et ab inguine tutum,
Non matrona Laris, non filia virgo, neque ipse
Sponsus lævis adhuc, non filius ante pudicus.
Horum si nihil est, aviam resupinat amici.
Scire volunt secreta domus, atque inde timeri.
Et quoniam cœpit Græcorum mentio, transi
Gymnasia, atque audi facinus majoris abollæ.

Digitized by Google

de plaisir au son d'une voix plus aigre que le chant du coq amoureux, et prêt à pincer la crête de sa femelle.

Comme eux nous pouvons flatter, mais le Grec seul persuade. Où trouver son égal, soit qu'il joue le rôle de Thaïs, soit qu'il représente une matrone vénérable, ou Doris toute nue, sortant du sein des ondes? L'acteur disparoît : c'est la voix d'une femme qui frappe mon oreille, et je crois distinguer les marques de son sexe. Ce talent merveilleux néanmoins n'appartient pas exclusivement à Antiochus, à Démétrius, à Stratoclès et au lascif Hæmus [23] ; c'est le talent de la nation. Le Grec naît comédien. Tu ris, il éclate; pleures-tu, ses larmes coulent sans effort et sans douleur. Si tu fais allumer un peu de feu dans l'arrière-saison, il endosse un manteau. J'ai chaud, dis-tu, mon homme sue.

N'ayant pas leur souplesse, cédons à quiconque peut nuit et jour composer son visage sur celui d'un autre [24] ; à quiconque peut applaudir même aux fonctions animales d'un patron grossier; d'ailleurs, rien n'est sacré pour eux, rien n'est à couvert de leur lubricité; ni la mère, ni la fille encore vierge, ni l'époux encore jeune, ni le fils intact jusqu'alors. Faute d'objets semblables, ils attaquent la grand'mère de leur ami [25], surprennent les secrets des familles, et par-là se font craindre. Puisqu'il s'agit des Grecs, écoute, non pas le crime d'un élève, mais l'attentat réfléchi d'un grave philosophe. Le stoïcien Egnatius, ce perfide vieillard, né sur les bords du fleuve qui vit tomber une aile de

Digitized by Google

Stoïcus occidit Baream, delator amicum,
Discipulumque senex, ripa nutritus in illa
Ad quam gorgonei delapsa est penna caballi.

Non est Romano cuiquam locus hic, ubi regnat
Protogenes aliquis, vel Diphilus, aut Erimanthus;
Qui, gentis vitio, nunquam partitur amicum;
Solus habet. Nam, quum facilem stillavit in aurem
Exiguum de naturæ patriæque veneno,
Limine summoveor; perierunt tempora longi
Servitii : nusquam minor est jactura clientis.
Quod porro officium, ne nobis blandiar, aut quod
Pauperis hic meritum, si curet nocte togatus
Currere, quum prætor lictorem impellat, et ire
Præcipitem jubeat, dudum vigilantibus orbis,
Ne prior Albinam et Modiam collega salutet?
Divitis hic servi claudit latus ingenuorum
Filius : alter enim, quantum in legione tribuni
Accipiunt, donat Calvinæ vel Catienæ,
Ut semel, atque iterum super illam palpitet : at tu,
Quum tibi vestiti facies scorti placet, hæres,
Et dubitas alta Chionem deducere sella.

Da testem Romæ tam sanctum, quam fuit hospes
Numinis Idæi : procedat vel Numa, vel qui
Servavit trepidam flagranti ex æde Minervam;

Digitized by Google

Pégase, fit périr, par un faux témoignage, Baréas, son disciple et son ami.

Tout accès nous est interdit partout où les Protogènes, les Érimanthes et les Diphiles ont établi leur empire : ces hommes jaloux, car c'est le caractère de la nation, ne savent point partager un ami qu'ils veulent tout entier pour eux seuls. Dès que l'un d'eux, en effet, a versé dans la crédule oreille du patron quelques gouttes du poison naturel à ceux de son pays, je suis éconduit : la mémoire de mes anciens services est abolie ; car on ne sacrifie nulle part aussi légèrement qu'à Rome un malheureux client. Que sert de nous flatter, et quels sont nos titres auprès des riches, à nous autres indigens ? Seroit-ce le zèle, qui, tout habillés, nous chasse de nos maisons avant le point du jour ? Mais le préteur, instruit que les veuves sans enfans sont éveillées, presse déjà ses licteurs d'arriver chez Albine ou chez Modie, pour les saluer avant son collègue. On voit ici les fils de nos patriciens escorter un esclave enrichi : pourquoi non ? puisque ses pareils, afin de soupirer une ou deux fois sur le sein de Calvinie ou de Catiéna, prodiguent autant d'argent qu'un tribun de légion en reçoit pour sa solde. Pour toi, quand tu désires les faveurs de la moindre courtisane, de Chioné, tu hésites, tu crains de la faire descendre du siége exhaussé qui l'expose aux passans [26].

Parle-t-on ici d'un témoin aussi vertueux que l'hôte de Cybèle ; d'un autre Numa, ou d'un homme tel que celui qui sauva Minerve tremblante du temple embrasé

Digitized by Google

Protinus ad censum : de moribus ultima fiet
Quæstio : Quot pascit servos? quot possidet agri
Jugera? quam multa magnaque paropside cœnat?
Quantum quisque sua nummorum servat in arca,
Tantum habet et fidei. Jures licet et Samothracum,
Et nostrorum aras, contemnere fulmina pauper
Creditur, atque deos, diis ignoscentibus ipsis.

Quid, quod materiam præbet caussasque jocorum
Omnibus hic idem, si fœda et scissa lacerna,
Si toga sordidula est, et rupta calceus alter
Pelle patet; vel si, consuto vulnere, crassum
Atque recens linum ostendit non una cicatrix;
Nil habet infelix paupertas durius in se,
Quam quod ridiculos homines facit. Exeat, inquit,
Si pudor est, et de pulvino surgat equestri,
Cujus res legi non sufficit, et sedeant hic
Lenonum pueri quocumque in fornice nati;
Hic plaudat nitidi præconis filius, inter
Pinnirapi cultos juvenes, juvenesque lanistæ.
Sic libitum vano, qui nos distinxit, Othoni.
Quis gener hic placuit censu minor, atque puellæ
Sarcinulis impar? quis pauper scribitur hæres?
Quando in consilio est ædilibus? agmine facto
Debuerant olim tenues migrasse quirites.
Haud facile emergunt, quorum virtutibus obstat

Digitized by Google

de Vesta [27]? on demande d'abord : Est-il riche? combien a-t-il d'esclaves? combien d'arpens de terre? sa table est-elle splendide et délicate, mais : A-t-il des mœurs? cette question est toujours la dernière. L'or est aujourd'hui le tarif de la probité : plus on en possède, plus on paroît digne de foi. En vain attesterois-tu les autels de Samothrace [28] et nos propres autels; on croit toujours que le pauvre méprise et la foudre et les dieux, les dieux qui le dédaignent et lui pardonnent.

Une robe est-elle sale ou déchirée, un soulier commence-t-il à s'entr'ouvrir, ou bien un fil grossier employé récemment en montre-t-il les nombreuses cicatrices; on est de toutes parts en butte aux railleries. Triste pauvreté! tu rends les hommes ridicules; de tes rigueurs c'est la plus insupportable. Sortez, s'écrie l'inspecteur des jeux [29], sortez du rang des chevaliers, vous qui n'avez pas les moyens indiqués par la loi; il n'appartient qu'aux rejetons équivoques de la prostitution de siéger ici : c'est aux superbes fils d'un crieur qu'il convient d'y applaudir parmi l'élégante postérité de nos gladiateurs et de nos maîtres d'escrime [30]. Voilà ce qu'a produit la vanité d'Othon par ses distinctions odieuses [31]. Vit-on jamais un père agréer pour gendre un homme moins riche que sa fille? le citoyen opulent choisir le pauvre pour héritier? Quand vit-on l'édile consulter l'indigent? Nos ancêtres plébéiens, attroupés sous le drapeau de la liberté [32], auroient dû, fuyant les oppresseurs, à jamais s'expatrier. Quels que soient le courage et la vertu, il est bien difficile de prendre l'essor quand on a sans cesse à lutter contre les besoins

Digitized by Google

Res angusta domi : sed Romæ durior illis
Conatus. Magno hospitium miserabile, magno
Servorum ventres, et frugi cœnula magno.
Fictilibus cœnare pudet, quod turpe negabit
Translatus subito ad Marsos, mensamque sabellam
Contentusque illic veneto duroque cucullo.
Pars magna Italiæ est, si verum admittimus, in qua
Nemo togam sumit, nisi mortuus. Ipsa dierum
Festorum herboso colitur si quando theatro
Majestas, tandemque redit ad pulpita notum
Exodium, quum personæ pallentis hiatum
In gremio matris formidat rusticus infans :
Æquales habitus illic, similemque videbis
Orchestram et populum : clari velamen honoris,
Sufficiunt tunicæ summis ædilibus albæ.
Hic ultra vires habitus nitor : hic aliquid plus,
Quam satis est; interdum aliena sumitur arca.
Commune id vitium est; hic vivimus ambitiosa
Paupertate omnes. Quid te moror? Omnia Romæ
Cum pretio. Quid das, ut Cossum aliquando salutes?
Ut te respiciat clauso Vejento Labello?
Ille metit barbam, crinem hic deponit amati;
Plena domus libis venalibus. Accipe, et istud
Fermentum tibi habe; præstare tributa clientes
Cogimur, et cultis augere peculia servis.

Digitized by Google

domestiques. C'est à Rome surtout qu'on en fait la triste expérience : un misérable réduit, la nourriture des esclaves et le repas le plus frugal y sont à si haut prix! On rougiroit à présent de manger dans l'argile ; ce qui ne paroîtroit point honteux [33] à celui qui, subitement transporté chez les Marses et les Samnites, sauroit s'y contenter des alimens les plus communs, des habits les plus grossiers. Convenons cependant qu'il est encore d'usage, dans une grande partie du Latium, de n'endosser la toge [34] que pour être porté sur le bûcher. Si quelquefois, pour célébrer une fête solennelle, on élève un théâtre de gazon ; si l'on rejoue quelque vieille farce [35], dont les acteurs, avec leurs masques pâles et grotesques, effraient le nourrisson penché sur le sein de sa mère, vous verriez les grands et les petits confondus ensemble et en habits uniformes, excepté les édiles, qui ne sont, en l'honneur de leur suprême magistrature, distingués que par une tunique blanche. Ici le faste des habits surpasse les moyens ; ici ce qui suffit laisse encore à désirer, et l'on puise quelquefois dans le coffre d'autrui. Notre vice commun, c'est de vivre tous au gré d'une pauvreté ambitieuse. Abrégeons : tout est vénal à Rome. Combien donnerois-tu pour être admis de temps en temps au lever de Cossus? combien pour que le morne Véjenton t'honore d'un regard? Qu'un patron fasse pour la première fois couper la barbe ou les cheveux d'un esclave chéri [36], la maison se remplit de présens que l'on revend bientôt. C'est ainsi, ô révoltante tyrannie ! qu'on nous force de payer un tribut et d'accroître le pécule de ces esclaves fortunés [37].

Digitized by Google

Quis timet aut timuit gelida Præneste ruinam,
Aut positis nemorosa inter juga Volsiniis, aut
Simplicibus Gabiis, aut proni Tiburis arce?
Nos urbem colimus tenui tibicine fultam
Magna parte sui : nam sic labentibus obstat
Villicus, et veteris rimæ contexit hiatum,
Securos pendente jubet dormire ruina.
Vivendum est illic, ubi nulla incendia, nulli
Nocte metus. Jam poscit aquam, jam frivola transfert
Ucalegon; tabulata tibi jam tertia fumant.
Tu nescis. Nam si gradibus trepidatur ab imis,
Ultimus ardebit, quam tegula sola tuetur
A pluvia, molles ubi reddunt ova columbæ.

Lectus erat Codro Procula minor, urceoli sex,
Ornamentum abaci; nec non et parvulus infra
Cantharus, et recubans sub eodem marmore Chiron :
Jamque vetus græcos servabat cista libellos,
Et divina Opici rodebant carmina mures.
Nil habuit Codrus. Quis enim negat? et tamen illud
Perdidit infelix totum nihil. Ultimus autem
Ærumnæ cumulus, quod nudum et frusta rogantem
Nemo cibo, nemo hospitio tectoque juvabit.
Si magna Arturi cecidit domus, horrida mater,
Pullati proceres, differt vadimonia prætor.
Tunc geminus casus urbis, tunc odimus ignem.
Ardet adhuc : et jam accurrit qui marmora donet,
Conferat impensas. Hic nuda et candida signa;

Digitized by Google

L'habitant de Préneste et de Volsinium, celui de Gabie ou de Tivoli, ne craignent, ne craignirent jamais d'être ensevelis sous des ruines; au lieu que la plupart de nos maisons ne se soutiennent qu'à l'aide de quelques faibles étais. Sont-ils posés; a-t-on recrépi de vieux murs entr'ouverts; on vous dit : Dormez tranquilles; cependant l'édifice est prêt à s'écrouler. Je veux vivre quelque part où l'on n'ait rien à redouter pendant la nuit : surtout point d'incendies. Ucalégon crie au feu [38]; il déménage : le troisième plancher de ta maison fume, et tu l'ignores. Quand tout est en combustion au bas du logis, le malheureux, caché sous la tuile où la colombe amoureuse vient déposer ses œufs, n'aura que le triste privilége d'être rôti le dernier.

Codrus avoit un grabat plus court que sa petite épouse; six coupes mesquines, au-dessous desquelles étoit un petit gobelet [39], décoroient son buffet soutenu par la statue couchée du centaure Chiron; de plus, un vieux coffre délabré contenoit des poésies grecques, que des rats ignorans rongeoient, sans égard à leur sublimité. — Codrus n'avoit rien. — Soit; mais ce rien, la flamme le lui ravit tout entier. Pour comble de détresse, ayant faim, étant nu, il n'obtiendra de personne un asile et du pain. Si le feu prend au palais d'Arturius, les dames romaines font éclater leur désespoir, la noblesse est en deuil [40], le préteur interrompt ses audiences. C'est alors qu'on gémit du malheur de la ville; c'est alors qu'on déteste le feu [41]. Le palais brûle encore, et déjà l'on accourt de toutes parts : l'un veut fournir les marbres, l'autre faire à ses frais relever

Digitized by Google

Hic aliquid præclarum Euphranoris et Polycleti,
Hic phæcasianorum vetera ornamenta deorum.
Hic libros dabit et forulos, mediamque Minervam;
Hic modium argenti : meliora et plura reponit
Persicus orborum lautissimus, ut merito jam
Suspectus, tanquam ipse suas incenderit ædes.

Si potes avelli circensibus, optima Soræ
Aut Fabrateriæ domus aut Frusinone paratur,
Quanti nunc tenebras unum conducis in annum.
Hortulus hic, puteusque brevis, nec reste movendus,
In tenues plantas facili diffunditur haustu.
Vive bidentis amans, et culti villicus horti;
Unde epulum possis centum dare pythagoreis.
Est aliquid quocumque loco, quocumque recessu,
Unius sese dominum fecisse lacertæ.
Plurimus hic æger moritur vigilando; sed illum
Languorem peperit cibus imperfectus et hærens
Ardenti stomacho : nam quæ meritoria somnum
Admittunt? magnis opibus dormitur in urbe.
Inde caput morbi : rhedarum transitus arcto
Vicorum in flexu, et stantis convicia mandræ
Eripient somnum Druso vitulisque marinis.
Si vocat officium, turba cedente, vehetur
Dives, et ingenti curret super ora Liburno,

Digitized by Google

le bâtiment. Celui-ci promet les statues les plus rares et les mieux conservées; celui-là, de superbes morceaux de Polyclète et d'Euphranor : d'autres offriront les antiques et précieuses dépouilles des temples de la Grèce [42]. C'est à qui donnera des livres, des tablettes, un buste de Minerve et des boisseaux d'argent. Persicus, dans cette conjoncture, est encore mieux traité, comme le plus opulent de ceux qui n'ont point d'héritiers; de sorte qu'on pourroit, à juste titre, le soupçonner d'avoir lui-même embrasé sa maison [43].

Quiconque auroit la force de s'arracher des jeux du cirque [44] achèteroit à Sore, à Fabratère ou à Frusinone un manoir agréable, au même prix que lui coûte à Rome le loyer annuel d'un réduit ténébreux; c'est là qu'il auroit un petit jardin, et un puits à l'avenant, où puisant avec la main il pourroit, sans corde et sans efforts, arroser ses légumes naissans. Qu'il est doux de cultiver soi-même, avec la bêche et le sarcloir, un jardin où l'on puisse recueillir de quoi régaler cent pythagoriciens [45]! de pouvoir se dire le maître du moindre domicile [46], dans quelque coin de l'univers qu'il soit situé! Ici la plupart des malades succombent à des veilles forcées [47]; mais cette langueur vient aussi de ce que les alimens mal digérés s'arrêtent et fermentent dans l'estomac. Quoi qu'il en soit, fussiez-vous plus tempérans, vous n'en dormiriez pas davantage; car où trouver un asile favorable au sommeil? Ce n'est qu'à grand prix qu'on dort en cette ville; voilà ce qui nous tue : les chars embarrassés dans un passage étroit, les imprécations d'un muletier contraint de s'arrêter, réveilleroient un Drusus et les veaux ma-

Digitized by Google

Atque obiter leget aut scribet, vel dormiet intus :
Namque facit somnum clausa lectica fenestra.
Ante tamen veniet : nobis properantibus obstat
Unda prior; magno populus premit agmine lumbos
Qui sequitur; ferit hic cubito, ferit assere duro
Alter; at hic tignum capiti incutit, ille metretam.
Pinguia crura luto; planta mox undique magna
Calcor, et in digito clavus mihi militis hæret.

Nonne vides quanto celebretur sportula fumo?
Centum convivæ; sequitur sua quemque culina.
Corbulo vix ferret tot vasa ingentia, tot res
Impositas capiti, quot recto vertice portat
Servulus infelix, et cursu ventilat ignem.
Scinduntur tunicæ sartæ; modo longa coruscat
Sarraco veniente abies, atque altera pinum
Plaustra vehunt, nutant alte, populoque minantur.
Nam si procubuit, qui saxa ligustica portat
Axis, et eversum fudit super agmina montem,
Quid superest de corporibus? quis membra, quis ossa
Invenit? obtritum vulgi perit omne cadaver,
More animæ. Domus interea secura patellas
Jam lavat, et bucca foculum excitat, et sonat unctis
Striglibus, et pleno componit lintea gutto.
Hæc inter pueros varie properantur : at ille
Jam sedet in ripa, tetrumque novitius horret

Digitized by Google

rins [48]. Si le riche a quelque affaire, il est porté, à travers le peuple qui s'écarte, par de grands Liburniens [49]. Chemin faisant, il lit, il écrit ou dort; car une litière fermée provoque le sommeil [50]. Cependant il arrive avant nous au but où nous tendions les premiers : retardés par la foule qui nous précède, nous sommes accablés par celle qui nous suit; l'un me heurte du coude; l'autre d'un chevron : ma tête, frappée par une solive, va donner contre une cruche : on m'éclabousse jusqu'à la ceinture; et bientôt mes pieds, écrasés par des pieds énormes, sont encore déchirés par les clous de la chaussure d'un soldat [51].

Vois-tu comme on se presse autour de la sportule fumant à la porte des grands ? Je compte cent convives : chacune traîne après soi sa batterie de cuisine. Corbulon soutiendroit à peine autant de vases et d'ustensiles, qu'en porte, sur sa tête roidie, ce misérable esclave qui rallume en courant les charbons de son réchaud : déjà sa tunique, nouvellement recousue, est réduite en lambeaux [52]. Surviennent des chariots; l'un est chargé de poutres menaçantes, et l'autre d'un mobile sapin : la terreur se répand; elle est fondée; car si le chariot rempli de marbre ligurien, s'abîmant tout-à-coup, venoit à renverser au milieu de la foule sa montagne ambulante, que deviendroient tant de malheureux? comment en retrouver les membres et les os pulvérisés? déjà leurs cadavres tout entiers se sont évanouis comme un souffle [53]. Cependant les compagnons de l'un de ces infortunés l'attendent au logis : chacun vaquant à son ouvrage, lave les plats, ranime le feu, prépare les frottoirs [54] et l'huile destinée pour

Digitized by Google

Porthmeą; nec sperat cœnosi gurgitis alnum
Infelix, nec habet quem porrigat ore trientem.

Respice nunc alia ac diversa pericula noctis :
Quod spatium tectis sublimibus, unde cerebrum
Testa ferit; quoties rimosa et curta fenestris
Vasa cadunt, quanto percussum pondere signent
Et lædant silicem. Possis ignavus haberi,
Et subiti casus improvidus; ad cœnam si
Intestatus eas : adeo tot fata, quot illa
Nocte patent vigiles, te prætereunte, fenestræ.
Ergo optes, votumque feras miserabile tecum,
Ut sint contentæ patulas defundere pelves.

Ebrius ac petulans, qui nullum forte cecidit,
Dat pœnas, noctem patitur lugentis amicum
Pelidæ, cubat in faciem, mox deinde supinus.
Ergo non aliter poterit dormire? Quibusdam
Somnum rixa facit : sed quamvis improbus annis,
Atque mero fervens, cavet hunc quem coccina læna
Vitari jubet, et comitum longissimus ordo,
Multum præterea flammarum, et ahenea lampas.
Me, quem luna solet deducere, vel breve lumen
Candelæ, cujus dispenso et tempore filum,
Contemnit. Miseræ cognosce proœmia rixæ,
Si rixa est, ubi tu pulsas, ego vapulo tantum.

Digitized by Google

le bain; tandis que leur pauvre camarade, assis déjà sur la rive du Styx, est saisi d'horreur à l'aspect nouveau du sombre Caron, et désespère, faute d'un denier, de passer dans sa barque.

Considère maintenant à combien de dangers on est, pendant la nuit, exposé dans cette ville. Contemple la hauteur des maisons, d'où la tuile qui pleut, d'où les vases fêlés et rompus que l'on jette par les fenêtres, menacent de foudroyer nos têtes; vois quelles traces profondes la chute accélérée de ces masses pesantes imprime sur les pavés. On pourroit taxer de paresse et d'imprudence quiconque iroit souper sans avoir fait son testament : autant il trouveroit sur son passage de fenêtres éclairées, autant il auroit de morts à redouter; le seul vœu raisonnable dans cette conjoncture, c'est de n'être qu'arrosé [55].

Autre incident : un furieux, ivre de vin et de colère, s'il n'a encore battu personne ne dormira pas plus qu'Achille déplorant la mort de son ami; tantôt couché sur le ventre, tantôt sur le dos [56], il s'agite et se tourmente. — Est-ce qu'autrement il ne dormiroit pas [57]? — Non, sans une querelle : pour quelques-uns c'est un prélude nécessaire au sommeil. Ne crois pas que, malgré sa jeunesse et le vin dont il fermente, il s'adresse à celui que la pourpre qui le couvre, les cliens qui l'escortent et les nombreux flambeaux qui l'éclairent [58] l'avertissent d'éviter : c'est à moi qu'il en veut, à moi dont l'allure subalterne excite ses mépris; et qui, le plus souvent, n'ai que la lune pour m'éclairer, ou la lueur douteuse d'une lampe dont j'économise la mèche.

Digitized by Google

Stat contra, starique jubet : parere necesse est.
Nam quid agas, quum te furiosus cogat, et idem
Fortior? Unde venis? exclamat : cujus aceto,
Cujus conche tumes? quis tecum sectile porrum
Sutor, et elixi vervecis labra comedit?
Nil mihi respondes? aut dic, aut accipe calcem.
Ede ubi consistas? in qua te quæro proseucha?
Dicere si tentes aliquid, tacitusve redeas,
Tantumdem est, feriunt pariter : vadimonia deinde
Irati faciunt. Libertas pauperis hæc est :
Pulsatus rogat, et pugnis concisus adorat,
Ut liceat paucis cum dentibus inde reverti.

Nec amen hæc tantum metuas : nam qui spoliet te
Non deerit, clausis domibus, postquam omnis ubique
Fixa catenatæ siluit compago tabernæ.
Interdum et ferro subitus grassator agit rem,
Armato quoties tutæ custode tenentur
Et Pomptina palus, et Gallinaria pinus :
Sic inde huc omnes tanquam ad vivaria currunt.
Qua fornace graves, qua non incude catenæ?
Maximus in vinclis ferri modus, ut timeas ne
Vomer deficiat, ne marræ et sarcula desint.
Felices proavorum atavos, felicia dicas
Sæcula, quæ quondam sub regibus atque tribunis
Viderunt uno contentam carcere Romam!

Digitized by Google

Veux-tu savoir comment s'engage le débat? si je puis nommer débat une rencontre où je reçois, sans me défendre, les coups de ce brutal. D'abord il se plante devant moi : Arrête! s'écrie-t-il. Que faire? il faut obéir quand la fureur et la force commandent.—D'où viens-tu? Où t'es-tu farci de fèves et de vinaigre? Quel cordonnier daigna partager avec toi ses poireaux et sa tête de mouton bouillie? Tu ne dis rien? parle, sinon d'un coup de pied... Où loges-tu? dans quel bouge [59]? — Soit que je médite ma réponse ou ma retraite, il n'en frappe pas moins, et l'enragé court encore m'intenter un procès. Battu, meurtri, je le presse et le conjure que du moins il me laisse partir avec quelques dents : si je l'obtiens, c'est à quoi se réduit cette liberté tant vantée dont le pauvre, dit-on, jouit dans cette ville.

Il est bien d'autres risques : on guette votre dépouille dès que chacun a fermé sa maison, barricadé sa boutique, et qu'un profond silence règne dans la ville au milieu des ténèbres. Alors un essaim de voleurs, évitant nos gardes qui les cherchent dans la forêt Gallinaire et le long des marais Pontins [60], se replie sur Rome, où ils accourent comme au pillage. Cependant aujourd'hui quelles enclumes, quels fourneaux ne sont pas employés à fabriquer des chaînes? elles consomment tant de fer, qu'il est à craindre que la bêche et le soc ne viennent à manquer. Qui ne regretteroit pas les siècles fortunés des aïeux de nos ancêtres, en songeant qu'une seule prison suffit à Rome [61] tant qu'elle fut gouvernée par des rois et des tribuns?

Digitized by Google

His alias poteram et plures subnectere causas :
Sed jumenta vocant, et sol inclinat; eundum est.
Nam mihi commota jam dudum mulio virga
Innuit. Ergo vale nostri memor; et quoties
Roma tuo refici properantem reddet Aquino,
Me quoque ad Helvinam Cererem vestramque Dianam
Convelle a Cumis : satirarum ego, ni pudet illas,
Adjutor gelidos veniam caligatus in agros.

Digitized by Google

Je pourrois, par bien d'autres motifs, justifier mon départ; mais le soleil baisse; mes mules s'impatientent: il faut nous séparer; d'ailleurs, le muletier m'a déjà fait signe de son fouet à diverses reprises. Adieu donc, souviens-toi d'Umbritius; et lorsque tu viendras dans Aquin [62] respirer ton air natal, fais-le savoir à ton ami, afin de sacrifier ensemble à ta Cérès, à ta Diane. Au moindre avis je pars de Cumes armé de toutes pièces; et volant dans tes froides campagnes, j'irai t'aider à combattre, si tu m'en juges digne, les vices de notre siècle.

Digitized by Google

NOTES SUR LA SATIRE III.

[1] *Argument.* Umbritius déclare à Juvénal qu'il abandonne le séjour de Rome, parce que les talens et la probité n'y sont plus de saison; parce que la ville est en proie aux intrigans et aux Grecs; que la pauvreté est suspecte; que le luxe triomphe; que tout est vénal, et qu'on risque à chaque instant d'être écrasé, brûlé, volé, battu, etc.

* Cette pièce comprend non-seulement la satire des inconvéniens du séjour de Rome, sous le rapport de la sûreté et de la tranquillité, mais encore le tableau fidèle des mœurs d'une ville dans laquelle la dépravation étoit portée à son comble. C'est une thèse générale; car en changeant les noms, on pourroit appliquer les portraits qu'elle offre à telle autre capitale actuelle que l'on voudroit. Aussi, parmi les modernes, plusieurs se sont emparés du même sujet, entre autres Mathurin Régnier, sat. III; Nicolas Boileau, sat. I et VI; chez les Anglais, Smollet, *a satirical Description of London and Bath, etc.* (Lond., 1771.) Le style de la satire de Juvénal est subtil, grave et nombreux, tel qu'il convient à un homme pénétré d'indignation à la vue des désordres nombreux dont il est le témoin. (*Note de l'Éditeur.*)

[2] *De se retirer à Cumes, ville peu fréquentée*, v. 2.] L'espoir de parvenir, l'attrait des jeux, des plaisirs de toute espèce, et tout ce que suggère la cupidité, amenoient dans Rome, sous les règnes des premiers empereurs, les habitans un peu fortunés des villes voisines; c'est pourquoi Juvénal emploie si souvent les épithètes de *solitaires*, *vides* et *désertes*, quand il parle de Gabie, de Fidènes, d'Ulubre, etc.

Digitized by Google

Les Sibylles étoient des femmes que l'on croyoit douées du don de prédire l'avenir. Différens siècles et différens pays avoient eu leurs sibylles. Virgile (*Énéide*, liv. v, vers 48) a célébré celle de Cumes.

[3] *Pour moi j'aimerois mieux habiter l'île même de Prochyta*, v. 5.] Prochyta, île de la mer Tyrrhène, dans le golfe de Naples, près de la ville Anaria, dont Pline dit qu'elle avoit été séparée par un tremblement de terre. Quelques-uns écrivent *Porchyta*, au lieu de *Prochyta*.] Cette île s'appelle aujourd'hui *Procita*.

[4] *La chute fréquente des maisons*, v. 7.] Après la première guerre Punique, l'affluence des étrangers fut si grande à Rome, que non-seulement on en élargit l'enceinte, mais qu'on en exhaussa les édifices. Auguste publia une ordonnance qui défendoit de donner aux maisons plus de soixante-dix pieds de hauteur. On lit dans Tacite (livre xv de ses *Annales*), qu'après l'incendie qui consuma les deux tiers de la ville, Néron fit plusieurs règlemens sur sa reconstruction; mais il ne marque pas à quelle élévation il avoit fixé la hauteur des maisons. Trajan la réduisit à soixante pieds.

[5] *Près des vieux arcs de la porte Capène*, v. 11.] On croit que ces arcs avoient été élevés en mémoire du combat des trois Horaces. Quoi qu'il en soit, il est évident qu'ils servoient d'aquéducs; l'épithète de *madidam* l'indique, et ce vers de Martial le prouve :

Capenæ grandi porta qua pluit gutta.

La porte Capène étoit ainsi appelée parce qu'on sortoit par cette porte pour aller à une petite ville voisine du même nom. On l'appeloit, par une raison semblable, *Porta Appia* et *Porta triumphalis* : maintenant *di San Sebastiano*.

Digitized by Google

[6] *Égérie*, v. 12.] Nymphe de la forêt d'Aricie, voisine de Rome, qu'Ovide (*Métamor.*, liv. XV) donne pour épouse à Numa Pompilius, mais qui, selon d'autres, n'étoit qu'une divinité tutélaire qu'il feignoit de consulter, dans une retraite, sur les lois qu'il proposoit aux Romains. Après la mort de Numa, ceux-ci, persuadés que le pieux et sage législateur s'entretenoit avec Égérie, allèrent chercher la nymphe dans sa forêt, où ils ne trouvèrent qu'une fontaine, en laquelle ils s'imaginèrent qu'elle avoit été métamorphosée par la commisération de Diane, touchée des pleurs qu'elle répandoit depuis la mort de Numa. Plutarque (*Vie de Numa*) met au rang des fables tout ce qui regarde Égérie.

[7] *Le temple et les bosquets de la fontaine sont loués à des Juifs*, v. 14.] Comme dans les auteurs de ce temps les chrétiens sont confondus avec les Juifs, peut-être s'agit-il ici des premiers, qui, en effet, furent chassés de Rome à cette même époque par un édit de l'empereur Domitien, et obligés de se réfugier dans les bois, comme nous le voyons par les *Actes des Martyrs* et l'*Histoire ecclésiastique*.

(*Note de l'Éditeur.*)

[8] *Puisque les ressources honnêtes, me dit alors Umbritius, etc.*, v. 21.] Il importe peu que cet Umbritius soit un personnage feint ou réel; mais Juvénal s'est bien gardé de choisir un homme diffamé pour faire la satire de Rome; au lieu que Boileau met celle de Paris dans la bouche d'un gredin contraint de s'exiler :

> Sans attendre qu'ici la Justice ennemie
> L'enferme en un cachot le reste de sa vie,
> Ou que du bonnet vert le salutaire affront
> Flétrisse les lauriers qui lui couvrent le front.
>
> BOILEAU, satire V, v. 13.

[9] *De se mettre eux-mêmes à l'enchère*, v. 33.] Il arrivoit

Digitized by Google

quelquefois que les hommes libres se réduisoient volontairement à la condition d'esclaves, dans la vue d'un intérêt mal entendu, comme on le voit dans les livres de droit. La vente des esclaves à Rome se faisoit de trois manières; la première s'appeloit *sub hasta*, parce qu'on plantoit une javeline ou un court esponton dans l'endroit où étoient les crieurs qui faisoient la vente au plus offrant et dernier enchérisseur. C'est ainsi que se vendoient les prisonniers de guerre. La seconde, *sub corona :* quand les marchands exposoient des esclaves en vente dans les marchés, ils leur mettoient sur la tête une espèce de couronne de fleurs pour annoncer qu'ils étoient à vendre, ou bien, comme le prétend Aulu-Gelle, ces mots, *sub corona*, exprimoient la manière dont se vendoient les esclaves pris à la guerre, parce que les soldats les environnoient et faisoient un cercle pour les empêcher de s'échapper. La troisième consistoit à leur mettre sur la tête une espèce de bonnet ou de chapeau; ce qu'ils appeloient *sub pileo venire*. Ce chapeau signifioit qu'on ne les garantissoit pas.

10 *Des spectacles où, pour flatter le peuple, ils font au moindre signal couler le sang du gladiateur vaincu*, v. 36.] C'étoit ordinairement le peuple qui décidoit de la vie et de la mort du gladiateur blessé; s'il s'étoit conduit avec adresse et courage, sa grâce lui étoit presque toujours accordée; mais s'il s'étoit comporté lâchement dans le combat, son arrêt de mort étoit rarement douteux. Le peuple ne faisoit que montrer la main avec le pouce plié sous les doigts, pour indiquer qu'il sauvoit la vie du gladiateur; et, pour porter son arrêt de mort, il lui suffisoit de montrer sa main avec le pouce levé, et dirigé contre le malheureux :

. . . . . *Pectusque jacentis*
Virgo modesta jubet, converso pollice, rumpi.

PRUDENT., *de Vestal.*

Digitized by Google

[11] *Ils affermeront les latrines publiques*, v. 38.] *Foricæ* étoient des latrines publiques, d'où sont appelés, dans le droit, *foricarii* ceux qui les affermoient. Ces fermiers payoient au fisc le prix de leur bail; cela est prouvé par la loi 17, *Digest.*, lib. XXII, tit. I : *Fiscus ex suis contractibus usuras non dat : sed ipse accipit, ut solet a foricariis qui tardius pecuniam inferunt.* Il paroît que ces sortes de fermiers recevoient un petit droit de ceux qui avoient recours à ces lieux publics.

[12] *Je ne sais ni l'approuver ni l'emprunter, etc.*, v. 42.] Suppléez « pour le copier; » car c'est ici ce que signifie *poscere.* Dans ce temps, où les livres étoient fort rares, quand on vouloit flatter un auteur, on empruntoit son manuscrit pour le copier soi-même ou le faire copier.

[13] *Je ne favoriserai jamais l'adultère*, v. 46.] En fait de galanterie, *adulter* et *fur* signifient presque toujours la même chose. Ce dernier mot n'a point ici la signification de « voleur. » *Furtivis operam dare*, c'est-à-dire *adulteriis.*

[14] *Comme un manchot, un perclus, etc.*, v. 48.] J'ai suivi la correction de Britannicus et de Markland, qui mettent *exstincta* et *dextra*, au lieu de *exstinctæ* et *dextræ.*

[15] *Fuis les secrets des grands, etc.*, v. 54.] Prince, disoit à Lysimaque le comédien Philippidas, de tous les biens que vous m'offrez, le seul que je redoute, c'est le dangereux honneur de votre confidence. (Plutarque, *de la Curiosité.*) Martial dit au contraire :

Vis fieri dives, Bithynice, conscius esto.
Lib. VII, epigr. 49.

[16] *Tu ne dormirois plus*, v. 56.] Mot terrible et sublime. On le retrouve, ce mot foudroyant, dans l'une des tragédies

Digitized by Google

de Shakespeare; mais je doute que cet homme de génie, et qui n'imitoit personne, ait fait l'emprunt dont il s'agit : j'avouerai même que, dans l'auteur latin, *ut somno careas* n'a pas la même énergie que l'apostrophe du poëte anglais, et qu'il est possible que, par réminiscence, j'aie rapproché Juvénal et Shakespeare.

[17] *Cette ordure achéenne, etc.*, v. 61.] C'est-à-dire ces misérables Grecs. L'Achaïe est le nom d'une ancienne province de Grèce : on la nomme aujourd'hui Livadie, ou la province du Péloponnèse.

[18] *De leurs victoires athlétiques*, v. 67.] Pour comprendre ces deux vers, qui n'ont encore été bien expliqués que par Martinius, il faut savoir que ceux qui sortoient vainqueurs des jeux du cirque avoient part aux sportules des empereurs; et qu'afin d'être reconnus par ceux qui distribuoient ces sportules, ils portoient au cou le symbole de leur victoire. Voyez *Martinii Lexicon philologicum*, au mot *Trechedipnus*.

[19] *Isæus*, v. 74.] Célèbre orateur grec, natif de Chalcide en Syrie, fut disciple de Lysias, et maître de Démosthène. Il enseigna l'éloquence à Athènes avec succès, environ trois cent quarante-quatre ans avant Jésus-Christ. On lui attribuoit soixante-quatre harangues; mais il n'en avoit composé que cinquante, dont il ne nous reste que dix. Il ne faut pas le confondre avec un orateur du même nom qui vivoit à Rome du temps de Pline le jeune, vers l'an 97 de Jésus-Christ, quoique Quintilien (l. x) attribue à celui-ci une promptitude singulière.

[20] *Il est grammairien, rhéteur, etc.*, v. 76.] Rousseau a tiré de ce passage une jolie épigramme qui commence par ces vers:

Crysologue toujours opine;
C'est le vrai Grec de Juvénal :
Tout ouvrage, toute doctrine
Ressortit à son tribunal, etc.

Digitized by Google

[21] *Celui qui s'attacha des ailes*, v. 80.] Ce trait tombe moins sur Dédale que sur un certain Grec qui, du temps de Néron, voulant imiter le père d'Icare, éprouva le sort de celui-ci; et c'est pourquoi Suétone (*Vie de Néron*) l'appelle Icare : *Icarus primo statim conatu, juxta cubiculum ejus decidit, ipsumque cruore respersit.*

[22] *Antée, qu'il tenoit éloigné des secours de sa mère*, v. 89.] On sait qu'Antée étoit un géant, fils de Neptune et de la Terre. Hercule le combattit, le terrassa trois fois, mais en vain : sa mère lui rendoit des forces nouvelles lorsqu'il la touchoit : enfin ce héros l'enleva, et l'étouffa entre ses bras :

. . . . . *Cum fraude reperta,*
Raptus in excelsum, nec jam spes ulla cadendi,
Nec licet extrema matrem contingere planta.

STAT., *Thebaid.*, lib. VI.

[23] *N'appartient plus exclusivement à Antiochus, à Démétrius, à Stratoclès et au lascif Hœmus, etc.*, v. 98.] Je suis convaincu que c'est là le véritable sens, quoique j'aie contre moi tous les commentateurs; ils n'ont pas fait attention que ces quatre noms sont des noms grecs, et que la comparaison des Grecs avec d'autres Grecs ne convient ni à ce qui précède ni à ce qui suit.

[24] *Quiconque peut, nuit et jour, composer son visage sur celui d'un autre, etc.*, v. 106.] Toutes les éditions portent : *Alienum sumere vultum ; à facie, etc.* J'ai suivi la correction que Markland a indiquée sur ce passage dans ses conjectures sur Lysias. Les vers suivans offrent trois circonstances qu'il n'étoit pas facile de rendre d'une manière décente, quoique Molière en eût imité une dans son *Tartufe* :

Et s'il vient à roter, il lui dit : Dieu vous aide.

Digitized by Google

Si trulla, etc., v. 103, signifie si la coupe d'or, lorsque le patron la vide, retentit au bruit de ses lèvres, etc.

* M. Dusaulx donne ici l'explication la plus décente, mais non pas la plus juste ni la plus convenable au sujet de ce mot *trulla*, qui signifie réellement un *pot de chambre*. Voici en latin plus facile l'explication de ce vers : *Si trulla aurea*, la chaise percée, *crepitum dedit*, a retenti, *sub fundo in verso*, c'est-à-dire *sub ano*, sous, etc., du riche, *exonerantis alvum; inverso*, c'est-à-dire *ima spectante, etc., etc.* En un mot, *si bene ructavit, si bene minxit, si bene cacavit.* La gradation est ici parfaitement observée. (*Note de l'Éditeur.*)

[25] *Ils attaquent la grand'mère de leur ami, etc.*, v. 112.] La plupart des éditions portent : *Aulam resupinat amici.* Les savans que j'ai consultés prétendent que cela n'est pas latin. Au reste, la leçon de l'ancien scholiaste, que j'ai suivie, est sans contredit la meilleure : cette grand'mère est ici le coup de force. Je ne sais pourquoi quelques-uns ont substitué *ancillam* à *aviam;* et voici comme ils écrivent :

Horum si nihil, ancillam resupinat amici.

[26] *Tu crains de la faire descendre du siége exhaussé qui l'expose aux passans*, v. 136.] Umbritius oppose ici la fortune des esclaves parvenus à la misère de certains nobles; les uns, dit-il, sont si riches qu'ils peuvent acheter les faveurs des femmes les plus illustres, tandis que les autres sont trop pauvres pour payer de viles courtisanes, celles qui s'exposent à leurs portes sur des chaises élevées, afin de se faire remarquer des passans. La difficulté des cinq vers précédens, qui n'ont été bien entendus que par Ferrarius, vient de ce qu'on n'a pas senti l'opposition qui est entre *dives servus* et *ingenuorum filius*. Vers 131 *hic* est adverbe : « Ici, à Rome. » Vers 132, *alter enim, etc. : enim* se rapporte à *quid mirum?* qui est sous-entendu; c'est-à-

Digitized by Google

dire pourquoi non ? car l'un est si riche qu'il donne des sommes ; l'autre est si pauvre qu'il ne peut rien donner.

[27] *Parle-t-on ici d'un témoin aussi vertueux que l'hôte de Cybèle, d'un autre Numa, ou d'un homme tel que celui qui sauva Minerve tremblante du temple embrasé de Vesta ;* v. 139.] Cybèle, ou la mère Idée, fut envoyée de Pessinunte à Rome sous la forme d'une pierre brute, pour satisfaire aux livres sibyllins. Ces livres déclaroient que l'expulsion des Carthaginois dépendoit de l'établissement de son culte en Italie. Ils ordonnoient encore que Cybèle fût reçue à son arrivée par le plus honnête homme : le choix tomba sur Scipion Nasica : « Celui qui sauva Minerve, etc. » Ce fut L. Cæcilius Métellus. Ce trait de piété lui coûta les deux yeux : il fut aveuglé par les flammes.

[28] *En vain attesterois-tu les autels de Samothrace,* v. 144.] Samothrace est une île de l'Archipel, à l'embouchure de l'Èbre. La capitale de cette île portoit le même nom : elle est fameuse par un temple dont les mystères n'étoient pas moins respectés que ceux d'Éleusis. Les dieux Cabires y étoient adorés, et ce culte tiroit son origine de Phénicie. Les dieux Cabires étoient ceux que les Romains appeloient *divos potes*, les dieux puissans. Ces dieux étoient : *Axioros*, c'est-à-dire Cérès ; *Axiokersa*, Proserpine ; *Axiokerse*, Pluton ; *Casimilus*, Mercure, qui étoit comme leur ministre. Les plus grands personnages des pays étrangers avoient soin de se faire initier au culte de ces différens dieux. *Voyez* Plutarque, *Vie de Camillus.*

[29] *Sortez, s'écrie l'inspecteur des jeux,* v. 153.] Les jeux romains, non moins fameux que ceux des Grecs, furent portés à un point incroyable de grandeur et de magnificence. On les distingua par le lieu où ils étoient célébrés, ou par la qualité du dieu à qui on les avoit dédiés. Il y avoit des

Digitized by Google

jeux sous le nom de *Circenses* et de *Scéniques*, parce que les uns étoient célébrés dans le cirque, et les autres sur la scène. A l'égard des jeux consacrés aux dieux, on les divisoit en *jeux sacres*, en *jeux votifs*, parce qu'on les célébroit pour implorer les dieux. Nous donnerons la notice des différens jeux dont notre auteur fera mention.

30 *Parmi l'élégante postérité de nos gladiateurs et de nos maîtres d'escrime*, v. 156.] Ces derniers s'appeloient *lanistæ*, lanistes. Leur métier consistoit à instruire dans l'art gladiatoire les prisonniers, les criminels et les esclaves qu'on remettoit entre leurs mains. Quand les préteurs, qui furent, après les édiles, chargés de l'intendance des jeux, avoient besoin de gladiateurs, ils s'adressoient aux lanistes, qui les leur fournissoient par paires, pour un prix convenu, à raison des différentes classes. Outre les gladiateurs forcés, il y en avoit de volontaires, que la misère, la dépravation ou la flatterie (car c'étoit un moyen de faire sa cour à Néron et à Domitien) faisoient descendre sur l'arène. Le maître d'escrime ne recevoit point les hommes libres sans leur faire jurer qu'ils combattroient jusqu'à la mort.

31 *Voilà ce qu'a produit la vanité d'Othon, par ses distinctions odieuses*, v. 159.] L'an de Rome 685, Luc. Roscius Otho, tribun du peuple, porta une loi par laquelle il étoit défendu de prendre place sur l'un des quatorze gradins réservés aux chevaliers, quand on n'avoit pas quatre cent mille sesterces de bien. L'empereur qui porta le même nom que ce tribun, s'appeloit Salvius. On retrouve encore le nom d'Othon dans la famille Junia.

32 *Nos ancêtres plébéiens, attroupés sous le drapeau de la liberté, etc.*, v. 162.] L'an de Rome 261, le peuple, tourmenté par ses créanciers, se retira sur le Mont-Sacré. Ménénius Aggrippa fut député par le sénat pour le haranguer.

Digitized by Google

Les mécontens consentirent enfin à se réconcilier avec les patriciens, mais à des conditions : la principale fut l'institution du tribunat.

[33] *Ce qui ne paroîtroit point honteux, etc.*, v. 168.] Je suis de l'avis de Ferrarius, qui veut qu'on lise *negabit*, au lieu de *negavit*. *Nimis longe arcessita sunt*, dit-il, *quæ interpretes de Curio Dentato aut Scipione afferunt*. En effet, Juvénal compare ici le luxe de Rome avec l'ancienne simplicité qui s'étoit conservée dans les petites villes de l'Italie : cette comparaison commence au vers 168, et se prolonge jusqu'au vers 179 inclusivement.

[34] *De n'endosser la toge, etc.*, v. 173.] La toge étoit une robe longue et sans manches, qui se mettoit par-dessus les autres vêtemens. *Togatus* et *Romanus* étoient deux termes tellement synonymes, que Virgile appelle les Romains *gens togata*. Ceux à qui ils permettoient de la porter étoient censés jouir du droit de bourgeoisie. Le nom de *Togatus* étoit si bien affecté aux Romains, que pour distinguer les pièces de théâtre dont le sujet étoit romain, des pièces grecques, les premières, comme je l'ai dit, étoient appelées *togatæ*, et les autres *palliatæ*. Ce qui tenoit lieu de toge aux femmes s'appeloit *stola*. La toge différoit selon les âges, les dignités et les circonstances.

[35] *Si l'on rejoue quelque vieille farce, etc.*, v. 174.] Juvénal entend ici l'*exodium*. Exode signifie issue; ce nom lui fut donné à l'imitation des Grecs, qui nommoient *exodion* le dernier chant après la pièce finie. L'acteur étoit appelé *exodiarius*, l'exodiaire. Il entroit sur le théâtre à la fin des pièces sérieuses, pour dissiper la tristesse causée par la tragédie; et il jouoit cependant la pièce comique avec le même masque et les mêmes habits qui lui avoient servi dans la pièce sérieuse. Je doute que, dans les bourgades dont

Digitized by Google

parle l'auteur, l'exode fût précédée d'une tragédie. Il ne consistoit quelquefois qu'en une simple pantomime.

[36] *Qu'un patron fasse, pour la première fois, couper la barbe ou les cheveux d'un esclave chéri*, v. 186.] Pline observe que les Romains ne commencèrent à se raser que l'an de Rome 454, quand Ticinius Ménas leur amena des barbiers de Sicile; il ajoute que Scipion l'Africain fut le premier qui fit venir la mode de se raser chaque jour. Quand on faisoit pour la première fois les cheveux ou la barbe à ses enfans, il étoit d'usage de faire des visites, de donner des repas, et d'envoyer des présens. Nous voyons par ce vers de Juvénal que de son temps c'étoit tout le contraire. On ne se faisoit raser et couper les cheveux que depuis vingt et un ans jusqu'à quarante-neuf. Passé ce temps, il falloit, selon Pline, porter la barbe longue. On renfermoit la première barbe dans une petite boîte d'or ou d'argent que l'on consacroit à quelque divinité, et surtout à Jupiter Capitolin, comme Suétone le remarque de Néron. Les quatorze premiers empereurs se firent raser; mais Adrien rétablit l'usage de porter la barbe. Plutarque dit que le motif de ce prince fut de cacher les cicatrices qu'il avoit au visage.

[37] *Qu'on nous force d'accroître le pécule de ces esclaves fortunés*, v. 186.] Le pécule des fils de famille et des esclaves étoit une légère portion des biens du père ou du maître : c'étoit aussi le produit de l'industrie. Le fils et l'esclave ne conservoient la propriété de ces deux sortes de pécule qu'autant que le père et le maître y consentoient; autrement ceux-ci pouvoient, à leur gré, retirer leurs bienfaits, et les priver des fruits de leurs travaux. On sépara dans la suite le pécule des fils de famille de celui des esclaves.

[38] *Ucalégon crie au feu (on demande de l'eau pour*

Digitized by Google

l'éteindre), *etc.*, v. 199.] J'avois oublié précédemment d'avertir de l'allusion à ce vers de Virgile, passé en proverbe : *Proximus ardet Ucalegon, etc.* (*Æneid.*, lib. II.) Ucalégon signifie ici le voisin de la maison embrasée dont a parlé Juvénal.

39 *Six coupes mesquines, au-dessous desquelles étoit un petit gobelet, etc.*, v. 203.] *Urceoli* ou *cyathi* étoient de petits gobelets avec lesquels on mesuroit le vin et l'eau que l'on mettoit dans la tasse. *Cantharus* étoit une coupe à deux anses. Le buffet étoit soutenu par une console ou pied qui représentoit le centaure Chiron : le tout étoit de marbre, chose très-commune à Rome, et dédaignée par les riches, qui avoient des tables ou des buffets de bois de citre, soutenus sur des pieds d'ivoire. *Voyez*, sur l'usage des petits gobelets dont il est ici question, l'*Histoire de l'Académie des inscriptions*, tome I, page 136.

40 *La noblesse est en deuil*, v. 213.] A Rome, le noir ou le très-brun fut dans le commencement la couleur des habits de deuil pour les deux sexes. Dans la suite les femmes portèrent un voile blanc, et le reste de l'habillement noir, sans aucun ornement. Les hommes négligeoient leur barbe, la faisoient croître avec leurs cheveux, et observoient de ne point mettre de couronne sur leur tête, ni dans les fêtes publiques, ni dans les festins. Le plus long deuil, c'est-à-dire celui que portoient les enfans pour leurs pères, les maris pour leurs femmes, et les femmes pour leurs maris, n'étoit que de dix mois. Tant que ce deuil duroit, une veuve ne pouvoit se remarier sans encourir une note d'infamie. Il n'en étoit pas de même pour les hommes, qui pouvoient prendre une femme quand ils le vouloient. Il y avoit à Rome des deuils publics qui duroient plus ou moins de temps, selon l'affection que l'on portoit aux morts. On lit dans Tite-Live que les dames romaines portèrent le

Digitized by Google

deuil et pleurèrent le consul Brutus pendant une année entière : *Matronæ annum, ut parentem, eum luxerunt.* (1. *Dec.*, lib. 11, n. 7.)

Le temps du deuil fut abrégé en plusieurs occasions. Après la bataille de Cannes, la république ordonna qu'on ne le porteroit que trente jours, afin d'oublier plus tôt la perte qu'elle avoit faite. Il y avoit des circonstances où on l'interrompoit dans les familles : c'étoit souvent pour la naissance d'un enfant, pour quelque distinction honorable à laquelle on parvenoit, pour certaines fêtes des dieux, pour la dédicace d'un temple. Excepté ces circonstances, les Romains se faisoient un devoir de religion de le porter le temps prescrit.

41 *On déteste le feu*, v. 214.] L'ancien scholiaste dit que ces mots, *Tunc odimus ignem*, se rapportent moins aux incendies qu'à l'élément qui les produit ; et il observe que les Romains, dans les grandes calamités, ne permettoient point de feu dans les maisons.

42 *Les antiques et précieuses dépouilles des temples de la Grèce*, v. 218.] Les éditeurs modernes ont mal-à-propos changé l'ancienne leçon, qu'ils ne comprenoient pas. Les premières éditions et les manuscrits portent : *Phœcasianorum vetera ornamenta deorum.* A *Phœcasianorum*, les uns ont substitué *hic Asianorum* ; les autres, *hæc Asianorum* ; et ceux-ci prétendent que *hæc* est employé pour faire entendre que les femmes, aussi bien que les hommes, apportoient des présens à cet Arturius, dont la maison avoit été dévorée par les flammes ; ce qui est pitoyable. Le vers que je viens de citer est mis par apposition : il se rapporte aux statues et aux tableaux désignés dans les deux vers précédens. *Phœcasiani dei* sont les dieux de la Grèce, soit qu'on les représentât avec la chaussure appelée *phœcasium*, soit que leurs prêtres et leurs ministres portassent cette espèce de chaussure. Le *phœcasium* étoit propre aux

Digitized by Google

Grecs, ainsi que le *pallium*, comme la toge, étoit propre aux Romains. S'il y avoit eu quelque chose à changer, c'auroit été en écrivant *phœcasiatorum*; mais l'ancienne leçon le défend; d'ailleurs Cicéron a dit *minianus* pour *miniatus*. Voyez *Turnebi Adversaria*, pag. 341; *Balduini Calceus antiquus*, pag. 177.

43 *On pourroit, à juste titre, le soupçonner d'avoir lui-même embrasé sa maison*, v. 222.] Après un semblable désastre, dit Martial, Tongilianus reçut dix fois la valeur de ce qu'il avoit perdu, et il ajoute :

> . . . . . *Rogo, non potes ipse videri*
> *Incendisse tuam, Tongiliane, domum?*
> MART., lib. III, epig. 52.

Plusieurs interprètes croient que le Persicus du vers 221 est le même que l'Arturius du vers 212. Mais ces deux comparatifs *meliora* et *plura* prouvent qu'il s'agit ici de deux personnes différentes.

44 *Quiconque auroit la force de s'arracher des jeux du cirque*, v. 223.] Jeux du cirque, terme générique sous lequel on comprenoit tous les combats du cirque, de quelque nature qu'ils fussent, à pied, à cheval, sur des chars, à coups d'épées, de dards, de pique, de flèches, contre des hommes ou des animaux, dans l'arène ou sur de grands réservoirs d'eau : ces derniers s'appeloient *naumachies*, ou représentations de batailles navales. Dans leur origine, ces jeux n'étoient que différentes sortes de courses, auxquelles on joignit ensuite les autres combats athlétiques. Ceux des gladiateurs étoient les plus usités. La plupart des fêtes des Romains étoient accompagnées de jeux du cirque, et les magistrats donnoient souvent de ces sortes de spectacles au peuple. Les grands jeux, nommés proprement *circenses*, duroient cinq jours, et commençoient le 13 septembre.

Digitized by Google

[45] *Qu'il est doux de cultiver un jardin où l'on puisse recueillir de quoi régaler cent pythagoriciens !* v. 228.] Pythagoriciens, philosophes qui suivoient la doctrine de Pythagore de Samos. On appeloit aussi cette secte *italique*, parce que Pythagore, ayant quitté son pays, se retira dans la partie orientale de l'Italie qu'on nommoit la Grande Grèce, et s'établit à Crotone, où il enseigna la philosophie, et forma sa secte. Il croyoit qu'aucune âme ne périssoit, mais qu'après un certain nombre de révolutions elle animoit un nouveau corps, et que, de transmigration en transmigration, elle redevenoit ce qu'elle avoit été. En conséquence il défendoit de manger de tout ce qui avoit eu vie. Notre auteur (sat. xv) dit que ce philosophe ne se permettoit pas de manger indistinctement de toutes sortes de légumes. En effet, l'usage des fèves étoit interdit aux pythagoriciens : leur maître leur avoit enseigné que la fève étoit née en même temps que l'homme, et formée de la même corruption; car, disoit-il, quand on renferme dans un vaisseau une fleur de fève ou une fève même, et qu'on le bouche bien, si l'on vient à l'ouvrir quelques jours après on la trouve convertie en chair ou en sang. Ainsi ils n'avoient pas moins d'aversion pour la fève que pour la chair humaine. C'est en ce sens qu'Horace l'appelle parente de Pythagore : *Faba Pythagoræ cognata.*

[46] *De pouvoir se dire le maître du moindre domicile*, v. 231.] M. Dusaulx a bien rendu ce vers, à notre avis; mais le mot *lacerta*, qu'emploie ici Juvénal, présente bien des difficultés; et pour en tirer le sens de petit domicile, il faut tordre un peu la phrase, et dire : *C'est quelque chose, dans quelque lieu, dans quelque retraite que l'on soit, de s'être fait le maître d'un champ si petit qu'à peine un lézard puisse s'y tenir à l'aise.* Ici le contenu est pris pour le contenant. Il est vrai que Martial (liv. xi, ép. 19) a donné d'un petit jardin une description à peu près semblable; mais les

Digitized by Google

interprètes difficiles n'ont vu dans cette explication forcée qu'un véritable contresens, et ils ont proposé de substituer *lacernæ*, sorte de vêtement grossier à l'usage du bas peuple; et ils expliquent ainsi la phrase : « C'est donc quelque chose, outre le jardin que l'on cultive de ses mains, de se voir en possession d'un vêtement grossier, mais qui ne doive rien à personne. » Cette explication, quoiqu'on en ait dit, me paroît naturelle, et le changement de *lacertæ* en *lacernæ* est possible, d'après les manuscrits que j'ai vus. Cependant je me range au premier avis, qui est celui du plus grand nombre des interprètes. Le lecteur éclairé en jugera, et des deux explications il choisira celle qui lui paroîtra la meilleure.

47 *Ici la plupart des malades succombent à des veilles forcées, etc.*, v. 232.] Il me paroît que l'on n'a point encore saisi le véritable sens de ce passage : *Plurimus hic æger moritur vigilando*, proposition générale. *Sed illum languorem peperit cibus imperfectus, etc.* Cela regarde l'intempérance. On lit ensuite *nam quæ meritoria somnum admittunt?* A quoi se rapporte ce *nam*, si ce n'est à la phrase que j'ai suppléée? Juvénal est extrêmement concis; et c'est presque toujours avant *enim* ou *nam* qu'il y a des mots ou des phrases sous-entendues. J'ai déjà fait la même observation sur le vers 131.

48 *Réveilleroient un Drusus et les veaux marins*, v. 238.] Ces veaux marins, quoique grands dormeurs, selon Pline et Virgile, répugnent à Grævius, qui les convertit en vieux maris, *vetulisque maritis*. D'un autre côté, Britannicus ne voulant point que l'on associe des veaux marins à Drusus, fait un ours de celui-ci, et met *ursos* au lieu de *Druso*. Cependant il ne convient point de changer le texte sans autorité, à moins qu'il ne soit absurde, ou qu'il n'implique contradiction. On doit toujours supposer, lorsqu'on explique un auteur ancien, et surtout un satirique, qu'il y a bien des allusions dont la trace est perdue faute de monumens.

Digitized by Google

49 *Portés par de grands Liburniens*, v. 240.] Les Romains avoient deux sortes de voitures portatives, dont les formes étoient différentes, et qui étoient différemment portées; savoir, l'une par des mulets : on l'appeloit *basterna;* et l'autre par des hommes : on la nommoit *lectica;* pour cette dernière on employoit plus ou moins de porteurs, deux, quatre, six, huit. La litière, *lectica*, portée par quatre esclaves, s'appeloit tétraphore, *tetraphorum;* la litière portée par six s'appeloit exaphore, *exaphorum;* et la litière portée par huit se nommoit octophore, *octophorum*. L'invention de ces voitures portatives venoit des rois de Bithynie. L'usage en devint si commun à Rome, que sous Tibère les esclaves se faisoient porter en litière par d'autres esclaves inférieurs. Enfin cette mode s'abolit sous Alexandre Sévère, pour faire place à celle des chars, qui s'introduisit jusque chez les gens du menu peuple, à qui l'empereur permit de les décorer à leur fantaisie.

Les esclaves dont il s'agit ici étoient de la Liburnie, province de l'Illyrie, le long de la mer Adriatique, aux confins de l'Italie.

50 *Car une litière fermée provoque le sommeil*, v. 242.] La litière appelée *lectica* étoit communément ouverte; mais les voluptueux la faisoient construire de manière qu'ils pouvoient la fermer quand ils le vouloient. Les femmes ne se servirent point de cette sorte de voiture jusqu'au règne de Claude; elles usoient de la basterne, dont l'épigramme suivante donnera la description :

Aurea matronas claudit basterna pudicas,
Quæ radians latum gestat utrumque latus.
Hanc geminus portat duplici sub robore burdo.
Provehit et modice pendula septa gradu,
Provisum est caute, ne, per loca publica pergens,
Fucetur visis casta marita viris.

51 *Mes pieds, etc., sont encore déchirés par les clous de*

Digitized by Google

la chaussure d'un soldat, v. 248.] La chaussure militaire que les Romains appeloient *caliga*, étoit faite d'une grosse semelle d'où partoient des bandes de cuir qui se croisoient sur le pied, dont elles laissoient voir par intervalles la chair nue; quelquefois une de ces bandes passoit entre le gros orteil et le suivant, pour tenir la chaussure plus ferme; souvent on attachoit des clous sous la semelle, probablement afin d'empêcher que le soldat ne glissât quand il gravissoit ou descendoit les montagnes. Au reste, la chaussure des Romains différoit peu de celle des Grecs. Il y en avoit de plusieurs sortes, qui étoient relatives aux différens états, et distinguées par des noms différens; le *calceus*, le *mullæus*, le *pero* et le *phæcasium*, qui couvroient entièrement le pied; le *solea*, le *crepida*, le *bacca* et le *sandalium*, qui laissoient en partie le dessus du pied à découvert. Les sénateurs portoient une chaussure à *lunule*, dont il sera parlé satire VII.

52 *Déjà sa tunique, nouvellement recousue, est réduite en lambeaux*, v. 254.] Les Romains ne portèrent d'abord qu'une seule tunique de laine sur la chair; mais dans la suite ils en portèrent deux comme les Grecs, et quelquefois trois. La première, qui leur tenoit lieu de chemise, et qui étoit quelquefois de lin (car le linge leur étoit inconnu), s'appeloit *tunica interior*; elle étoit fine, sans manches, et ne descendoit qu'au-dessus des genoux. Celle des femmes étoit plus ample et plus longue. La seconde, appelée *tunica exterior*, tunique extérieure, avoit plus d'ampleur et de longueur que l'autre; les manches en étoient fort larges, mais si courtes qu'elles n'alloient pas jusqu'au coude. Ces deux tuniques étoient communes aux deux sexes : elles étoient l'une et l'autre justes au cou, de sorte que les femmes qui les laissoient ouvertes par le haut passoient pour indécentes. C'étoit sur la tunique extérieure que se mettoit la toge. Comme cette tunique étoit fort ample, on prenoit une ceinture pour l'arrêter, pour la retrousser par-devant et par les côtés.

Digitized by Google

Ceux qui faisoient peu d'usage de leur ceinture affectoient un air de négligence ou de mollesse trop marqué; de-là ces expressions, *alte cincti* et *discincti*, pour peindre le caractère d'un homme courageux ou efféminé. C'est un reproche que Cicéron fait aux complices de Catilina, parce qu'ils portoient des tuniques qu'ils laissoient tomber sur leurs talons ; *cum tunica talari*. Il n'y avoit que le peuple qui portât la tunique sans robe, comme le dit Horace : *popellus tunicatus*... Un patricien n'auroit osé paroître à Rome en tunique sans toge.

[53] *Déjà leurs cadavres tout entiers se sont évanouis comme un souffle*, v. 260.] Ces plaintes de Juvénal prouvent que la police n'étoit pas très-bien tenue à Rome, et que de son temps, comme chez nous, le nombre des voitures étoit disproportionné avec les passages, qui étoient fort étroits et mal entretenus. Cependant il existoit à cet égard une loi fort sage qui interdisoit la circulation des voitures avant la dixième heure du jour (quatre heures après midi.) On n'exceptoit que les voitures employées aux travaux publics ou aux cérémonies religieuses et triomphales; mais il en étoit peut-être de ces lois comme de nos ordonnances de police, qu'il faut rappeler sans cesse, et dont on a bien de la peine à obtenir l'exécution. (*Note de l'Éditeur.*)

[54] *Chacun vaquant à son ouvrage... prépare ses frottoirs*, v. 262.] Il s'agit ici d'un instrument de bain appelé *strigilis*, étrille. La matière de cette espèce de racloir étoit la corne, l'ivoire ou le métal. On y distinguoit deux parties; le manche, *capulus*, dans le vide duquel on pouvoit, par les côtés, engager la main dont on empoignoit l'instrument; et la languette, *ligula*, courbée en demi-cercle, creusée en façon de gouttière, et arrondie dans son extrémité la plus éloignée du manche ; ce qui faisoit une espèce de canal pour l'écoulement de l'eau, de la sueur, de l'huile, et de tout ce

Digitized by Google

qui se séparoit de la peau par le mouvement de cette sorte d'étrille. (*Apud.* 11 *Florid.*) Spartien raconte que l'empereur Adrien, qui se baignoit souvent avec le peuple, aperçut un vieux soldat qui, n'ayant personne pour lui racler la peau, se frottoit le dos contre le mur du bain : l'empereur lui rendit le service dont il avoit besoin, et lui procura de quoi se faire servir désormais. Le lendemain plusieurs vieillards tentèrent le même moyen pour attirer sur eux les regards et la libéralité du prince; mais cette fois il se contenta de leur faire distribuer des étrilles, et leur ordonna de s'étriller réciproquement les uns les autres.

55 *Le seul vœu raisonnable dans cette conjoncture, c'est de n'être qu'arrosé*, v. 277.] Le P. Tarteron rend cet endroit avec sa naïveté ordinaire : « Ce que vous pouvez « souhaiter de mieux, dit-il, est qu'on ne vous casse pas « la tête avec le pot, mais qu'on se contente de vous coiffer « de ce qui est dedans. »

Au lieu d'*effundere*, il faut écrire *defundere;* c'est, suivant Turnèbe, la leçon des anciens manuscrits.

56 *Tantôt couché sur le ventre, tantôt sur le dos, etc.*, v. 280.] Cet endroit est imité de deux vers d'Homère dont voici la traduction latine :

> *Nunc lateri incumbens, iterum post paullo supinus*
> *Corpore, tum pronus, tum surgens, denique rectus.*
> Iliad., lib. XXIV.

57 *Est-ce qu'autrement il ne dormiroit pas?* v. 281.] Grangæus propose de mettre un point d'interrogation après *dormire.* Je ne crois pas qu'il y ait à balancer : ce point coupe le récit d'Umbritius; ce qui est très-conforme au style de Juvénal.

Digitized by Google

58 *Et les nombreux flambeaux qui éclairent*, v. 285.] Les flambeaux des anciens étoient de bois séché au feu ou autrement : ils en employoient de différentes sortes ; celui dont on se servoit le plus ordinairement étoit le pin. Pline rapporte que de son temps on employoit aussi à cet usage le chêne, l'orme et le coudrier. Dans le septième livre de l'Énéide, il est parlé d'un flambeau de pin ; et Servius remarque sur ce passage que l'on en faisoit aussi de cornouiller.

59 *Où loges-tu ? dans quel bouge ?* v. 296.] *Proseucha* étoit le lieu où les Juifs s'assembloient pour prier ; et c'est aujourd'hui ce que nous appelons synagogue, dans les villes où les Juifs sont tolérés. (*Voyez* P. Leopardi, *Emendationes*, pag. 65.) L'ivrogne en question, pour insulter son concitoyen, lui parle comme à un Juif, dont la nation étoit fort méprisée chez les Romains. Il lui parle de synagogue. On voit dans Philon (tome II, page 568) que les Juifs en avoient déjà plusieurs à Rome du temps d'Auguste : *Magnam partem urbis Romæ trans Tiberim non ignoravit teneri et habitari a Judæis... Norat esse iis* proseuchas *in quibus convenirent septenis maxime diebus, quo tempore publice instituantur de avita sapientia.*

60 *Et le long des marais Pontins*, v. 307.] Les marais Pontins, situés entre les fleuves Nymphée et Ufente, s'étendoient autrefois entre les villes appelées *Privernum*, *Terracine*, *Setia*, depuis *Astura* jusqu'à *Terracine*. Les eaux descendant des montagnes voisines les avoient prodigieusement agrandis ; et comme ces eaux étoient stagnantes, elles infectoient l'air de vapeurs pestilentielles. Cornélius Céthégus, pendant son consulat, l'an de Rome DXC, fut le premier qui essaya de les dessécher. Jules César ensuite, Auguste, Trajan, et Théodoric, roi des Goths, firent des dépenses considérables pour y parvenir, et n'en vinrent pas à bout. Dans les temps modernes, les papes Sixte V et Pie VI reprirent cet ouvrage, et il n'est pas achevé. Il ne le sera peut-être jamais. (*Note de l'Éditeur.*)

Digitized by Google

[61] *Une seule prison suffit à Rome, etc.*, v. 314.] La construction de la prison dont il s'agit ici fut commencée par Ancus Martius, et finie par Servius Tullius, sixième roi de Rome. On l'appeloit *carcer Tullianus*. Elle fut encore nommée *carcer Mamertinus*, parce que le préteur L. Pinarius Mamertinus l'avoit fait réparer. Elle est, dit Salluste, ténébreuse, fétide, et d'un aspect terrible : *Inculta tenebris et odore fœdo, atque terribilis ejus facies est.* On a bâti sur ces antiques cachots, qui existent encore au pied du Mont Capitolin, une église dédiée à saint Joseph.

Qu'auroit dit Juvénal de l'époque récente et funeste où la plupart des édifices de la France furent convertis en prison? de la France couverte de sang et de scellés? L'histoire le dira : la postérité n'en voudra rien croire.

* *Tant qu'elle fut gouvernée par des rois et des tribuns*, v. 313.] Ce n'est pas sans raison que Juvénal parle ici des tribuns, au lieu de dire, comme on devroit s'y attendre, *par des rois et des consuls.* Il s'agit ici de prison. Or les consuls, quoique premiers magistrats, n'avoient point le droit d'emprisonner un citoyen sans y être autorisés par un sénatus-consulte, ou par un décret du peuple, ou par un jugement; au lieu que les tribuns pouvoient, de leur propre autorité, faire conduire en prison, non-seulement un simple citoyen, mais encore un magistrat, même un consul. L'histoire romaine en fournit une foule d'exemples. Cette magistrature populaire, inviolable et sacrée, devint si formidable qu'Auguste en prit le titre et les fonctions, et la mit au rang de ses premiers avantages. C'étoit par les années de leur tribuniciat que lui et ses successeurs datoient principalement leurs actes; et sur leurs médailles ils avoient soin de mettre TRIB. POT. V, VI, VII, ou VIII, etc. La légende IMP. C. CÆSAR. DIVI. FILIVS. AVG. PONT. MAX. COS. III. TRIB. POT. IV. se rend ainsi : *Caïus Cæsar, fils du divin (Jules) Auguste, imperator, souverain pontife, consul pour la troisième fois, avec la puissance tribunitienne pour la quatrième fois.* Tous ces titres

Digitized by Google

ne se trouvent pas toujours réunis sur la même médaille. Je ne les ai mis ainsi que pour les expliquer tous.

(*Note de l'Éditeur.*)

62 *Lorsque tu viendras dans Aquin*, v. 318.] *Aquinum*, cité des Volsques dans la Campanie, et patrie de Juvénal, maintenant *Aquino*, ville épiscopale de la terre de Labour, au royaume de Naples.

Digitized by Google

SATIRA IV.

RHOMBUS.

Ecce iterum Crispinus, et est mihi sæpe vocandus
Ad partes; monstrum nulla virtute redemptum
A vitiis; æger solaque libidine fortis :
Delicias viduæ tantum aspernatur adulter.
Quid refert igitur quantis jumenta fatiget
Porticibus, quanta nemorum vectetur in umbra;
Jugera quot vicina Foro, quas emerit ædes?
Nemo malus felix, minime corruptor, et idem
Incestus, cum quo nuper vittata jacebat
Sanguine adhuc vivo terram subitura sacerdos.
Sed nunc de factis levioribus; et tamen alter
Si fecisset idem, caderet sub judice morum.
Nam quod turpe bonis, Titio Seioque, decebat
Crispinum. Quid agas, quum dira et fœdior omni
Crimine persona est? Mullum sex millibus emit,
Æquantem sane paribus sestertia libris,
Ut perhibent qui de magnis majora loquuntur.
Consilium laudo artificis, si munere tanto
Præcipuam in tabulis ceram senis abstulit orbi.
Est ratio ulterior, magnæ si misit amicæ,
Quæ vehitur clauso latis specularibus antro.
Nil tale exspectes; emit sibi. Multa videmus,
Quæ miser et frugi non fecit Apicius. Hoc tu

Digitized by Google

SATIRE IV.

LE TURBOT [1].

Voici de nouveau Crispinus, et je le citerai souvent : c'est un monstre dont les vices ne sont rachetés par aucune vertu ; flasque et débile, il n'a d'élans que ceux de la débauche : ses feux adultères n'épargnent que les veuves. Qu'importent donc et ses portiques assez longs [2] pour y lasser ses chevaux, et les vastes forêts à l'ombre desquelles il se fait traîner ? Qu'importent les palais et les jardins qu'il acheta près du Forum [3] ? Un méchant ne sauroit être heureux, encore moins un corrupteur, un incestueux, qui naguère entraîna dans son lit une vestale couronnée de bandelettes, malheureuse prêtresse qu'il exposoit à descendre toute vivante dans les entrailles de la terre [4]. Ce ne sont là que ses moindres délits : si quelqu'un néanmoins en eût fait autant, il tomberoit sous la censure de l'arbitre des mœurs. Ce qui flétriroit les gens de bien, les Titius, les Séius, honore Crispinus. Que faire ? que dire d'un homme dont la personne est plus difforme que le crime ? Il a compté six mille sesterces pour un surmulet [6] ; il est vrai qu'il pesoit six livres, si toutefois il en faut croire ceux qui se plaisent à grossir le merveilleux. J'approuverois sa politique si, par ce beau présent, il eût voulu capter la succession d'un vieillard sans enfans, ou la bienveillance de cette riche matrone que l'on promène en litière fermée [7]. Rien de tel ; il acheta le poisson pour lui seul. Nous voyons des excès inconnus à ce

Digitized by Google

Succinctus patria quondam, Crispine, papyro!
Hoc pretium squamæ! Potuit fortasse minoris
Piscator quam piscis emi. Provincia tanti
Vendit agros, et majores Apulia vendit.

Quales tunc epulas ipsum glutisse putemus
Induperatorem, quum tot sestertia, partem
Exiguam, et modicæ sumptam de margine cœnæ
Purpureus magni ructarit scurra palati,
Jam princeps equitum, magna qui voce solebat
Vendere municipes pacta mercede siluros?
Incipe, Calliope; licet hic considere : non est
Cantandum, res vera agitur. Narrate, puellæ
Pierides; prosit mihi vos dixisse puellas.

Quum jam semianimum laceraret Flavius orbem
Ultimus, et calvo serviret Roma Neroni,
Incidit Adriaci spatium admirabile rhombi
Ante domum Veneris, quam dorica sustinet Ancon,
Implevitque sinus : neque enim minor hæserat illis,
Quos operit glacies mæotica, ruptaque tandem
Solibus effundit torpentis ad ostia Ponti
Desidia tardos, et longo frigore pingues.
Destinat hoc monstrum cymbæ linique magister
Pontifici summo. Quis enim proponere talem,

Digitized by Google

fameux Apicius [8], économe et frugal en comparaison de ceux dont il s'agit. Six mille sesterces pour un surmulet [9]! et c'est toi, Crispinus, qui les paies, toi que l'on vit autrefois revêtu d'un canevas d'Égypte [10]! Le pêcheur t'eût moins coûté peut-être : la province offre des terres, et la Pouille des domaines au même prix.

Comment se figurer l'intempérance de l'empereur et la profusion de ses festins, quand son vil bouffon, revêtu depuis de la pourpre, et à la tête de l'ordre équestre; quand un misérable qui parcouroit la ville en criant des poissons qu'il vendoit en détail [11], n'a pu, malgré tant de sesterces, procurer à sa voracité que le moindre des mets qu'on eût pris au hasard sur les bords de la table de son prodigue maître? Calliope, viens à mon aide : arrêtons-nous ici; il ne s'agit pas d'une fiction, mais d'un fait. Et vous, vierges piérides, inspirez-moi dans ce récit, ne fût-ce que pour vous avoir décorées du nom de vierges.

Le dernier des Flaviens déchiroit l'univers expirant : Rome gémissoit sous le joug de ce chauve Néron [12], lorsque dans la mer Adriatique, et non loin du temple de Vénus, adorée dans Ancône, un turbot monstrueux fut pris par un pêcheur dont il remplit le filet; car il ne le cédoit point en grosseur à ceux que les Méotides engraissent pendant l'hiver, et qu'ils versent tout engourdis dans l'onde immobile du Pont-Euxin, quand le soleil a fondu les glaces qui les retenoient. Le maître de la barque et du filet, étonné de sa proie, la destine au souverain pontife [13]. Qui eût osé la vendre ou l'acheter, tandis que les rivages voisins étoient couverts

Digitized by Google

Aut emere auderet? quum plena et littora multo
Delatore forent; dispersi protinus algæ
Inquisitores agerent cum remige nudo;
Non dubitaturi fugitivum dicere piscem,
Depastumque diu vivaria Cæsaris, inde
Elapsum, veterem ad dominum debere reverti.
Si quid Palfurio, si credimus Armillato,
Quidquid conspicuum, pulchrumque est æquore toto,
Res fisci est, ubicumque natat. Donabitur ergo,
Ne pereat. Jam letifero cedente pruinis
Autumno, jam quartanam sperantibus ægris,
Stridebat deformis hiems, prædamque recentem
Servabat; tamen hic properat, velut urgeat auster.

Utque lacus suberant ubi, quanquam diruta, servat
Ignem trojanum, et Vestam colit Alba minorem,
Obstitit intranti miratrix turba parumper:
Ut cessit, facili patuerunt cardine valvæ.
Exclusi exspectant admissa opsonia patres.
Itur ad Atridem: tum Picens: Accipe, dixit,
Privatis majora facis; genialis agatur
Iste dies, propera stomachum laxare saginis,
Et tua servatum consume in secula rhombum.
Ipse capi voluit. Quid apertius? et tamen illi
Surgebant cristæ. Nihil est, quod credere de se
Non possit quum laudatur dîs æqua potestas.

Digitized by Google

de délateurs ; tandis que les inspecteurs de la côte n'auroient pas manqué d'intenter un procès au pauvre pêcheur, lui soutenant que ce turbot, long-temps nourri dans les étangs de César, s'en étant échappé, devoit retourner à son ancien maître? Si l'on en croit Palfurius et Armillatus, la mer n'a rien de beau, rien de rare, dans quelques parages que ce soit, qui n'appartienne au fisc [14]. Que faire du poisson? le donner, de crainte qu'on ne l'arrache. Déjà l'automne, en trépas si féconde, faisoit place aux frimas, et déjà les malades attendoient la fièvre quarte [15]. Ainsi le sombre Hiver, de son souffle glacé, conservoit cette récente proie : cependant le pêcheur se hâte, comme si le vent du midi l'eût menacé de la corruption.

À PEINE a-t-il franchi le lac voisin d'Albe [16], à peine est-il entré dans cette ville presque détruite [17], et dont les habitans nourrissent encore l'ancien feu des Troyens dans le temple de Vesta, bien inférieur au nôtre, qu'il est un moment retardé par la foule étonnée : elle s'écoule, et les portes du salon impérial, tournant sur leurs mobiles gonds, s'ouvrent à son aspect. Les sénateurs attendent en dehors que leur maître ait reçu l'offrande. On s'approche du nouvel Atride [18] : Agréez, dit le pêcheur, un morceau trop considérable pour des foyers vulgaires ; consacrez ce jour à votre bon génie [19], et que votre estomac, à l'instant nettoyé, se remplisse à loisir de ce turbot que les dieux réservoient à votre siècle : de lui-même il se jeta dans mon filet. Quoi de plus grossier? cependant la crête lui dressoit. Le pouvoir suprême croit tout quand on le flatte.

Digitized by Google

Sed deerat pisci patinæ mensura. Vocantur
Ergo in consilium proceres, quos oderat ille,
In quorum facie miseræ magnæque sedebat
Pallor amicitiæ. Primus, clamante Liburno,
Currite, jam scit, rapta properabat abolla
Pegasus, attonitæ positus modo villicus Urbi.
Anne aliud tunc præfecti? quorum optimus, atque
Interpres legum sanctissimus; omnia quanquam
Temporibus diris tractanda putabat inermi
Justitia. Venit et Crispi jucunda senectus,
Cujus erant mores, qualis facundia, mite
Ingenium. Maria ac terras populosque regenti
Quis comes utilior, si clade et peste sub illa
Sævitiam damnare, et honestum afferre liceret
Consilium? Sed quid violentius aure tyranni,
Cum quo de pluviis aut æstibus, aut nimboso
Vere locuturi fatum pendebat amici?
Ille igitur nunquam direxit brachia contra
Torrentem; nec civis erat, qui libera posset
Verba animi proferre, et vitam impendere vero.
Sic multas hiemes, atque octogesima vidit
Solstitia. His armis illa quoque tutus in aula,
Proximus ejusdem properabat Acilius ævi
Cum juvene indigno quem mors tam sæva maneret,
Et domini gladiis jam designata: sed olim
Prodigio par est cum nobilitate senectus;
Unde fit ut malim fraterculus esse gigantum.
Profuit ergo nihil misero, quod cominus ursos

Digitized by Google

Mais où trouver un vase capable de contenir le poisson? Ce point méritoit qu'on en délibérât. Les grands sont convoqués au nom de l'empereur; les grands qu'il détestoit, et sur le front pâlissant desquels étoit empreinte la défiance, inséparable d'un commerce tyrannique. Le premier qui parut, après que le Liburne eut crié : Accourez [20], l'empereur vous attend, fut Pégasus, qui se pressoit d'arriver en rajustant sa robe endossée à la hâte. Il venoit depuis peu d'être créé fermier de Rome : les préfets de cette ville consternée [21] méritoient-ils un autre titre? De tous les courtisans ce fut le plus honnête, de tous les magistrats le plus intègre, quoiqu'il crût nécessaire, dans ces jours désastreux, d'ôter à Thémis son glaive et sa balance. Venoit ensuite Crispus, cet aimable vieillard [22] dont le caractère et les mœurs, tels que son éloquence, respiroient la douceur. Qui méritoit mieux d'aider de ses conseils un maître de l'univers, s'il eût été permis sous cette peste, sous ce fléau du genre humain, d'ouvrir un avis généreux et de blâmer la cruauté? Mais quoi de plus irritable que l'oreille de ce tyran, qui, pour un mot, sacrifioit ses amis, ne l'eussent-ils entretenu que des pluies de l'automne ou des orages du printemps? Crispus sentit donc qu'il étoit inutile de s'opposer au torrent, tandis que chacun retenoit dans son sein la vérité captive, et n'osoit la professer au risque de sa vie. Ce fut par-là qu'il vit tant de fois le soleil recommencer sa course, et qu'il parvint à son seizième lustre. La même politique soutint Acilius [23] sur le bord du précipice. A peu près du même âge que Crispus, il étoit accompagé d'un jeune homme qui ne méritoit pas la mort cruelle qui l'attendoit; mais la victime étoit

Digitized by Google

Figebat Numidas albana nudus arena
Venator. Quis enim jam non intelligat artes
Patricias? quis priscum illud miretur acumen,
Brute, tuum! Facile est barbato imponere regi.

Nec melior vultu, quamvis ignobilis, ibat
Rubrius, offensæ veteris reus atque tacendæ;
Et tamen improbior satiram scribente cinædo.
Montani quoque venter adest abdomine tardus;
Et matutino sudans Crispinus amomo,
Quantum vix redolent duo funera. Sævior illo
Pompeius tenui jugulos aperire susurro;
Et, qui vulturibus servabat viscera Dacis,
Fuscus, marmorea meditatus prælia villa;
Et cum mortifero prudens Vejento Catullo,
Qui nunquam visæ flagrabat amore puellæ,
Grande et conpiscuum nostro quoque tempore monstrum
Cœcus adulator, dirusque a ponte satelles,
Dignus Aricinos qui mendicaret ad axes,
Blandaque devexæ jactaret basia rhedæ.
Nemo magis rhombum stupuit : nam plurima dixit
In lævum conversus; at illi dextra jacebat
Bellua. Sic pugnas cilicis laudabat, et ictus;

Digitized by Google

déjà réservée au glaive impérial [24]. Depuis long-temps c'est une espèce de prodige que de voir un noble parvenir à la vieillesse : aussi préférerois-je de n'être que l'un des fils de la Terre et le dernier de la race des géans. Il ne servit donc de rien à ce malheureux adolescent d'avoir affronté tout nu, sur l'arène d'Albe, la fureur des lions de Numidie [25]. Qui ne pénètre pas aujourd'hui les motifs secrets de nos patriciens? Qui seroit, ô Brutus! la dupe de ton vieux stratagème [26]? Il étoit plus facile d'en imposer à nos antiques rois.

Malgré la bassesse de son extraction, Rubrius n'arrivoit pas avec plus d'assurance [27]; il se sentoit coupable d'un ancien outrage qu'il falloit toujours taire; et cependant, tel que ce monstre couronné [27], qui, tout souillé d'ordures, osoit encore composer des satires, il n'en étoit que plus mordant. On vit paroître et Montanus retardé par son gros ventre, et Crispinus dégouttant de plus de parfums qu'il n'en faudroit pour embaumer deux cadavres. Plus cruel que ce dernier, on vit Pompéius, habile à faire couler le sang par de secrètes calomnies. On vit Fuscus, qui devoit bientôt porter ses entrailles aux vautours des Daces, après avoir vainement médité l'art de la guerre dans sa maison de plaisance, décorée de marbres précieux. L'artificieux Véjenton accompagnoit l'assassin Catullus [29], qui brûloit d'amour pour une jeune fille que n'entrevirent jamais ses prunelles éteintes. Ce Catullus étoit un monstre insigne, même aux yeux de ses contemporains. Quoique aveugle, il étoit flatteur. De mendiant il devint satellite, et ne méritoit que de poursuivre en suppliant [30] les chars qui descendoient la colline d'Aricie. Personne,

Digitized by Google

Et pegma, et pueros inde ad velaria raptos.
Non cedit Vejento, sed ut fanaticus œstro
Percussus, Bellona, tuo divinat; et : Ingens
Omen habes, inquit, magni clarique triumphi.
Regem aliquem capies, aut de temone britanno
Excidet Arviragus. Peregrina est bellua : cernis
Erectas in terga sudes? Hoc defuit unum
Fabricio, patriam ut rhombi memoraret et annos.

Quidnam igitur censes? conciditur? Absit ab illo
Dedecus hoc, Montanus ait : testa alta paretur,
Quæ tenui muro spatiosum colligat orbem.
Debetur magnus patinæ subitusque Prometheus.
Argillam atque rotam citius properate : sed ex hoc
Tempore jam, Cæsar, figuli tua castra sequantur.
Vicit digna viro sententia. Noverat ille
Luxuriam imperii veterem, noctesque Neronis
Jam medias, aliamque famem, quum pulmo Falerno
Arderet. Nulli major fuit usus edendi
Tempestate mea. Circeis nata forent, an
Lucrinum ad saxum, Rutupinove edita fundo
Ostrea, callebat primo deprendere morsu;
Et semel aspecti littus dicebat echini.

Digitized by Google

à l'aspect du turbot, ne parut plus étonné : le poisson est à droite; il se tourne à gauche pour en faire l'éloge. C'est ainsi qu'il jugeoit des combats et des coups du gladiateur cilicien; du jeu des machines, quand elles soulevoient les enfans jusqu'aux voiles du théâtre [31]. Véjenton, non moins ardent que Catullus, et tel qu'un fanatique pressé des aiguillons de Bellone, prononce cet oracle : Prince, voici le présage certain du triomphe le plus mémorable et le plus éclatant; vous ferez quelque roi prisonnier, ou bien Arviragus tombera du trône britannique. Le monstre est étranger. Voyez-vous de quels dards son dos est hérissé [32]? Il ne manquoit à Véjenton que de dire le pays et l'âge du turbot.

Quel est donc votre avis, demande l'empereur? faut-il le mettre en pièces? Gardons-nous, répondit Montanus, de lui faire cet affront; que l'on fabrique un bassin assez profond, et qui soit assez large pour le recevoir tout entier dans ses minces parois. Ce grand œuvre exige l'art et l'activité d'un nouveau Prométhée. Que l'on prépare au plus tôt et la roue et l'argile. A compter d'aujourd'hui, César, n'oubliez pas d'avoir des potiers à la suite de votre camp. Cet avis, digne de l'auteur, l'emporta. Montanus se souvenoit de l'intempérance des premiers empereurs [33], et des orgies que continuoit jusqu'au milieu des nuits ce Néron qui savoit renouveler la faim dans son estomac surchargé d'alimens, et quand ses poumons étoient embrasés de Falerne. Nul autre de notre temps n'eut le tact plus fin, le palais plus délicat : il distinguoit du premier coup de dent l'huître de Circe de celle des rochers de Lucrin ou du promontoire de Rutupe; du premier coup d'œil il pouvoit dire de quels parages venoit un hérisson de mer.

Digitized by Google

Surgitur, et misso proceres exire jubentur
Consilio; quos Albanam dux magnus in arcem
Traxerat attonitos et festinare coactos,
Tanquam de Cattis aliquid torvisque Sicambris
Dicturus; tanquam diversis partibus orbis
Anxia præcipiti venisset epistola penna.
Atque utinam his potius nugis tota illa dedisset
Tempora sævitiæ, claras quibus abstulit Urbi
Illustresque animas impune, et vindice nullo!
Sed periit, postquam cerdonibus esse timendus
Cœperat: hoc nocuit Lamiarum cæde madenti,

Digitized by Google

Chacun se lève : le conseil étant fini, on fait sortir tous ces grands que leur sublime maître avoit forcés d'accourir en désordre et pleins d'effroi dans sa citadelle d'Albe, comme s'il se fût agi des Cattes ou des Sicambres; comme si de fâcheuses nouvelles fussent arrivées subitement des quatre points du globe. Que n'a-t-il consumé dans ces extravagances la durée d'un règne qui ravit impunément à la patrie, et sans qu'il s'élevât un vengeur, tant de citoyens illustres et généreux! Mais il périt à son tour, et ce fut quand les cordonniers commencèrent à le craindre : c'est ce qui purgea la terre d'un monstre encore tout dégouttant du sang des Lamia [34].

Digitized by Google

NOTES SUR LA SATIRE IV.

[1] *Argument.* Le satirique commence par reprocher à Crispinus sa scélératesse et son intempérance. Un surmulet, que ce monstre avoit acheté six mille sesterces, rappelle ou fait supposer à Juvénal qu'un turbot d'une grosseur prodigieuse ayant été offert à Domitien, cet imbécile fit convoquer les sénateurs et les grands, afin de délibérer, dans un conseil extraordinaire, sur les moyens d'apprêter dignement ce superbe et friand morceau. Chacun des conseillers est caractérisé par un trait d'éloge ou de blâme qui fait également la censure du tyran.

* Dans cette satire, que l'on pourroit appeler le chef-d'œuvre de l'art, Juvénal a sinon surpassé, du moins égalé Horace. Le poëte a eu l'art de faire entrer, dans un cadre resserré, un tableau complet de la cour d'un tyran. Tout ce que peuvent la basse flatterie, le ridicule joint à la cruauté et à la perfidie, tout est peint de main de maître. Le style, parfaitement conforme au sujet, est assaisonné d'un sel piquant, satirique et plein d'énergie. C'est ce qui justifie le bel éloge donné à Juvénal par Boileau, *Art poëtique*, chant II :

> Soit qu'il fasse au conseil courir les sénateurs,
> D'un tyran soupçonneux pâles adulateurs;
> . . . . . .
> Ses écrits pleins de feu partout brillent aux yeux.

(*Note de l'Éditeur.*)

[2] *Qu'importent et ses portiques assez longs, etc.*, v. 5.] On comptoit à Rome, du temps d'Auguste, plus de quarante-cinq portiques publics remplis de boutiques de marchands

Digitized by Google

qui vendoient toutes sortes de bijoux. Entre les portiques des princes, ceux qui portoient le nom de portique Palatin, portique d'Apollon, de Pompée, de Livie, d'Octavie, d'Agrippa, étoient les plus superbes. Il y en avoit de publics qui servoient à l'ornement des théâtres et des basiliques; et on en voyoit de particuliers qui servoient à la commodité des palais voisins. Un peu avant Caton, les particuliers n'avoient point encore de grands portiques qui regardassent le septentrion. Mais ce peuple si pauvre, si simple dans son origine, devint si délicat après ses conquêtes de Grèce et d'Asie, qu'il ne put ni se reposer, ni se promener qu'à couvert. C'est ce qu'on verra dans la satire VII.

[3] *Les palais et les jardins qu'il acheta près du Forum*, v. 8.] Ammien Marcellin rapporte que les jardins des Romains, dans le temps de leur opulence, étoient, pour me servir de ses expressions, *instar villarum, quibus vivaria includi solebant.* On prisoit entre autres, pour leur magnificence, les jardins de Pompée, de Luculle et de Mécène. Ils n'offroient pas seulement en spectacle au milieu de Rome des terres labourables, des viviers, des vergers, des potagers, des parterres, mais de superbes palais et de grands lieux de plaisance, ou maisons champêtres faites pour s'y reposer agréablement du tumulte des affaires. *Jam quidem*, dit Pline (liv. XXIX, chap. 4), *hortorum nomine, in ipsa urbe, delicias, agros villasque possident.*

[4] *Une vestale couronnée de bandelettes, malheureuse prêtresse qu'il exposoit à descendre toute vivante dans les entrailles de la terre*, v. 10.] Les Romains punissoient l'incontinence des vestales en les faisant inhumer toutes vives. L'origine de ce supplice remonte jusqu'à Tarquin. Le jour de l'exécution, les affaires, tant publiques que particulières, étoient interrompues : la ville étoit dans le trouble et dans la consternation. Le grand prêtre, suivi des autres pontifes,

Digitized by Google

se rendoit au temple de Vesta, où il dépouilloit la vestale coupable de ses ornemens sacrés.

Ultima virgineis tum flens dedit oscula vittis.

Ensuite il lui présentoit des vêtemens conformes à son malheur. Bientôt le convoi se mettoit en marche : après un trajet assez long, on arrivoit à la porte Colline, auprès de laquelle étoit une butte ou éminence destinée à ces sortes d'exécutions. Alors l'exécuteur tiroit la vestale de la litière dans laquelle on l'avoit transportée; il la délioit et la remettoit au grand prêtre : celui-ci adressoit quelques prières aux dieux, et conduisoit l'infortunée au caveau fatal, dont on bouchoit l'entrée dès qu'elle y étoit descendue. (Plutarque, *Vie de Numa.*) *Voyez* encore l'*Essai sur le Feu sacré et sur les Vestales*, par l'auteur de la *Vestale*, tragédie dont la représentation n'est tolérée que dans nos provinces, où elle a le plus grand succès.

[5] *Il tomboit sous la censure de l'arbitre des mœurs*, v. 12.] Domitien avoit usurpé le titre de juge des mœurs, afin de faire périr ceux qui lui déplaisoient. Martial l'appelle *Censor morum*, et dans un autre endroit

Censor maxime, principumque princeps.

[6] *Surmulet, etc.*, v. 15.] Ce que les Romains appeloient *mullus* étoit un poisson de mer dont ils étoient si friands qu'ils alloient le pêcher dans les pays les plus lointains; ils faisoient cas surtout de la tête et du foie. Tibère, selon Suétone, se plaignit de ce qu'on lui en avoit servi un d'un prix exorbitant. Voici quelques circonstances rapportées par Sénèque (*Quest. natur.*, lib. III, cap. 17). « Un surmulet, dit-il, « ne paroît pas frais s'il ne meurt dans les mains des convives. « On l'expose à la vue dans des vases de verre : on observe

Digitized by Google

« les différentes couleurs par lesquelles une agonie lente et « douloureuse le fait passer successivement. Ils en tuent « d'autres dans la sauce, et les font confire tout vivans, etc. » Trad. de la Grange. Pline (liv. IX, chap. 17) attribue ce dernier raffinement au fameux Apicius.

7 *En litière fermée*, v. 21.] Les Romains suppléoient au verre, qui leur manquoit, avec la pierre spéculaire, composée de feuilles brillantes comme celles du talc. *Latis specularibus*, que je n'ai point traduit, signifie que la litière en question avoit des panneaux de pierre spéculaire, etc. Sur les différentes sortes de litières, *voyez* satire III, notes 47 et 48, et satire I, note 20.

8 *Nous voyons des excès inconnus à ce fameux Apicius*, v. 23.] Apicius, nom de trois Romains fameux par leur gourmandise. Le premier vécut avant l'extinction de la république; le second sous Auguste et Tibère; et le troisième sous Trajan. Le plus célèbre est le second, qui inventa une espèce de pâtisserie appelée de son nom. Il tint à Rome une école publique de gourmandise, dépensa des sommes immenses pour satisfaire la sienne, et composa un traité dans lequel il enseignoit la manière d'aiguiser l'appétit : *De gulæ irritamentis*. On dit que n'ayant plus qu'une fortune ordinaire, il s'empoisonna de désespoir. Pline l'appelle *nepotum omnium altissimus gurges*. Le troisième, qui vivoit sous Trajan, se piquoit d'avoir un secret admirable pour conserver les huîtres dans leur fraîcheur : il en régala l'empereur dans le pays des Parthes, à plusieurs journées de la mer. Il est probable que Juvénal parle ici du second.

* ÉVALUATION DES MONNAIES ROMAINES.

9 *Malgré tant de sesterces*, v. 29.] Les monnaies romaines, comme de nos jours, se divisoient en trois espèces :

Digitized by Google

cuivre ou bronze, *æs;* argent, *argentum;* or, *aurum.* La première monnoie frappée en bronze est l'*as* ou *libra*, parce que d'abord il pesoit en effet une livre de 12 onces, égale à 6 154 gr.; on lui avoit donné pour empreinte un animal domestique, un bœuf, une brebis, etc., de là vint le mot *pecunia.* L'origine de cette pièce remonte presque à la fondation de Rome. Le poids d'une livre étant incommode dans le commerce, on réduisit successivement l'as, et dans le cours de la guerre punique il descendit à 2 onces, et l'an 536 à une once; enfin, en 562, la loi Papiria le fixa à une demi-once, taux auquel il est toujours resté depuis. Tel est l'as que l'on appelle dans nos médaillers *grand bronze* de coin romain. Le type des as est à peu près le même. Sous la république, une proue de vaisseau, avec le mot ROMA; en tête, un Janus à deux visages, le nom du monétaire, etc. Sous les empereurs, la tête du prince, avec la légende exprimant ses noms, ses titres et ses qualités, le nombre de ses consulats et la date de sa puissance tribunitienne; au revers sont gravées différentes époques de la vie du prince : les victoires, les paix, les distributions, les consécrations, etc.; c'est ce qui les rend si intéressantes et historiques. Ces pièces sont de la force de nos deux sous. Outre ces *as* réduits, il y a des *demi-as*, que l'on appelle *moyen bronze*, avec les mêmes types, et des quarts que l'on appelle *petit bronze.* Voilà pour la monnoie de cuivre.

La monnoie d'argent se partage ainsi : le denier romain, *denarius*, marqué X ou XVI; il valoit dans l'origine 10 as, il fut depuis, en 536, porté à 16 as; voilà pourquoi il prend les deux marques. Le demi-denier, *quinarius* ou *victoriatus*, marqué V ou VIII, et le sesterce, *sestertius*, marqué HS, *dupondium*, 2 as $\frac{1}{2}$: cette dernière marque n'a pas changé. Le rapport de ces trois sortes de pièces est de 1, 2, 4. Ces monnoies d'argent portoient, sous la république, différens types, mais principalement des biges, des quadriges,

Digitized by Google

des divinités, comme Castor, Pollux, Janus, Numa, Romulus, des Victoires, etc.; c'est ce que l'on appelle médailles consulaires. Sous les empereurs, mêmes types et mêmes revers que pour le bronze. Le denier romain s'appelle *drachme* en grec, et la drachme offre à peu de chose près la même valeur que le denier romain.

La monnoie d'or se réduit à une seule, au *nummus aureus*. « L'an 547 de Rome, les Romains, dit Pline (liv. XXXIII), frappèrent de la monnoie d'or, en arrêtant que le scrupule passeroit pour 20 sesterces. » La forme et le poids de l'aureus ont varié sous la république; mais depuis Auguste cette pièce a conservé l'un et l'autre, sauf quelque altération successive dans le poids, comme nous le verrons tout à l'heure. Les types, légendes et revers sont les mêmes que dans les pièces d'argent, la tête du prince, avec ses noms, titres et qualités; au revers, l'un des événemens remarquables de son règne. Toutes ces pièces dont nous venons de parler étoient de véritables monnoies ayant cours dans le commerce. En vain quelques savans ont voulu le contester, et les faire passer pour des médailles distribuées comme les nôtres; la simple inspection de ces pièces, l'uniformité de leur poids, les lettres S. C. (*ex senatus consulto*), qui se voient sur beaucoup d'entre elles, et plus encore la remarque faite sur une certaine quantité trouvée dans un même vase à l'abri des injures du temps, dont les unes sont plus usées que les autres, tout dépose contre leur assertion. Celles que nous appelons médaillons peuvent, à cause de leur grandeur inégale et disproportionnée, être regardées comme de simples médailles ou pièces n'ayant pas de cours.

Quant à la valeur intrinsèque de ces monnoies, à leurs rapports entre elles et avec les nôtres, à leur évaluation, voici ce que l'excellent mémoire intitulé *Considérations générales sur l'évaluation des Monnoies grecques et romaines; Paris*, 1817, in-4°; par M. Letronne, membre de l'Académie royale des inscriptions et belles-lettres, m'a semblé offrir de

Digitized by Google

plus certain. L'*as*, comme nous l'avons dit, fut réduit successivement d'une livre à une demi-once, et il présente peu de rapport avec les deux autres métaux, son poids étant incertain. Cependant le rapport du cuivre pourroit être à l'argent :: 112 : 1, lorsque l'as est d'une once, et par conséquent de 56 : 1, lorsqu'il est d'une demi-once. L'*as* étoit plutôt une monnoie de convention, un moyen d'échange semblable à nos papiers-monnoies; car une once de cuivre ne représente pas, à beaucoup près, la valeur que l'on donnoit à l'as considéré comme monnoie; son poids commun est de 30 grammes $\frac{1}{2}$, et sa valeur dépend du sesterce, dont il représente le quart, et dont nous allons parler.

Le *sesterce*, *sestertius*, petite monnoie d'argent, marqué H S, mais plus encore monnoie de compte, base de presque toutes les évaluations et des cens plébéiens, équestres, sénatoriaux, etc., en un mot de toutes les fortunes, étoit le quart du denier; son poids et sa valeur, qui dépendent toujours de celui-ci, fut, du temps de la république jusqu'à César, de 18 grains; sous Tite et Domitien, par conséquent au temps dont nous parlons dans notre satire, de 15 $\frac{3}{4}$ grains; sa valeur, sous la république, 20 $\frac{1}{2}$ cent.; sous Galba-Domitien, 17 $\frac{1}{2}$ cent. Par conséquent, l'as étoit, sous la république, de 5 $\frac{1}{8}$ cent., et sous Domitien, 4 $\frac{3}{8}$ cent. C'est d'après le savant auteur du mémoire cité, que je donne cette évaluation; elle est d'autant plus sûre, qu'elle offre le résultat des nombreuses pesées qu'il a faites sur plus de deux mille médailles de la Bibliothèque du Roi, et d'une quantité prodigieuse de passages d'auteurs, tant anciens que modernes, expliqués et comparés; il prouve jusqu'à l'évidence la dégradation insensible de l'or et de l'argent, depuis Auguste jusqu'à Domitien, dans la proportion que je viens de donner pour le sesterce, et qui se retrouvera pour le quinaire, le denier et l'aureus. Ainsi la somme portée ci-dessus, v. 15, 6,000 sesterces, donnent, à raison d'à peu près 17 $\frac{1}{2}$ cent., 1,065 fr. 55 c. Je n'ai jamais vu de ces

Digitized by Google

pièces, et je crois qu'elles ont dû être fort rares, et fort peu en usage, à raison de leur petitesse, qui étoit au-dessous de nos pièces de 5 sous. Il ne faut pas confondre ce sesterce avec une autre valeur purement de compte, appelée *sestertia*, *sestertiorum*, et par abréviation *sestertiùm*, ou comme le veut M. Dusaulx, *sestertium — ii*; au pluriel, *setertia — orum*, neutre. Cette somme représentoit mille petits sesterces.

Le *quinaire*, *quinarius* ou *victoriatus*, marqué v pour le denier de 10 as, et VIII pour le denier quand il fut porté à 16 *as*, double du sesterce, son poids est de 36 $\frac{2}{3}$ grains. Avant Auguste, et sous Galba-Domitien, 31 $\frac{1}{2}$ grains; sa valeur de 41 cent., avant Auguste, et diminue en même proportion sous les empereurs jusqu'à 35 cent. ou 7 sous. On a de ces pièces dans tous les cabinets, mais elles sont plus rares que les deniers.

Le *denier*, *denarius*. Sous la république, il fut porté jusqu'à 73 à 74 grains, et en cet état il étoit taillé sur le pied de 84 à la livre. Ce fut la première monnoie d'argent frappée à Rome, l'an 485 de la fondation. Il étoit unité monétaire. Sa valeur représentoit 10 as ou X livres de cuivre, et toujours 4 sesterces. On ignore quels étoient alors son poids et sa valeur. En 536, le denier fut fixé à 16 *as*, l'as étant alors de 2 onces, et il resta toujours à ce taux : de là les marques X (10 as) et XVI (16 as) que portent beaucoup de deniers que nous avons conservés. Sous Auguste, le denier moyen descend à 71 grains; sous Tibère, à 69; sous Caligula, à 70; sous Claude, à 69 ^{25}; sous Néron, à 65 $^{\frac{1}{2}}$; sous Galba et ses successeurs, et jusqu'à notre époque, à 62, à 63, même 58 grains pour les médailles restituées. On voit qu'alors ni le poids ni la valeur ne sont plus les mêmes. Ainsi, pour en revenir à notre époque, supposons-le à 63 grains de poids; il sera taillé sur le pied de 96 à la livre environ, et comme il a valu sous la république 82 cent., sous Auguste 79, sous Tibère et Claude 78, sous Néron 73, il ne vaudra plus

Digitized by Google

de notre temps que 70 cent. Arrêtons-nous à ce terme.

L'*aureus*, monnoie d'or, la seule que nous considérons ici. Son poids fut d'abord rapporté au scrupule (21 gr. $\frac{2}{5}$), et varia singulièrement de 129, 160 à 201, 204 grains, c'est-à-dire de 6, 7, 9 scrupules, et ce, jusqu'en 700 ou 705, où l'on ne trouve plus que des aureus de 153 à 154 grains, ou taillés sur le pied de 40 à la livre. L'aureus, ou denier d'or, dont les types, les dimensions, sont à peu près les mêmes que pour l'argent, valoit 25 deniers d'argent. Celui-ci étant taillé du temps de la république sur le pied de 84 à la livre, et le premier de 40 seulement, le rapport de l'or à l'argent est de 12 à 1 environ. Sous les empereurs, l'aureus éprouva la même dégradation en proportion que le denier. Sous Auguste, de 148 grains; sous les autres, de 145, 144; sous Néron 139; sous Vespasien 137; enfin sous Domitien il remonte à 141. Dans cet état, il peut être taillé sur le pied de 45 à la livre, au lieu de 40. Sa valeur seroit donc, en l'an 700 de la république, de 20 fr. 47 c.; sous Auguste, de 19 fr. 87 c.; sous Néron, 18 fr. 38 c.; sous Domitien, de 19 fr. environ. L'aureus renfermoit 400 as, 100 sesterces, 50 quinaires et 25 deniers.

Ainsi, en nous résumant, et pour présenter au lecteur un ensemble qui puisse lui servir de guide pour tous les auteurs latins du temps dont nous parlons, nous dirons que l'as, au temps de Juvénal, valoit 4 $\frac{3}{8}$ c., le sesterce 17 $\frac{1}{2}$ c., le quinaire 35 c., le denier 70 c., enfin l'aureus 18 à 19 fr.

Telle est l'évaluation la plus exacte possible des monnoies romaines comparées aux nôtres, mais en valeur nominale seulement. Il n'en est pas de même de la valeur commerciale, de la valeur rapportée aux denrées, que M. Letronne appelle le *pouvoir* de l'argent. Par exemple, avec les 6,000 sesterces ici en question, qui équivalent à 1,065 de nos francs, auroit-on eu plus de denrées ou moins qu'on n'en obtiendroit aujourd'hui? La question n'est pas indécise. Il est certain, quoi qu'on en puisse dire, que le numéraire étoit beaucoup plus rare alors qu'aujour-

Digitized by Google

d'hui; que l'on ne connoissoit point les effets commerciaux, comme *billets à ordre, lettres de change, billets de banque, etc.*, tous effets qui, sans être d'or ou d'argent, ont, par convention, une valeur représentative des matières premières, multiplient considérablement les signes d'échange, et rendent les denrées beaucoup plus chères. Ce n'est pas sans raison que je mets en ligne de compte les effets publics et même particuliers, quoique les économistes me contestent ce point, en disant que *la multiplication des billets ne change rien au rapport du numéraire aux denrées.* Je réponds, et la raison l'indique, que tout signe de convention, ne fût-il qu'une coquille ou un caillou, mis en concurrence avec l'argent, et ayant, pendant un temps donné, le même pouvoir, doit opérer le même effet, du moins jusqu'à remboursement; j'ajoute à cela les raisons suivantes qui sont encore plus fortes. Dans les temps dont nous parlons, les richesses consistoient plus en terres, en bestiaux, en esclaves, en objets de luxe qu'aujourd'hui. Les Romains employoient plus d'or et d'argent que nous en dorures, ciselures, statues, ameublemens, bijoux et ornemens. Le commerce se faisoit encore par échange en grande partie. Les tributs, impôts et réquisitions se payoient presque tous en nature. Toutes ces causes réunies avoient rendu l'argent et l'or monnoyés beaucoup plus rares et moins nécessaires.

Il n'est pas aisé de faire l'évaluation de la valeur de l'or et de l'argent par rapport aux denrées. Le prix du blé, qui varioit singulièrement, et qui souvent étoit donné au peuple pour rien, ne peut servir de terme de comparaison. Cependant, sans parler du blé, essayons. Au temps de Columelle, l'amphore de vin, contenant environ vingt-neuf de nos litres, coûtoit 30 as, ce qui mettoit le vin à un as le litre. Au vers 25 de notre satire, Juvénal, qui a parlé du surmulet acheté 6,000 sesterces (1,065 fr.), ajoute *Provincia tanti vendit agros; La province offre des terres au même prix :* ainsi on avoit des terres, des domaines avec une valeur qui procureroit au-

Digitized by Google

jourd'hui à peine deux arpens de terres ordinaires. Avec les trente deniers, prix de la trahison de Judas envers Jésus-Christ, et que je prends pour des deniers d'argent, parce que sans le mot *aureus* on ne peut guère les supposer deniers d'or, on acheta le champ d'un potier; on n'auroit pas aujourd'hui un oranger en caisse pour la même valeur. Le prix des bains étoit d'un quadrans, 1 $\frac{1}{4}$ cent., et aujourd'hui, en rivière, il est de 3 et 4 sous. J'ai lu quelque part que, dans de certaines provinces reculées, on se procuroit, du temps de Tibère, un bœuf pour 2 deniers, 31 sous, par rapport à l'époque; j'ai bien peine à le croire; mais cela prouve toujours le bas prix des denrées. Le cens équestre n'étoit que de 78,000 à 79,000 francs, et le cens sénatorial de moins de 200,000, valeurs bien foibles par rapport à la puissance et à la richesse de l'empire romain. Mais, comme je l'ai déjà dit, les plus grandes richesses des Romains, les seules peut-être auxquelles l'on puisse donner ce nom, consistoient en terres, en prés, en bois, en lacs même, et surtout en esclaves, avec lesquels on a la main-d'œuvre à si bon marché, que l'on peut, sinon se passer de valeurs fictives, du moins les réduire à peu de signes qui alors sont moins des monnoies que des lettres de change. M. Letronne, qui convient, dans son mémoire, du *pouvoir* de l'argent, ne l'élève que dans la proportion de 3 à 1, c'est-à-dire qu'avec un denier on ne se procuroit en denrées qu'une quantité triple de celle d'aujourd'hui. Je ne suis pas de son avis, et je crois que l'on peut sans se tromper porter *le pouvoir* de l'or et de l'argent monnoyés de 6 à 1, suivant le plus ou moins de rareté des objets. J'espère que l'on me pardonnera la longueur de cette note sur une matière qui revient à chaque pas dans les auteurs anciens, et qu'il est utile de connoître. (*Note de l'Éditeur.*)

[10] *Toi que l'on vit autrefois revêtu d'un canevas d'Égypte*, v. 24.] Le papyrus s'employoit à plusieurs usages. De sa tige, entrelacée en façon de tissu, les Égyptiens construisoient

Digitized by Google

des barques; et de l'écorce intérieure ou *liber*, ils faisoient des voiles, des habillemens, des couvertures de lits et des cordes.

[11] *En criant des poissons qu'il vendoit en détail*, v. 33.] On lui faisoit une remise sur chaque poisson; voilà ce que signifie *pacta mercede;* ce sens est clair. On trouve dans le vieux scholiaste, *fracta de merce;* je n'entends point ce latin-là, et je le crois inintelligible. Saumaise lisoit *pharia de merce;* cela ne vaut guère mieux. J'ai suivi la leçon de Grævius.

*La leçon adoptée par M. Dusaulx est claire et intelligible, il n'y a pas de doute; mais elle est fausse. Non-seulement le vieux scholiaste, mais encore tous les manuscrits, et j'en ai vu trente-six, s'accordent à lire, ou *fracta de merce*, ou, ce qui est le plus grand nombre, *fracta mercede*. Cette dernière n'est pas inintelligible. *Fractus* de *frango, cassé, brisé, mutilé,* par conséquent non entier et devenu vil; car toute chose qui est brisée perd de son prix. Cette métaphore est un peu hardie, j'en conviens, mais elle est la seule que l'on puisse donner à ce passage, et la seule autorisée par les manuscrits. Ainsi, je dirois: « En criant des poissons qu'il vendoit à vil prix. » (*Note de l'Éditeur.*)

[12] *Le dernier des Flaviens déchiroit l'univers expirant; Rome gémissoit sous le joug de ce chauve Néron*, v. 37.] La famille des Flaviens fournit trois empereurs à Rome; savoir: Vespasien, son fils Tite, et Domitien, frère de Tite. — *Ce chauve Néron* signifie que Domitien étoit un second Néron, et qu'il ne différoit du premier qu'en ce qu'il étoit chauve. Il fut le premier des empereurs, dit Eutrope, qui se fit appeler maître et dieu: c'est pourquoi Juvénal emploie le mot *serviret*. Maître se disoit des esclaves; empereur, des soldats, et prince, des citoyens.

Digitized by Google

[13] *Le maître de la barque et du filet, étonné de sa proie, la destine au souverain pontife, etc.*, v. 46.] C'est-à-dire à Domitien. Les Césars eurent soin de joindre cette importante dignité à la puissance impériale. Cette qualification rappelle que Domitien avoit fondé dans la ville d'Albe un collége de prêtres qui lui étoient consacrés : peut-être aussi qu'elle fait allusion aux festins des pontifes, *pontificum cœnas*, qui étoient passés en proverbe.

[14] *Si l'on en croit Palfurius et Armillatus, la mer n'a rien de beau ou de rare qui n'appartienne au fisc*, v. 53.] Palfurius et Armillatus, fameux jurisconsultes qui se laissèrent corrompre et vendirent le peuple au tyran. Démosthène disoit, en parlant de leurs semblables : « Ce sont de ces hommes sur le front desquels on croit lire en gros caractères : A LOUER, A VENDRE. » *De fals. leg.* — *Qui n'appartienne au fisc.* Sous les premiers empereurs romains on appeloit *ærarium* les revenus publics, ceux de l'épargne destinés aux besoins et aux charges de l'état ; et on nommoit *fiscus* ceux qui ne regardoient que l'entretien du prince en particulier : mais bientôt après ces deux mots furent confondus chez les Romains, excepté chez les bons empereurs. « Trajan, disoit Pline le jeune, voit des biens dont il n'a point la propriété ; et son domaine est aujourd'hui moins étendu que son empire. »

[15] *Déjà les malades attendoient la fièvre quarte*, v. 57.] Des commentateurs ne s'accordent point sur la valeur intrinsèque de *sperantibus*. Comme *sperare*, dans les bons auteurs, signifie tantôt espérer et tantôt craindre, quelques-uns préfèrent la seconde signification, disant que la fièvre quarte, qui duroit quelquefois plus de sept ans, avant la découverte du quinquina, ne pouvoit pas être un sujet d'espérance. Il s'agit ici, non du fait, mais de l'opinion qu'en avoient les anciens. Or voici ce que Cicéron écrivoit à Tiron :

Digitized by Google

« Votre maladie m'afflige; cependant, puisqu'elle s'est chan-
« gée en fièvre quarte, comme je l'apprends de Curius,
« j'espère qu'avec un peu de soin vous n'en serez que plus
« fort après votre guérison; » *Quum in quartanam conversa vis et morbi* (*sic enim scribit Curius*), *spero te, diligentia adhibita, etiam firmiorem fore.* (*Epist. famil.*, lib. XVI, epist. II.) Il est possible que Juvénal n'ait parlé que des maladies dangereuses; dans ce cas, *sperantibus* signifieroit « espéroient. » En attendant que je sois plus décidé, je me sers d'un terme relatif à l'espérance et à la crainte.

[16] *A peine a-t-on franchi le lac voisin d'Albe, etc.*, v. 60.] Toutes les éditions portent *utque lacus suberant.* Marckland (Stace, p. 8) corrige *utque lacus superat.* Premièrement il faut un singulier. Juvénal, en parlant du pêcheur, dit : *Hic properat, etc., obstitit intranti, etc.;* secondement, *subire lacum, mare, portum*, se dit de ceux qui voyagent par eau; mais celui qui fait route par terre, et qui laisse derrière lui un lac, *non subit, sed superat lacum.* Cela paroît évident, mais ce n'est qu'une correction idéale.

[17] *Dans cette ville presque détruite, etc.*, v. 60.] Ascagne, fils d'Énée, avoit fondé la ville d'Albe : elle fut détruite de fond en comble, excepté les temples des dieux, par Tullus Hostilius, troisième roi de Rome. *Egressis urbe Albanis, Romanus passim publica privataque, omnia tecta adæquat solo : unaque die quadringentorum opus annorum, quibus Alba steterat, excidio ac ruinis dedit. Templis tamen deum, ita enim edictum a rege fuerat, temperatum est.* (Tit.-Liv., lib. I). Ce culte de Vesta et du feu y avoit été apporté de Phrygie par Énée et par les Troyens qui abordèrent en Italie. Il paroît, par quelques vers d'Horace et d'Ovide, que Vesta avoit plusieurs temples dans Rome. Le plus célèbre fut celui qu'avoit construit Numa.

Digitized by Google

[18] *Du nouvel Atride*, v. 65.] Cette comparaison d'un homme tel que Domitien avec le superbe Agamemnon, qu'Homère appelle roi des rois, est bien mordante : cependant ils eurent un malheur commun ; tous deux périrent par des embûches domestiques.

[19] *Consacrez ce jour à votre bon génie*, v. 66.] On croyoit, dans le paganisme, que des esprits d'une nature très-subtile et très-déliée présidoient à la naissance des hommes, les accompagnoient dans le cours de leur vie, et veilloient à leur conduite jusqu'à l'instant de la mort. On se figuroit qu'il y avoit un bon et un mauvais génie attachés à chaque personne. Le bon génie étoit censé procurer toutes sortes de félicités ; le mauvais, causer tous les malheurs. Ainsi le sort de chacun dépendoit de la supériorité de l'un de ces génies sur l'autre : c'est pourquoi le bon génie étoit fort honoré. Les Romains donnoient, dans leur langue, le nom de génies à ceux-là seulement qui gardoient les hommes ; et le nom de Junon, aux génies gardiens des femmes. Il y avoit les génies propres à chaque lieu ; les génies des peuples, les génies des provinces, ceux des villes, qu'on appeloit les grands génies. On adoroit encore le génie public, c'est-à-dire la divinité tutélaire de l'empire. Après l'extinction de la république, la flatterie fit jurer par le génie de l'empereur, comme les esclaves juroient par celui du maître. Apaiser son génie, selon les poëtes de ce temps, c'étoit se réjouir, boire et faire bonne chère. Chaque saison avoit son génie, qui invitoit à profiter du temps :

> . . . . *Inter se læti convivia curant,*
> *Invitat genialis hyems, curasque resolvit.*
>
> VIRG., Georg., lib. I.

[20] *Le premier qui parut après que le Liburne eut crié : Accourez, etc.*, v. 75.] M. le chevalier de Jaucourt prétend

Digitized by Google

qu'il ne faut point traduire *Liburnus* par « crieur public; » il s'appuie d'un passage de Martial et d'une loi de l'empereur Antonin, par laquelle il est évident que ce *Liburnus* étoit un huissier chargé d'appeler les causes qu'on devoit plaider au barreau. Cet endroit de Juvénal montre aussi qu'il avoit des fonctions dans le palais de l'empereur.

[21] *Les préfets de cette ville consternée, etc.*, v. 77.] On trouve dans le premier tome des Mémoires de l'Académie des inscriptions une dissertation de M. Valois sur ce vers de Juvénal :

Pegasus attonitæ *positus modo villicus* urbi.

La principale difficulté tombe sur ces deux mots, *attonitæ urbi.* Tous les interprètes, sans exception, dit-il, l'expliquent par l'abattement et la consternation générale de la ville de Rome, causés par le gouvernement tyrannique de Domitien; mais cette explication lui paroît trop vague et trop générale, parce qu'elle n'est pas moins convenable aux règnes de Tibère, de Caligula et de Néron. Il suppose donc que Juvénal donne à la ville de Rome l'épithète d'*attonita* « abattue, » pour insinuer finement l'indolence et la lâcheté de Domitien, qui s'amusoit à tenir conseil sur un incident ridicule, dans le temps que toute la ville étoit consternée de la fâcheuse nouvelle que l'on venoit de recevoir du soulèvement de Lucius Antonius dans la Germanie supérieure; soulèvement qui faisoit craindre de ce côté une guerre prochaine et dangereuse.

[22] *Venoit ensuite Crispus, cet aimable viellard, etc.*, v. 81.] Quelqu'un demandoit un jour à ce galant homme si l'empereur étoit seul ou en compagnie : Il n'a pas même une mouche auprès de lui, répondit-il. Remarquez qu'un des passe-temps de Domitien étoit d'enfiler des mouches avec une aiguille

Digitized by Google

d'or. Quintilien (liv. x) donne à Crispus la même épithète que Juvénal : *Vibius Crispus compositus, et jucundus, et delectationi natus; privatis tamen caussis, quam publicis, melior.*

[23] *La même politique soutient Acilius, etc.,* v. 93.] J'ai fermé la phrase après *solstitia,* parce que *his armis,* que la plupart des éditeurs rapportent à Crispus, se rapporte évidemment à Acilius. En effet Juvénal a soin, dans cette satire, de caractériser tous ses personnages : or celui-ci le seroit bien foiblement par le jeune homme dont il étoit accompagné. Quelques-uns, pour rendre cette circonstance plus intéressante, supposent que ce jeune homme étoit son fils; mais tous les interprètes conviennent qu'on n'en sauroit trouver la preuve dans les monumens historiques.

[24] *La victime étoit déjà réservée au glaive imperial,* v. 96.] La plupart des éditions ont *et domini gladiis tam festinata.* L'édition de Junte, de 1513, l'une des plus anciennes que je connoisse, porte *destinata.* On a rejeté *destinata,* la seconde syllabe étant communément brève, comme dans le vers 45 de cette satire. Il se pourroit cependant que Juvénal ne se fût pas arrêté à l'usage. Plus d'un exemple prouve que les poëtes ont varié sur la quantité d'un même mot. Au reste, il paroît que c'est Lubin qui le premier a substitué *designata* à *destinata.* C'étoit, en rejetant cette dernière leçon, ce qu'il y avoit de mieux à faire, d'autant plus que *designare* et *destinare* ont souvent la même signification. *Voyez* Quinte-Curce, liv. IX, chap. 6.

[25] *La fureur des lions de Numidie,* v. 99.] *Ursus*, quand il est seul, veut dire un ours, mais *ursus numidicus* signifie un lion, comme l'a très-bien prouvé Juste-Lipse, tome I de ses œuvres, page 303 de l'édition *in-folio.* Suétone dit que Domitien perçoit quelquefois jusqu'à cent lions, *ursas numidas.* Les naturalistes prétendent qu'il n'y a point d'ours

Digitized by Google

dans la Numidie ni dans la Libye, quoiqu'on lise dans Virgile *pelle libystidis ursæ*. Les Romains avoient improprement donné le nom d'ours aux premiers lions qui leur étoient arrivés d'Afrique. *Voyez* Pline, liv. VIII, chap. 6.

[26] *Personne, Brutus, ne seroit maintenant la dupe de ton vieux stratagème*, v. 102.] Lucius Junius Brutus, fils de M. J. Brutus, et d'une sœur de Tarquin le Superbe, contrefit l'insensé, afin de pouvoir un jour venger son père et son frère que Tarquin avoit fait mourir, ne doutant point qu'un pareil sort ne l'attendît lui-même si ce prince cruel remarquoit en lui du nerf et du courage.

[27] *Rubrius n'arrivoit pas avec plus d'assurance*, v. 104.] On ne sait pas au juste ce que Domitien pouvoit lui reprocher : quelques commentateurs présument que l'impératrice lui avoit accordé ses faveurs.

[28] *Tel que ce monstre couronné, etc.*, v. 105.] Néron, qui osa composer une satire contre Quintianus, dans laquelle il l'appelle mou et efféminé.

[29] *L'artificieux Véjenton accompagnoit l'assassin Catullus, etc.*, v. 113.] Pline le jeune (liv. IV, épître XXII) traite fort mal le premier, et parle ainsi du second : « La conversation tomba sur Catullus Messalinus, qui, cruel naturellement, avoit, en perdant la vue, achevé de perdre tout sentiment d'humanité : il ne connoissoit ni l'honneur, ni la honte, ni la pitié. Il étoit entre les mains de Domitien comme un trait toujours prêt à être lancé contre les plus gens de bien. »

Martial raille ainsi les amours d'un nommé Asper, qui étoit aveugle comme Catullus :

Formosam plane sed cæcus diligit asper.
Plus ergo, ut res est, quam videt Asper amat.

MART. lib. VIII, epigr. XLIX.

Digitized by Google

30 *Et ne méritoit que de poursuivre en suppliant, etc.*, v. 117.] *Jactare basia* signifie ici porter la main à la bouche, et l'étendre ensuite d'un air suppliant vers ceux que l'on sollicite. Juvénal ajoute : « Les chars qui descendoient la colline d'Aricie. » Martial parle aussi de cette colline, sur laquelle il paroît qu'il y avoit beaucoup de mendians.

Debet aricino conviva recumbere clivo,
Quem tua felicem, Zoïle cœna facit.

MART. lib. II epigr. XIX.

31 *C'est ainsi qu'il jugeoit... du jeu des machines quand elles soulevoient des enfans jusqu'aux voiles du théâtre*, v. 122.] Les Romains avoient plusieurs sortes de machines à l'usage de leurs théâtres. Outre celles qui étoient sous les portes des retours, pour introduire d'un côté les dieux des bois et des campagnes, et de l'autre les divinités de la mer, il y en avoit d'autres au-dessus de la scène pour les dieux célestes, et de troisièmes sous le théâtre pour les Ombres, les Furies et les autres divinités infernales. Ces dernières machines étoient à peu près semblables à celles dont nous nous servons; elles consistoient en des espèces de trappes qui élevoient les acteurs jusqu'au niveau de la scène, et souvent bien plus haut, et qui redescendoient ensuite sous le théâtre par le relâchement des forces qui les avoient fait monter. Sur la machine appelée *pegma*, *voyez* Juste Lipse, tome III de ses œuvres, page 581.

32 *Voyez-vous de quels dards son dos est hérissé*, v. 127.] Ce qui annonçoit, selon Véjenton, que les ennemis de Domitien seroient percés de flèches.

33 *Montanus se souvenoit de l'intempérance des premiers empereurs, etc.*, v. 136.] Vers la fin de la république, le plaisir de manger fut tel, que les riches se faisoient vomir

Digitized by Google

avant et après le repas. « Ils prennent un vomitif, dit Sénèque, afin de mieux manger, et ils mangent afin de prendre un vomitif. » Cicéron nous apprend que César pratiquoit souvent cette sale coutume.

34 *C'est ce qui purgea la terre d'un monstre encore tout dégouttant du sang des Lamia*, v. 154.] Domitien se préparoit à de nouvelles cruautés lorsqu'il fut tué par Étienne, affranchi de sa femme Domitia, le 18 septembre 96 de Jésus-Christ, à quarante-quatre ans. On débite qu'à l'heure même qu'on assassinoit ce prince à Rome, Apollonius de Tyane, haranguant le peuple à Éphèse, s'écria : « Frappe, frappe le tyran ! » Horace (Ode XXI, liv. II) a célébré l'illustre famille des Lamia.

Digitized by Google

SATIRA V.

PARASITI.

Si te propositi nundum pudet, atque eadem est mens,
Ut bona summa putes aliena vivere quadra;
Si potes illa pati, quæ nec Sarmentus iniquas
Cæsaris ad mensas, nec vilis Galba tulisset,
Quamvis jurato metuam tibi credere testi.
Ventre nihil novi frugalius : hoc tamen ipsum
Defecisse puta quod inani sufficit alvo,
Nulla crepido vacat? nusquam pons? et tegetis pars
Dimidia brevior? tantine injuria cœnæ?
Tam jejuna fames? quum possis honestius illic
Et tremere, et sordes farris mordere canini?
Primo fige loco, quod tu discumbere jussus
Mercedem solidam veterum capis officiorum.
Fructus amicitiæ magnæ, cibus : imputat hunc rex,
Et, quamvis rarum, tamen imputat. Ergo duos post
Si libuit menses neglectum adhibere clientem,
Tertia ne vacuo cessaret culcita lecto;
Una simus, ait. Votorum summa : quid ultra
Quæris? Habet Trebius propter quod rumpere somnum
Debeat, et ligulas dimittere, sollicitus ne
Tota salutatrix jam turba peregerit orbem,
Sideribus dubiis, aut illo tempore quo se
Frigida circumagunt pigri sarraca Bootæ.

Digitized by Google

SATIRE V.

LES PARASITES [1].

Faire consister le souverain bien à vivre aux dépens d'autrui; souffrir des affronts que Sarmentus et le vil Galba [2] n'eussent point endurés, même à la table injurieuse de César [3]; et m'assurer, Trébius, que ce genre de vie n'a rien qui te répugne : quand tu le jurerois, je ne t'en croirois pas. Peu de chose suffit pour vivre; mais quand ce peu te manqueroit, n'est-il plus de ponts, plus de quais, où, mal vêtu, transi de froid, et dévorant du pain tel qu'on en jette aux chiens, tu ne puisses subsister plus décemment qu'à ces repas d'où tu sors couvert d'ignominie et presque à jeun? D'abord, persuade-toi bien qu'en te permettant de t'asseoir à sa table, un patron te croit assez payé de tes anciens services. Le fruit de l'amitié des grands se borne à quelques repas. Ton monarque les compte; quoique rares, il te les fait valoir. Après t'avoir négligé pendant deux mois, s'avise-t-il de t'inviter, toi son client [4], afin qu'il n'y ait point de place vide sur le troisième lit; te dit-il : Soupons ensemble, tes vœux son comblés : que voudrois-tu de plus? C'en est assez pour que Trébius se réveille en sursaut, qu'il laisse là ses courroies [5], de crainte d'être prévenu par ses rivaux au lever du patron, quoique le jour luise à peine, et que le Boôtès paresseux traîne lentement son chariot glacé [6].

Digitized by Google

Qualis cœna tamen? Vinum quod succida nolit
Lana pati : de conviva Corybanta videbis.
Jurgia proludunt; sed mox et pocula torques
Saucius, et rubra deterges vulnera mappa;
Inter vos quoties libertorumque cohortem
Pugna saguntina fervet commissa lagena.
Ipse capillato diffusum consule potat,
Calcatamque tenet bellis socialibus uvam,
Cardiaco nunquam cyathum missurus amico.
Cras bibet Albanis aliquid de montibus, aut de
Setinis, cujus patriam titulumque senectus
Delevit multa veteris fuligine testæ;
Quale coronati Thrasea Helvidiusque bibebant
Brutorum et Cassî natalibus. Ipse capaces
Heliadum crustas, et inæquales beryllo
Virro tenet phialas : tibi non committitur aurum;
Vel, si quando datur, custos affixus ibidem
Qui numeret gemmas, unguesque observet acutos.
Da veniam, præclara illic laudatur iaspis.
Nam Virro, ut multi, gemmas ad pocula transfert
A digitis, quas in vaginæ fronte solebat
Ponere zelotypo juvenis prælatus Hiarbæ.
Tu beneventani sutoris nomen habentem
Siccabis calicem nasorum quatuor, ac jam
Quassatum, et rupto poscentem sulfura vitro.

Si stomachus domini fervet vinoque ciboque,
Frigidior geticis petitur decocta pruinis.

Digitized by Google

Quelle chère cependant! On vous donne d'un vin qui ne seroit pas bon à dégraisser la laine [7] : de convives que vous étiez, vous voilà Corybantes. Préludant par les injures, bientôt les coupes et les bouteilles sagontines [8] volent de toutes parts; le sang ruisselle, et les serviettes servent à l'étancher [9] : suite ordinaire des combats qui s'élèvent entre les parasites et la cohorte des affranchis. Le patron s'abreuve d'un vin pressuré sous nos anciens consuls [10], ou du temps de la guerre sociale, dont il ne réchaufferoit pas d'un seul verre l'estomac délabré de son ami. Demain il boira du vin des coteaux d'Albe ou de Sétines [11], conservé dans des vases tellement noircis de vétusté, qu'on n'y reconnoît plus ni le nom du pays ni la date du consulat; des vins tels qu'en buvoient Helvidius et Thraséas [12], lorsque, couronnés de fleurs, ils célébroient la naissance de Brutus et de Cassius. Virron se sert d'une large coupe d'ambre, enrichie de pierreries. A toi, l'on ne te confie point de coupe d'or : si par hasard on t'en donne une, on a soin de mettre à tes côtés un gardien chargé d'en compter les diamans, et de suivre de l'œil tes ongles recourbés. N'en sois pas choqué, cette coupe est ornée d'une pierre fameuse; car Virron, à l'exemple de ses pareils, transporte de ses bagues sur ses coupes les diamans que portoit au pommeau de son épée ce jeune Troyen préféré par Didon au jaloux Hiarbe. Tu n'auras qu'une tasse à quatre becs [13], et désignée par le nom d'un cordonnier de Bénévent; tasse fêlée, bonne à troquer contre des allumettes.

Si les alimens et le vin fermentent dans l'estomac du maître, on lui verse d'une eau frappée de glace, et plus

Digitized by Google

Non eadem vobis poni modo vina querebar;
Vos aliam potatis aquam : tibi pocula cursor
Gætulus dabit, aut nigri manus ossea Mauri,
Et cui per mediam nolis occurrere noctem,
Clivosæ veheris dum per monumenta Latinæ.
Flos Asiæ ante ipsum, pretio majore paratus
Quam fuit et Tullî census pugnacis, et Anci;
Et, ne te teneam, romanorum omnia regum
Frivola. Quod quum ita sit, tu Gætulum Ganymedem
Respice, quum sities : nescit tot millibus emptus
Pauperibus miscere puer; sed forma, sed ætas
Digna supercilio. Quando ad te pervenit ille?
Quando vocatus adest calidæ gelidæque minister?
Quippe indignatur veteri parere clienti,
Quodque aliquid poscas, et quod se stante recumbas.
Maxima quæque domus servis est plena superbis.
Ecce alius quanto porrexit murmure panem
Vix fractum, solidæ jam mucida frusta farinæ,
Quæ genuinum agitent, non admittentia morsum :
Sed tener et niveus, mollique siligine factus,
Servatur domino. Dextram cohibere memento;
Salva sit artoptæ reverentia : finge tamen te
Improbulum; superest illic qui ponere cogat.
Vin' tu consuetis, audax conviva, canistris
Impleri, panisque tui novisse colorem?
Scilicet hoc fuerat, propter quod sæpe relicta
Conjuge, per montem adversum gelidasque cucurri

Digitized by Google

froide que les frimas des Gètes. Je vous plaignois à l'instant de ne pas boire du même vin : vous buvez encore d'une eau différente, et vous la recevez d'un piéton de Gétulie, ou de la main décharnée d'un noir Africain qu'on ne voudroit pas rencontrer pendant la nuit près des tombeaux qui bordent la voie Latine. Virron est servi par un esclave la fleur des esclaves d'Asie. Les revenus d'Ancus, ceux du belliqueux Tullus, enfin tous les vases d'argile des autres rois de Rome, n'auroient pas suffi pour en faire l'emplette. Souviens-toi donc, lorsque la soif te pressera, de t'adresser à ton Ganymède gétulien : cet esclave qui coûta tant de sesterces, ne sait pas servir un pauvre; sa jeunesse et sa beauté le rendent dédaigneux. Quand cet enfant s'est-il seulement approché de toi? quand celui qui verse aux convives l'eau froide et l'eau chaude [14] est-il venu, lorsque tu l'appelois? c'est qu'il rougiroit d'obéir, fut-ce au client le plus ancien; c'est qu'il est indigné de tes demandes importunes, et de ce que tu es assis tandis qu'il est debout. Les maisons des riches ne sont remplies que d'esclaves insolens. N'en voilà-t-il pas un autre qui te jette en murmurant un morceau de pain, ou plutôt de farine moisie, et tellement compacte que tu ne saurois l'entamer sans t'ébranler les dents? Mais le pain tendre et blanc comme la neige, le pain formé de la fleur du froment le plus pur, est réservé pour la bouche du maître. N'oublie pas de contenir tes mains et de respecter cette croûte dorée [15] : feins seulement d'y toucher; quelqu'un est là qui te fera lâcher prise. — Convive audacieux, ne saurois-tu te remplir de ton pain ordinaire, et le reconnoître à sa couleur? — Voilà donc pourquoi, délaissant mon épouse long-temps avant

Digitized by Google

Esquiliàs, fremeret sæva quum grandine vernus
Jupiter et multo stillaret pænula nimbo!

Adspice quam longo distendat pectore lancem,
Quæ fertur domino, squilla; et quibus undique septa
Asparagis, qua despiciat convivia cauda,
Quum venit excelsi manibus sublata ministri.
Sed tibi dimidio constrictus cammarus ovo
Ponitur, exigua feralis cœna patella.
Ipse Venafrano piscem perfundit; at hic qui
Pallidus affertur misero tibi caulis, olebit
Laternam: illud enim vestris datur alveolis, quod
Canna Micipsarum prora subvexit acuta;
Propter quod Romæ cum Bocchare nemo lavatur,
Quod tutos etiam facit a serpentibus atris.
Mullus erit domino quem misit Corsica, vel quem
Taurominitanæ rupes; quando omne peractum est
Et jam defecit nostrum mare, dum gula sævit
Retibus assiduis penitus scrutante macello
Proxima, nec patitur Tyrrhenum crescere piscem.
Instruit ergo focum provincia, sumitur illinc
Quod captator emat Lenas, Aurelia vendat.
Virroni muræna datur, quæ maxima venit
Gurgite de siculo: nam dum se continet Auster,
Dum sedet, et siccat madidas in carcere pennas,
Contemnunt mediam temeraria lina Charybdim,
Vos anguilla manet longæ cognata colubræ,
Aut glacie adspersus maculis Tiberinus, et ipse

Digitized by Google

l'aurore, j'affrontai tant de fois la grêle, la pluie, et, percé jusqu'aux os, je gravis en trébuchant les froides Esquilies [16] !

Considère ce poisson apporté fastueusement et posé en face de Virron : vois comme il remplit un immense bassin, de quelles asperges il est couronné, comme sa queue semble narguer les convives [17]. Mais on ne te glisse à toi, sur un plat mesquin, qu'un misérable coquillage farci avec la moitié d'un œuf, offrande usitée pour les morts [18]. Le patron arrose son poisson avec de l'huile de Vénafre [19] ; le chou fané que l'on vous sert sentira la lampe ; car l'huile versée dans vos alvéoles fut transportée d'Afrique sur des vaisseaux libyens ; elle est si forte qu'elle garantiroit de l'approche des serpens : c'est pourquoi personne ici ne se baigne avec un Africain. Le maître mangera d'un rouget de Corse ou de Sicile, puisqu'il seroit inutile d'en attendre des parages voisins depuis que les pêcheurs, animés par la voracité des riches, ne cessent d'y jeter leurs filets jusque dans les moindres détroits, et ne laissent plus le temps aux poissons de grossir. Aussi les côtes étrangères fournissent-elles à nos marchés les excellens morceaux que l'intrigant Lénas achète pour Aurélie qui les revend. On sert à Virron l'une des plus belles lamproies sorties des gouffres siciliens ; car dès que le vent du midi se calme, qu'assis dans sa caverne il laisse sécher ses ailes, le pêcheur téméraire va lancer son filet au centre de Charybde. Quant à vous, n'attendez qu'une anguille parente de la couleuvre, ou quelque sale poisson marqueté par la glace, et surpris sur les rives du Tibre dont il étoit le fidèle habitant ; hideux animal,

Digitized by Google

Vernula riparum, pinguis torrente cloaca,
Et solidus mediæ cryptam penetrare Suburræ.

Ipsi pauca velim, facilem si præbeat aurem.
Nemo petit modicis quæ mittebantur amicis
A Seneca, quæ Piso bonus, quæ Cotta solebat
Largiri : namque et titulis et fascibus olim
Major habebatur donandi gloria : solum
Poscimus, ut cœnes civiliter. Hoc face, et esto,
Esto, ut nunc multi, dives tibi, pauper amicis.

Anseris ante ipsum magni jecur, anseribus par
Altilis, et flavi dignus ferro Meleagri
Fumat aper. Post huic radentur tubera, si ver
Tunc erit, et facient optata tonitrua cœnas
Majores. Tibi habe frumentum, Alledius inquit,
O Libye; disjunge boves, dum tubera mittas.

Structorem interea, ne qua indignatio desit,
Saltantem spectes, et chironomonta volanti
Cultello, donec peragat dictata magistri
Omnia. Nec minimo sane discrimine refert,
Quo gestu lepores, et quo gallina secetur!

Duceris planta, velut ictus ab Hercule Cacus,
Et ponere foris, si quid tentaveris unquam
Hiscere, tanquam habeas tria nomina. Quando propinat

Digitized by Google

engraissé des ordures d'un cloaque, le long duquel il avoit coutume de remonter jusqu'au quartier de Suburre.

J'AUROIS deux mots à dire à Virron, s'il daignoit m'écouter. On n'exige point de toi des présens tels qu'en faisoient à leurs moindres amis un Sénèque, un Cotta, et Pison le bienfaisant : la gloire de donner l'emportoit alors sur les titres et les faisceaux. Nous te demandons seulement un peu de bienséance à l'égard de tes convives [20]. Profite de cet avis, et sois, comme tant d'autres, sois riche pour toi, pauvre pour tes amis.

ON met en face de Virron le foie d'une oie grasse, un chapon aussi gros qu'une oie, et un sanglier digne des traits du beau Méléagre. Viennent ensuite les truffes, soigneusement raclées [21], si l'on est au printemps, si le tonnerre, invoqué pour les mûrir, a permis d'en composer un nouveau plat. Libye, dételle tes bœufs [22], s'écrioit Allédius, et garde tes moissons, pourvu que tu nous envoies des truffes.

REGARDE, pour surcroît d'indignation, et l'agilité de celui qui met sur la table, et l'adresse avec laquelle cet écuyer tranchant [23], armé d'un coutelas, exécute rapidement jusqu'aux moindres leçons de son maître. Certes, il importe beaucoup comment on doit s'y prendre pour découper le lièvre et le poulet !

GARDE-TOI de risquer un seul mot, comme si tu avois trois noms [24] : ou bien, tel que Cacus terrassé par Hercule, tu seras traîné par les pieds hors du logis,

Digitized by Google

Virro tibi, sumitque tuis contacta labellis
Pocula? quis vestrum temerarius usque adeo, quis
Perditus, ut dicat regi, Bibe? Plurima sunt quæ
Non audent homines pertusa dicere læna.
Quadraginta tibi si quis deus, aut similis dîs
Et melior fatis donaret homuncio, quantus
Ex nihilo fieres! quantus Virronis amicus!
Da Trebio, pone ad Trebium; vis, FRATER, ab istis
Ilibus? O nummi, vobis hunc præstat honorem!
Vos estis FRATER. Dominus tamen, et domini rex
Si vis tu fieri, NULLUS TIBI PARVULUS AULA
LUSERIT ÆNEAS, nec filia dulcior illo.
Jucundum et carum sterilis facit uxor amicum.
Sed tua nunc Mycale pariat licet, et pueros tres
In gremium patris fundat simul, ipse loquaci
Gaudebit nido : viridem thoraca jubebit
Afferri, minimasque nuces, assemque rogatum,
Ad mensam quoties parasitus venerit infans.

VILIBUS ancipites fungi ponentur amicis,
Boletus domino, sed qualem Claudius edit
Ante illum uxoris, post quem nil amplius edit.
Virro sibi et reliquis Virronibus illa jubebit
Poma dari, quorum solo pascaris odore;
Qualia perpetuus Phæacum autumnus habebat,
Credere quæ possis surrepta sororibus afris :
Tu scabie frueris mali, quod in aggere rodit,

Digitized by Google

Quand Virron daigna-t-il te présenter sa coupe ou recevoir la tienne? Qui de vous seroit assez téméraire, assez imprudent pour lui dire : Mon patron veut-il boire? Que de paroles étouffées sous un mauvais habit! Mais si quelque dieu, ou quelque parvenu [25], pour toi semblable aux dieux, et plus favorable que le destin, te comptoit quatre cent mille sesterces; de rien, quel homme tu deviendrois! que tu serois cher à Virron! — Servez Trébius, versez à Trébius : FRÈRE, voulez-vous de ce plat [26]? — Plutus, ce n'est qu'à toi qu'il rend hommage : toi seul es son véritable FRÈRE [27]. Cependant, si tu veux devenir le maître de ton roi, QU'ON NE VOIE POINT FOLATRER DANS TA COUR UN PETIT ÉNÉE [28], ou une fille encore plus chère à tes yeux paternels. Rien ne rend un ami plus intéressant qu'une épouse stérile. Mais quand la tienne verseroit d'une seule couche trois enfans dans ton sein, il paroîtroit encore s'amuser de leur jargon. Toutes les fois que ces parasites naissans le viendroient voir à table : Qu'on leur donne, diroit-il, une casaque verte, des noisettes, et quelques pièces de monnaie.

LES mousserons suspects seront servis aux cliens subalternes, les champignons au maître; mais de tels qu'en mangeoit Claude [29] avant celui qu'il reçut de son épouse, après lequel il ne mangea plus rien. Virron se fait apporter, ainsi qu'aux Virrons ses confrères, des fruits dont vous n'aurez que le parfum, des fruits tels qu'en produiroient les jardins d'Alcinoüs, où régnoit un éternel automne, tels enfin qu'on les croiroit dérobés aux Hespérides. Pour toi, tu seras réduit

Digitized by Google

Qui tegitur parma et galea, metuensque flagelli
Discit ab hirsuto jaculum torquere Capella.

Forsitan impensæ Virronem parcere credas :
Hoc agit, ut doleas. Nam quæ comœdia! mimus
Quis melior plorante gula? Ergo omnia fiunt,
Si nescis, ut per lacrymas effundere bilem
Cogaris, pressoque diu stridere molari.
Tu tibi liber homo, et regis conviva videris :
Captum te nidore suæ putat ille culinæ :
Nec male conjectat. Quis enim tam nudus, ut illum
Bis ferat, etruscum puero si contigit aurum,
Vel nodus tantum, et signum de paupere loro?
Spes bene cœnandi vos decipit : ecce dabit jam
Semesum leporem, atque aliquid de clunibus apri;
Ad nos jam veniet minor altilis : inde parato
Intactoque omnes, et stricto pane tacetis.
Ille sapit, qui te sic utitur. Omnia ferre
Si potes, ut debes, pulsandum vertice raso
Præbebis quandoque caput, nec dura timebis
Flagra pati, his epulis et tali dignus amico.

Digitized by Google

à croquer quelques méchantes pommes, comme un soldat novice qui, le casque en tête, le bouclier au poing, tremble dans nos camps à l'aspect des lanières, lorsqu'il apprend d'un farouche centurion à lancer le javelot[30].

Vous croyez peut-être que Virron n'en use ainsi que par économie : il n'a dessein que de vous affliger. Quelle comédie pour lui! Les contorsions d'un mime[31] valent-elles la grimace avide d'un parasite en pleurs? Sache donc, si tu l'ignores, qu'il n'a d'autre but que d'arracher de tes yeux des larmes de désespoir; que d'entendre murmurer le dépit et la rage entre tes dents serrées. Tu te crois un personnage libre et le convive de ton patron; mais il sait que tu n'es attiré que par l'odeur de sa cuisine, et ne se trompe pas. Seroit-il en effet un homme assez dénué de tout, s'il naquit dans une classe honnête, ne fût-ce que le fils d'un affranchi[32], pour essuyer deux fois de telles indignités? Je vois ce qui vous tient. — Il nous fera passer cette moitié de lièvre et ces filets de sanglier; ces débris de poulets ne sauroient nous échapper.— Et vous réservez, sans rien dire, votre pain tout entier. Que Virron est sage de vous traiter ainsi! Puisque vous avez la bassesse de souffrir ces affronts trop mérités, on vous verra bientôt livrer aux soufflets votre tête rasée, vos épaules aux lanières, vils esclaves dignes de tels festins et d'un pareil ami.

Digitized by Google

NOTES SUR LA SATIRE V.

[1] *Argument.* Le but de cette satire est d'inspirer le dégoût et l'aversion que tout homme sensible et honnête doit naturellement ressentir pour le métier de parasite. Si les malheureux qui l'exercent, dit l'auteur, sont méprisables, les riches qui se plaisent à les maltraiter, à les avilir, ne le sont pas moins.

[2] *Sarmentus et le vil Galba, etc.*, v. 3.] L'un fut bouffon d'Auguste, l'autre de Tibère. Horace a parlé du premier,

> . . . . . *Nunc mihi paucis,*
> *Sarmenti scurræ pugnas Messique cicerri,*
> *Musa velim referas, etc.*

et Martial du second :

> *Qui Galbam salibus tuis, et ipsum*
> *Posses vincere Tectium Caballum.*

[3] *Même à la table injurieuse de César*, v. 4.] Juvénal donne à cette table l'éphitète d'*iniquas*, inégale, pour marquer que les conditions n'y étoient pas égales, ni les mets communs à tout le monde. Je n'ai pas pu trouver d'autre mot qu'*injurieuse*, pour exprimer l'inégalité des conditions, et les préférences qu'elles entraînoient.

[4] *S'avise-t-il de t'inviter, toi, son client, etc.*, v. 16.] L'esprit de l'institution du clientage dégénéra vers la fin de la république. Avant ce temps le patron assistoit le client dans ses besoins, et le client donnoit son suffrage au patron quand il briguoit quelque magistrature ou pour lui-même

Digitized by Google

ou pour ses amis. Les cliens devoient respecter leur patron, et le patron, de son côté, devoit à ses cliens sa protection et son secours. Ce droit de patronage fut institué par Romulus, pour réunir les riches et les pauvres, de façon que les uns fussent exempts de mépris, et les autres à couvert de l'envie. Mais la condition des cliens devint peu à peu une espèce d'esclavage. *Voyez* sur les lits des Romains, satire I, note 36.

[5] *Et laisse là ses courroies, etc.*, v. 20.] *Ligulæ* étoient des courroies qui retenoient les souliers. Il y en avoit quatre qui se replioient l'une sur l'autre, et que l'on attachoit vers le milieu de la jambe.

[6] *Et que le Boôtès paresseux traîne lentement son chariot glacé*, v. 23.] Le Boôtès est une constellation voisine du pôle arctique, et située près d'une autre constellation qu'on appelle le Chariot, de manière qu'on s'est figuré qu'elle hâtoit les bœufs que l'on supposoit attelés à ce chariot. De là lui vient le nom grec de Boôtès, qui signifie bouvier. L'auteur donne l'épithète de *paresseuse* à cette constellation, parce que, décrivant un cercle plus petit à mesure qu'elle s'approche du pôle, elle paroît se mouvoir plus lentement.

[7] *D'un vin qui ne seroit pas bon à dégraisser la laine*, v. 24.] Lorsque les Romains se proposoient de teindre de la laine en couleur de pourpre, ils la lavoient dans du vin immédiatement après qu'elle avoit été tondue. Nous disons, en parlant de mauvais vin, qu'il n'est pas bon à laver les pieds des chevaux : il peut se faire que Juvénal n'ait aussi, dans cet endroit, employé qu'une manière de parler proverbiale, relative non à la laine, mais seulement aux brebis. *Tonsas recentes*, dit Varron, *eodem die perungunt vino et oleo, etc. De Re rustica*, lib. II, cap. 2.

Digitized by Google

[8] *Et les bouteilles sagontines, etc.*, v. 29.] Sagonte, ville d'Espagne, étoit renommée par ses vases de terre. Pline (liv. xxxv, chap. 12) parle de ces vases; et l'on trouve dans Martial : *Saguntini calices* et *Saguntini figuli.*

[9] *Le sang ruisselle, et les serviettes servent à l'étancher*, v. 27.] Les Romains nommoient une serviette *mappa; mantile* étoit la nappe. Long-temps après le siècle d'Auguste, ce n'étoit point encore la mode que l'on fournît des serviettes aux convives; ils en apportoient de chez eux.

« Personne, dit Martial, n'avoit apporté de serviette, dans « la crainte qu'on ne la lui volât. Que fit Hermogène? il em- « porta la nappe. »

Attulerat mappam nemo, dum furta timentur :
Mantile e mensa sustulit Hermogenes.

[10] *Le patron s'abreuve d'un vin pressuré sous nos anciens consuls, etc.*, v. 30.] Les Romains laissoient fermenter leur vin pendant un ou deux ans dans des tonneaux; ensuite ils le soutiroient dans de grandes jarres, vernissées en-dedans avec de la poix fondue. On marquoit sur le dehors de la cruche le nom du vignoble et celui du consulat sous lequel le vin avoit été fait. Ce soutirage s'appeloit *diffusio vinorum.* Ils avoient deux sortes de vaisseaux employés à cet usage; l'un se nommoit *amphore* et l'autre *cade.* L'amphore étoit de forme carrée ou cubique, à deux anses, et contenoit deux urnes, environ quatre-vingts pintes de liqueur : ce vaisseau se terminoit par un col étroit qu'on bouchoit avec de la poix ou de plâtre, pour empêcher le vin de s'éventer; c'est ce que nous apprennent ces mots de Pétrone : *Amphoræ vitreæ diligenter gypsatæ allatæ sunt, quarum in cervicibus pittacia erant affixa, cum hoc titulo.*

Falernum Opimianum annorum centum.

Digitized by Google

« On apporta de grosses bouteilles de verre bien bouchées, « au haut desquelles étoient attachés des écriteaux qui conte- « noient ces paroles : *Vin de Falerne de cent feuilles, sous le « consulat d'Opimius.* » Le cade, *cadus*, avoit à peu près la figure d'une pomme de pin : c'étoit une espèce de tonneau qui contenoit moitié plus que l'amphore. On bouchoit bien ces deux vaisseaux, et on les mettoit dans une chambre haute, exposée au midi. Cette chambre s'appeloit *horreum vinarium*, *apotheca vinaria*, le cellier du vin. Comme ce fut depuis le consulat de L. Opimius que les Romains se plurent à boire des vins vieux, il fallut multiplier les celliers dans tous les quartiers de Rome, pour y mettre les vins en garde et à demeure. Pétrone parle de vin de cent feuilles; mais Pline dit qu'on en buvoit de près de deux cents ans, qui, par la vieillesse, avoit acquis la consistance du miel : *Adhuc vina ducentis fere annis jam in speciem redacta mellis asperi; etenim hæc natura vini in vetustate est* (lib. XIV, cap. 4). Ils délayoient ce vin avec de l'eau chaude pour le rendre fluide, et ensuite le passoient par la chausse; c'est ce qui se nommoit *saccatio vinorum*.

[11] *Demain il boira du vin des coteaux d'Albe ou de Sétines, etc.*, v. 33.] Les Romains tiroient leurs meilleurs vins de la Campanie, aujourd'hui la Terre de Labour, province du royaume de Naples. Les autres vins d'Italie n'approchoient point de la bonté de ces derniers. Cependant ceux d'Albe, de Sétines, de Gaurano, de Faustinianum et de Sorrento, étoient fort recherchés du temps de Pline. Martial (liv. X, épigr. 74) appelle le vin de Sétines, *delicatam uvam Setini clivi*.

[12] *Helvidius et Thraséas, etc.*, v. 36.] Tous deux d'une vertu digne des premiers temps de la république, et grands partisans de la liberté. Néron fit mourir Thraséas Pœtus, et condamna son gendre Helvidius à l'exil.

Digitized by Google

[13] *Tu n'auras qu'une tasse à quatre becs, etc.*, v. 47.] Martial (liv. XIV, épigr. 69) parle de ces espèces de coupes ou tasses dont Vatinius, cordonnier de Bénévent, avoit été l'inventeur, et qui portoient son nom :

Vilia sutoris calicem monumenta Vatini
Accipe; sed nasus longior ille fuit.

[14] *Celui qui verse aux convives l'eau froide et l'eau chaude, etc.*, v. 63.] Quoique les esclaves, à Rome, fussent tous de même condition, on les distinguoit cependant par différens titres, dont l'énumération seroit ici trop longue : on leur donnoit des noms relatifs à leurs emplois. Les échansons, ceux qui versoient à boire, s'appeloient *pocillatores, ad cyathos*, et *ministratorios*. On peut voir dans Juste Lipse (*Elect.*, liv. I, chap. 4) que les anciens aimoient beaucoup l'eau chaude, et qu'ils n'en faisoient pas moins d'usage que de la froide, comme on le remarque dans ce vers de Martial :

Frigida non desit, non deerit calda petenti.

[15] *Et de respecter cette croûte dorée*, v. 72.] M. Dusaulx a traduit comme s'il y avoit *artoptæ ;* mais tous les manuscrits sans exception portent *artocopi*. La leçon *artoptæ* est nouvelle; elle appartient à Henninius, et je ne vois pas la raison de ce changement. Il explique *artopta un pain tendre, mollet*, dont la croûte est polie, ce qui fait une répétition de la même idée exprimée deux vers plus haut. Nous entendons, d'après les anciennes gloses, *Artocopus*, formé de ἄρτος, *panis, pain*, et de κόπος, *labor, travail*, un homme qui travaille le pain, *un boulanger*, ou plutôt l'esclave qui, chez les Romains, étoit préposé à la distribution du pain. Dans ce sens *artocopus* seroit formé de κόπτων τὸν ἄρτον, ἀρτοκόπος, *qui coupe le pain*. C'est à ce dernier que je m'arrête. (*Note de l'Éditeur.*)

Digitized by Google

[16] *Je gravis, en trebuchant, les froides Esquilies*, v. 77.] Le mont Esquilin est une des sept collines de l'ancienne Rome; c'est aujourd'hui le quartier de la montagne de Sainte-Marie-Majeure.

[17] *Comme sa queue semble narguer les convives*, v. 82.] Ici *convivia* est pour *convivas*. Juvénal a dit (satire II, vers 119) *ingens cœna sedet*, pour désigner un grand nombre de convives : d'ailleurs, on voit qu'il s'agit plutôt ici de la satire des hommes que de celle des plats.

[18] *Offrande usitée pour les morts*, v. 85.] L'usage de mettre la nourriture sur les sépulcres des morts est de la plus haute antiquité : il avoit lieu chez les Grecs, chez les Romains, et dans presque tout l'Orient. On le voit encore aujourd'hui pratiqué dans la Syrie, la Babylonie et la Chine. Chez les anciens on distinguoit deux sortes de repas en l'honneur des défunts; les uns se faisoient dans la maison du mort, au retour du convoi, entre ses parens et ses amis; les autres étoient servis sur les tombeaux pour les âmes errantes.

[19] *Le patron arrose son poisson avec de l'huile de Vénafre*, v. 86.] Vénafre, ville d'Italie sur le Vulturne : on la nomme aujourd'hui *Venafro*. Elle étoit anciennement célèbre par la bonté de son huile d'olives. Horace en parle (livre II, ode VI); Pline (liv. XV, chap. 2), après avoir dit que l'Italie l'emporte sur tout le reste du monde, ajoute que l'huile de Vénafre l'emporte sur celle du reste de l'Italie. Les Romains, pour dire de l'huile excellente, disoient simplement *Venafrum*.

[20] *Nous te demandons seulement un peu de bienséance à l'égard de tes convives*, v. 112.] Pline le Jeune (liv. II, lettre VI) raconte de quelle manière un homme riche chez lequel il

Digitized by Google

avoit soupé, traitoit ses convives. « Il y avoit, dit-il, trois sortes de vins dans de petites bouteilles différentes, non pas pour en laisser le choix, mais pour l'ôter. Le premier étoit pour la bouche du maître de la maison, et pour nous qui étions aux premières places; le second pour les amis du second rang (car il aime par étage); le dernier pour ses affranchis et pour les nôtres. Quelqu'un qui se trouva près de moi me demanda si j'approuvois l'ordonnance de ce repas : je lui répondis que non. « Et comment donc en usez-vous? dit-il. — Je fais servir également tout le monde; car je rassemble mes amis pour les régaler, non pour les offenser par des distinctions odieuses. La différence du service ne distingue point ceux que ma table égale. — Quoi! reprit-il, traitez-vous de même les affranchis? — Pourquoi non? Dans ce moment je ne vois point en eux d'affranchis; je n'y vois plus que des convives. — Cela vous coûte beaucoup? ajouta-t-il. — Point du tout. — Quel secret avez-vous donc? — Quel secret? c'est que dans ces occasions je ne fais pas servir de mon vin, mais du vin de mes affranchis. » Traduction de Saci.

Pline, quoi qu'il en dise, n'en usoit pas trop honnêtement avec ses convives : pour éviter une grossièreté il tomboit dans un excès non moins insupportable.

Quant à la bienséance recommandée par Juvénal, on peut dire qu'elle maintient l'habitude des bonnes mœurs. Les mœurs en effet ont leurs formes comme les lois, et le mépris des formes détruit insensiblement tous les liens qui unissent les hommes.

[21] *Viennent ensuite les truffes soigneusement raclées, etc.*, v. 116.] On lit dans toutes les éditions : *Post hunc raduntur tubera.* J'ai suivi la correction de N. Heinsius, qui me paroît plus latine et plus satirique : *Post hunc raduntur, etc.*, c'est-à-dire à Virron; car les affranchis s'en passeront.

Digitized by Google

[22] *Libye, dételle tes bœufs, etc.*, v. 119.] Les Romains tirèrent presque tous leurs blés d'Afrique quand ils eurent fait la conquête des principaux royaumes qui la composent : c'est pourquoi elle fut appelée la mère nourrice de Rome et de l'Italie.

[23] *Cet écuyer tranchant*, v. 121.] M. Dusaulx ne fait de *Structorem* et de *Chironomonta* qu'un seul personnage. Il paroît cependant que ce sont deux individus bien distincts, et dont les fonctions sont différentes. *Structor, de struere, dresser*, est celui qui dispose les tables, place les plats, et qui le fait, *saltans*, non pas tout-à-fait en dansant, mais avec des mouvemens mesurés et réglés par l'art du pantomime. *Chironomon*, de χεὶρ, *main*, et de νομὸς, *loi*, est celui qui, le couteau en main, coupe, d'après de certaines lois, et avec une adresse et une célérité parfaites, les viandes pour les servir aux convives : celui-ci est vraiment l'écuyer tranchant. (*Note de l'Éditeur.*)

[24] *Comme si tu avois trois noms*, v. 127.] Les Romains de distinction avoient plusieurs noms, ordinairement trois, et quelquefois quatre. Le premier étoit le prénom, qui servoit à distinguer chaque personne; le second étoit le nom propre, qui désignoit la race d'où l'on sortoit; le troisième étoit le surnom, qui marquoit la famille dont on étoit; enfin le quatrième étoit un autre surnom qui se donnoit, ou à cause de l'adoption, ou pour quelque grande action, ou même pour quelque défaut.

Dans ce vers :

Tanquam habeas tria nomina,

Rigault et Grævius soutiennent qu'il faut dire *quanquam* au lieu de *tanquam*. Je ne vois pas qu'il y ait rien à changer. Les noms en imposoient beaucoup à Rome, même après l'extinction de la république, et Juvénal le fait sentir dans plusieurs autres circonstances.

Digitized by Google

[25] *Si quelque dieu ou quelque parvenu, etc.*, v. 133.] La virgule mise avant *homuncio* détruit le sens, mise après elle le rétablit. Jouvenci et plusieurs autres éditeurs modernes ont suivi sur ce vers la pernicieuse ponctuation de Lubin, qui n'est en général bon à suivre que lorsqu'il suit ceux qui l'ont précédé. Que l'on me pardonne si je me venge ici des mauvaises leçons que j'ai adoptées dans ma première édition, sur la foi de ce commentateur sans goût et sans critique, quoique très-instruit à plusieurs égards.

[26] Frère, *voulez-vous de ce plat?* v. 135.] *Vis*, Frater, *ab ipsis ilibus?* Servius cite ainsi ce vers dans son commentaire sur l'Énéide, page 475 de l'édition de R. Étienne. Saumaise, dans ses notes sur l'*Histoire d'Auguste*, page 237, cite *ab imis ilibus*. Je ne sais où il a pris cette leçon : l'une et l'autre ne valent rien. Il faut ici un pronom démonstratif : Voulez-vous de ceci? en le montrant. L'édition de Junte porte *ab illis;* celles de Cambridge et de Baskerville, *ab istis*, ce qui est la véritable leçon. *Ilia* étoient des intestins farcis, et répondoient à ce que nous appelons des saucisses, ou à quelque chose de semblable. Servius dit que ce mets étoit fort recherché.

[27] *Toi seul es son véritable frère, etc.*, v. 137.] Markland a prouvé qu'il étoit plus élégant d'écrire ici *frater* que *fratres*.

[28] *Qu'on ne voie point folâtrer dans ta cour un petit Énée, etc.*, v. 138.] Ce vers en parodie un autre de l'Énéide, liv. IV, v. 328.

[29] *Mais de tels qu'en mangeoit Claude, etc.* v. 147. Claude, cinquième empereur romain, aimoit beaucoup les champignons. Agrippine lui en servit un qu'elle avoit empoisonné.

[30] *Lorsqu'il apprend d'un farouche centurion à lancer le*

Digitized by Google

javelot, v. 155.] Ceux qui écrivent *ab hirsuta capella* prétendent qu'il s'agit ici d'une chèvre. Ceux qui écrivent *ab hirsuto* l'entendent, comme moi, d'un centurion appelé Capella. Pour se conformer à la première leçon, voici comment il faudroit traduire : « Pour toi, tu n'auras que de méchantes pommes, telles qu'en ronge ce singe que l'on promène sur le rempart, monté sur une chèvre, couvert d'un casque et d'un bouclier, et à qui l'on enseigne, à coups de fouet, à lancer le javelot. » *Voyez* les commentateurs cités par Henninius, et surtout la note de Clavérius, page 912.

* J'ajoute ici l'explication donnée par un ancien commentateur, P. F. Omolloy (*Omnibonus*), tirée d'un manuscrit de Boulogne, du quinzième siècle, sous le n° 110. Il lit *ab hirsuta capella*. Les tentures des navires et les tentes des soldats étoient recouvertes de peaux de bouc dont on conservoit les poils. On choisissoit de préférence cette matière, parce qu'elle garantit également du feu et de l'eau, Il est certain que les Romains faisoient un grand usage de peaux de boucs ou de chèvres dans leurs campemens. Or, *discit torquere jaculum ab hirsuta capella* ne signifie pas autre chose que : *Il apprend à lancer de l'entrée de sa tente* (*e tentorio*) *un javelot* vers un but quelconque. » C'est au lecteur à juger du mérite de cette explication. (*Note de l'Éditeur.*)

31 *Les contorsions d'un mime, etc.*, v. 157.) Mime vient d'un mot grec qui signifie *imiter;* c'est un nom commun à une certaine poésie dramatique, aux auteurs qui la composoient, et aux acteurs qui la jouoient. Les Grecs eurent des mimes décentes et des mimes obscènes. Les mimes des Romains formoient la quatrième espèce de leurs comédies. Les acteurs s'y distinguoient par une imitation licencieuse des mœurs du temps, comme on le voit par ce vers d'Ovide :

Scribere si fas est imitantes turpia mimos.

Ils y jouoient sans chaussure, ce qui faisoit quelquefois

Digitized by Google

nommer cette comédie *déchaussée*, au lieu que dans les trois autres les acteurs chaussoient le brodequin. Aux funérailles il y avoit un archimime qui devançoit le cercueil, et peignoit par ses gestes les actions et les mœurs du défunt.

[32] *S'il naquit dans une classe honnête, ne fût-ce que le fils d'un affranchi, etc.*, v. 164.] Par *etruscum aurum* Juvénal entend la bulle d'or que Tullus Hostilius fit porter aux enfans de condition libre, après qu'il eut vaincu les Étrusques. Mais il y avoit une autre bulle réservée aux affranchis : on l'appeloit *bulla scortea*. Plutarchus, *Vita Romuli.*

Un affranchi étoit originairement un esclave à qui son maître avoit accordé la liberté, et qu'il avoit fait agréger au nombre des citoyens. On l'appeloit *libertus* ou *libertinus*. Le mot *libertus* étoit relatif au patron; on disoit *libertus Ciceronis*, affranchi de Cicéron. *Libertinus* exprimoit la condition : *homo libertinus*, un homme de condition affranchie. Les affranchis avoient la tête rasée, et portoient une espèce de bonnet ou chapeau qui étoit la marque de la liberté. Quoique les esclaves, par leur affranchissement, devinssent citoyens romains, ils n'étoient admis, comme ceux qui étoient nés libres, et que l'on appeloit *ingenui*, ni parmi les chevaliers, ni parmi les sénateurs, quelque bien qu'ils eussent. Ils n'étoient associés qu'aux priviléges dont jouissoient les derniers citoyens; aussi n'avoient-ils place que dans les tribus de la ville qui étoient les moins considérées.

FIN DU TOME PREMIER.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE PREMIER VOLUME.

	Pages.
Avertissement	j
Notice historique sur Juvénal	iij
Notice des principaux manuscrits et des meilleures éditions de Juvénal	vij
Vie de Jean Dusaulx	xiij
A mon ami Jean de Cœuvres	xxiij
Préface de la troisième édition	xxv
Discours sur les Satiriques latins	xxxv
Notes sur le Discours	clxxij
Satire I	2
Notes sur la Satire I	18
Satire II	40
Notes sur la Satire II	56
Satire III	74
Notes sur la Satire III	102
Satire IV	126
Notes sur la Satire IV	140
Satire V	160
Notes sur la Satire V	174

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT

This book is under no circumstances to be taken from the Building

JUN 2 - 1915
MAR 1 1920
MAR 1920
MAR 1920
MAR 1920
SEP 4 1920

form 410

Digitized by Google

Digitized by Google